

UNIVERSITE DE LIMOGES

Ecole Doctorale n° 527 : « Cognition, Comportement, Langage(s) »

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Centre de Recherches Sémiotiques (CeReS)

Thèse

pour obtenir le grade de

Docteur de l'Université de Limoges

Sciences du langage, spécialité sémiotique

Présentée et soutenue par

Pierre-Antoine NAVARETTE

le 12/01/2013

**Espace et tensions de signification :
toposyntaxe, route et structure de chemin
dans *Le Mont Damion* d'André Dhôtel**

Thèse codirigée par

Messieurs Jacques FONTANILLE et Nicolas COUÉGNAS

Jury :

M. Jacques FONTANILLE, Université de Limoges, directeur,

M. Nicolas COUÉGNAS, Université de Limoges, co-directeur,

M. Driss ABLALI, Université de Lorraine, rapporteur,

M. Denis BERTRAND, Université de Paris VIII, rapporteur,

M. Michel BALLABRIGA, Université de Toulouse II Le Mirail.

« J'ai souvent éprouvé un sentiment d'inquiétude, à des carrefours. Il me semble dans ces moments qu'en ce lieu ou presque : là, à deux pas sur la voie que je n'ai pas prise et dont déjà je m'éloigne, oui, c'est là que s'ouvrait un pays d'essence plus haute, où j'aurais pu aller vivre et que désormais j'ai perdu. Pourtant, rien n'indiquait ni même suggérait, à l'instant du choix, qu'il me fallût m'engager sur cette autre route. »

Yves Bonnefoy, *L'Arrière-pays*

« Without a road to have them looked at from they would have a somewhat aimless if not a futile aspect. »

Flann O'Brien, *The Third policeman*

Remerciements :

Je remercie Monsieur Nicolas Couégnas, Maître de Conférence à l'Université de Limoges, sans qui ce travail n'aurait pu être mené à bien de 2006 à 2012.

Je remercie Monsieur Jacques Fontanille, professeur à l'Université de Limoges, pour les précieux conseils méthodologiques et théoriques délivrés ces dernières années.

Je tiens également à remercier Monsieur John Pier, professeur à l'Université François-Rabelais de Tours, avec qui j'ai débuté un sérieux premier travail de recherche de 2003 à 2006.

Je remercie enfin Messieurs Sébastien Salbayre et Manuel Gonzales de Avila pour les bons conseils de lecture qu'ils m'ont donnés avant les travaux de recherche et qui ont orienté grandement tout l'appareil théorique développé au long de la thèse.

Résumé :

Espace et tensions de signification : toposyntaxe, route et structure de chemin dans Le Mont Damion d'André Dhôtel

La thèse que nous soutenons défend l'idée selon laquelle il existe, dans une perspective *phéno-générative*, un *schème spatial directionnel* au sein de l'œuvre d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*, c'est-à-dire une *structure d'ensemble élémentaire* qui oriente, dans un procès de signification spatial complexe, une *axiologisation* des dispositifs spatiaux et qui se décline en *configurations spatiales directionnelles* plus élaborées, configurations axées sur la *catégorie* [route]. Nous avons réalisé cette étude en *sémiotique de l'espace post greimassienne* en partant d'une *sémantique textuelle d'inspiration rastierienne* appliquée à l'œuvre dhôtelienne.

Mots-clés :

Espace

Chemin

Directionnalité

Phéno-générativité

Route

Schème

Sémiotique

Abstract :

Space and tensions of meaning : toposyntaxe, road and path structure in Le Mont Damion, written by André Dhôtel

Our thesis defend the idea according to which it exists, from a *pheno-generative* point of view, a *spatial directional schema* in *Le Mont Damion*, written by André Dhôtel, which means a *general elementary structure* that leads to, in a complex spatial process of signification, an *axiologisation* of fictive spaces and that declines in more elaborate *spatial directional configurations* based on the *road category*. We have realized this study in *post greimassian semiotics of space* from a *textual rastierian semantics* applied to Dhôtel's literary work.

Keywords :

Directionnality

Path

Pheno-generativity

Road

Semiotics

Schema

Space

Table des matières :

Avant-propos	p. 11
Introduction générale	p. 14
1. Précisions théoriques et définitions	p. 14
1.1. La notion d' <i>espace</i> au sein des textes artistiques : premières bases sémiotiques	p. 14
1.2. De la notion de « continuum spatial » à celle de « configuration spatiale » : secondes bases sémiotiques	p. 17
1.3. Configuration spatiale et composantes discursives	p. 21
2. Précisions épistémologiques	p. 22
2.1. Epistémologie et cadre théorique	p. 22
2.2. La démarche sémiotique : rappel	p. 25
3. Enjeux théoriques et problématique	p. 27
3.1. Rappels théoriques : la place de la spatialité dans la constitution des formes signifiantes	p. 27
3.2. Problématique et formulation de la thèse	p. 30
4. Méthode d'investigation des textes artistiques	p. 34
5. Œuvres étudiées	p. 40
5.1. Délimitation du corpus	p. 40
5.2. Présentation des œuvres	p. 44
5.2.1. <i>Nedjma</i> de Kateb Yacine	p. 44
5.2.2. <i>La Route d'Altamont</i> de Gabrielle Roy	p. 44
5.2.3. <i>Le Mont Damion</i> d'André Dhôtel	p. 45
Première étude : état de la question Spatialité, route, chemin et directionnalité dans la constitution des formes signifiantes.....	p. 46
Introduction	p. 46
I.1. Cadre conceptuel bakhtinien	p. 53
I.1.1. La notion de <i>chronotope</i>	p. 53

I.1.1.1. Principes élémentaires : textes et continuum spatio-temporel.....	p. 53
I.1.1.2. Principes seconds : dialogisme et relation de signification topologique.....	p. 64
I.1.1.3. Synthèse et hypothèse.....	p. 67
I.1.2. Le « <i>Chronotope de la Route</i> ».....	p. 71
I.1.2.1. Structure chronotopique de la [route].....	p. 72
I.1.2.2. Analyse et proposition : [route] et présupposition logique....	p. 74
I.1.2.2.1. Observation préliminaire, postulat et situation a-contextuelle.....	p. 74
I.1.2.2.2. Première application en situation discursive.....	p. 75
I.1.2.2.3. Proposition de structure discursive.....	p. 76
I.1.2.2.4. Synthèse et proposition de la première application.....	p. 78
I.1.2.2.5. Deuxième application en situation discursive.....	p. 79
I.1.2.2.6. Synthèse et conclusion de la deuxième application.....	p. 84
I.1.3. Première analyse préliminaire : étude d'une configuration spatiale dans un extrait de l'œuvre de Kateb Yacine, <i>Nedjma</i>	p. 86
I.1.3.1. Continuum spatial et trajectoires : propriétés physiques et dynamiques initiales.....	p. 90
I.1.3.1.1. Classification sémantique et relations sémiques élémentaires.....	p. 90
I.1.3.1.2. De l'isotopie topographique aux configurations topologiques.....	p. 92
I.1.3.2. Nature du mouvement : vers une équivalence des propriétés fondamentales.....	p. 98
I.1.3.2.1. Analyse de l'isotopie cinétique.....	p. 99
I.1.3.2.2. Equivalence des propriétés fondamentales.....	p. 101
I.1.3.3. La [route] : zone de rencontre et de tensions entre les sphères antagonistes.....	p. 105
I.1.3.3.1. Propriétés médiatrices et directionnelles.....	p. 105
I.1.3.3.2. Précipitation des tensions fondamentales.....	p. 107
I.1.3.3.3. Conséquence de la dépolarisation.....	p. 109
I.1.3.4. Conclusions.....	p. 111

I.1.4. Synthèse du chapitre 1.....	p. 113
I.2. Cadre conceptuel des cognitivistes nord-américains.....	p. 113
I.2.1. Principe de constitution des énoncés : propriétés spatiales et spatialisation.....	p. 117
I.2.1.1. Processus générique.....	p. 117
I.2.1.2. Sèmes et propriétés spatiales.....	p. 122
I.2.1.3. Instance sémiotique de l'espace : spatialité et générativité.....	p. 124
I.2.2. Schème du chemin et logique spatiale : notion de toposyntaxe.....	p. 127
I.2.2.1. Principe directionnel élémentaire : notion de <i>chemin</i>	p. 127
I.2.2.2. Définition du schème et implications logiques.....	p. 129
I.2.2.3. Notion de « Source-path-goal schema ».....	p. 130
I.2.2.4. Synthèse du chapitre 2.....	p. 135
I.2.3. Seconde analyse préliminaire : étude d'une configuration spatiale dans l'œuvre de Gabrielle Roy, <i>La Route d'Altamont</i>	p. 136
I.2.3.1. Isotopie topographique et dispositif spatial initial.....	p. 138
I.2.3.1.1. Configuration topologique.....	p. 151
I.2.3.1.2. Dynamique directionnelle initiale.....	p. 153
I.2.3.2. Catégorie [route] et débrayage spatio-temporel.....	p. 154
I.2.3.2.1. Déclinaison spatiale de la [route] : déviation et dispersion..	p. 156
I.2.3.2.2. Implication du schème de la dispersion : zone {A''} et contradiction.....	p. 164
I.2.3.3. Actualisation de l'espace virtuel phantasmé.....	p. 170
I.2.3.3.1. Transformation de l'espace et immersion de la zone {B}...	p. 173
I.2.3.3.2. Exploration et franchissement de la zone {B}.....	p. 180
I.2.3.4. Eléments conclusifs.....	p. 187
I.2.4. Synthèse du chapitre 2.....	p. 189
Conclusion	p. 189
Deuxième étude : aspect paradigmatique	
Axiologisation des dispositifs spatiaux.....	p. 191
Introduction	p. 191
II.1. Etude sémantique : analyse de fragments textuels.....	p. 197

II.1.1. Isotopie topographique : vers une configuration spatiale initiale et minimale.....	p. 197
II.1.1.1. Etude du fragment textuel n°1.....	p. 198
II.1.1.2. Tableau du système sémique de la spatialité.....	p. 200
II.1.1.2. Premier tableau analytique.....	p. 201
II.1.1.3. Commentaires et justifications.....	p. 203
II.1.1.4. Analyse du tableau.....	p. 205
II.1.1.5. Dispositif topographique initial.....	p. 208
II.1.1.6. Configuration topologique équivalente.....	p. 209
II.1.2. Isotopies concomitantes et interrelations.....	p. 211
II.1.2.1. Connexions isotopiques et relations de signification.....	p. 211
II.1.2.2. Second tableau analytique.....	p. 212
II.1.2.3. Commentaires et justifications.....	p. 214
II.1.2.4. Analyse du tableau et perspectives théoriques.....	p. 217
II.1.3. Cohésion et stabilité des configurations observées.....	p. 220
II.1.3.1. Etude du fragment textuel n°2.....	p. 220
II.1.3.1.1. Tableau analytique.....	p. 223
II.1.3.1.2. Commentaires et justifications.....	p. 224
II.1.3.1.3. Analyse du tableau et perspectives théoriques.....	p. 227
II.1.3.2. Etude du fragment textuel n°3.....	p. 229
II.1.3.2.1. Tableau analytique.....	p. 234
II.1.3.2.2. Commentaires et justification.....	p. 235
II.1.3.2.3. Analyse du tableau et perspectives théoriques.....	p. 236
II.1.4. Synthèse du chapitre 1.....	p. 238
II.2. Propositions théoriques et conceptualisation.....	p. 241
II.2.1. Continuum spatial et invasion axiologique.....	p. 243
II.2.2. Phénomènes sémiotiques antérieurs à la manifestation discursive.....	p. 251
II.2.2.1. Une tension externe : la relativité sémiotique.....	p. 253
II.2.2.2. Une tension interne : la stabilité sémiotique.....	p. 254
II.2.3. Synthèse des opérations sémiotiques.....	p. 256
II.2.4. Modèle topologique dhôtelien : étapes successives.....	p. 258

II.2.4.1. Processus de fixation des valeurs.....	p. 258
II.2.4.2. Temps des opérations sémiotiques et pré-sémiotiques.....	p. 259
II.2.4.3. Spaciose du sens et processus de production dhôtelien.....	p. 260
II.3. Synthèse du chapitre 2.....	p. 261
Conclusion	p. 262
Troisième étude : aspect syntagmatique	
Toposyntaxe, route et structure de chemin.....	p. 263
Introduction	p. 263
III.1. Etude de séquences narratives.....	p. 266
III.1.1. Analyse de la séquence n°1.....	p. 267
III.1.2. Analyse de la séquence n°2.....	p. 274
III.1.3. Analyse de la séquence n°3.....	p. 279
III.1.4. Analyse de la séquence n°4.....	p. 287
III.1.5. Analyse de la séquence n°5.....	p. 300
III.1.6. Synthèse du chapitre 1.....	p. 312
III.2. Propositions théoriques et modélisation conceptuelle.....	p. 313
III.2.1. Continuum spatial et tensions topologiques.....	p. 313
III.2.2. Théorie des états et transformations du sujet.....	p. 316
III.2.3. Schème directionnel, toposyntaxe et organisation topologique générale.....	p. 317
III.2.4. Synthèse du chapitre 2.....	p. 322
Conclusion	p. 324
Conclusion générale	p. 325
Bibliographie	p. 332
Index thématique	p. 342
Index des auteurs	p. 350

Avant-propos

La thèse que nous voulons soutenir s'inscrit directement dans la continuité du projet exposé en D.E.A. en 2003, intitulé *Etude sémiologique des métaphores élaborées sur le modèle de l'espace : le sens du chemin à travers le langage et la littérature*. Le thème phare de notre recherche provenait d'une conclusion déjà exprimée dans notre mémoire de maîtrise en 2001 : dans notre société française, l'individu a souvent recours à la métaphore du *chemin de la vie*, c'est-à-dire à un *modèle spatial* lui permettant de situer ses actions dans le temps. La lecture de *Metaphors we live by*, ouvrage de référence de George Lakoff et de Mark Johnson en 1980, révolutionna notre façon d'appréhender cette métaphore quotidienne qui se trouvait alors incluse dans un corpus d'autres métaphores élaborées sur le modèle de l'espace, lesquelles se présentaient comme des invariants linguistiques au sein des langues naturelles. Il fallait donc envisager la *métaphore du chemin* à travers d'autres concepts spatiaux. Parallèlement, nos réflexions nous ont amené à considérer cette métaphore en tant que structure des textes artistiques. En effet, les catégories chemin et route, en relation avec le thème du voyage, ont une existence comme centre organisateur du roman, et ce depuis les origines mêmes de la littérature si l'on remonte à l'*Illiade* et l'*Odyssée*. Dès lors, la lecture de *La Sémiosphère*, ouvrage majeur du sémioticien russe Iouri Lotman, allait nous ouvrir de nouvelles perspectives de recherche puisque les catégories route et chemin trouvaient leur place parmi d'autres catégories topographiques telles que la maison ou la forêt, pour ne citer qu'elles, et prenaient tout leur sens dans une

sémiotique de l'espace appliquée aux textes. Ainsi, à travers l'étude des textes artistiques, il nous fallait appréhender plusieurs aspects d'un même ensemble signifiant et considérer la route, ou le chemin, non plus seulement comme une métaphore unique, mais comme faisant partie de structures de la signification. C'est cette approche sémiotique que nous avons conservée pour notre thèse intitulée *Espace et tensions de signification : toposyntaxe, route et structure de chemin dans Le Mont Damion d'André Dhôtel*, approche structurale fondée par la nécessité de découvrir et de comprendre les mécanismes de la signification spatiale. En effet, comme l'expose Algirdas Julien Greimas en préface de l'ouvrage d'Anne Hénault, *Les Enjeux de la sémiotique* :

Les enjeux de la sémiotique dont il s'agit ici sous-tendent la conviction que la sémiotique peut être « mise en jeu », qu'elle est à la fois un exercice ludique et un engagement risqué. Elle n'est pas une science, mais un projet scientifique, elle est un faire qui ne se justifie que si son but est la découverte ; bien plus, la démarche sémiotique n'a de sens que si elle permet de découvrir ce que l'on n'a pas cherché et prévu à l'avance, une quête dont seul le parcours peut être entrevu, mais dont l'objet de valeur est à constituer, une épreuve dont l'issue n'est pas certaine.¹

Ainsi l'approche sémiotique implique-t-elle une volonté de saisir le sens dans son élaboration, ce qui revient à dire en sémiotique de l'espace que les éléments spatiaux sont au cœur du procès de signification. Comme le rappelle Jacques Fontanille dans *Espaces du sens, morphologies spatiales et structures sémiotiques*, « le rôle de l'espace dans la constitution des formes signifiantes et

¹ A. J. Greimas, in A. Hénault, *Les Enjeux de la sémiotique*, p. 6.

des langages est un point de discussion traditionnel et toujours aussi vif en linguistique et en sémiotique ». ² C'est manifestement pour ces raisons que les questionnements liés à la spatialité ont trouvé un accueil favorable au Séminaire Intersémiotique de Paris pendant deux années universitaires consécutives, 2008-2009 et 2009-2010, séminaire lors duquel nous avons présenté nos travaux constituant le cœur de notre thèse dans une communication intitulée *Du parcours spatial au parcours cognitif : les espaces de transformation du sujet-enfant dans Le Mont Damion d'André Dhôtel*. Il restait dès lors à mettre en forme ces résultats et à affiner notre théorie de la spatialité qui prendrait en compte les catégories route et chemin en intégrant des opérations sémiotiques liées à la /directionnalité/, opérations nécessaires à la production de l'œuvre dhôtelienne ; une théorie qui rendrait compte en définitive de ce que Denis Bertrand a proposé lors du séminaire précité : l'espace comme une « instance sémiotique » qui agit à tous les niveaux du processus génératif de la signification. Ainsi notre projet de recherche s'est-il construit initialement autour de différents courants sémiotiques qu'il fallait faire converger dans une sémiotique de l'espace d'inspiration post greimassienne appliquée au texte artistique d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*. En définitive, l'intérêt d'une approche sémiotique était de pouvoir mesurer la signification spatiale au cours de son élaboration, c'est-à-dire de mettre à jour une *sémiose spatiale*, ou *spaciose du sens*, laquelle se présente comme le simulacre d'un processus de production de signification de l'œuvre dhôtelienne, ou, en d'autres termes, comme le parcours génératif de l'espace artistique dhôtelien.

² J. Fontanille, *Espaces du sens, morphologies spatiales et structures sémiotiques*, p. 1.

Introduction générale :

1. Précisions théoriques et définitions :

1.1. La notion d'espace au sein des textes artistiques : premières bases sémiotiques

Dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Greimas et Courtès mettent en garde le sémioticien qui se livre à l'étude de l'espace en littérature, puisque « si l'on ajoute tous les différents emplois métaphoriques de ce mot, on constate que l'utilisation du terme d'espace sollicite une grande prudence de la part du sémioticien ». ³ En effet, la notion d'espace peut recevoir plusieurs acceptions, qui peuvent être fonction du type d'analyse choisie et qui relèvent de la nature de l'espace étudié, ou de la pratique scientifique qui utilise la notion d'espace pour des modélisations conceptuelles. En prenant ce premier avertissement comme point d'ancrage, il convient dès à présent de définir ce que nous entendons au sein des textes artistiques par la notion d'*espace*, ainsi que ses ramifications, afin d'obtenir des outils opérationnels pour le bon développement de notre thèse.

Ainsi, si l'on s'en tient à la définition donnée par *Le Petit Larousse illustré 2007*, l'*espace* est d'abord une « étendue indéfinie qui contient et entoure tous les objets ». Proposons dès lors les restrictions suivantes : nous

³ A. J. Greimas et J. Courtès, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, p. 133.

parlerons de l'espace au sein des textes en tant que corrélat de l'espace sensible. Manifestement, cet espace peut être fragmenté en multiples sous-espaces. On peut donc, à partir de ce constat, donner une définition assez simple, mais plus précise, et qui correspondrait à un niveau superficiel d'analyse. En effet, on dira que l'espace des textes littéraires est la somme des *catégories spatiales* ou *topographiques* mises en relation avec le *parcours narratif* d'un ou plusieurs *actant-sujets*. Le terme qui semble convenir le mieux pour définir globalement l'espace est celui de « continuum spatial », en référence aux terminologies lotmaniennes exposées dans *La Structure du texte artistique*,⁴ et qui correspond aux *dispositifs topographiques*. La première démarche consiste alors, si l'on peut parler dès maintenant de méthode, à isoler les *marqueurs spatiaux* des textes, les lexies de la spatialité, afin de reconstruire puis de schématiser cet espace totalisé. Sur le plan du contenu, cela revient à saisir les 'sémèmes spatiaux' constituant l'isotopie spatiale puis à reconstituer des *ensembles* premiers, tout en gardant à l'esprit la mise en garde de Greimas au sujet de cette notion.⁵

Revenons sur les deux points mis en évidence dans notre définition. En premier lieu, nous appellerons [catégorie spatiale] tout *signifiant* du texte, tout *marqueur spatial*, correspondant à un élément spatial de l'*espace sensible*, du monde naturel. Et nous appellerons assez logiquement [sous-catégorie spatiale] tout signifiant renvoyant à une partie de ces éléments spatiaux, c'est-à-dire ce que le [seuil] est à la [maison] par exemple, le [cul-de-sac] à la [route], la

⁴ I. Lotman, *La Structure du texte artistique*, p. 323.

⁵ Cf. A. J. Greimas, *Sémantique structurale*, pp. 104-105.

[lisière] à la [forêt]. Nous précisons donc que, conformément à ce postulat, tout ce qui relève de la spatialité des textes appartiendrait a priori, sur le plan des structures discursives dans une perspective générative, au « niveau figuratif », par opposition au « niveau thématique » et au « niveau axiologique ». ⁶ Comme le rappelle Joseph Courtès dans son *Analyse sémiotique du discours* :

Nous qualifions, en effet, de figuratif tout signifié, tout contenu d'une langue naturelle et, plus largement, de tout système de représentation (visuel par exemple), qui a un correspondant au plan du signifiant (ou de l'expression) du monde naturel, de la réalité perceptible. *Sera donc considéré comme figuratif*, dans un univers de discours donné (verbal ou non verbal), *tout ce qui peut être directement rapporté à l'un des cinq sens traditionnels* ; bref tout ce qui relève de la *perception* du monde extérieur. ⁷

En second lieu, si l'on reprend la définition proposée plus haut, nous avons dit que l'espace totalisé des textes était relatif au *parcours narratif* d'un ou plusieurs *actant-sujets*. En effet, l'étude sémiotique du continuum spatial n'a de sens que si l'on relie l'espace à un facteur physique et dynamique. Autrement dit, une sémiotique de l'espace des textes littéraires, ou artistiques pour paraphraser Lotman, n'est possible que dans la mesure où l'on prend en considération l'interaction d'un ou plusieurs *actant-sujets*, d'un ou plusieurs *corps agissants*, avec les *catégories spatiales* que l'on peut dans un premier temps isoler comme référents. L'étude de la dimension actantielle étant, dans la tradition linguistique et sémiotique, une des trois grandes dimensions de recherche, avec l'espace précisément, et le temps que nous évoquerons de

⁶ Cf. J. Courtès, *Analyse sémiotique du discours*, p. 163 et pp. 236-237.

⁷ *Ibid.*, p. 16.

manière très ponctuelle au cours de nos travaux. Comme le précise Joseph Courtès :

On sait que, du point de vue sémiotique, les **espaces**, qui figurent dans les récits se définissent sémantiquement, la plupart du temps, par les personnages qui y évoluent : *les espaces seront ici pour nous fonction des acteurs*. Ceci ne saurait trop nous surprendre dans la mesure où, nul ne l'ignore, un **investissement sémantique** donné peut être équivalement rattaché, le cas échéant, à l'une ou l'autre des trois composantes de la mise en discours, à savoir : les acteurs, les espaces et les temps.⁸

1.2. De la notion de « continuum spatial » à celle de « configuration spatiale » : secondes bases sémiotiques

Pour ouvrir ce sous-chapitre, nous rejoignons ici la position lotmanienne selon laquelle « l'espace [des textes artistiques] est un ensemble d'objets homogènes [...] entre lesquels il y a des relations, semblables aux relations spatiales habituelles (la continuité, la distance, etc.) ».⁹ Et si l'on admet également que « tout le continuum spatial du texte, dans lequel est reproduit le monde de l'objet, *s'ordonne en un certain topos* [nous soulignons] », ¹⁰ c'est que l'on admet qu'il existe bien un certain dispositif spatial, une organisation sémiotique complexe de la spatialité. En ce sens, les catégories spatiales introduites ne seraient pas systématiquement de simples éléments textuels indépendants disséminés au palier de la phrase. S'il est

⁸ *Ibid.*, p. 228.

⁹ I. Lotman, *op.cit.*, p. 310.

¹⁰ *Ibid.*, p. 323.

possible, comme nous l'avons esquissé brièvement plus haut, de reconstruire la topographie du texte, il devient alors légitime de s'intéresser également, dans une *sémiotique de l'espace* appliquée au texte, aux relations entre ces catégories et de les articuler de manière structurale : d'après leurs relations topologiques, *proche vs lointain* comme le propose Lotman, et d'après leurs *propriétés spatiales*, pour ne pas dire leurs *catégories sémiologiques*, *horizontalité vs verticalité* par exemple. C'est donc accepter l'idée que l'on puisse dégager certaines *structures* à partir du continuum spatial, ou, pour le dire autrement, que l'espace puisse être considéré comme un univers sémantique propre obéissant à des lois sémiotiques. Cela revient également à dissocier les catégories sémiologiques des espaces topographiques correspondants. Nous y reviendrons.

C'est pourquoi nous adopterons, dans la perspective de notre thèse, la notion de « configuration » spatiale énoncée par Denis Bertrand dans *L'Espace et le sens*.¹¹ Dans cet ouvrage, l'auteur rappelle que chez Greimas et Courtès, le terme de « configuration discursive » désigne une « sorte de micro-récit ayant une organisation syntactico-sémantique autonome et susceptible de s'intégrer dans des unités discursives plus larges, en y acquérant alors des significations fonctionnelles correspondant au dispositif d'ensemble ». Denis Bertrand précise que « le seul aménagement que nous demanderons à cette définition pour qu'elle convienne à notre projet porte sur la notion, restrictive à nos yeux, de 'micro-récit'. Nous lui préférerons celle, plus ouverte et plus technique, de

¹¹ D. Bertrand, *L'Espace et le sens*, p. 24 et pp. 66-67.

construction narrative » et conclut qu'« en somme, il s'agit par là de montrer que la spatialité ne fonctionne pas seulement comme une isotopie sémantique, située ou non sur la dimension iconique, mais comme une structure dynamique orientée susceptible de recevoir une définition syntaxique propre ». Reprenons la définition de Greimas et Courtès : nous en retiendrons exclusivement la notion d'« organisation syntactico-sémantique », dans la mesure où, pour faire écho à ce que nous avons introduit plus haut, l'un des points fondateurs de notre réflexion rejoint l'idée de Denis Bertrand selon laquelle les catégories spatiales émergentes d'un texte donné peuvent être articulées de manière structurale. Une des perspectives sémiotiques serait par conséquent de commencer par organiser les catégories selon des relations d'opposition binaire dont pourrait répondre alors, de manière assez commode pour l'instant et conformément au mode de structuration de l'Ecole de Paris, le carré sémiotique. Dans son *Précis de sémiotique littéraire*, Denis Bertrand soutient ainsi que :

La structuration d'un micro-univers sémantique se déploie sous la forme d'une structure élémentaire (ou carré sémiotique). Ce modèle définit les relations logico-sémantiques à la croisée desquelles se constituent les significations. Issu du modèle logique aristotélicien, le carré articule les relations de contradiction, de contrariété, de complémentarité et de hiérarchie.¹²

Toutefois, nous ne conserverons pas strictement la structure élémentaire de la signification puisque notre démarche ne se situe pas dans « un point de vue

¹² D. Bertrand, *Précis de sémiotique littéraire*, p. 260.

ascendant » du texte,¹³ c'est-à-dire que, plutôt que de partir de structures préexistantes, nous serons à la recherche de structures en matière d'espace et de signification. Pour rejoindre la prudence manifestée par François Rastier à plusieurs reprises, de *Sens et Textualité* à *Art et Science du texte* en passant par *Sémantique interprétative*, la réalité textuelle est souvent plus complexe et une telle structure ne peut à elle seule expliquer toutes les possibilités narratives. Ainsi, plus concrètement, on dira que le continuum spatial comporte très souvent bien plus que quatre catégories spatiales qui ne se présupposent pas, mais qu'il est possible d'opposer tour à tour de manière binaire plutôt que quaternaire. De plus, tous les marqueurs spatiaux ne participent pas nécessairement au procès de signification. Nous reviendrons pour diverses raisons sur cette méthode spéculative et exploratoire. Cependant, nous reconnaissons bien en tant que postulat au sein de nos recherches sémiotiques la relation d'opposition primaire comme base de la signification. Comme le défend Greimas, et bien d'autres sémioticiens après lui :

Un seul terme-objet ne comporte pas de signification.

La signification présuppose l'existence de la relation : c'est l'apparition de la relation entre les termes qui est la condition nécessaire de la signification.

La structure, si on la définit comme un réseau de relations sous-jacent à la manifestation, devient le lieu unique où peut se situer la réflexion sur les conditions d'émergence de la signification, mais aussi, en même temps, le dispositif permettant de saisir les objets sémiotiques. Elle n'est plus seulement un concept épistémologique rendant compte de la possibilité de connaître le monde signifiant, mais le concept opératoire qui exige qu'à toute grandeur sémiotique soit postulé un réseau relationnel qui lui est soutenu.¹⁴

¹³ J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, p. 84.

¹⁴ A. J. Greimas, in A. Hénault, *Les Enjeux de la sémiotique*, p. 30.

1.3. Configuration spatiale et composantes discursives :

Si nous avons dit que la sémiotique de l'espace était inséparable de l'étude des systèmes actoriel et temporel, celle-ci semble également ne pouvoir se passer d'une attention particulière à l'ensemble des données thématiques et axiologiques inhérentes aux textes artistiques, comme nous l'avons évoqué plus haut. Nous entendons développer rapidement ici le point suivant exposé par Joseph Courtès :

L'espace, avons-nous dit, n'est jamais convoqué pour lui-même : il sert généralement à parler de tout autre chose que de lui-même. C'est reconnaître que, en tant que donnée figurative, il appelle une interprétation thématique et/ou axiologique.¹⁵

Ce propos rejoint peu ou prou celui de Denis Bertrand rappelant que « l'espace ne saurait être séparé de l'axiologie ».¹⁶ En ce sens, les configurations spatiales entretiennent des relations de signification plus ou moins intenses avec d'autres *composantes* des textes artistiques. Nous pouvons relier le mot *composante* à celui de *niveau* employé dans la tradition greimassienne par Courtès. En effet, dans la perspective générative, rappelons-le, on peut distinguer le niveau thématique, le niveau axiologique et le niveau figuratif, ce dernier se situant au palier le plus superficiel.¹⁷ Dans le cadre de notre étude, l'axiologie occupera une place particulièrement importante puisqu'elle semble être indissociable des

¹⁵ J. Courtès, *op.cit.*, p. 231.

¹⁶ D. Bertrand, *L'Espace et le sens*, p. 66.

¹⁷ J. Courtès, *op. cit.*, p. 236.

configurations spatiales que nous souhaitons analyser. On peut alors mentionner ce deuxième avertissement énoncé par Henri Mitterand dans la préface de *L'Espace et le sens*. Celui-ci prévient ainsi que :

La « sémiotique concrète » – je reprends les mots de Denis Bertrand – peut précisément se donner pour tâche d'explorer la topologie d'un roman, en évitant les pièges d'une thématique substantialiste aussi bien que ceux de l'illusion référentielle, par une attention de principe aux relations qui unissent les configurations spatiales entre elles et à l'ensemble des autres composantes cardinales de l'œuvre.¹⁸

2. Précisions épistémologiques :

2.1. Epistémologie et cadre théorique :

Il convient à ce stade de la réflexion de préciser nos orientations épistémologiques et théoriques. Premièrement, nous dirons que si nous avons fait référence à plusieurs reprises aux terminologies de Lotman, ses apports théoriques ne peuvent cependant constituer un socle épistémologique pour nos travaux. Avouons néanmoins, avant de développer ce point, que les idées avancées par Lotman sont bel et bien intimement liées à notre recherche, et que la proximité des pistes scientifiques que nous avons faites nôtres se justifie par le caractère particulièrement créatif et stimulant de sa pensée. Pour résumer, nous dirons que l'approche scientifique lotmanienne concernant « le problème de l'espace artistique »¹⁹ constitue une ouverture scientifique

¹⁸ H. Mitterand, in *L'Espace et le sens*, p. 9.

¹⁹ I. Lotman, *op. cit.*, p. 309.

nécessaire et enrichissante pour entreprendre une étude de la spatialité au sein des textes.²⁰ Ainsi sur le plan théorique, les postulats lotmaniens ne sont pas strictement compatibles avec notre démarche sémiotique, que l'on pourrait rattacher jusqu'à présent à une entreprise structuraliste d'inspiration greimassienne et fontanillienne. On peut dire alors que les travaux de Lotman sont beaucoup moins formalisants, et de fait moins autonomisants, que ceux développés par le courant structuraliste greimassien. En effet, Lotman ne s'inscrit bien sûr aucunement dans une perspective générative. Au regard notamment de ses recherches sur la spatialité, Lotman tend à montrer simplement qu'il existe une organisation complexe des catégories spatiales, et non à faire de distinctions entre une organisation superficielle et une organisation profonde, ce qui pose un problème fondamental selon nous.

Deuxièmement, nous souscrivons à l'idée selon laquelle le texte, ou la manifestation textuelle, est le corrélat, ou l'autre facette, de la manifestation discursive superficielle, laquelle se trouve être le résultat d'un procès de signification, pour ne pas dire d'un processus de production signifiant. De même, nous pensons que la sémiotique conserve un statut autonome, pour ne pas dire autonomisant. Cela revient à dire que, pour qu'il y ait une réalité perceptible, la manifestation textuelle, on postule dès maintenant l'existence de certaines règles de production et de certaines structures sous-jacentes et

²⁰ On peut noter à ce sujet que, dans *Sémiotique du discours*, p. 86, J. Fontanille précise que « I. Lotman ne soutenait-il pas justement, dans *La Structure du texte artistique*, que la spécificité d'un texte ne résultait que de l'intersection d'un grand nombre de structures qui, prises isolément, sont de caractère très général ! »

immanentes de la signification spatiale qui la présupposent et l'engendrent.²¹ Nous y reviendrons, et ce malgré les critiques faites à l'égard du postulat génératif par Pierre Ouellet par exemple,²² l'enjeu étant de savoir en quoi il est possible de parler d'une générativité de la spatialité et d'une logique spatiale interne, ce qui reviendrait à reconnaître pas à pas les dimensions potentielles de l'espace qui nous amène à une réalité perceptible. On ne peut en effet se limiter à déceler les modes d'organisation d'un texte sans engager une réflexion au sujet de la génération ou non de celui-ci. Signalons au passage que chaque texte semble inventer ses propres formes privilégiées s'imposant comme le conflit tensif initial entre une visée, sa matérialisation finale, sa forme, son devenir, et sa dimension matricielle, son potentiel. C'est pourquoi nous défendons l'idée selon laquelle les textes littéraires ne sont pas soumis à un processus unique mais à des processus signifiants et génératifs divers, et ce pour le respect de la singularité des textes. Nous restons ainsi fidèle à l'idée d'un processus, d'une certaine générativité, que nous tenterons de mettre en exergue à travers les œuvres étudiées et qui correspondrait, finalement, au procès de signification de *configuration spatiale totalisante*.

En synthèse, par souci de rigueur et pour la clarté des travaux que nous voulons exposer, la thèse que nous défendons repose en partie sur une conception structuraliste, proposée par Greimas dans *Sémantique structurale*. Nous partons donc du principe que les textes étudiés constituent des univers sémantiques au sein desquels il est possible de dégager certaines structures

²¹ A. J. Greimas, *op. cit.*, pp. 124-126.

²² Cf. P. Ouellet, *Poétique du regard*, p. 191.

spatiales, certains principes d'organisation, certains mécanismes de l'espace et du sens. En effet, contrairement aux postulats assumés par un certain nombre d'études actuelles proposant des approches dérivées de la sémiotique structurale, comme celle énoncée par Jean-Marie Klinkenberg dans son *Précis de sémiotique* avec, par exemple, la sémiotique cognitive, il semblait plus satisfaisant à terme pour notre étude de suivre la ligne tracée par Greimas et d'éviter ainsi certains écarts théoriques digressifs. Nous nous efforcerons donc de déceler les différentes opérations sémiotiques nécessaires à la production de l'œuvre majeure de notre corpus, *Le Mont Damion* d'André Dhôtel que nous présenterons ci-après, en proposant finalement, autant que faire se peut en matière de spatialité, un modèle théorique logico-spatio-sémantique et phéno-génératif.²³

2.2. La démarche sémiotique : rappel

La tâche du sémioticien, tâche qui sera donc la nôtre, est bien de reconstruire dans une modélisation conceptuelle les étapes liées à la production du texte. Anne Hénault précise ainsi que :

Toute la tentative sémiotique s'inscrit dans l'espace créé par la dénonciation de l'empirisme spontanéiste et intuitif qui régnait jusqu'alors dans la perception des significations. Sera appelé sémiotique tout effort consécutif à cette prise de conscience et visant à repérer, nommer, dénombrer, hiérarchiser

²³ N. Couégnas et F. Laurent, *Exercice de sémantique tensive*, p. 1.

d'une façon systématique et objective les unités de signification et leur organisation en ensembles de toutes dimensions.²⁴

En effet, la démarche sémiotique vise précisément, comme nous l'avons avancé plus haut, à reconnaître des systèmes de relation entre différentes unités de signification pour les organiser de manière logique, et, plus exactement, à les hiérarchiser par présupposition logique.²⁵ Pour le dire autrement, selon nous, la sémiotique doit bien rendre compte des structures internes qui déterminent la cohésion d'un texte. Nous essaierons donc, à l'échelle de notre thèse, de comprendre ce que présupposent les configurations spatiales perceptibles au palier textuel. C'est en procédant de manière progressive, en s'attachant aux principes d'organisation du texte, aux différentes articulations, que l'on peut ensuite proposer son mode de production, ou du moins, les principes d'organisation sur lesquels il repose. Ici, nous nous situons bien dans la perspective d'une épistémologie greimassienne à partir de laquelle nous tenterons de faire apparaître les différents niveaux de la spatialité, en relation avec les notions de [route] ou de [chemin] et de /directionnalité/, notions spatiales qui se trouvent au fondement de notre thèse, comme nous l'avons expliqué plus longuement en avant-propos. En d'autres termes, on voudrait analyser en profondeur les mécanismes des configurations spatiales axées sur les catégories [route] et [chemin] et comprendre comment s'articulent les différentes opérations sémiotiques aboutissant à des *configurations spatiales signifiantes*. Nous y reviendrons. Il convient à présent de préciser la problématique de nos travaux et d'en tracer les axes majeurs.

²⁴ A. Hénault, *op. cit.*, p. 17.

²⁵ Cf. A. J. Greimas, *op. cit.*, p. 14.

3. Enjeux théoriques et problématique :

3.1. Rappels théoriques : la place de la spatialité dans la constitution des formes signifiantes

La problématique liée à notre thèse s'inscrit dans une réflexion générale sur le statut sémiotique de l'espace au sein des textes artistiques. Jusqu'à présent, pour des raisons méthodologiques évidentes, nous avons cantonné l'espace parmi les structures superficielles de la discoursivisation, en le situant au niveau figuratif parmi les catégories spatiales topographiques. Toutefois, nous avons admis l'idée selon laquelle il était possible d'articuler ces catégories selon des relations d'opposition primaire, sans nous demander plus précisément si ces éléments pouvaient trouver leur place parmi les structures profondes au sein d'un parcours génératif, en dissociant par exemple leurs propriétés spatiales intrinsèques.

La question est alors de savoir s'il existe une dimension « anagogique »²⁶ de l'espace et quelle est la nature de cet espace. Bien entendu, la problématique de la signification de l'espace a déjà été envisagée par différents courants scientifiques, et donc selon des angles de vue très variés.²⁷

A ce stade, s'interroger sur la fonction et le sens de l'espace en littérature

²⁶ D. Bertrand, *op. cit.*, p. 65.

²⁷ Nous faisons ici référence à l'*hypothèse localiste* du langage développée par les Stoïciens ; à l'approche métaphorique des cognitivistes nord-américain, telle que celle de M. Turner dans *The Literary Mind* ou celle de M. Johnson, *The Body in the mind* ; à la démarche structurale respective de I. Lotman dans *La Structure du texte artistique* et dans *La Sémiosphère*, et de D. Bertrand dans *L'Espace et le sens*, ou plus récemment à celle de J. Fontanille, dans un article intitulé *Espaces du sens. Morphologies spatiales et structures sémiotiques*.

nécessite une précision préalable : selon nous, la relation entre l'espace et le processus de signification constitue une possibilité narrative, c'est-à-dire la manifestation ponctuelle d'un phénomène sémiotique fondamental. Dans ce cas en effet, nous rejoignons l'axiome selon lequel la spatialité ne se situerait pas toujours à un niveau superficiel de la prédication. On peut faire deux remarques à ce sujet. Adopter un tel point de vue nécessite un bref rappel de la place occupée par la spatialité dans l'économie générale du parcours génératif. Comme le rappelle Jacques Fontanille, « pour d'autres sémioticiens, comme Greimas et Courtès, l'espace appartiendrait seulement aux circonstances superficielles et accessoires de la prédication et des structures profondes de la signification, venant en quelque sorte les 'habiller' après-coup, pour les actualiser en discours. »²⁸ En effet, certains théoriciens adeptes d'une position minimaliste de la spatialité se rangent à l'idée que les catégories spatiales se conforment uniquement au programme narratif et servent à la mise en place des actions du ou des sujets. Dans cette optique, on attribue à l'espace une fonction uniquement déterminée et *hypoactive* au sein des textes artistiques, puisque les catégories spatiales sont partie prenante d'un fond décoratif et référentiel. En effet l'espace est cantonné au niveau de surface, de la mise en discours, et échappe de fait au foyer génératif d'une structure profonde, antérieure et immanente. C'est pourquoi une sémiotique de l'espace, ou une sémantique structurale de la spatialité, ne peut se satisfaire pleinement du modèle génératif classique, à moins de le remanier à tous les niveaux. C'était déjà le constat de Greimas et Courtès, dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* :

²⁸ J. Fontanille, *Espaces du sens, morphologies spatiales et structures sémiotiques*, p. 4.

Dans l'état actuel de la description, la sémiotique de l'espace est encore réduite à être caractérisée par son expression, bien que l'analyse du plan du contenu révèle déjà des propriétés caractéristiques. En premier lieu, on y voit un déplacement qui affecte l'économie générale du parcours génératif où la spatialisation est posée parmi les procédures de discoursivisation. La sémiotique de l'espace est amenée à poser des éléments spatiaux aux niveaux sémio-narratif et fondamental.²⁹

Pour plus de clarté, nous faisons apparaître ci-dessous le tableau du parcours génératif tel qu'il est exposé de manière synthétique par Jean-Marie Klinkenberg dans son *Précis de sémiotique générale* :³⁰

	Composante syntaxique	Composante sémantique
1 Niveau profond Structures sémio-narratives	Syntaxe fondamentale	Sémantique fondamentale
2 Niveau dit de surface	Syntaxe narrative	Sémantique narrative
3 Structures discursives	Syntaxe discursive	Sémantique discursive

Ce tableau nous servira de canevas pour situer et définir les notions d'espace que nous obtiendrons par présupposition logique au cours de nos recherches.

²⁹ A. J. Greimas et J. Courtès, *op. cit.*, pp. 78-79.

³⁰ J.-M. Klinkenberg, *Précis de sémiotique générale*, p. 181.

3.2. Problématique et formulation de la thèse :

La problématique générale peut prendre pour base les propos de Jacques Fontanille, dans son article *Espace du sens, morphologies spatiales et structures sémiotiques* : dans le discours des récits, les catégories spatiales déterminent-elles les structures sémiotiques et les valeurs de signification ou bien, comme le rappelle l'auteur, ne viendraient-elles pas au contraire les « habiller après coup pour les actualiser en discours »³¹ ? Dans son exposé, Jacques Fontanille trouve une conclusion interactive où « les effets sémiotiques d'espace et les valeurs de signification émergent de la rencontre entre le substrat figuratif matériel, d'une part, et les parcours, projets et mouvements qui le traversent, d'autre part ».³² Si nous reprenons les éléments que nous avons obtenus jusqu'à maintenant, la problématique spécifique à notre thèse peut être alors reformulée en ces termes : dans le cadre d'une genèse du texte artistique, quelles peuvent être les fonctions structurales de l'espace et à quels niveaux du discours s'expriment-elles ? Ou encore, d'après le tableau du parcours génératif proposé ci-dessus, dans quelle mesure peut-on véritablement parler de configurations³³ topologiques générales se traduisant par une sémantique spatiale fondamentale, ainsi que par une syntaxe spatiale, pour ne pas dire une toposyntaxe fondamentale qui lui serait intrinsèquement reliée ? Nous pouvons reformuler ces propos de la manière suivante en précisant les axes de recherche inhérents à notre thèse. *D'une part*, partant du principe que les catégories [route] et [chemin] impliquent des changements de position dans

³¹ J. Fontanille, *op. cit.*, p. 4.

³² *Ibid.*, p. 1.

³³ Cf. D. Bertrand, *op. cit.*, p. 24 et pp. 66-67.

le champ spatial, en quoi peut-on vraisemblablement parler d'une toposyntaxe élémentaire, laquelle fonderait les structures syntaxiques sémiotiques ? En d'autres termes, à partir de la reconnaissance d'une logique spatiale au niveau discursif superficiel, comment est-il possible d'intégrer une *schématique spatiale* au niveau le plus profond du discours ? *D'autre part*, le « problème de l'espace artistique », pour reprendre les termes de Iouri Lotman, se pose également dès l'instant où, de par sa nature non discrète, le « continuum spatial »³⁴ devient soudainement *perceptible* et *visible* et semble, au moment de cette apparition, ne plus jouer un rôle d'ordre strictement référentiel ou décoratif. L'ambiguïté réside précisément dans la nature du continuum spatial et des diverses *catégories* qui le composent et le délimitent : si celles-ci possèdent une forme prédéfinie et des qualités perceptibles, n'étant a priori que les simulacres des catégories de l'espace sensible, elles semblent dans un même temps traversées de valeurs se comportant comme leur substance axiologique ou leur contenu sémiotique.

C'est donc à partir de ces « impressions référentielles »³⁵ et de la reconnaissance, intuitive, d'une « dimension anagogique »³⁶ de l'espace artistique, que se fonde la sémiotique de l'espace que nous souhaitons ici entreprendre. Autrement dit, à partir des deux problèmes exposés ci-dessus, on s'intéresse alors à un certain procès de signification spatialisant et modélisant le texte dans son intégralité, ce qui, dans une perspective générative, équivaut bien à dégager certains principes sémiotisants pour lesquels la spatialité occupe

³⁴ Cf. I. Lotman, *op. cit.*, p. 323.

³⁵ Cf. F. Rastier, *Sens et textualité*, p. 245.

³⁶ Cf. D. Bertrand, *op. cit.*, p. 165.

une place fondamentale, au sens greimassien du terme. Il s'agira essentiellement pour nous, à partir du cas d'étude du *Mont Damion* d'André Dhôtel, d'analyser les relations entre espace et valeurs et de dégager les principes structuraux d'une véritable schématique spatiale en étudiant le fonctionnement d'une configuration spatiale axée sur la catégorie [route] sur le plan narratif. Il ne sera pas question ici d'étudier l'œuvre dans sa globalité, mais seulement de relever les textes correspondant à des séquences narratives fondamentales à partir desquelles on peut dégager des structures sémiotiques engageant des catégories spatiales déterminées. La thèse que nous soutenons défend donc l'idée selon laquelle il existe, dans une perspective phéno-générative, un invariant structurel, un schème spatial directionnel au sein de l'œuvre d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*, c'est-à-dire une structure d'ensemble élémentaire qui oriente, dans un procès de signification complexe, une axiologisation des dispositifs spatiaux et qui se décline en configurations spatiales directionnelles plus élaborées, configurations axées sur la catégorie [route].

Il convient à ce stade de préciser le fil d'Ariane que nous suivrons tout au long de notre recherche en exposant dès à présent le plan que nous avons élaboré à partir de la problématique exposée ci-dessus. Notre thèse sera en conséquence scindée en trois études complémentaires : la première, qui retrace et délimite les théories majeures engageant la catégorie [route] et la propriété sémique /directionnalité/, de Bakhtine aux cognitivistes nord-américains, en passant par l'étude de deux œuvres mineures, *Nedjma* de Kateb

Yacine et *La Route d'Altamont* de Gabrielle Roy, cette partie ayant pour objectif par là-même d'énoncer certaines hypothèses en matière de d'élaboration de la signification à partir des concepts spatiaux, hypothèses que nous validerons ou invaliderons par la suite ; la seconde, qui reprend les conclusions secondaires de la première étude ayant trait à l'axiologisation des dispositifs spatiaux dans l'œuvre majeure d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*, d'un point de vue paradigmatique. Il s'agira ici de dégager des principes axiologiques et des phénomènes de signification en relation avec les structures spatiales prévalant chez Dhôtel. Nous mettrons à jour plus exactement à ce stade l'architecture sémique fondamentale entretenant des relations de signification avec les valeurs axiologiques mises en jeu ; la troisième, qui actualise les conclusions primaires de la première étude en rapport avec la structure générale directionnelle chez Dhôtel, dans une perspective syntagmatique : nous ferons apparaître précisément la toposyntaxe de l'œuvre, laquelle se trouve être en adéquation avec un schème spatial directionnel élémentaire. Il sera alors question, dans une perspective générative, de préciser les niveaux du discours où apparaissent la catégorie [route] et la propriété /directionnalité/.

4. Méthode d'investigation des textes artistiques :

Si nous nous sommes positionnés sur le plan épistémologique par rapport aux paradigmes greimassiens en matière de production du sens, nous

testerons nos hypothèses en exerçant une résistance, en prenant pour base, paradoxalement pourrait-on dire, les outils de la sémantique rastierienne. Expliquons-nous sur ce choix méthodologique. La sémiotique de l'espace que nous souhaitons entreprendre voudrait s'appuyer sur une méthode d'analyse valable et scientifique, démarche introspective, pourrait-on dire, du texte qui selon nous ne vaut par conséquent que par le biais d'une sémantique textuelle. Ainsi, pour répondre à nos exigences, une sémiotique de l'espace doit-elle être indexée sur une sémantique de l'espace, d'après les bases de recherche que nous venons de poser en amont. Un tel choix se justifie par deux raisons évidentes. La première vient du fait que la sémantique rastierienne offre un certain nombre de concepts opérationnels qui permettent au sémioticien de construire son objet et par conséquent ses propres modèles sémiotiques, qu'il soit d'obédience générativiste ou non. Citons François Rastier à ce sujet :

A la différence des composantes étagées des grammaires génératives, les composantes sémantiques [thématique, dialectique, dialogique, tactique] ne sont ni ordonnées ni hiérarchisées a priori. Aussi, la présentation que nous avons faite reste neutre à l'égard de l'opposition entre génération et interprétation ; ou plutôt, le dispositif hétérarchique qu'elles forment peut servir de base pour élaborer des modèles de la génération comme de l'interprétation.³⁷

En nous inspirant de ces propos, nous pouvons dire que le mode d'investigation proposé par François Rastier, qui part de la manifestation textuelle, nous permettra justement d'aboutir à un simulacre de procès de

³⁷ F. Rastier, *op. cit.*, pp. 103-104.

signification, c'est-à-dire à un modèle théorique rendant compte des opérations sémiotiques nécessaires à la production des textes artistiques.

La seconde raison qui justifie le choix d'une sémantique textuelle provient de la systématisation des critères de validité inhérents à cette méthode d'investigation, qui, par une attention au plan du contenu des catégories sémantiques introduites, incite à la plus grande prudence et à la vérification systématique des données de sens étudiées. Une ambiguïté survient alors : nous prétendons viser une certaine objectivité, voire une certaine rationalité, alors que la méthode choisie, minutieuse et prudente, se situerait alors ici dans une épistémologie interprétative. A ce sujet, François Rastier précise :

Si donc le sens d'un texte est construit plutôt que donné, son objectivation n'est pas un processus unique fixé une fois pour toutes. Elle est certes fondée sur l'objectivité matérielle du texte mais non fondée ni garantie par elle. [...] L'objectivation du sens textuel peut recommencer indéfiniment dans des situations nouvelles. *Elle n'échappe pas pour autant à une description rationnelle, voire scientifique* [nous soulignons].³⁸

Qui plus est, il nous semble que la démarche rastierienne, même si elle tend à négliger le niveau sémiotique tel que le conçoit traditionnellement l'Ecole de Paris, permet ce retour au texte et à des pratiques scientifiques pour nous incontournables. Dans ces conditions, la sémantique rastierienne est avant tout une remise en cause de la puissance conceptualisante du modèle génératif

³⁸ *Ibid.*, p. 19.

classique dont l'emblème est le carré sémiotique, même si François Rastier en reconnaît les bénéfices sur le plan théorique :

Le « carré sémiotique » ne présente pas de graves défauts, mais sa fortune a été exorbitante ; et il n'est même pas complètement oublié, car des auteurs travaillant dans le multimédia le redécouvrent actuellement. Cette redécouverte est de bonne guerre, car il reformulait lui-même un modèle courant en logique médiévale.

Je pense qu'il peut être utile, à condition de l'employer à bon escient ; mais pour ma part je n'en ai pas ressenti le besoin depuis 1971. [...]

Le carré sémiotique est une des représentations possibles de certaines structures taxémiques, mais pourquoi l'universaliser et surtout l'abstraire ? Ce modèle d'oppositions lexicales devint le modèle constitutionnel de toutes les manifestations sémiotiques.

Une théorie ne doit pas au demeurant être liée à tel ou tel formalisme : un formalisme n'a d'utilité que pour une implantation déterminée, et l'on peut en changer selon les applications. [...]

À s'en tenir à un seul formalisme élémentaire, la théorie devient trop puissante, et s'applique partout sans apporter grand chose. [...]

Ce qui reste intéressant dans le carré sémiotique, c'est l'idée d'un parcours : de l'espace topique à un espace utopique et retour, cela résume abruptement une structure narrative mythique. La structure narrative mythique, contrairement à la structure événementielle, suppose toujours une médiation. Il faut bien distinguer les deux.³⁹

En effet, la sémantique rastierienne se donne pour objectif de rendre compte des parcours interprétatifs possibles, qui peuvent être le pendant du parcours génératif bien que François Rastier s'en défende, parcours définis comme « suite d'opérations cognitives permettant d'assigner un ou plusieurs sens à une suite linguistique ».⁴⁰ En ce sens, elle admet que la signification ne se situe pas

³⁹ F. Rastier, *De la Sémantique à la sémiotique, entretien avec les étudiants du séminaire Sémiotique narrative et discursive.*

⁴⁰ F. Rastier, *op. cit.*, p. 280.

à l'intérieur des textes, de manière immanente, mais dépend du rapport entre un émetteur et un récepteur dans une situation de communication donnée.

Ce qui nous intéresse est de rester proche de la manifestation textuelle, dans un souci d'objectivation, au risque de dévier vers quelques projections intellectuelles, pourrait-on dire, qui aboutiraient à la construction d'une théorie éloignée de son objet, et, de ce fait, le dénaturant. La démarche que nous suivrons n'est donc pas uniquement spéculative mais se veut également exploratoire et prend en considération la marge d'erreur possible au regard des éléments posés sur le plan du contenu. En réalité, nous avouons ici suivre notre intuition, dans une sorte de démarche introspective qui permet d'approcher les phénomènes de la signification. Comme l'expose Anne Hénault :

La plupart des difficultés proviennent du caractère non matériel des significations. On ne les voit pas, on ne les mesure pas, elles ne sont perçues que par une sorte de démarche intérieure qu'on n'a pas pu encore distinguer de l'*Intuition* ; nous nous trouvons là confrontés à l'un des paradoxes majeurs de la sémantique lorsqu'elle tente de s'ériger en science, car son premier objectif avoué est d'éviter le recours à l'intuition assimilé au subjectivisme. ⁴¹

La démarche doit donc être prudente, si bien que l'on se doit de partir du texte pour y retrouver les structures, et non pour les y projeter de manière systématique. En même temps, sans spéculation, sans intuition, sans projection intellectuelle, la recherche demeure impossible. Le premier mouvement est donc celui de l'intuition au sujet du fonctionnement d'une réalité abstraite,

⁴¹ A. Hénault, *op. cit.*, p. 7.

aboutissant à une projection intellectuelle. Le deuxième mouvement est la confrontation entre cette projection scientifique, qui n'est pas donc pas une croyance mais une pré-conviction, et la réalité, l'objet du questionnement.

Rappelons maintenant qu'il ne s'agira pas de mener une sémantique interprétative de type rastierien, même si l'entrée méthodologique semble s'en approcher : nous souhaitons partir des catégories sémantiques, puis, à partir des observations premières, déduire et schématiser des modèles sémiotiques. En effet, le problème avec l'espace est qu'il s'agit d'une grande dimension et en tant que dimension celui-ci a un statut spécial dont l'étude ne peut être résolue avec une simple approche sémantique. Comme le sous-entend Jacques Fontanille dans *Sémiotique et littérature*, la sémantique rastierienne ne rend pas compte des opérations sémiotiques et des phénomènes de signification. En synthèse, la démarche scientifique que nous entreprenons voudrait donc s'inspirer d'une confrontation entre la spéculation et l'investigation, entre la prudence rastierienne et l'entreprise totalisante greimassienne, si l'on peut se permettre cette formulation. Il nous semble ainsi que notre thèse ne pouvait être valable que par le biais d'une sémantique textuelle préliminaire qui renoue précisément avec l'analyse isotopique du texte, telle qu'initiée par Greimas dans *Sémantique structurale*. Dans notre cas, il apparaît donc que les fondements épistémologiques rastieriens, réfutant l'idée d'une dimension anagogique des textes et par conséquent celle d'une immanence, nous permettent justement de renouer avec l'approche première greimassienne et donc avec les fondements du questionnement sémiotique. Comme le dit François Rastier à propos du projet greimassien :

En ce qui concerne l'École de Paris, je n'ai pas suivi son évolution dans le détail, car je n'en ai pas fait partie (cf. l'ouvrage collectif éponyme, paru chez Hachette en 1977) ; mais au risque de paraître plus greimassien que Greimas, il me semble que la sémantique du texte présentée dans *Sémantique structurale* reste toujours un bon programme ; j'ai donc continué dans cette voie, sans pour autant m'intéresser passionnément à d'autres évolutions théoriques, comme la sémiotique des passions.⁴²

Nous resterons ainsi dans l'approche descriptive et qualitative, dans l'observation minutieuse du texte, ce qui nous paraît être la démarche la plus satisfaisante et la plus rigoureuse sur le plan scientifique.⁴³ Tout d'abord parce que les catégories spatiales, et les valeurs avec lesquelles elles entretiennent des relations de signification, s'offrent à nous dans les textes avant toute chose en tant que réseaux lexicaux, lesquels constituent bien le premier palier vers les structures sémiotiques. Ensuite parce que les dénommées *configurations spatiales signifiantes* des textes, que ce soit de manière locale ou globale, semblent bien émerger à partir de « connexions »,⁴⁴ que celles-ci soient de nature métaphorique ou symbolique, sur la base des isotopies interreliées. Mais surtout parce que, partant du texte sans recherche de structures prédéterminées, on espère aboutir de manière rationnelle à une proposition théorique permettant de rendre compte d'un phénomène sémiotique fondamental. Une telle démarche, prudente et exploratoire, nécessite aussi bien une micro-analyse qu'une macro-analyse et s'apparenterait alors au « point de vue descendant » décrit par Jacques Fontanille dans *Sémiotique du discours*.⁴⁵

⁴² F. Rastier, *De la sémantique à la sémiotique*, pp. 5-15.

⁴³ Cf. A. J. Greimas, *op. cit.*, p. 9.

⁴⁴ F. Rastier, *op. cit.*, p. 277.

⁴⁵ J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, p. 84.

L'auteur y précise en effet que ce point de vue théorique consiste à partir du texte pour descendre de proche en proche vers les paliers sémiotiques inférieurs et par conséquent vers les structures sémio-narratives fondamentales. En d'autres termes, à partir du point de vue fontanillien en matière de production du sens, on suivra par là-même, en utilisant les outils théoriques de François Rastier, qui étend tout simplement ceux proposés par Greimas dans *Sémantique structurale*, et en empruntant son ouverture épistémologique, la démarche proposée par Denis Bertrand dans *L'Espace et le sens*, lequel revient également à la notion atomisante de *sème* à travers les *sémèmes spatiaux* disséminés au palier des expressions lexicalisées pour dégager des *principes sémiotiques structuraux*.

5. Œuvres étudiées :

5.1. Délimitation du corpus :

Si la constitution du corpus et des textes à étudier est évolutive au cours des recherches, la clôture de ce même corpus représente une étape déterminante dans l'élaboration d'une théorie sur l'espace et la signification. Comme le rappelle Greimas :

On peut définir le *corpus* comme un ensemble de messages constitué en vue de la description d'un modèle linguistique. Cette définition, pourtant, n'est simple qu'en apparence. En effet, nous avons vu qu'on ne peut décrire un modèle que s'il est déjà implicitement contenu dans la manifestation discursive d'un micro-univers sémantique. Constituer un corpus ne signifie

donc pas simplement se préparer à la description, car de ce choix préalable dépend, en définitive, la valeur de la description, et inversement, on ne pourra juger de la valeur du corpus qu'une fois la description achevée. La sobriété et la rigueur logique de la définition ne font, en somme, que masquer le caractère intuitif des décisions que le descripteur sera amené à prendre à cette étape de l'analyse. Un certain nombre de précautions et de conseils pratiques doivent donc entourer ce choix, afin de réduire, autant que possible, la part de subjectivité qui s'y manifeste. On dira qu'un corpus pour être bien constitué doit satisfaire à trois conditions : être *représentatif*, *exhaustif* et *homogène*. [...]

La procédure qui, logiquement, suit la constitution du corpus consiste en la transformation du corpus en texte. Le corpus, en effet, est une séquence délimitée du discours et, en tant que tel, ne peut être qu'une manifestation logomachique, dont il ne faut retenir qu'une des isotopies choisies. Nous entendrons donc par texte [...] l'ensemble des éléments de signification qui sont situés sur l'isotopie choisie et sont enfermés dans les limites du corpus.⁴⁶

La question centrale est de savoir s'il faut bâtir une théorie et choisir un corpus *ad hoc*, c'est-à-dire qui illustre une théorie prédéterminée, ou bien s'il convient plutôt de définir un corpus et d'extraire des principes, des lois régissant ce corpus. En réalité, les choses ne se passent pas ainsi. Il y a un mouvement permanent entre la théorie et le corpus à déterminer jusqu'à la stabilisation des deux. Dans notre cas, le corpus n'a en effet cessé d'évoluer en même temps que la théorie se dessinait tout au long de nos investigations. Comme le précise Jean-Philippe Dalbera, au sujet de la constitution des corpus en linguistique :

Le point qui nous intéresse est que le corpus n'est pas un simple sous-ensemble des données de la réalité mais que cet échantillon est déjà travaillé. Il reste que l'analyse ne vaut que ce que vaut le corpus. On a trop souvent

⁴⁶ A. J. Greimas, *op. cit.*, pp. 142-143, 145.

critiqué les corpus *ad hoc* ou les corpus introspectifs pour qu'il soit nécessaire d'y insister ici. [...]

C'est de proche en proche que le corpus s'élabore, d'hypothèses trop hâtives balayées par les faits en propositions plus subtiles qui cadrent mieux les données, de retouches en retouches et en vérification (indirecte et implicite, évidemment) auprès des témoins. La trame structurelle [...] se dessine ainsi progressivement en même temps que le corpus se construit. [...]

Mais alors, le corpus ? On voit bien que celui-ci ne saurait préexister à l'analyse ; il s'élabore, il se dévoile au fur et à mesure que l'investigation avance. De sorte que *c'est finalement le corpus qui fait la théorie*. [...]

La clôture du corpus ne peut plus être aléatoire ni seulement d'ordre quantitatif ; des contraintes qualitatives viennent s'ajouter, le corpus est alors de l'ordre des *données pertinentes*.⁴⁷

Ainsi, en gardant à l'esprit les conseils de Greimas dans *Sémantique structurale*, et en nous conformant aux remarques expérientielles de Jean-Philippe Dalbera, nous avons fini par définir un corpus comportant les trois œuvres déjà citées en amont et que nous répertorions à nouveau ici : *Nedjma* de Kateb Yacine, *La Route d'Altamont* de Gabrielle Roy et *Le Mont Damion* d'André Dhôtel. Ces œuvres, réparties dans des aires géographiques pourtant différents, ont l'avantage d'appartenir à une même période, puisqu'elles ont été publiées de 1954 à 1966, et à une même communauté linguistique puisqu'elles sont toutes d'expression française. Plus précisément, nous procéderons de la manière suivante : les deux premiers textes artistiques sont des œuvres satellites que nous faisons graviter autour de l'œuvre majeure d'André Dhôtel. Pour le dire autrement, les œuvres de Yacine et de Roy servent à la validation d'hypothèses et à l'élaboration première d'une théorie que nous chercherons à déterminer à travers l'œuvre de Dhôtel, laquelle se trouve être au cœur de notre

⁴⁷ J.-P. Dalbera, *Le Corpus entre données, analyse et théorie*.

thèse. L'œuvre dhôteliennne, que l'on pourrait sûrement qualifier de « grand roman de l'espace », au sens où l'entend Denis Bertrand à propos de *Germinal*,⁴⁸ repose en effet dans son intégralité sur un dispositif topographique complexe qui admet, nous le verrons, plusieurs *plans-dimensions* de l'espace, pour ne pas dire *niveaux* de la spatialité. Ainsi le corpus des trois œuvres s'est-il constitué autour du thème central du *schème* de la route et du chemin qui réunit précisément, nous le verrons, ces plans-dimensions. En effet, les trois œuvres semblaient comporter une même structure d'ensemble, totalisante. En d'autres termes, nous avons donc mené en amont une étude comparative engageant des œuvres appartenant à une même période et qui paraissaient présenter les mêmes mécanismes, le même procès de signification, dans une perspective générative, avec toutefois des variations sensibles : l'œuvre de Yacine présente plus spécifiquement une structure dite superficielle liée au schème de la route et du chemin tandis que les œuvres de Roy et de Dhôtel permettent manifestement de poser des éléments spatiaux à un niveau plus profond du discours. En définitive, ces trois œuvres se comportent comme un tout solidaire et solidarisant des principes sémiotiques transversaux.

⁴⁸ Cf. D. Bertrand, *op. cit.*, p. 166.

5.2. Présentation des œuvres :

5.2.1. Nedjma de Kateb Yacine :

Nous proposerons d'explorer un extrait de l'œuvre maghrébine d'expression française de Kateb Yacine, *Nedjma*, publiée en 1956 et s'imposant comme l'un des piliers de la littérature algérienne contemporaine. A l'intérieur du récit, où s'entremêlent les histoires épiques des sujets principaux Rachid, Lakhdar, Mourad et Mustapha, se pose en effet le problème de l'espace artistique. Dans le cadre de notre étude, l'intérêt d'une sémiotique de l'espace appliquée à l'œuvre de Kateb Yacine, serait de pouvoir alors envisager la question de la signification spatiale dans la perspective des interrogations liées au contexte socio-historique de l'Algérie coloniale des années cinquante, de pouvoir mesurer en quelque sorte les relations intrinsèques entre espaces et univers sociaux culturels. *Nedjma*, rappelons-le, est parue au moment où l'Algérie tentait de prendre son indépendance.

5.2.2. La Route d'Altamont de Gabrielle Roy :

L'œuvre de Gabrielle Roy, *La Route d'Altamont*, publiée en 1966, est composée de quatre récits imbriqués les uns dans les autres : *Ma Grand-mère toute puissante*, *Le Vieillard et l'enfant*, *le Déménagement* et *La Route d'Altamont*. L'œuvre de Gabrielle Roy est reconnue comme l'une des plus

importantes de la littérature canadienne du 20^{ième} siècle. Le texte que nous avons sélectionné fait partie du quatrième récit, *La Route d'Altamont*, où l'on peut suivre le parcours de l'actant-sujet Christine aux côtés de sa mère à travers la plaine du Manitoba, et où l'on peut observer une configuration spatiale signifiante axée sur la catégorie [route].

5.2.3. Le Mont Damion d'André Dhôtel :

Le Mont Damion d'André Dhôtel, écrivain et scénariste français consacré par le prix Femina en 1955 pour son roman *Le Pays où l'on n'arrive jamais*, est une œuvre majeure de la littérature française où se réalise le parcours cognitif et transformatif de l'actant-sujet Fabien à travers les villages, les champs et les forêts, pour ne citer que les catégories topographiques principales, et s'impose à nous de fait comme lieu d'investigation privilégié. Plus précisément, au sein de l'œuvre dhôtelienne apparaît un ensemble de structures de chemins dont fait partie la catégorie [route] et à partir duquel nous postulons une organisation spatiale plus complexe et plus profonde à ranger du côté des structures sémio-narratives. En d'autres termes, *Le Mont Damion* d'André Dhôtel est au centre de notre corpus et s'impose comme une œuvre majeure d'où l'on peut observer des phénomènes de signification engageant des catégories spatiales déterminées.

Première étude : état de la question

Spatialité, route et directionnalité dans la constitution des formes signifiantes :

Introduction :

La problématique que nous avons soulevée en introduction demande à être exprimée sommairement au début de ce premier chapitre et pourrait, assez justement espérons-nous, trouver la formulation suivante : en quoi la /directionnalité/ peut-elle occuper une place fondamentale dans la constitution des formes signifiantes ? Ou, pour nuancer légèrement le propos, en quoi les catégories topographiques prototypiques telle que la [route] ou le [chemin], impliquant des relations de direction, de mouvement et de déplacement, permettent-elles d'intégrer des concepts spatiaux parmi les structures profondes des textes littéraires, si tant est que l'on pense le texte, de manière apriorique, en termes de niveaux de sens au sein d'un parcours génératif, pour reprendre le projet greimassien initial ? On pourrait ainsi se demander précisément quels seraient ces *niveaux* de la spatialité liés à la /directionnalité/, par présupposition logique, d'après les textes scientifiques que nous étudierons dans un premier temps, pour espérer comprendre, dans le cadre de l'étude de l'œuvre d'André Dhôtel, quels en seraient les modes et les règles de structuration. Toutefois, pour que la réflexion ne soit pas stérile au sein de cette première étude, et pour arriver à démêler ces aspects complexes de la spatialité, une telle conception du

texte, bien qu'elle constitue une trame ou un cadre référentiel déterminant, demande alors à être problématisée et questionnée : autrement dit, on pourra se demander en filigrane ce qui relèverait réellement de la générativité en matière de spatialité, en cherchant à repenser ces notions de niveau de sens au sein d'un modèle strictement hiérarchique.

Pour mesurer pleinement ces perspectives interrogatives, il conviendra de débiter l'étude et la réflexion par la réalisation progressive d'un état de la question qui respectera en premier lieu le principe suivant : nous procéderons de manière dialectique et déductive en cherchant à confronter ces postulats sémiotiques initiaux à différentes positions heuristiques, ce qui nous permettra, pas à pas, de mieux cerner nos premières intuitions, de délimiter dans la continuité les contours d'un objet encore incertain, en devenir, pour mieux en appréhender, finalement, le centre. Au niveau du raisonnement et de la logique, la démarche dialectique, préconisée notamment par Platon, permettrait en effet d'aboutir à une certaine forme de *véracité*, c'est-à-dire à des propositions scientifiques se rapprochant, espérons-le, d'une certaine exactitude.

Par là-même, on tentera de situer les notions d'espace et de /directionnalité/ à travers différentes approches qui les ont pensées, travaillées puis intégrées dans leur entreprise de conceptualisation et de modélisation du sens. Sur le plan méthodologique, il est en effet nécessaire, pour de ne pas dire incontournable, de savoir le plus précisément possible quelles bases ont été

posées dans ce domaine, puis de classifier les aspects de la question qui ont été considérés jusque-là, et, par conséquent, de situer très précisément les avancées théoriques déterminantes à partir desquelles on peut espérer, à l'échelle de notre thèse, développer un raisonnement scientifique, et, plus largement, apporter une contribution à une sémiotique appliquée aux « problèmes de l'espace des textes artistiques »,⁴⁹ une sémiotique de l'espace nécessairement indexée sur une sémiotique générale du texte littéraire. Ainsi le sujet semble-t-il assez vaste et demande à être balisé à travers cette première étude.

On peut rappeler dès à présent la nécessité de définir rigoureusement et progressivement la ou les notions d'espace rencontrée(s). On se souvient en effet, comme nous l'avons exposé plus longuement en introduction, de la prudence à adopter, en suivant le conseil de Greimas, au sujet de la notion même d'espace. Nous espérons ainsi, dans le cadre de notre étude, parvenir à une dénomination de ces notions. On peut déjà faire apparaître que, dans le domaine des catégorisations élémentaires, la /directionnalité/ prend son sens d'après les relations d'opposition suivantes : /dimensionnalité/ vs /directionnalité/, issue de la /spatialité/. Nous chercherons donc en quoi la /directionnalité/, pour reprendre les termes de Denis Bertrand, pourrait occuper une place plus importante que ou équivalente à la /dimensionnalité/ au sein des textes observés. Denis Bertrand expose en effet :

La structure dynamique de l'énoncé spatial ne se situerait pas seulement dans le passage d'un espace à un autre, comme le laisse entendre le *Dictionnaire*

⁴⁹ Cf. I. Lotman, *La Structure du texte artistique*, p. 309.

de sémiotique à propos de la « localisation spatio-temporelle » (p. 214), mais dans l'énoncé même des positions « statiques » d'objets qui répondent à une *orientation* sous-jacente et présupposée du sujet. [...] De cette manière, pensons-nous, tout énoncé spatial peut-être interprété comme un *processus cognitif* aspectualisé.

Dans ce cadre, nous suggérons de considérer la /directionnalité/ comme étant une catégorie sémique plus fondamentale que celle de la /dimensionnalité/, qui en est le résultat et l'objectivation, et qui est articulée, comme on sait, par les trois dimensions de la spatialité : celle de la verticalité (haut vs bas), celle de l'horizontalité (devant vs derrière ; gauche vs droite) et celle de la prospectivité (proche vs éloigné). La directionnalité, en effet, antérieurement à la dimensionnalité et stipulant, contrairement à celle-ci, la situation orientée du sujet et sa reconnaissance du système des rapports spatiaux, fonde l'identification des figures de l'espace et les érige en signification.⁵⁰

Pour ce faire, eu égard à ce que nous avons formulé en amont, nous nous pencherons par conséquent avec attention sur des travaux ayant eu ou ayant tout particulièrement pour objet la *signification des relations spatiales directionnelles* au sein des *systèmes de signes*. En d'autres termes, il s'agira d'observer différentes sémiotiques de l'espace menées jusqu'ici, qu'elles se revendiquent remarquablement comme telles ou non, afin de comprendre comment elles envisagent et situent, de manière générique d'abord, l'espace dans la constitution des formes signifiantes, puis, de manière spécifique, la /directionnalité/ et les catégories spatiales présupposant cette propriété sémique.

Les travaux que nous voulons examiner sont donc fondamentalement hétérogènes mais complémentaires sur de nombreux points et semblent ainsi

⁵⁰ D. Bertrand, *L'Espace et le sens*, pp. 94-95.

converger sous bien des aspects. Il s'agira donc de l'un des enjeux de cette première étude. Certains travaux vont trouver leurs fondements théoriques dans l'étude des textes artistiques, tels que ceux développés par Bakhtine, puis par Lotman, d'autres dans l'étude des systèmes de langue dont certaines applications auront après coup comme champ d'investigation le texte artistique en lui-même, tels que ceux développés abondamment ces dernières décennies par les cognitivistes nord-américains, tels que Lakoff et Turner pour ne citer qu'eux. Amorçons dès maintenant quelques précisions sur la façon de procéder : tout d'abord, ce chapitre initial n'a pas pour objectif premier de présenter l'exhaustivité des travaux déjà effectués sur l'espace et la /directionnalité/. L'entreprise demeure en effet assez fastidieuse, voire irréalisable, au vu des études sans cesse émergentes, et trouve donc toutes ses limites dans le cadre de notre thèse. Comme nous l'avons dit plus haut, nous voudrions exposer ici et critiquer deux cadres conceptuels majeurs qui, selon nous, présentent un réel intérêt dans l'élaboration d'un modèle théorique fonction d'une *schématique directionnelle*, dans une perspective sémiotique appliquée aux textes littéraires.

Développons plus amplement les points que nous venons de mentionner : exposer de manière critique les différents axes de recherche ayant pour objet les rapports directionnels et la signification reviendra, sur le plan méthodologique, à considérer ces études en perspective d'une certaine épistémologie à laquelle nous venons de faire référence. Ainsi, au niveau de la démarche scientifique, il s'agira d'interroger les différents cadres conceptuels

développés ces dernières années en les mettant en perspective des paradigmes greimassiens du texte littéraire, qui s'expriment en terme de générativité et de hiérarchisation du sens. L'enjeu étant, bien entendu, de comprendre la nature des relations établies par ces théoriciens du sens entre espace et signification, et plus précisément, comme nous l'avons reformulé ci-dessus, quelle pourrait être la place de la /directionnalité/ prise en compte dans un certain procès de signification.

Les pièges à éviter ici peuvent être exprimés en ces termes : les critiques que l'on pourra adresser, considérant les précisions apportées ci-dessus, ne doivent pas, *d'une part*, conduire à une position scientifique anachronique : l'anachronisme scientifique se traduit en effet sous la forme d' « erreurs consistant à attribuer des usages ou des idées, aux hommes d'une époque où ces idées, ces usages n'étaient pas encore connus ». ⁵¹ *D'autre part*, on espère ne pas aboutir, à force d'attention sur des théories attractives et séduisantes, voire puissantes, à une démarche naïvement ou strictement intégrative des idées. Expliquons-nous plus amplement sur ce sujet : il s'agira donc d'analyser les propositions théoriques des différents courants scientifiques en refusant toute tentative remodelisante de celles-ci, devant amener à un syncrétisme idéologique dénaturant les positions des uns et des autres. Bien au contraire, nous espérons que notre travail conceptuel, intégratif en lui-même, faisant converger un certain nombre de points de vue, pourra mettre en exergue un processus sémiotique, impliquant un certain nombre de

⁵¹ *Le Petit Larousse illustré 2007.*

« phénomènes non-contradictaires »⁵² participant à la structuration des œuvres, c'est-à-dire reflétant finalement plusieurs aspects complémentaires d'un même objet complexe de signification.

En synthèse, revenons sur la structure interne de cette première étude. En premier lieu, celle-ci puise sa forme générale dans une dialectique ouverte *d'une part* sur des recherches assimilées ou qualifiées de sciences de la culture, et *d'autre part* sur des travaux ayant pour objet la recherche d'universaux cognitifs, appartenant de fait aux sciences de la nature au sens biologique du terme. On peut reformuler et faire apparaître ci-dessous rapidement, de manière simplifiée, l'acception classique de ces deux notions : les sciences de la culture renverraient principalement la production de la signification à des mécanismes collectifs à travers des règles dynamiques et des *praxis* au sein de la vie sociale, dépassant ainsi l'humain,⁵³ tandis qu'à l'inverse, les sciences de la nature rechercheraient plutôt l'origine des faits de signification à l'intérieur du domaine du sensible, du physique et du biologique, à partir de l'humain. C'est entre ces deux pôles que se pose naturellement *la question même du sémiotique et de l'organisation des formes signifiantes*, que l'on peut envisager alors comme étant toujours la résultante de tensions qui passent par l'humain et dépassent l'humain.⁵⁴

⁵² Cf. N. Bohr, *Physique atomique et connaissance humaine*, pp. 70-71.

⁵³ Cf. J. Fontanille, in I. Lotman, *L'Explosion et la culture*, pp. 10-11.

⁵⁴ Cf. F. Rastier, *Arts et sciences du texte*, pp. 99-101 et p. 284.

En second lieu, nous ponctuerons les critiques issues des deux chapitres majeurs par deux analyses sémiotiques de textes artistiques complémentaires, comme nous l'avons précisé dans notre introduction générale. Rappelons-en les objectifs principaux : 1) il s'agira de mettre progressivement en place une méthode d'investigation scientifique à partir des outils de la sémantique classique en vue de l'analyse détaillée de l'œuvre d'André Dhôtel (deuxième et troisième études) ; 2) nous chercherons à tester la pertinence de nos premières observations et à affirmer ou infirmer certaines hypothèses ; 3) nous tenterons dès lors de conserver certains éléments déterminants, pour ne pas dire certains principes sémiotisants, que nous espérons pouvoir formaliser en vue de l'élaboration d'un modèle d'analyse sémiotique et phéno-génératif.

I. Cadre conceptuel bakhtinien :

I.1. La notion de *chronotope* :

I.1.1. Principes élémentaires : textes et continuum spatio-temporel

L'étude des théories bakhtiniennes peut sembler légèrement rétrograde au regard de l'actualisation des données scientifiques et de l'évolution des recherches dans le domaine de la sémiotique de l'espace. Les enjeux de la spatialité au sein des univers de la signification ont en effet été approfondis ces dernières décennies, et plus récemment remis au goût du jour à travers les travaux proposés lors du Séminaire Intersémiotique de Paris 2008-2010. Toutefois, dans les limites de notre étude, à l'intérieur de la réflexion que nous

avons décidé de mener de manière déductive et progressive, la pensée conceptuelle des sémioticiens russes, que ce soit celle de Bakhtine, que nous détaillerons en premier lieu, ou bien celle de Lotman que nous aborderons en complément – nous ferons allusion aux travaux liés au « problème de l'espace artistique », exposés dans *La Structure du texte artistique* et dans *La Sémiosphère* – s'impose à nous comme une entrée théorique particulièrement stimulante, et relativement maniable, mais surtout incontournable sur le plan scientifique : les sémioticiens russes ont été selon nous, à la suite des travaux de Propp, les véritables précurseurs de la sémiotique de l'espace moderne puisque leurs propositions conceptuelles respectives ont très tôt rendu compte des relations de signification entre les grandes dimensions du texte littéraire que sont la spatialité et la temporalité. Ainsi, avec Bakhtine, puis Lotman, les formes narratives sont-elles pensées comme des objets centrés autour de certains principes d'organisation spatiale, dans une perspective structuraliste. Par conséquent, l'approche théorique et philosophique bakhtinienne nous semble dans un premier temps toujours offrir une base propice à la réflexion sur la dimension spatiale du texte littéraire, que celle-ci ait trait par exemple aux rapports entre les catégories de l'espace et les catégories abstraites, dépendant intrinsèquement du domaine des valeurs axiologiques, ou encore que celle-ci rejoigne la question même de la formation du sens à travers les concepts spatiaux.

Ainsi, une des premières études élémentaires et complexes sur les rapports spatiaux et directionnels en littérature a été réalisée par Mikhaïl

Bakhtine dans *Esthétique et théorie du roman*, à travers ses recherches sur la dimension chronotopique des textes : élémentaire, car les travaux du sémioticien russe jettent les bases essentielles des courants préstructuralistes à l'origine de la sémiotique narrative moderne, à partir notamment de l'étude du genre romanesque ; complexe, car les synthèses et les conclusions au sujet des catégories chronotopiques présentées dans cet ouvrage résultent de l'étude comparative de textes littéraires hétérogènes formant un corpus plurilingue et pluriculturel. L'entreprise bakhtinienne repose alors sur une visée universalisante des formes d'organisation de la narrativité, quoique débouchant sur une étude précise des genres littéraires dans une tradition de la pensée folklorique et culturelle, qui inspirera le courant narratologique : une portée néanmoins généralisante et totalisante du sens, que l'on retrouve dans le projet initial de l'Ecole de Paris.

De fait, on peut préciser ici que, malgré l'acception vulgarisée du concept de chronotope, l'étude des textes originaux présentée dans *Esthétique et théorie du roman* permet de soulever deux grandes axes qui questionnent la dimension de l'espace ainsi que son statut sémiotique pris en considération dans les processus de formation du sens, axes de travail qui semblent être, pour rejoindre ce que nous avons énoncé plus haut, toujours au cœur de l'actualité sémiotique et scientifique. Nous rappelons rapidement ici la définition initiale du chronotope donnée par Bakhtine : construite, on le sait, à partir de la racine grecque *topoi*, espace au sens étymologique strict, la notion de *chronotope* se

définit comme « la corrélation essentielle des rapports spatio-temporels, telle qu'elle a été assimilée par la littérature » :

Nous appellerons *chronotope*, ce qui se traduit, littéralement, par « temps-espace ». [...] Ce terme est propre aux mathématiques ; il a été introduit et adapté sur la base de la théorie de la relativité d'Einstein. [...]

Ce qui compte pour nous, c'est qu'il exprime l'indissolubilité de l'espace et du temps (celui-ci comme quatrième dimension de l'espace). Nous entendons *chronotope* comme une catégorie littéraire de la forme et du contenu, sans toucher à son rôle dans d'autres sphères de la culture.

Dans le chronotope de l'art littéraire a lieu la fusion des indices spatiaux et temporels en un tout intelligible et concret. Ici, le temps se condense, devient compact, visible pour l'art, tandis que l'espace s'intensifie, s'engouffre dans le mouvement du temps, du sujet, de l'Histoire. Les indices du temps se découvrent dans l'espace, celui-ci est perçu et mesuré d'après le temps.⁵⁵

Plusieurs remarques s'imposent dès lors pour discuter et éclaircir les points théoriques soulevés dans cet extrait et parvenir, au terme de la réflexion, à quelques premiers éléments conceptuels déterminants. En premier lieu, on peut dire que le chronotope se présente comme un concept bipolaire qui semble réunir deux plans assimilables à un plan du signifiant, *la forme*, et à un plan du signifié, *le contenu*. D'après nous, la forme chez Bakhtine serait reléguée du côté de l'espace, c'est-à-dire du côté de tout ce qui serait de l'ordre du visible et du perceptible, donnant lieu à une « image » de la littérature.⁵⁶ Cette dimension de la spatialité correspondrait alors, si tant est que nous puissions nous risquer à parler d'équivalence, comme nous l'avons énoncé en

⁵⁵ M. Bakhtine, *Esthétique et théorie du roman*, p. 237.

⁵⁶ *Ibid.*, p. 392 et pp. 397-398. « On doit se référer au chapitre correspondant de la *Philosophie des formes symboliques* de Cassirer : à partir d'un matériau riche, il analyse l'assimilation du temps par le langage. Le principe spatio-temporel de l'image dans l'art littéraire fut révélé pour la première fois, dans toute sa clarté, par Lessing, dans son *Lakoon* ».

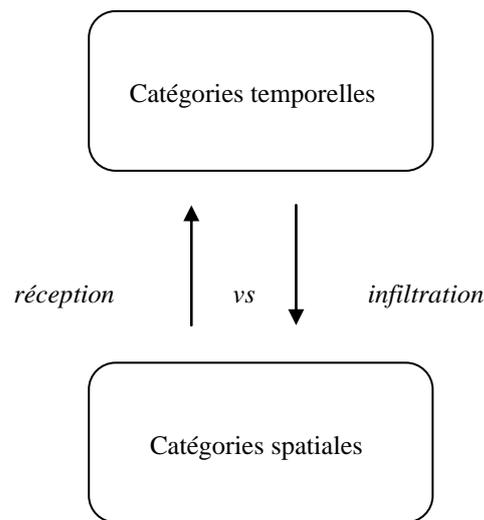
introduction, à la fonction figurative des catégories spatiales sur le plan des structures de la discursivisation posées par l'école greimassienne. En effet, si l'on reprend les propos de Joseph Courtès, cette position théorique peut alors être exprimée de la manière suivante : « l'espace, avons-nous dit, n'est jamais convoqué pour lui-même : il sert généralement à parler de tout autre chose que de lui-même. C'est reconnaître que, en tant que donnée figurative, il appelle une interprétation thématique et/ou axiologique. ».⁵⁷ En d'autres termes, cette position reviendrait à considérer l'espace parmi les structures les plus superficielles de la prédication : l'espace est ici tout au plus, pour rallier cette fois-ci les propos de Jacques Fontanille, dans *Espaces du sens, morphologies spatiales et structures sémiotiques*, un habillage des structures les plus profondes, c'est-à-dire, en quelque sorte, une structure strictement passive et décorative.⁵⁸

S'il l'on cherche maintenant à penser plus précisément ces premiers éléments en termes de niveaux de sens, dans la tradition de pensée greimassienne, on peut alors critiquer l'apparent caractère indissociable des indices spatio-temporels posé par Bakhtine, en faisant apparaître précisément des opérations de signification antérieures à *l'agrégat chronotopique*. Dans cette optique, la temporalité appartiendrait à un niveau *en deçà* et se verrait pris en charge par les catégories spatiales situées dès lors à un niveau plus *au delà*. Expliquons-nous sur ce point : Bakhtine semble en effet accorder la primauté à

⁵⁷ J. Courtès, *Analyse sémiotique du discours*, p. 231. Nous reviendrons au sein du deuxième chapitre sur la notion de « convocation ».

⁵⁸ J. Fontanille, *Espaces du sens, morphologies spatiales et structures sémiotiques*, p. 2 et D. Bertrand, *L'Espace et le sens*, p. 86.

la temporalité, celle-ci prise en tant que dimension première et organisatrice. Il suffit, pour s'en convaincre, de reprendre les deux formulations complémentaires énoncées par Bakhtine : d'une part, « le temps *devient* perceptible [nous soulignons] », d'autre part, « de surcroît, c'est le temps qui apparaît comme principe dominant des œuvres littéraires ». ⁵⁹ Au sens strict, un principe est bien un élément posé comme premier et fondamental. Un premier bilan s'impose à ce stade, afin de mieux cerner les notions obtenues. On peut illustrer ceci au moyen de la schématisation suivante, où apparaissent deux opérations de signification contraires :



Toutefois, la distinction initialement établie entre « forme » et « contenu », qui nous amène à reléguer strictement l'espace parmi les structures superficielles, semble ne plus convenir, ou plutôt ne plus être pertinente et cohérente au regard des développements annexes et successifs de Bakhtine, si l'on prend en

⁵⁹ M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 238.

considération le fait que, selon ce dernier, « l'image littéraire », et donc par extension la narrativité, n'est possible que via cette dimension chronotopique, que l'on pourra nommer autrement et plus simplement *continuum spatio-temporel*. Entendons-nous sur ce point : dans ces conditions, non seulement la spatialité mais aussi la temporalité se situeraient toutes deux au niveau des structures superficielles, en respectant néanmoins la césure hiérarchique établie ci-dessus, dans la mesure où se réaliseraient strictement à travers elles les autres fonctions du discours. Examinons alors pour être plus précis et plus clair les passages suivants qui traitent du caractère figuratif et du contenu abstrait autour de la notion fondamentale de chronotope :

Quelle est la signification des chronotopes que nous avons examinés ? En premier lieu, leur signification pour le *sujet* est évidente. Ils se présentent comme les centres organisateurs des principaux événements contenus dans le sujet du roman, dont les « nœuds » se nouent et se dénouent dans le chronotope. *C'est lui, on peut l'affirmer, qui est le principal générateur du sujet.* [nous soulignons]

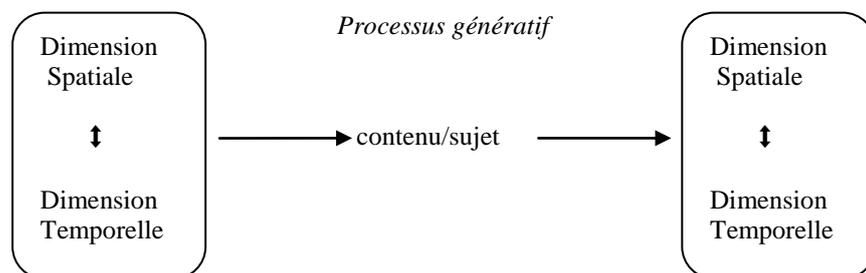
En même temps, on voit au premier coup d'œil la *signification figurative des chronotopes*. En eux, le temps acquiert un caractère sensuellement concret ; dans le chronotope, les événements du roman prennent corps, se revêtent de chair, s'emplissent de sang. [...] De la sorte, le chronotope, principale matérialisation du temps dans l'espace, *apparaît comme le centre de la concrétisation figurative*, comme l'incarnation du roman tout entier. Tous les éléments abstraits du roman – généralisations philosophiques et sociales, idées, analyse des causes et des effets, et ainsi de suite, gravitent autour du chronotope et, par son intermédiaire, prennent chair et sang et participent au caractère imagé de l'art littéraire. *Telle est la signification figurative du chronotope.* [nous soulignons] ⁶⁰

⁶⁰ *Ibid.*, pp. 390-391.

Se résumant alors les deux traits fondamentaux qui guident la réflexion bakhtinienne et qui, par conséquent, déterminent l'essence du chronotope. *D'une part*, l'espace apparaît comme le « centre de la concrétisation figurative », ce qui, comme nous l'avons exposé ci-dessus, signifierait le caractère légèrement secondaire de l'espace par rapport au temps, ou du moins traduirait bien un effet de matérialisation définitive du sens. Ici se confirme donc très nettement l'idée de structures superficielles qui sont celles de la figurativisation, structures qui prendraient en charge les éléments abstraits du texte artistique. Ainsi, pour Bakhtine : « tous les éléments abstraits du roman – généralisations philosophiques et sociales, idées, analyse des causes et des effets, et ainsi de suite, gravitent autour du chronotope et, par son intermédiaire, prennent chair et sang et participent au caractère imagé de l'art littéraire ». Il semble donc que l'école greimassienne ait intégré majoritairement, dans ses développements successifs du modèle génératif, le principe chronotopique de la figurativité, ainsi que l'idée de la matérialisation du sens.

D'autre part, et c'est ici que se posera très nettement le problème complexe de l'espace en tant que dimension, le chronotope est, de manière concomitante, « le principal générateur du sujet ». Au sens strict du terme, si l'on reste fidèle à la traduction de l'œuvre bakhtinienne, les éléments spatio-temporels se trouvent en même temps, *de facto*, à l'origine d'un procès de signification. Le principe du chronotope situerait alors, de manière concomitante, l'espace et le temps à un niveau antérieur, fondamental, et même

génératif, qui rendrait possibles la signification et les modalités successives des conditions de production du sens. C'est peut-être ainsi que se dessine clairement l'idée de la forme et du contenu selon Bakhtine, comme principe même du chronotope, principe qui à la fois engendre et clôt la formation du sens, principe s'apparentant alors à ceux qui gouvernent étrangement la formation de l'anneau de Moebius : en d'autres termes, le chronotope se trouve à la fois surface et fond, forme et contenu, ou, plus exactement, le début et la fin d'un processus complexe de formation du sens et de la narrativité. Les conclusions obtenues peuvent être exprimées à l'aide de la schématisation suivante, où apparaît en quelque sorte l'apparent paradoxe bakhtinien :



Cependant, dans une perspective structuralisante de type greimassien, on aboutit quelque peu à un paradoxe scientifique : en effet, se trouvent alors réunis deux niveaux de signification radicalement irréconciliables : un niveau superficiel, où se situent les effets de sens, de matérialisation, et un niveau antérieur et fondamental, génératif. Pour résoudre ce paradoxe, à travers l'épistémologie qui oriente notre première étude, nous nous trouvons devant la nécessité de dissocier plusieurs aspects complémentaires, voire équivalents, de

l'espace du texte artistique, en laissant par conséquent de côté la dimension temporelle bakhtinienne, conformément à nos axes de recherche initiaux.

Plus précisément, dans le cadre de notre étude, nous pouvons suggérer de distinguer à ce stade trois niveaux de pertinence de la spatialité, ou, pour le dire de manière plus prudente, trois dimensions de l'espace, qui s'avèrent essentielles comme base de travail pour l'étude de l'œuvre d'André Dhôtel : la première, qui relèverait d'un niveau discursif superficiel, et qui correspondrait au *continuum spatial* où l'on observe les catégories topographiques du monde sensible ; la seconde, qui rendrait compte du caractère *transversal* de l'espace et de son *aspect réceptif et contenant*, dimension qu'il conviendrait d'étudier plus largement – nous reprenons ici la notion de *réception* mise en avant plus haut – ; la troisième, antérieure et fondamentale, qui, d'après notre analyse, générerait en quelque sorte les formes discursives spatialisées, *un espace véridictoire*, de nature *eidétique*, qui demande à être, à se produire, et qui diffère radicalement des catégories topographiques observables que nous estimons être les plus proches du réel. Bien entendu, ces considérations théoriques restent ici très générales et demanderont à être nuancées et précisées au fil des études préliminaires. C'est donc cette nature pour ainsi dire *protéiforme* de la spatialité – où plusieurs dimensions s'imbriquent, s'intègrent, un espace en quelque sorte qui se déploierait sous différents aspects successifs – que l'on pourra chercher à approfondir dans le cadre d'une sémiotique de l'espace appliquée à l'œuvre d'André Dhôtel, en cherchant à y intégrer

systématiquement les notions de structures directionnelles dont nous avons fait la conjecture en introduction.

Ces hypothèses qui considèrent les différentes dimensions de l'espace seront bien sûr exploitées et vérifiées dans les prochaines études préliminaires. A ce sujet, rappelons dès maintenant que ces hypothèses de travail restent valables dans le cadre d'une sémiotique de l'espace, d'une étude de ce que Greimas appelait déjà « les langages spatiaux », comme nous l'avons mentionné en introduction. Ainsi ne prétendons-nous pas élaborer progressivement une théorie générale de l'espace valable en substance pour tout texte, bien que nos réflexions nous amènent à questionner le statut sémiotique même de l'espace. Une conception trop totalisante serait, d'autant plus dans le cadre de notre étude, dénaturante et imprécise au regard de la complexité des textes. Par contre, on peut espérer rendre compte, au moyen d'une modélisation théorique, d'un simulacre pour ainsi dire de la production de la signification, correspondant à un phénomène peut-être non isolé, ce qui restera sûrement à démontrer au sein d'un programme de recherche ultérieur.

I.1.1.2. Principe second : dialogisme et relation de signification topologique

Nous avons discuté jusqu'à présent des principes généraux qui gouvernent, dans la pensée bakhtinienne, le texte littéraire et qui, finalement, s'expriment en termes de dimensions *sine qua non* de la narrativité, deux dimensions à la fois opposées et complémentaires. On peut ajouter ici, en vue des développements théoriques que nous aborderons dans les deuxième et troisième études, les modes de relations de signification entre les catégories chronotopiques chez Bakhtine : ce dernier étend son propos en détaillant les régimes d'existence non pas du chronotope mais des chronotopes considérés comme catégories de signification interdépendantes. Ces précisions se présentent de la manière suivante :

Nous ne parlons ici que des chronotopes fondamentaux, qui englobent tout. Mais chacun d'eux peut inclure une quantité illimitée de chronotopes mineurs, et chaque thème peut avoir son chronotope propre, comme nous l'avons dit. Dans les limites d'une seule œuvre et de l'art d'un seul auteur, nous observons quantité de chronotopes, et leurs interférences, complexes, spécifiques de l'œuvre et de l'auteur ; il arrive, au surplus, que l'un de ses chronotopes recouvre tout, ou prédomine. [...] Ils peuvent s'imbriquer l'un dans l'autre, coexister, s'entrelacer, se succéder, se juxtaposer, s'opposer ou se trouver dans des relations réciproques plus compliquées. Le caractère général de ces interrelations apparaît comme *dialogique* (au sens large du terme).⁶¹

Le point fondamental soulevé ici a donc trait aux conditions d'organisation des indices spatio-temporels : plus précisément, Bakhtine pose les bases d'une

⁶¹ M. Bakhtine, *op. cit.*, pp. 392-393.

forme systémique des chronotopes, qu'il pense en termes de dialogisme, annonçant par conséquent les relations d'opposition élémentaire qui fondent la pensée sémiotique greimassienne d'inspiration hjemslevienne.⁶² Ouvrons dès maintenant une parenthèse afin de préciser ces relations d'opposition. On peut en effet noter à ce sujet que l'entreprise d'articuler de cette façon les catégories topographiques se retrouve dans la sémiotique de l'espace menée par Iouri Lotman dans *La Sémiosphère* notamment, lequel s'inspire ainsi nettement des principes dialogiques bakhtiniens. Cette logique systémique apparaît de la manière suivante : en introduction à son étude de l'espace dans *Le Maître et Marguerite* de Boulgakov, Iouri Lotman exprimait en termes d'opposition les relations entre des catégories topographiques fondamentales de ce qu'il appelle le « folklore ». Si Lotman inclut bien entendu dans sa démarche scientifique un principe sémiotique général, celui d'une opposition primaire entre deux éléments comme condition nécessaire de la signification,⁶³ il énonce par la suite une seconde relation d'opposition, propre à la sémiotique structuraliste greimassienne. Analysons rapidement la citation suivante où Lotman expose en effet que :

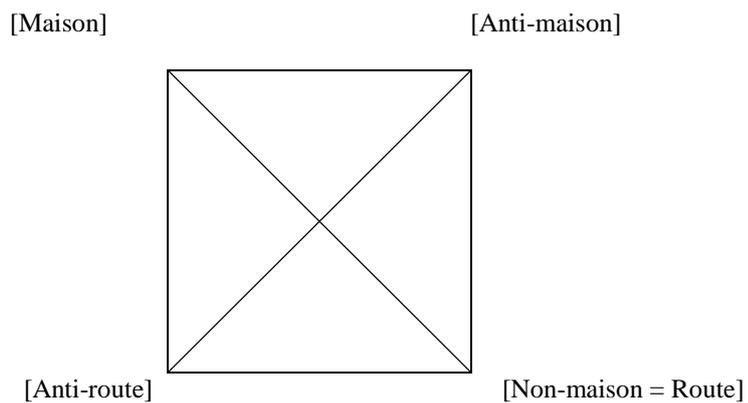
Parmi les thèmes universels du folklore mondial une importante opposition se détache : celle de 'la maison' versus 'la forêt' [...] Ce thème est développé chez Gogol pour donner naissance d'une part, à l'opposition maison / anti-maison diabolique (maison de tolérance ou bureau administratifs dans les *Contes de Petersbourg*) et d'autre part, celle de la maison en tant que lieu d'égoïsme et d'introversion versus la non-maison, la Route, à laquelle est attribuée une valeur supérieure. [nous soulignons] Cette tradition est particulièrement significative pour Boulgakov, et le symbolisme de

⁶² Cf. A. J. Greimas, *Sémantique structurale*.

⁶³ Cf. notamment J.-M. Klinkenberg, *Précis de sémiotique générale*, pp.168-169.

l'opposition 'maison versus anti-maison' est l'une des idées organisatrices de ses écrits.⁶⁴

On voit bien ici que Lotman passe d'un système d'organisation à deux termes – maison vs forêt ou maison vs anti-maison – à un système d'organisation à quatre termes potentiels – maison vs anti-maison vs non-maison – correspondant à l'élaboration initiale du carré sémiotique greimassien. Reprenons les éléments de la citation ci-dessus dans le schéma suivant :



Ainsi les relations de signification chez Bakhtine, puis de manière plus évidente chez Lotman, apparaissent-elles sous la forme équivalente des relations de contrariété et/ou de contradiction, au regard du courant sémiotique de l'Ecole de Paris.

⁶⁴ I. Lotman, *La Sémiosphère*, p. 113.

I.1.1.3. Synthèse et hypothèse :

Que peut-on dire, finalement, au-delà de l'organisation syntaxique manifeste proposée par les deux sémioticiens russes ? D'une part, il semble que la démarche bakhtinienne permette d'intégrer une dimension complémentaire à cette organisation syntaxique, corrélée aux catégories topographiques « de la réalité vraie ». Reprenons en effet le passage suivant :

Ils peuvent s'imbriquer l'un dans l'autre, coexister, s'entrelacer, se succéder, se juxtaposer, s'opposer ou se trouver dans des relations réciproques plus compliquées. Le caractère général de ces interrelations apparaît comme *dialogique* (au sens large du terme).⁶⁵

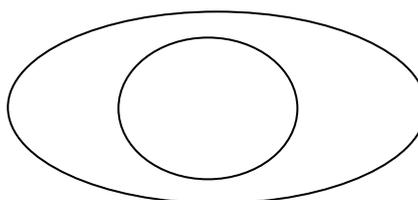
Selon nous, ces relations, ou interrelations, peuvent être classées et catégorisées de manière plus précise, ou du moins être repensées sous la forme d'organisations topologiques plus générales, si l'on se reporte à nouveau aux textes de Bakhtine. En d'autres termes, d'après les modes d'articulation bakhtiniens, on peut proposer une formalisation des configurations topologiques qui semblent dépendre des catégories chronotopiques dont la dimension spatiale correspond finalement aux catégories topographiques de la « réalité vraie » pour reprendre la formule bakhtinienne.

⁶⁵ M. Bakhtine, *op. cit.*, pp. 392-393.

Nous pouvons risquer ici une première synthèse au sujet des dimensions présumées de l'espace à prendre en considération : nous distinguerons à par nouveau conséquent deux formes d'existence structurale de l'espace, à la suite de ce que nous avons exposé plus haut : 1) nous retrouvons la notion de continuum spatial ou dispositif spatial topographique, lequel dépend 2) d'une dimension *topologique abstraite* corrélée où apparaissent des *zones*.⁶⁶

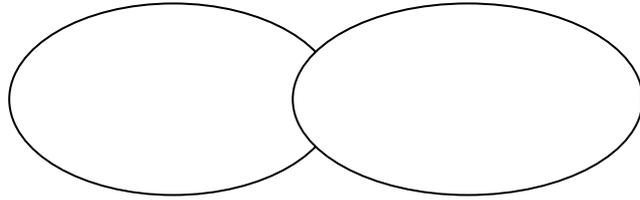
Ces configurations spatiales significatives pourraient donc, dans l'absolu, être remaniées pour obtenir des configurations plus complexes. D'après nos réflexions, nous proposons quatre configurations topologiques que nous pouvons articuler de la sorte :

1) configuration selon une relation spatiale /englobant-englobé/

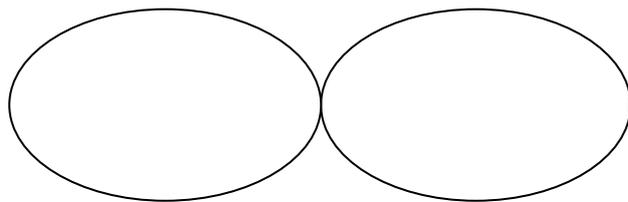


⁶⁶ Au sujet des *espaces topologiques abstraits*, on pourra également se reporter aux travaux de I. Lotman, in *La Sémiotique*, pp. 53 et 69.

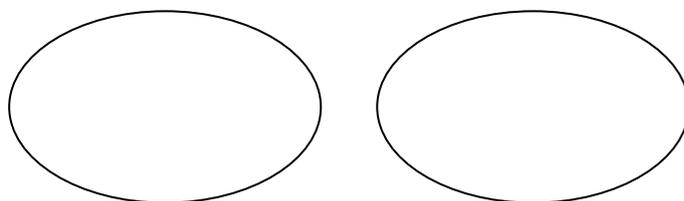
2) configuration selon un rapport /sécant/



3) configuration selon un rapport de /contiguïté/



4) configuration selon un rapport de /discontinuité/



A cet égard, nous pouvons souligner que dans l'introduction à l'étude des chronotopes, Bakhtine reconnaît lui-même, voire revendique, l'inachèvement

de ses théories, dont d'autres, à l'instar de Iouri Lotman que nous venons de citer, s'inspireront : « nous ne voulons pas prétendre que l'exposé de nos théories soit complet ou absolument exact. Chez nous, comme à l'étranger, on n'a commencé que récemment à se livrer à un examen sérieux des formes du temps et de l'espace dans l'art et la littérature. Ces travaux, qui iront en se développant, complèteront et, qui sait, apporteront des corrections importantes aux caractéristiques des chronotopes du roman que nous proposons dans ces pages. »⁶⁷

D'autre part, dans la démarche lotmanienne qui s'inscrit en filiation directe de la pensée bakhtinienne, et qui apporte précisément des compléments théoriques aux propositions faites initialement dans *Esthétique et théorie du roman* à l'égard de la conceptualisation de l'espace, émergent deux idées déterminantes : la première, qui rejoint la deuxième dimension, *transversale*, de l'espace, qui a trait à l'attribution des *valeurs axiologiques* aux catégories topographiques et qu'il conviendra d'analyser plus précisément dans la deuxième étude – nous reviendrons sur cette perspective analytique à l'issue de cette première étude ; la seconde, laquelle nous intéresse ici en premier lieu, qui apparaît de manière énigmatique chez Lotman à travers ses remarques succinctes au sujet des *Contes de Petersbourg* : celui-ci fait en effet mention d'une catégorie fondamentale, « la Route à laquelle est attribuée une valeur supérieure ».⁶⁸ On peut donc, pour commencer, se demander ce qu'entend exactement Lotman par « valeur supérieure ». S'agit-il, conformément à ce que

⁶⁷ M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 238.

⁶⁸ I. Lotman, *op. cit.*, p. 113.

nous venons de préciser, d'une valeur axiologique type, déterminante et déterminée par la catégorie ? Si tel est le cas, il faudrait donc savoir quelles seraient ces implications, que l'on pourrait supposer systématiques, sur le plan narratif. Par ailleurs, quelle(s) relation(s) de signification, au sens syntaxique, entretiendrait cette catégorie topographique avec d'autres catégories constituant le *continuum spatial* des textes artistiques ? Dans ce domaine, il faut alors revenir aux considérations théoriques posées par Bakhtine dans son étude plus détaillée sur les types de catégories chronotopiques fondamentales.

I.1.2. Le « Chronotope de la Route » :

Dans le cadre d'une étude sur la signification des relations spatiales et directionnelles au sein des textes littéraires, c'est bien entendu le « *chronotope de la route* » qui requiert toute notre attention, parmi les diverses figures chronotopiques esquissées de manière très générale par Bakhtine dans *Esthétique et théorie du roman*. Les raisons en sont bien sûr assez simples, puisque, nous l'avons énoncé brièvement plus haut, il existe une relation sémantique intrinsèque entre les catégories topographiques [route], ou [chemin], et les catégories cinétiques de mouvement et de déplacement liées à la /directionnalité/. Nous chercherons donc ici, à partir des équivalences et des convergences que nous venons de pointer, à déterminer en quoi, avec Bakhtine, il serait possible d'associer la catégorie [route] aux notions de structures syntaxiques narratives, voire sémio-narratives, si tant est que l'on puisse à ce

stade envisager sur le plan conceptuel cette possibilité : en effet, si l'on peut parler d'opérations de signification et de processus de production du texte, il convient dès lors de comprendre plus précisément où et comment pourraient se manifester ces opérations structurales.

I.1.2.1. Structure chronotopique de la [route] :

Avant de passer à une étude de la catégorie [route] et des relations syntaxiques qui lui sont rattachées, on peut énoncer dès maintenant ses caractéristiques chronotopiques intrinsèques, à la suite des réflexions et des paradigmes exposés plus haut au sujet des principes spatio-temporels. Prenons la citation suivante de Bakhtine qui y fait référence :

L'importance du chronotope de *la route* est énorme dans la littérature. [...] *Il semble qu'ici le temps se déverse dans l'espace et y coule (en formant des chemins), d'où une si riche métaphorisation du chemin et de la route : « le chemin de la vie », « prendre une nouvelle route », « faire fausse route », et ainsi de suite... Les métaphores sont variées, et de divers niveaux, mais leur noyau initial, c'est le cours du temps.* [nous soulignons]⁶⁹

Plusieurs points peuvent être à nouveau discutés et éclaircis rapidement. Premièrement, on retrouve bien la notion de *réception* et de *migration* du sens, puisque, d'après Bakhtine, existe toujours dans le cas précis du chronotope de la [route], ce mouvement du temps vers l'espace. Deuxièmement, il convient

⁶⁹ M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 249 et. pp. 384-385.

de le noter dès maintenant en vue des réflexions suivantes dans la deuxième partie de cette étude, Bakhtine touche ici à des questions de signification concernant précisément ce qu'il appelle « d'autres sphères de la culture », bien qu'il s'en défende au préalable dans son étude des chronotopes. En effet, Bakhtine trace une relation directe entre ce qu'il conviendrait de nommer des formes structurales des textes et des formes structurales des unités linguistiques de la langue. Les formes proposées par Bakhtine sont par essence reliées à un procès métaphorique que nous essaierons de dépasser quelque peu sur le plan théorique, dans la mesure où parler strictement de *métaphore* n'élucide pas totalement le problème lié à la formation du sens à travers les concepts spatiaux au sein des textes artistiques. Nous y reviendrons dans le chapitre suivant où nous traitons précisément ces questions, de manière complémentaire, à travers l'analyse des théories linguistiques proposées par les cognitivistes ces dernières années. Nous noterons en complément que pour Bakhtine, le chronotope peut justement être considéré « presque comme une métaphore ».⁷⁰

⁷⁰ *Ibid.*, p. 249.

I.1.2.2. Analyse et proposition : [route] et présupposition logique

I.1.2.2.1. Observation préliminaire, postulat, situation a-contextuelle :

Nous pouvons alors amorcer l'observation des développements théoriques de Bakhtine à ce sujet en précisant les points auxquels nous venons de faire allusion. Ainsi, on peut se livrer dans un premier temps à une brève analyse de la catégorie sémantique 'route' afin de mieux cerner, assez simplement à ce stade, les notions préliminaires introduites en introduction. De fait, sur le plan de la méthode, il convient de poser, de manière basique, que la catégorie 'route' comporte, en dehors de toute situation discursive, les traits spatiaux et cinétiques suivants :

Manifestation a-contextuelle	Catégorie sémantique	'route'
Isotopie spatiale	Sème générique	/spatialité/
	Sème spécifique	/caractère directionnel/ /dynamisme/
Présupposition logique	Implications	Déplacement + mouvement → notion de trajectoire

Commentons rapidement le tableau obtenu. D'une part, nous insistons sur la notion de trajectoire, qui demeure ici incertaine et que nous chercherons à vérifier par la suite. D'autre part, on peut mentionner à ce stade, de manière très élémentaire, que la notion de /directionnalité/ nécessite alors sur le plan cinétique, un agent moteur, que l'on pourrait déjà associer à une *force dynamique*, et qui correspondrait à un voire plusieurs actant(s), pris pour le moment en considération dans une situation a-contextuelle encore une fois. Dans le cas d'un texte littéraire, il s'agirait donc d'un ou plusieurs actant-sujet(s), appartenant aux structures classiques de l'actorialisation.

I.1.2.2.2. Première application en situation discursive :

Observons alors les premiers aspects inhérents à nos présuppositions à partir des remarques de Bakhtine au sujet du *chronotope de la route* :

Particulièrement significatif est le lien étroit du thème de la rencontre avec le *chronotope de la route* (« la grand-route ») : les multiples rencontres en chemin. L'unité des fonctions spatio-temporelles apparaît là également de façon très nette et précise. [...]

Dans le roman, les rencontres se font, habituellement, « en route », lieu de choix des contacts fortuits. Sur la « grande route » se croisent au même point d'intersection spatio-temporel les voies d'une quantité de personnes appartenant à toutes les classes, situations, religions, nationalités et âges. Là peuvent se rencontrer par hasard des gens normalement séparés par une hiérarchie sociale, ou par l'espace, et peuvent naître toutes sortes de contrastes, se heurter ou s'emmêler diverses destinées. Les séries des destins et de la vie de l'homme sous leur aspect spatio-temporel peuvent y connaître des combinaisons variées, compliquées et concrétisées par des *distances*

sociales, ici dépassées. En ce point se nouent et s'accomplissent les événements.⁷¹

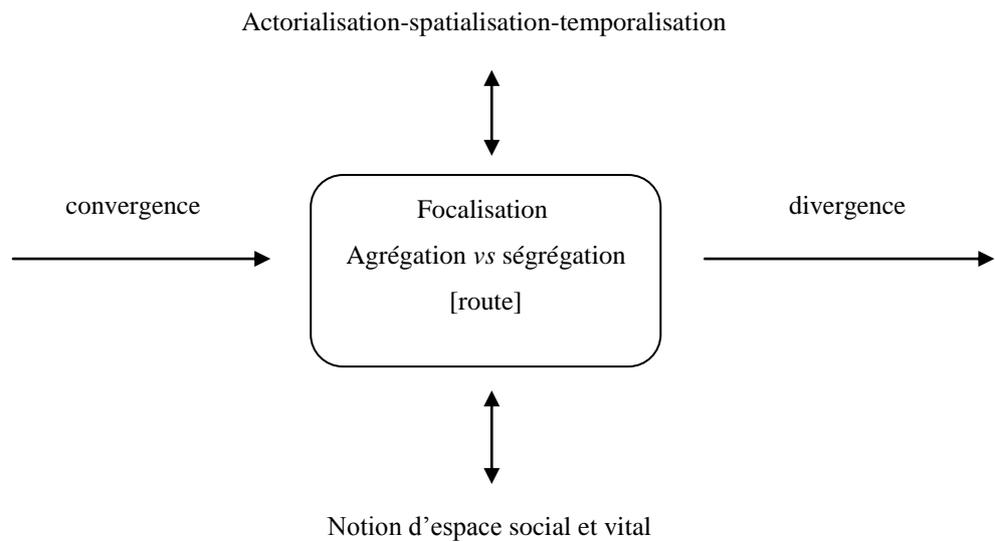
Le premier point à discuter questionne précisément les bases mêmes de la réflexion que nous venons de poser ci-dessus. Sur le plan narratif, la catégorie [route] apparaît bien chez Bakhtine, de manière systématique, dans une interrelation avec différents actants, mais deux caractéristiques spatiales, actives et contradictoires, semblent émerger et participer à une structure syntaxique discursive relative qui lui serait propre. Ainsi, dans un premier temps, ce serait parmi les structures superficielle du discours, pour reprendre ici des terminologies greimassiennes, que l'on pourrait observer et situer les implications logiques et syntaxiques liées à la catégorie [route].

I.1.2.2.3. Proposition de structure discursive :

Nous pouvons reformuler les propos de Bakhtine de la manière suivante. *D'une part*, puisque la [route] est associée au thème de la *rencontre*, on peut dire que celle-ci se manifeste sous un aspect statique. En d'autres termes, il s'agit d'un *foyer* spatial et temporel concentrant des relations actuelles contraires et plurielles : c'est une zone de *convergence* et d'*assimilation* des multiples mouvements anthropomorphes. Ainsi la catégorie route correspondrait-elle à une zone de *contrariété* qui *agrège* des vies et des

⁷¹ M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 249. pp. 384-385.

espaces sociaux ; *d'autre part*, la [route] se présente sous un aspect dynamique qui se fonde avec des trajectoires et les mouvements des sujets, voire des séries de « destinées », pour reprendre le terme bakhtinien. La [route] peut être alors assimilée à un *foyer* spatial et temporel aiguillant et distribuant des *lignes de vie*, un point par conséquent de *divergence*. Elle correspond ainsi à une *zone* spatiale qui *ségrége* les lignes de vie et les modèles de destinées. Ces quelques remarques concernant une structure discursive et narrative potentielle de la catégorie [route] peuvent être traduites de manière plus adéquate sous la forme schématisée suivante :



I.1.2.2.4. Synthèse et proposition des premières applications :

Nous pouvons dès alors proposer une synthèse de ces observations et préciser les points suivants : la catégorie [route] serait de manière systématique, si l'on suit la pensée bakhtinienne, une catégorie topographique fondamentale, décisive, qui réunit plusieurs aspects complémentaires d'une situation discursive. Premièrement, sur le plan narratif, elle s'impose comme une catégorie intermédiaire au centre d'une série de *tensions actuelles* ; par ailleurs, et nous rejoignons ici les hypothèses proposées en amont, se superpose vraisemblablement à la catégorie route une *zone spatiale médiatrice* qui met en relation des espaces sociaux valorisés au-delà des espaces topographiques. En l'état actuel de notre description, ces composantes s'unissant en situation discursive correspondent alors à un modèle de l'existence, qui serait le modèle bakhtinien par excellence de la narrativité, modèle scandé par les événements et les vicissitudes du cours de la vie.

Dans le cadre de notre étude, et d'après les conclusions obtenues en première partie, comment pourrait-on alors repenser ces éléments à travers nos premières synthèses dans le cadre de l'étude des principes chronotopiques génériques ? Ou, pour être plus précis, quelle conceptualisation explicative pourrait-on faire, eu égard au *paradoxe bakhtinien* exposé en amont, qui exprimerait une forme équivalente de cette combinaison dans une dimension antérieure de l'espace au sein de la logique narrative ? Il faudrait

dans ce cas postuler une dimension *schématique* à laquelle seraient corrélées des *logiques tensives* et *directionnelles*, permettant ainsi le ou les passage(s) d'une *zone spatiale* à *une autre*.

I.1.2.2.5. Deuxième application en situation discursive :

Si l'on veut espérer répondre rigoureusement à ces questions, on reprendra d'abord, avant d'aller plus loin, les synthèses proposées au sujet du *chronotope de la route* par Bakhtine. Ainsi, dans une optique très générale, totalisante, ce dernier avance alors que :

En premier lieu, un roman se signale par la fusion entre le cours d'une vie humaine (de ses principaux moments de crise) et sa route spatiale réelle, c'est-à-dire ses pérégrinations. Ici se réalise la métaphore « du chemin de la vie ». Ce chemin passe par le pays natal, familial, où il n'y a rien d'exotique, d'étrange ou d'étranger. Naît alors un chronotope romanesque original, qui a joué un rôle énorme dans l'histoire de ce genre. Il est fondé sur le folklore. La métaphore « du chemin de la vie », avec ses variantes, joue un grand rôle dans tous les aspects du folklore. On peut affirmer que dans le folklore la route n'est jamais une simple route, mais toujours une partie ou la totalité du chemin de la vie. « Choisir sa route », c'est décider de la direction de sa vie. La croisée des chemins, c'est toujours un tournant pour l'homme du folklore. Quitter sa maison natale, s'en aller sur la route pour revenir au pays, représente d'habitude, *les âges de la vie* : le jeune homme s'en va, l'homme mûr revient. Les signes, le long de la route, sont ceux du destin, etc. C'est pourquoi le chronotope du roman est si concret et circonscrit, si profondément imprégné par les thèmes folkloriques.⁷²

L'importance du chronotope de *la route* est énorme dans la littérature ; rares sont les œuvres qui se passent de certaines de ses variantes, et beaucoup

⁷² M. Bakhtine, *op. cit.*, p. 269.

d'entre elles sont directement bâties sur lui, et sur les rencontres et péripéties
« en route ». ⁷³

Il ne s'agira bien évidemment pas de reprendre les propositions bakhtiniennes sur l'évolution du roman et des genres, ce que nous laissons à des études narratologiques bien plus spécialisées dans ce domaine. Cependant, remarquons et soulignons très simplement est que, au travers de l'énumération inévitablement non exhaustive du sémioticien russe, semble émerger un certain phénomène sémiotique. D'où la possibilité de postuler l'universalisme d'un principe sémiotisant lié à la /directionnalité/, propriété intrinsèque à la catégorie spatiale [route]. Deux remarques complémentaires peuvent être exposées avant de passer à un essai de conceptualisation d'après le dernier fragment textuel que nous observerons dans *Esthétique et théorie du roman*. Premièrement, il serait très tentant de tracer rapidement ici un lien avec une sémiotique des âges de la vie et de relier les notions de *chemin de la vie* au processus interne de développement de l'humain en général. ⁷⁴ Deuxièmement, ces considérations théoriques rejoindraient également les propos de Paul Ricœur, dans *La Métaphore vive*, citant Heidegger pour qui les métaphores du

⁷³ *Ibid.*, p. 249. N.B. : M. Bakhtine dresse une liste pp. 385-386 : du *Satiricon* de Pétrone à *l'Ane d'or* d'Apulée pendant l'antiquité, de *Parzifal* de Wolfram von Eschenbach au 12^{ième} siècle à *Don Quichotte* de Cervantès au 16^{ième} siècle, de *Simplicius Simplicissimus* de Christophe von Grimmelshausen au 17^{ième} siècle aux œuvres telles que *Francion* de Sorel et *Gil Blas* de Le Sage, jusqu'au 19^{ième} siècle, en passant notamment par la littérature anglo-saxonne chez William Defoe, *Moll Flanders*, et Henry Fielding, *Tom Jones* ; la littérature allemande chez Goethe, *Les Années d'Apprentissage* et *Les Années de Voyage de Wilhelm Meister*, et Novalis, *Henri d'Ofterdingen* ; la littérature russe chez Zagostine, *Iouri Miloslavski*, chez Pouchkine, *La Fille du Capitaine*, et chez Gogol, *Les Ames mortes*. Bakhtine précise que « de plus, le fait même du voyage, de la route, a un caractère concret, et introduit un centre organisateur réel, capital, dans la série temporelle de ce roman. [...] Somme toute, n'importe quelle action d'un personnage de roman grec se réduit uniquement à un mouvement obligatoire dans l'espace (fuite, poursuite, quête), autrement dit, à un changement de place spatial. », pp. 254-255.

⁷⁴ Cf. I. Darrault-Harris et J. Fontanille, *Les Âges de la vie. Sémiotique de la culture et du temps*.

chemin et la route sont nécessaires reliées à une forme ontologique de l'être.⁷⁵ Mais, finalement, cela reviendrait d'une manière ou d'une autre à modifier quelque peu notre approche structurale initiale et à dévier de nos objectifs scientifiques premiers, et équivaldrait à entreprendre une toute autre démarche sémiologique dont l'objet d'étude serait plutôt l'existence de ces formes spatiales et temporelles au sein de la vie sociale. On rejoindrait alors une approche identique à celle de Jean-Didier Urbain par exemple, dans *Secrets de voyage*,⁷⁶ proche de l'investigation sociologique et anthropologique. Pour le dire autrement, il conviendrait ainsi de s'interroger sur l'existence et la survivance de métaphores dites existentielles au sein des pratiques sociales langagières dans un milieu donné.

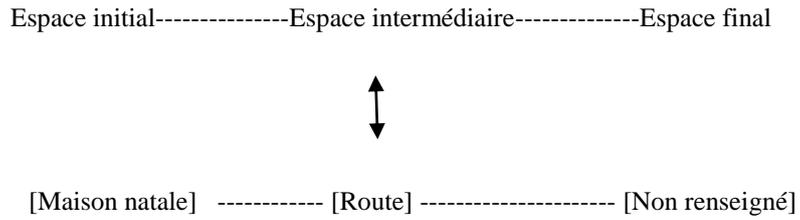
Dans le cadre de notre étude, tel ne sera pas vraisemblablement notre objet puisque, nous pouvons le rappeler à nouveau, une telle position ne serait pas satisfaisante pour nous sur le plan scientifique dans la perspective logico-sémantique que nous avons explicitée en introduction. En d'autres termes, pour reprendre les propos de Greimas, il s'agit essentiellement dans notre entreprise structurale de s'atteler à décrire un système et de s'intéresser ainsi aux principes gouvernants des situations discursives. Ce qui nous intéresse en effet est bien de comprendre plus exactement en quoi la catégorie [route] permet de placer des rapports spatiaux et directionnels au niveau des structures que nous avons qualifiées de sémio-narratives, au sens de structure d'ensemble d'un tout de signification. Dans l'optique bakhtinienne, qui reste bien sûr très générale et

⁷⁵ P. Ricœur, *La Métaphore vive*, pp. 396-397.

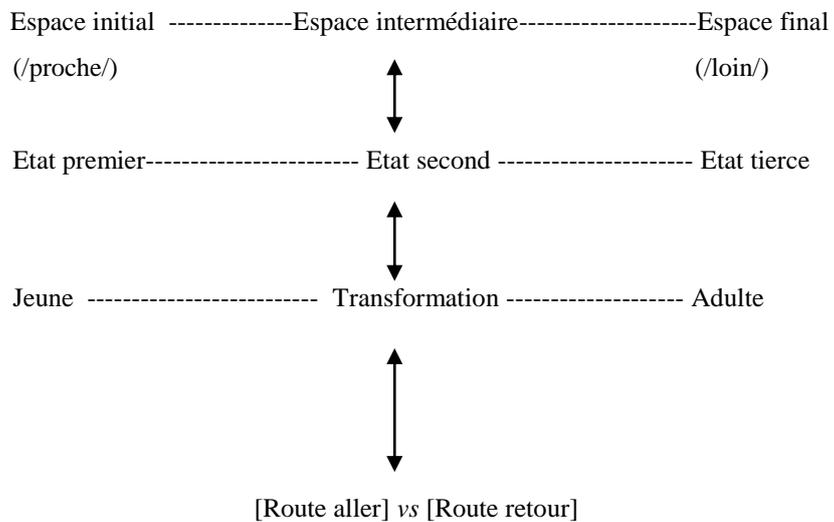
⁷⁶ Cf. J.-D. Urbain, *Secrets de voyage*.

englobante, ce constat est fait mais les développements successifs ne permettent pas de montrer suffisamment les fonctions structurales de ces catégories sur le plan narratif, et de déceler les formes d'organisation logique des textes. Ainsi, il faut se pencher plus attentivement sur les points que discute Bakhtine, à travers le texte scientifique posé ci-dessus. Selon nous, c'est sûrement là que figurent les éléments sémio-narratifs les plus fondamentaux des travaux bakhtiniens, lesquels peuvent encore une fois être mis en perspective des acquis de la sémiotique greimassienne qui détermineraient les logiques de certaines formes narratives des textes artistiques.

La dernière remarque que nous ferons ici, et qui se trouve être complémentaire à celle déjà posée ci-dessus, s'appuie sur les rapports décrits par Bakhtine entre ce que l'on peut finalement appeler un actant-sujet (cognitif) – « l'homme du folklore » – et une catégorie topographique « la route » – lesquels sont indexés sur une compétence modale, le /vouloir faire/ – « choisir sa route » – et une propriété spatiale récurrente, la /directionnalité/ – « direction de la vie ». Que peut-on dire alors au sujet du caractère narratif d'une telle combinaison syntaxique ? D'après Bakhtine, l'idée d'un programme narratif spécifique lié à la /directionnalité/ est alors envisageable. En premier lieu, il faudrait poser pour cela les éléments spatiaux complémentaires suivants :



En d'autres termes, il est possible de distinguer, avant la manifestation discursive, une dimension antérieure de l'espace où apparaît, on peut en faire l'hypothèse ici, une *toposyntaxe* élémentaire. Cette *toposyntaxe* pourrait être alors la *forme équivalente abstraite* d'une combinaison syntaxique superficielle qui solidariserait ou fédérerait un ensemble de structures interdépendantes qu'il resterait par ailleurs à déterminer. Ainsi, on peut déjà remarquer que cette structure hypothétique, valable alors en substance pour un certain nombre de textes, trouve une correspondance, d'après le texte de Bakhtine, avec une structure évolutive et transformative des états spécifiques que nous reformulons de la manière suivante :



I.1.2.2.6. Synthèse et conclusion de la deuxième application :

Ces dernières considérations, rappelons-le, font écho à toute une branche de la sémiotique narrative. Notre propos rejoint ici par exemple les propositions rastieriennes au sujet des catégorisations des espaces du récit, équivalentes à *des zones distales et proximales*, catégorisations synthétisées par Carine Duteil-Mougel dans *Introduction à la sémantique interprétative*,⁷⁷ et qui seront déterminantes dans l'approche analytique des textes préliminaires. Par ailleurs, ces formulations théoriques reprennent quelque peu les acquis de la topique exposés dans *Le Dictionnaire raisonné* et reconsidérés notamment par Denis Bertrand dans *L'Espace et le sens*.⁷⁸ Ces notions seront réinvesties ultérieurement et constituent une base de réflexion pour la deuxième et la troisième étude. Si l'on s'en réfère à la topique en gardant à l'esprit les propositions que nous avons faites ci-dessus, comment pourrait-t-on identifier alors plus précisément la catégorie [route] ? Chez Denis Bertrand, la catégorie

⁷⁷ C. Duteil-Mougel, *Introduction à la sémantique interprétative*, Chapitre III : « au palier du texte, Rastier étudie le récit en précisant les parcours narratifs entre zones. Il prend l'exemple du récit canonique de la narratologie greimassienne, dérivé par le conte merveilleux de l'épopée indo-européenne, et qui articule un double parcours :
- l'entrée du héros dans l'espace utopique du distal.
- puis son retour dans l'espace topique de l'identitaire et du proximal. Cette distinction entre espace topique et espace utopique permet de représenter le récit comme une série de passages entre des espaces valués - les passages étant figurés par des fonctions de déplacement (certaines permettant sans doute de figurer le franchissement de frontières anthropiques). Soit, schématiquement la succession suivante : »

<i>Espaces</i>	Topique initial = dévalué [situation de manque] Ex. <i>le village</i>	Utopique où se situent les épreuves successives = espace éloigné Ex. <i>la forêt</i>	Topique final = valorisé [200] Ex. <i>le palais du roi</i>
<i>Valeurs</i>	Manque	Affirmation	Réintégration
<i>Zones</i>	Identitaire/Proximale	Distale	Identitaire/Proximale

⁷⁸ Cf. D. Bertrand, *op. cit.*, pp. 130-136 et pp. 67-69-70, 129 et cf. A. J. Greimas et J. Courtès, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, p. 413.

[route] appartient aux espaces hétérotopiques.⁷⁹ Selon nous, en référence aux potentielles propriétés médiatrices de celle-ci, on pourrait proposer la notion de *zone médiatopique* qui aurait pour fonction la *transition* entre les zones *topiques* générales. Nous faisons apparaître clairement ci-dessous cette proposition :

Catégorie topographique type	Notion d'espace topique
<i>[route] / [chemin]</i>	<i>Zone médiatopique</i>

Une précision s'impose ici : nous faisons le choix de ne pas reprendre systématiquement les fonctions de la topique liées à l'acquisition des compétences de l'actant-sujet type qui n'est autre que le héros proppien par excellence, et de garder ainsi une certaine réserve. Expliquons-nous à ce sujet : malgré les similitudes aisément décelables, nous le verrons à travers l'analyse de l'œuvre d'André Dhôtel, il nous semble possible de dépasser ou plutôt d'ajouter autant que faire se peut ces catégorisations préliminaires liées à la /directionnalité/. Plus exactement, nous préférons conserver une ouverture au regard de ces notions de *zones topiques*, dans la mesure où existent d'autres formes narratives, d'autres formes signifiantes liées à la [route] qui ne sont pas nécessairement en lien avec les notions classiques de parcours du héros. Par ailleurs, on peut également s'interroger sur le caractère a priori *linéaire* des

⁷⁹ *Ibid.*, p. 134.

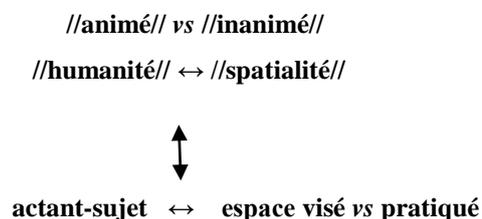
structures directionnelles liées à la catégorie [route] : en effet, l'analyse du dernier fragment bakhtinien met en évidence uniquement le mode *aller-retour*. Dans le cadre d'œuvres plus récentes, on peut en effet questionner la persistance de cette forme d'organisation narrative et se demander s'il n'existerait pas d'autres formes d'organisation structurelle liées à la /directionnalité/, eu égard aux dimensions que nous avons postulées au début de notre étude.

I.1.3. Première analyse préliminaire : étude d'une configuration spatiale dans un extrait de l'œuvre de Kateb Yacine, *Nedjma* :

Nous pouvons passer à l'analyse du premier texte satellite que nous faisons graviter autour de l'œuvre centrale d'André Dhôtel où, comme nous l'avons exposé en introduction, ces dimensions spatiales liées à la /directionnalité/ peuvent être envisagées. Il s'agit de l'œuvre de Kateb Yacine, *Nedjma*, publiée en 1956. Pour rappel, dans le cadre de notre étude, cette première analyse a en conséquence deux fonctions principales : d'une part, on cherchera à valider ou non les différentes conjectures sériées jusque-là ; d'autre part, on espère aboutir à une formalisation de la méthode de travail, en dégagant un certain nombre d'outils que nous reprendrons de fait pour les études suivantes. Par ailleurs, l'intérêt d'une sémiotique de l'espace appliquée à l'œuvre de Kateb Yacine serait de pouvoir alors envisager la question de la signification spatiale en perspective des interrogations liées au contexte socio-

historique de l'Algérie coloniale des années cinquante, de pouvoir mesurer en quelque sorte les relations intrinsèques entre espaces et univers socio-culturels.

Pour amorcer cette analyse, on peut d'ores et déjà rappeler ici que la recherche de configurations spatiales, ou de modèles d'organisation topologique, pour les nommer ainsi, n'a de raison d'être que dans la mesure où l'on reconnaît sur le plan narratif plusieurs relations. En reprenant des terminologies greimassiennes, on peut observer a priori les relations entre un *actant-sujet* et un *continuum spatial*, considéré comme une totalité d'*espace-objets* référentiels. On peut distinguer à ce titre des actant-sujets actifs ou passifs, et des *espaces topographiques pratiqués* ou *visés*. En d'autres termes, on s'attachera à mettre en évidence dans un premier temps un certain *dispositif spatial* où s'animent des formes anthropomorphes, pour le dire de manière non prosaïque, génératrices de *mouvements* et de *déplacements*. Ce rapport élémentaire peut être exprimé de la façon suivante, d'après les distinctions faites par François Rastier entre *Domaine/Dimension/Univers* :⁸⁰



⁸⁰ F. Rastier, *Sémantique interprétative*, p. 197.

D'après les bases exposées ci-dessus, nous sommes donc amenés à reconnaître et manier deux plans de signification complémentaires : le *plan sémantique*, où l'on étudiera les relations entre 'sémème' et /sème/ liées à la dimension //spatialité//, à partir duquel on distinguera le *plan topographique*, ou *continuum spatial*, où l'on considère les relations entre [catégories spatiales]. Pour la clarté de l'étude, nous avons séquencé l'instant de narration en quatre segments narratifs que nous avons reproduits ci-dessous :

- a) La bonne s'en va, portant le baquet de linge. Près du lavoir, elle aperçoit Mourad, Ameziane et d'autres ouvriers, Mourad l'a saluée. La discussion reprend. Elle écoute. Les ouvriers semblent avoir une certitude.
Elle écoute.
Ils ne parlent plus ; ils se débarbouillent, l'un après l'autre, sombres et déjà fatigués, puis reprennent la route du chantier. (16)
- b) Suzy en robe du dimanche. « Pas besoin de soutien-gorge, Dieu merci, j'ai même mal aux seins » ; elle passe en coup de vent au marché, pose le panier dans la cuisine et reprend la grand-route, coupe par un terrain vague ; un pâturage s'étend assez loin de là ; elle court au plus épais de l'herbe, se laisse choir parmi les narcisses ; le soleil chauffe dur ; elle ferme les yeux l'espace de quelques secondes, se redresse avec un frisson, et s'en retourne éperdument vers le village, comme si le monstre l'avait surprise et mordue à la cheville sans qu'elle puisse ni s'en détacher ni en ressentir la morsure. (16)
- c) Sur la route, elle aperçoit des paysans à dos de mulet. Puis Mourad paraît au tournant.
– Bonjour, mademoiselle.
Suzy croit que les paysans la regardent, en piquant le col de leurs montures ; elle s'approche de Mourad ; quand les paysans passent, elle est si près de lui qu'il a un mouvement de recul.
– Vous allez loin ?
– Je me promène.
Ils pressent le pas.
Mourad marche tête baissée.

– Laisse-moi.

« Et voilà, pense Mourad, le charme est passé, je redeviens le manœuvre de son père, elle va reprendre sa course à travers le terrain vague comme si je la poursuivais, comme si je lui faisais violence rien qu'en me promenant au même endroit qu'elle, comme si nous devions jamais nous trouver dans le même monde, autrement que par la bagarre et le viol. Et voilà. Déjà elle me tutoie, et elle me dit de la laisser, comme si je l'avais prise par la taille, surprise et violentée, de même que les paysans sont censés l'avoir surprise et l'avoir violentée rien que par le fait de l'avoir vue, elle qui n'est pas de leur monde ni du mien, mais d'une planète à part, sans manœuvres, sans paysans, à moins qu'ils ne surgissent ce soir même dans ses cauchemars... Si je lui pressais les seins ? » Puis sa pensée n'est plus que de la frapper, de la voir par terre, de la relever peut-être, et l'abattre à nouveau – « jusqu'à ce qu'elle se réveille, somnambule tombée de haut, avec toutes ses superstitions, quitte à mourir sans avoir reconnu qu'il y a un monde, ni le sien, ni le mien, ni même le nôtre, mais simplement le monde qui n'en est pas à sa première femme, à son premier homme, et qui ne garde pas longtemps nos faibles traces, nos pâles souvenirs, un point c'est tout », pense Mourad. Mais Suzy se retient de rire, à présent, toute rouge, les nerfs à fleur de peau comme ne peut l'être qu'une jeune fille ; ça le désarme. « Elle va partir. » Ils ne se disent rien. « Elle regarde du côté des narcisses, là où elle était couchée tout à l'heure, humide, solitaire, entrouverte », et Mourad rougit, et le visage rougissant de Suzy se ferme à nouveau ; elle s'en va en courant. (16-18)

d) – J'ai failli l'avoir, dit Mourad.

– Comment, comment, hein, aouah ?

Ameziane offre à boire. Il ouvre la marche vers le Modern'Bar. C'est la nuit. [...] Le bar est à peine éclairé, il semble désert. Les voix tombent, s'élèvent, se taisent comme dans un poulailler au crépuscule, et la patronne a plus de cinquante ans, sans parler de la fatigue et de l'ennui qui pèsent sur le village, après le travail, même dans les bars, dans les maisons des familles nombreuses. [...]

– J'ai failli l'avoir, dit Mourad.

– C'est tout ?

– Je le comprends, grimace Ameziane. Qu'est-ce qu'on peut dire à une fille debout sur une route, et encore : la fille du chef ! Et d'une autre race par-dessus le marché... (18)

I.1.3.1 Continuum spatial et trajectoires : propriétés physiques et dynamiques initiales

I.1.3.1.1 Classification sémantique et relations sémiologiques élémentaires :

La première partie de l'étude permet de saisir, le plus précisément possible espérons-nous, l'entour spatial chez Kateb Yacine. Il s'agit d'abord de regrouper les marqueurs spatiaux correspondant dans les terminologies sémantiques classiques aux sémèmes porteurs du sème /spatialité/ et constituant de fait l'isotopie topographique. D'un côté, on peut ainsi classer les sémèmes reliés intrinsèquement au 'Village', sémème lexicalisé, regroupant le 'lavoir' ; le 'chantier' ; le 'marché' ; les 'bars' – dont 'le Modern'Bar' – ; les 'maisons' – dont celle de Suzy par le biais de 'cuisine' – la 'grand-route', et la 'route'. De l'autre, on relève des sémèmes ne dépendant pas du 'village', tels que 'pâturage' et 'terrain vague', permettant de faire apparaître le sémème non lexicalisé 'Extra-village'. Plusieurs remarques s'imposent alors : concernant le 'terrain vague', précisons, pour justification, que *Le Petit Larousse illustré 2007* donne la définition suivante : « terrain ni cultivé, ni construit, dans une agglomération ou à proximité ». Nous avons donc fait le choix, pour des raisons pratiques qui n'altéreront pas l'analyse, de classer la catégorie 'terrain vague' à l'intérieur de la catégorie sémantique 'Extra-village'. Sur le plan du contenu, ces deux catégories dites englobantes contiennent respectivement les sèmes génériques /dedans/ vs /dehors/, et donc d'une certaine manière, les sèmes /fermé/ vs /ouvert/. Expliquons-nous à ce sujet : les sous-catégories du 'village' correspondent à des espaces clos ou/et fortement délimités ('bar',

‘maison’, ‘marché’, ‘chantier’), alors que les sous-catégories de ‘l’Extra-village’ sont essentiellement des espaces ouverts et/ou étendus (‘terrain vague’, ‘pâturage’). Ajoutons enfin que le sémème ‘pâturage’ est associé à ‘s’étend assez loin’, héritant, par instruction contextuelle, du sème /lointain/. Par opposition, les catégories du ‘Village’ héritent de fait du sème /proche/.

On peut ajouter par ailleurs la présence respective des sèmes génériques antagonistes /verticalité/ vs /horizontalité/. Pour le dire autrement, tout ce qui relève du ‘Village’ se situe sur l’axe vertical, tandis que tout ce qui relève de l’‘Extra-village’ se situe sur l’axe horizontal. Concernant la présence de la /verticalité/, il suffirait par exemple, pour s’en convaincre, de prendre pour base les développements de Bachelard dans *Poétique de l’espace* au sujet de la maison, et qui peuvent de fait s’appliquer aux catégories voisines.⁸¹ Toutefois, la justification peut se faire de manière plus évidente : les catégories du ‘Village’ apparaissant ici correspondent à des structures architecturales humaines érigées ayant pour axe principal perceptible la verticalité. Les relations sémiques antagonistes correspondant au plan du contenu peuvent donc être déclinées de la sorte :

‘Village’ vs ‘Extra-village’
/délimité/ vs /étendu/
/dedans/ vs /dehors/
/fermé/ vs /ouvert/
/proche/ vs /lointain/
/verticalité/ vs /horizontalité/

⁸¹ Cf. G. Bachelard, *Poétique de l’espace*, p. 12.

Enfin, on relève également la présence des sous-catégories récurrentes ‘grand-route’ et ‘route’, appartenant à la catégorie ‘Village’ et actualisant le sème /ouvert/ à l’intérieur de l’ensemble /fermé/, ce qui permet d’établir la nouvelle opposition sémique suivante :

‘Route’ vs {‘Village’ vs ‘Extra-village’}
/caractère directionnel/ vs /caractère localisationnel/

En conséquence, sur le *plan topographique*, on peut déjà dire que la catégorie [route] assure, dans un rapport de contiguïté et de continuité, la relation entre le [Village] et l’[Extra-village], permettant ainsi la jonction et la transition entre les propriétés spatiales mises à jour les caractérisant. En d’autres termes, les mouvements générés par les sujets, allant du [Village] à l’[Extra-village], ou à l’intérieur du [Village], sont toujours fonction d’une seule et même sous-catégorie spatiale médiatrice que nous étudierons plus précisément dans les sous-chapitres suivants.

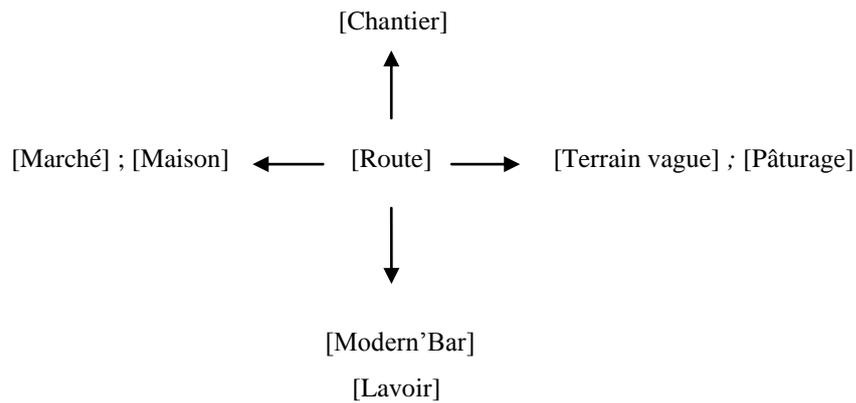
I.1.3.1.2. De l’isotopie topographique aux configurations topologiques :

On peut dès à présent définir les positions topographiques successives et les trajectoires des sujets nommés qui bénéficient d’une focalisation incontournable : il s’agit essentiellement des actant-sujets Mourad et Suzy, lesquels entretiennent une relation actantielle intense sur l’ensemble de la

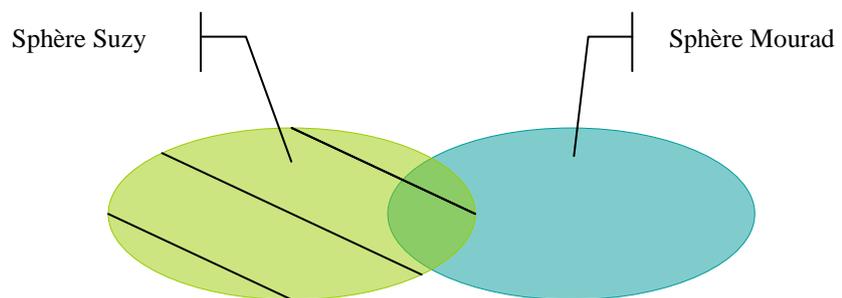
séquence. Nous avons donc regroupé dans le tableau analytique suivant les correspondances entre les sémèmes ‘Suzy’ et ‘Mourad’ appartenant à l’isotopie humaine, actualisant la relation sémique antagoniste /féminin/ vs /masculin/, et les marqueurs spatiaux constituant l’isotopie topographique. Soit les relations suivantes :

	Isotopie topographique		Isotopie humaine	
	‘Village’	‘Extra village’	‘Suzy’	‘Mourad’
‘maison’	+	0	+	0
‘bar’	+	0	0	+
‘lavoir’	+	0	0	+
‘marché’	+	0	+	0
‘chantier’	+	0	0	+
‘route’	+	0	+	+
‘pâturage’	0	+	+	0
‘terrain vague’	0	+	+	0

On remarque que l’actant-sujet masculin Mourad dépend de sous-catégories déterminées, appartenant exclusivement à la catégorie majeure [Village] : [lavoir], [chantier], [Modern’Bar], [route]. Au contraire, l’actant-sujet féminin Suzy est relié à des sous-catégories spatiales diverses et plurielles, appartenant et au [Village], avec [maison], [marché], [route], et à l’[Extra-village], tels que [pâturage], [terrain vague]. Soit le dispositif topographique suivant :

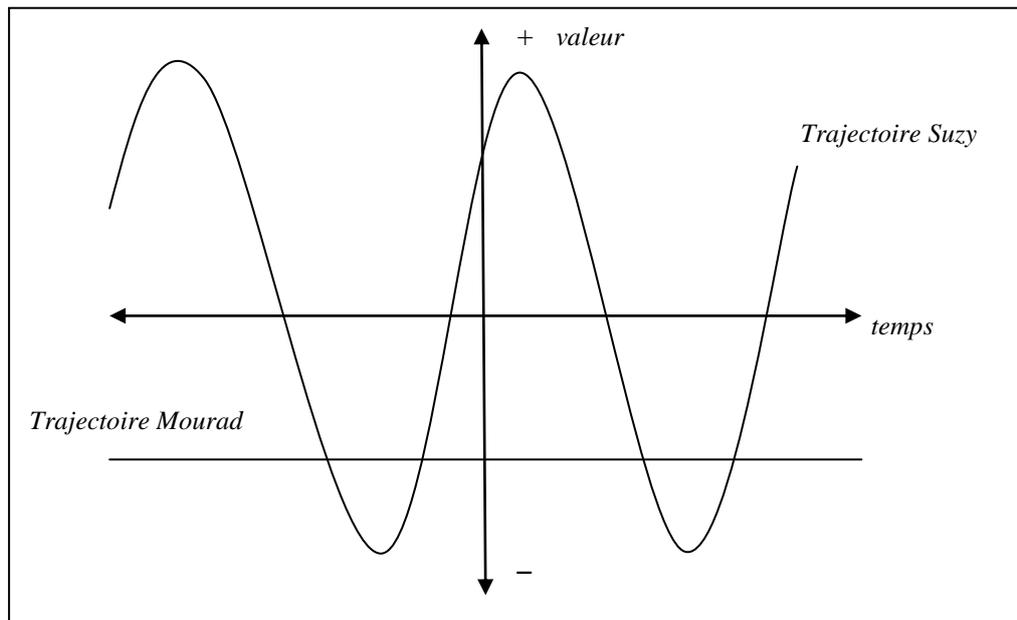
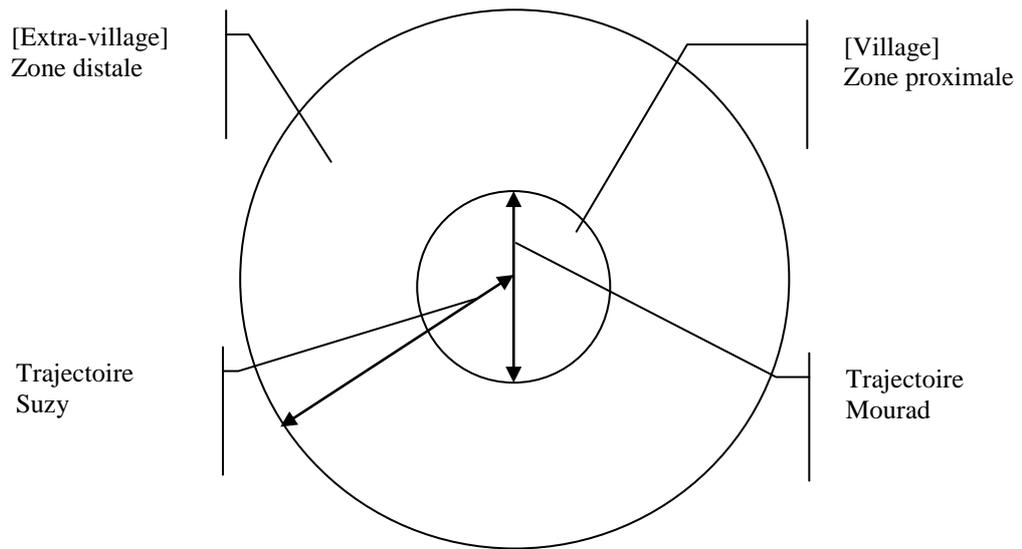


Par conséquent, on peut avancer l'idée selon laquelle les deux sujets antagonistes évoluent dans deux ensembles spatiaux incompatibles, ou, autrement dit, deux sphères s'excluant finalement l'une l'autre mais comportant néanmoins une *zone intermédiaire* manifestée par la catégorie [route]. Si l'on reprend ces données de sens, on peut représenter les sphères ségréguées par le biais de deux ovales sécants, le premier, hachuré, représentant l'alternance des propriétés ; le second, plein, représentant la constance des propriétés :



En d'autres termes, le sujet Mourad occupe des espaces essentiellement /fermé/ et /délimité/, à l'intérieur d'une *zone verticale et proximale*, tandis que le sujet

Suzy alterne entre des espaces /ouvert/ et /fermé/, passant dans un mouvement de va-et-vient d'une *zone verticale et proximale* à une *zone horizontale et distale*. Il est alors possible de définir précisément les trajectoires respectives des sujets : la première, celle de Mourad, qui le cantonne à l'intérieur du [Village], lui imposant des espaces dénués de perspective, s'apparente à un *mouvement unilatéral et uniforme* ; la seconde, celle de Suzy, qui la porte en dehors et en dedans du [Village], lui donnant accès à des espaces proches puis lointains où se situe l'horizon, peut être associé à *mouvement alternatif, centrifuge et centripète*. Les trajectoires peuvent être alors articulées et schématisées au moyen des deux modèles topologiques complémentaires : le premier représente deux cercles concentriques, où l'aire calculée entre le périmètre du grand cercle et celui du petit cercle vaut pour la zone spatiale de l'[Extra-village], et où l'aire du petit cercle vaut pour celle du [Village]. Le diamètre fléché du cercle intérieur correspond à la trajectoire de Mourad, tandis que le rayon du grand cercle correspond à celle de Suzy, le point d'intersection correspondant à la catégorie [route] ; le second se situe dans un repère orthonormé où une droite verticale, valant pour la *trajectoire constante* du sujet Mourad viendrait couper une courbe sinusoidale, valant pour la *trajectoire alternante* du sujet Suzy. Soit l'articulation globale suivante traduisant l'ensemble systémique de la séquence étudiée :



On peut ajouter ici les deux remarques suivantes : premièrement, si les trajectoires sont toujours fonction de la catégorie [route], celle du sujet Mourad est toujours en adéquation avec celle-ci, tandis que la trajectoire du sujet Suzy

ne s'y conforme pas de manière systématique, tantôt la suivant, tantôt s'en affranchissant. Citons alors les expressions lexicalisées activant le sème /caractère directionnel/ ou /directionnalité/ : « ils reprennent la route du chantier » ; « Ameziane ouvre la marche vers le Modern'Bar » vs « elle passe en coup de vent au marché, pose le panier dans la cuisine et reprend la grand-route, coupe par un terrain vague ; un pâturage s'étend assez loin de là ; elle s'en retourne éperdument vers le village » ; deuxièmement, puisque le sujet Suzy a la capacité de se mouvoir dans une pluralité d'espaces hétérogènes alors que le sujet Mourad en est privé, se déplaçant uniquement dans des espaces homogènes, on peut en déduire les oppositions modales suivantes :

'Suzy' vs 'Mourad'.

/pouvoir faire/ vs / ne pas pouvoir faire/

/évaluation positive/ vs /évaluation négative/

Pour conclure cette première partie, on dira que les configurations spatiales signifiantes saisies d'après les relations intenses entre l'isotopie humaine et l'isotopie topographique font écho aux propos de Mourad à l'égard de Suzy dans le segment c) : « *comme si nous devions jamais nous trouver dans le même monde* ». Nous y reviendrons en troisième partie.

I.1.3.2. Nature du mouvement : vers une équivalence des propriétés fondamentales

Comme nous venons de le voir, la question du degré de signification des relations spatiales n'est pertinente que si l'on prend en considération la trajectoire des sujets dans les espaces déterminés. Il convient dès à présent de s'interroger plus précisément sur le contenu des catégories sémantiques du mouvement introduites dans la séquence et d'analyser de manière détaillée l'isotopie cinétique avec les objectifs de recherche suivants : pour le formuler de manière très simple, existe-t-il un lien intrinsèque entre la nature des mouvements et la nature des *zones spatiales* mentionnées plus haut ? Peut-on valider dans ce domaine les propositions théoriques données ci-dessus ? Pour structurer cette deuxième partie, on distinguera ici deux sous-composantes de la catégorie du mouvement. D'une part, on s'intéressa à la *position physique* des corps agissant dans les espaces déterminés, ou, en d'autres termes, à la station des sujets sur l'ensemble de leurs mouvements, ce qui reviendra à se livrer à une analyse sémique spatiale avoisinant celle effectuée en première partie. D'autre part, on tentera de déterminer les *indices de vitesse* des sujets le temps de leurs déplacements.

I.1.3.2.1 Analyse de l'isotopie cinétique :

Pour introduire notre propos, nous pouvons tout d'abord poser une remarque au sujet des structures phrastiques et syntaxiques organisant les catégories sémantiques du mouvement : ainsi les unités aspectuelles et descriptives du mouvement du sujet masculin sont-elles limitées, introduites par des unités linguistiques brèves et éparses. En effet, si l'on se reporte aux segments a) et d), on note simplement les relations minimales entre le sémème 'Mourad' et les sémèmes constitutifs de l'isotopie cinétique, 'sont fatigués', 'reprennent la route', et 'marchent'. Autant de données que l'on peut opposer à celles renvoyant au sémème 'Suzy' : la structure syntaxique cumulative, aussi bien que le contenu des éléments descriptifs, tranchent nettement avec ce que l'on a relevé ci-dessus : 'se promène', 'passe en coup de vent', 'coupe à travers', 'se laisse choir', 'elle se redresse avec un frisson', 's'en retourne' – cf. segment b). Synthétisons rapidement ces données de sens : les structures syntaxiques descriptives du sujet masculin tendent à réduire le mouvement vers la simplicité ou l'unicité, bornant celui-ci à sa plus simple expression, contrairement à celles du sujet féminin qui favorisent l'amplification du mouvement, les faisant tendre vers la complexité et la multiplicité. Nous faisons apparaître ces éléments dans le tableau suivant pour plus de clarté, en détaillant le contenu sémique de l'isotopie cinétique :

Sémèmes	Isotopie cinétique					
	/spatialité/		/vitesse/		/physique/	
	/verticalité/	/horizontalité/	/rapidité/	/vitesse normale/	/légèreté/	/pesanteur/
‘marcher’	+	0	0	+	0	0
‘repandre la route’	+	0	0	+	0	0
‘apparaît au tournant’	+	0	0	+	0	0
‘sont fatigués’	+	0	0	0	0	+
‘se laisse choir’	0	+	0	0	+	0
‘se redresse’	+	0	0	0	0	0
‘repandre sa course’	+	0	+	0	0	0
‘passe en coup de vent’	+	0	+	0	+	0
‘coupe par’	+	0	+	0	0	0
‘s’en retourne éperdument’	+	0	+	0	+	0
‘se promène’	+	0	0	+	0	0

Ce que l’on observe ici tout d’abord est la correspondance entre la station physique des deux sujets antagonistes et les espaces parcourus catégorisés plus haut. En effet, les catégories sémantiques du mouvement du sujet masculin contiennent uniquement le sème /verticalité/ (‘marcher’ ; ‘repandre la route’ ; ‘apparaît au tournant’). En d’autres termes, le mouvement global apparent de Mourad se réalise bien sur un même et unique plan vertical le long de sa trajectoire, se conformant ainsi aux espaces vers lesquels il se dirige à l’intérieur du [Village]. Au contraire, les catégories sémantiques du mouvement du sujet Suzy peuvent être classées dans deux ensembles distincts : en effet, le sémème ‘être couchée’ contient le sème générique inhérent /horizontalité/, s’opposant en cela aux sémèmes ‘se promener’, ‘passe en coup de vent’, qui contiennent le sème générique /verticalité/. Soulignons aussi que

le texte exprime la transition entre les positions verticale et horizontale, et vice versa, par l'intermédiaire des sémèmes 'se laisse choir' et 'se redresse'. Ainsi le mouvement général du sujet Suzy est ambivalent, s'effectuant pour majeure partie sur l'axe vertical et ayant la possibilité de se réaliser sur l'axe horizontal : en conséquence, parallèlement à ce que nous avons conclu pour le sujet Mourad, les mouvements de Suzy semblent être également déterminés par les champs spatiaux parcourus : on voit bien en effet que sont alignées sur les sous-catégories spatiales du [Village] ('marché' ; 'maison') des catégories sémantiques du mouvement possédant la même propriété sémique /verticalité/, et inversement pour celles de l'[Extra-village] ('pâturage' ; 'terrain vague') avec /horizontalité/. On notera spécifiquement, concernant le sujet féminin Suzy, la connexion qui s'opère entre le sémème 'pâturage' et 'elle était entrouverte' par le biais de la propriété sémique /ouvert/, puis entre 'Village' et 'son visage se ferme à nouveau' par l'intermédiaire de la propriété sémique /fermé/.

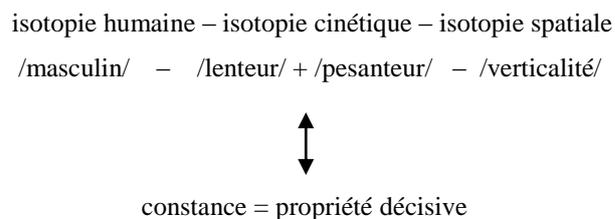
I.1.3.2.2. Equivalence des propriétés fondamentales :

En synthèse, on observe sur l'ensemble de la séquence textuelle de l'œuvre de Kateb Yacine une équivalence de l'espace et du mouvement, puisque, d'après l'étude du contenu des catégories sémantiques, les mouvements des sujets tendent à s'harmoniser avec les espaces pratiqués et visés. En d'autres termes, on peut dire que les corps des sujets semblent être

soumis aux propriétés spatiales des zones déterminées. Une des impressions qui semble émerger de fait, d'après la relation forte entre les isotopies spatiale et cinétique relatives à l'isotopie humaine, est l'indissociabilité des sujets dans leur sphère spatiale originelle. On peut alors reprendre cette image en proposant une interprétation plus approfondie : sur l'axe vertical, le sujet Mourad semble figé dans des espaces qui suivent la direction de la pesanteur alors que le sujet Suzy semble s'en affranchir. Celle-ci occupe en effet la dimension horizontale, promise à des espaces qui abolissent la dimension verticale, favorisant des mouvements et des postures de même nature. Par conséquent, à partir des relations d'équivalence établies ci-dessus, on rejoint l'idée exprimée au début de l'analyse selon laquelle le passage de l'axe vertical à l'axe horizontal correspond à une possibilité exclusivement réservée au sujet féminin, impliquant ainsi à nouveau les modalités antagonistes respectives du /pouvoir faire/ et du /ne pas pouvoir faire/.

Ces observations peuvent être alors complétées et détaillées par l'analyse des autres catégories sémantiques que nous avons laissées de côté jusqu'à présent et qui sont parties intégrantes de l'isotopie cinétique. Ainsi, les sémèmes 'sombre' et 'déjà fatigué', reliés à 'Mourad', déterminent la nature du mouvement du sujet masculin au début de la séquence – cf. segment a) – et trouvent un écho à la fin de celle-ci – cf. segment d) – avec l'expression lexicalisée suivante : « la fatigue et l'ennui qui pèsent sur le village, après le travail ». Remarquons que les sémèmes 'sombre', 'fatigue', 'fatigué' et 'ennui' contiennent d'une part le sème /évaluation négative/ appartenant à l'isotopie

axiologique, dévalorisant ainsi le sujet Mourad, et d'autre part, en relation avec le sémème 'pèsent sur', le sème /pesanteur/. On peut donc dire que l'isotopie cinétique est ici, de manière continue, indexée sur l'isotopie axiologique, avec /négativité/ et /pesanteur/. La présence marquante de /pesanteur/ trouve alors un lien intrinsèque avec /verticalité/, puisque, de manière physique, l'axe vertical suit la direction de la pesanteur.⁸² Revenons maintenant aux marqueurs sémantiques du déplacement, dans la continuité de ces observations, pour en déduire les implications complémentaires suivantes : si l'on s'intéresse dorénavant aux indices de vitesse inhérents aux sémèmes 'marcher', 'reprenre la route', 'ouvrir la marche', on retrouve sur le plan du contenu le sème /vitesse normale/, qui, associé à /lourdeur/ et /pesanteur/, implique que le mouvement du sujet Mourad s'effectuerait plutôt d'un rythme lent et constant. Soit les relations ci-dessous :



Les relations sémiques ainsi établies trouvent leur pendant direct dans la suite linguistique caractérisant l'ensemble des mouvements de Suzy. Voyons alors les relations logiques que l'on peut établir : tout d'abord, le sémème 'passe en coup de vent' contient le sème /rapide/, mais également, de manière indirecte,

⁸² Cf. *Le Petit Larousse illustré 2007*.

si l'on décompose l'expression métaphorisée, le sème /léger/ contenu implicitement dans 'vent'. On établit ainsi la relation d'opposition suivante :

‘Suzy’ vs ‘Mourad’
/léger/ + /rapide/ vs /lourd/+ /lent/

Toutefois, si l'on regarde de plus près les indices de vitesse relatifs à l'ensemble des catégories sémantiques du mouvement de Suzy, on observe, de manière identique à ce que l'on a observé dans le domaine spatial, une oscillation permanente. En effet, alors que les sémèmes 'elle court', 'passe en coup de vent' et 's'en va en courant' contiennent le sème inhérent /rapide/, les sémèmes 'couper par', 's'en retourne', 'se promène', contiennent par défaut le sème /vitesse normale/. Ainsi, dans l'extrait soumis à notre étude, le mouvement général du sujet Suzy semble être dépendant de l'alternance entre une vitesse normale et une vitesse rapide. Soit les relations suivantes :

isotopie humaine – isotopie cinétique – isotopie spatiale
/féminin/ – /rapidité/ + /vitesse normale/ + /légèreté – /verticalité/ + /horizontalité/

↑↓
alternance = propriété décisive

On peut ajouter ici que le mouvement général de Suzy, par opposition à celui de Mourad, devient par conséquent valorisé, soit :

Les propositions avancées dans cette deuxième partie à partir de l’analyse de l’isotopie cinétique peuvent alors être validées et appréciées à travers les propos de Mourad à l’égard de Suzy dans une séquence de l’œuvre qui ne figure pas dans l’extrait choisi : « *Elle est pleine de mouvements qui paralysent.* [nous soulignons] » (p.10), structure syntaxique brève qui semble catalyser les propriétés physiques décisives observées également dans le champ spatial et qui sont, pour les sujets respectifs, la *constance vs alternance*.

I.1.3.3. La [route] : zone de rencontre et de tensions entre les sphères antagonistes

I.1.3.3.1. Propriétés médiatrices et directionnelles :

Synthétisons dans un premier temps les éléments obtenus, afin d’avoir une vue d’ensemble plus claire. Brièvement, le sujet masculin et le sujet féminin n’évoluent pas dans des espaces communs, et ne jouissent ni de la même facilité ni de la même vitesse de déplacement au sein de ces mêmes espaces. D’un côté, des espaces réduits ou restreints et fortement délimités où l’on se meut péniblement et de façon unidirectionnelle, de l’autre, des espaces cumulés, ouverts et fermés, où l’on se déplace avec facilité et de manière multidirectionnelle. Ce que l’on a établi par conséquent, c’est bien l’existence

de deux univers ségrégués et valorisés, deux univers sociaux exclusifs que seule la catégorie [route] permet de réunir et de confronter. Ce constat rejoint de manière évidente les observations précédemment faites à partir de l'étude des textes bakhtiniens. Voyons alors dans la continuité les nouvelles similitudes à propos du thème de la *rencontre*, puisque les actant-sujets vont se croiser dans cette *zone intermédiaire*. Cette dernière partie entend donc reprendre la conjecture proposée au début de notre étude, au sujet de la catégorie [route], et que nous venons d'évoquer à nouveau : celle-ci apparaît comme une sous-catégorie spatiale aux propriétés médiatrices. Prenons alors pas à pas la séquence de la rencontre, et observons l'investissement sémantique conséquent, en gardant en mémoire ce que nous venons d'énoncer. Soit le début du segment c) :

Sur la route, elle aperçoit des paysans à dos de mulet. Puis Mourad paraît au tournant.

– Bonjour, mademoiselle.

Suzy croit que les paysans la regardent, en piquant le col de leurs montures ; elle s'approche de Mourad ; quand les paysans passent, elle est si près de lui qu'il a un mouvement de recul.

– Vous allez loin ?

– Je me promène.

Ils pressent le pas.

Mourad marche tête baissée.

– Laisse-moi. (16-17)

Ainsi, on note au début de la séquence la résurgence de la catégorie [route] avec les conséquences directes suivantes : nous pouvons déjà dire à ce stade qu'à travers celle-ci se joue la valeur déictique d'un *ici-maintenant*.

Précisément, les sujets Mourad et Suzy, pris dans leur trajectoire respective, sont mis en relation de proximité spatiale et temporelle : en témoignent les sémèmes 's'approche' ; 'près de lui'. On peut identifier deux phases complémentaires : d'une part, une *réunion* des trajectoires résultant d'une forme d'*attraction* ; d'autre part, une *répulsion* des corps laissant place à une forme de *synchronisation* des trajectoires. De fait, contrairement à ce qui a été posé précédemment, les deux sujets vont évoluer l'espace d'un instant à la *même vitesse* et dans la *même direction* : ainsi, après une première phase de mise à niveau que nous déduisons grâce à l'expression 'elle est si près de lui qu'il a un mouvement de recul', on constate que les deux sujets 'pressent le pas'. Sont donc actualisés et harmonisés les sèmes /caractère directionnel/ et /rapide/. Par ailleurs, l'expression 'vous allez loin' attribuée à Mourad actualise le sème /lointain/ appartenant initialement aux espaces de prédilection de Suzy. On peut donc en déduire que la catégorie [route] permet une *interaction* et une *dépolarisation* des sphères antagonistes, puisque des propriétés attribuées initialement à la première, celle de Suzy et sa trajectoire ambivalente, sont en quelque sorte attribuées à la seconde, celle de Mourad et sa trajectoire constante.

I.1.3.3.2. Précipitation des tensions fondamentales :

En outre, si l'on s'appuie sur le modèle topologique proposé au début de cette étude préliminaire, on peut dire que la zone intermédiaire est infime,

alors que les oppositions initiales sont nombreuses et fondamentales. Par conséquent, la catégorie [route] apparaît bien de surcroît comme une *zone spatiale* précipitant les tensions générées par ces oppositions fondamentales. Ainsi les trajectoires un instant convergentes vont-elle aussitôt diverger, soudainement, ce qui revient à dire que la phase *d'attraction* des corps laisse place à une phase de *séparation*. Nous citons :

Et voilà, pense Mourad, le charme est passé, je redeviens le manœuvre de son père, elle va reprendre sa course à travers le terrain vague comme si je la poursuivais, comme si je lui faisais violence rien qu'en me promenant au même endroit qu'elle, comme si nous devions jamais nous trouver dans le même monde, autrement que par la bagarre et le viol. Et voilà. Déjà elle me tutoie, et elle me dit de la laisser, comme si je l'avais prise par la taille, surprise et violentée, de même que les paysans sont censés l'avoir surprise et l'avoir violentée rien que par le fait de l'avoir vue, elle qui n'est pas de leur monde ni du mien, mais d'une planète à part, sans manœuvres, sans paysans, à moins qu'ils ne surgissent ce soir même dans ses cauchemars...

On note alors deux aspects complémentaires à la suite de ce passage. *D'une part*, on trouve ici des éléments qui viennent confirmer les observations antérieures : apparaissent distinctement les notions de sphères ségréguées à travers les nouvelles relations intenses entre les isotopies humaines, spatiales et sociales, par l'intermédiaire des sémèmes 'jamais dans le même monde', 'autre monde que le mien', 'planète à part'. *D'autre part*, dès l'instant que Suzy dévie du sens de la [route] pour reprendre sa trajectoire initiale, celle du sujet Mourad redevient sa trajectoire par défaut, orientée à nouveau vers sa sphère originelle : « *je redeviens le manœuvre de son père* [nous soulignons] ». Ainsi

sont rétablies les correspondances suivantes, et l'on assiste alors au rétablissement de la polarisation initiale. Soit les relations ci-dessous :

Longer la route	←→	[sphère Mourad]
vs		vs
Couper la route	←→	[sphère Suzy]

Par ailleurs, sont actualisés à nouveau les sèmes modaux antagonistes /pouvoir faire/ vs /ne pas pouvoir faire/, dans la mesure où le sujet masculin n'a pas la possibilité de suivre le sujet féminin en dehors de la zone commune et donc de dévier de sa trajectoire. Pour le dire autrement, le sujet masculin n'échappe pas à la trajectoire {[chantier] ↔ [route] ↔ [Modern'Bar]} tandis que le sujet féminin conserve la faculté de couper cette trajectoire vers ses espaces de prédilection {[pâturage] ; [terrain vague] ↔ [route] ↔ [marché] ; [maison]}.

I.1.3.3.3. Conséquence de la dépolarisation :

A ces remarques viennent s'ajouter les suivantes : si nous avons dit que la catégorie [route] pouvait se définir comme une zone de précipitation des tensions fondamentales, nous étudierons pour finir la résultante des phases observées ci-dessus. On assiste alors à l'émergence d'une zone non-spatiale assimilée pourtant comme telle par le sujet Mourad, d'après le segment suivant :

[...] comme si je la poursuivais, comme si je lui faisais violence rien qu'en me promenant au même endroit qu'elle, comme si nous devions jamais nous trouver dans le même monde, autrement que par la bagarre et le viol.

Les tensions accumulées dans la zone commune, générées par les univers sociaux incompatibles et antagonistes, vont alors engendrer la possibilité d'un espace irréel possédant des propriétés reflétant ces mêmes tensions : le seul espace ainsi envisagé n'est autre qu'un espace potentiel de la contrariété, espace du /vouloir faire/ non réalisable en l'instant, ou, en d'autres termes, espace phantasmé par le sujet Mourad, privé justement du /pouvoir faire/, puisqu'incapable d'accéder à la sphère sociale du sujet féminin convoité. Considérons ainsi la fin de la séquence :

Si je lui pressais les seins ? Puis sa pensée n'est plus que de la frapper, de la voir par terre, de la relever peut-être, et l'abattre à nouveau – « jusqu'à ce qu'elle se réveille, somnambule tombée de haut, avec toutes ses superstitions, quitte à mourir sans avoir reconnu qu'il y a un monde, ni le sien, ni le mien, ni même le nôtre, mais simplement le monde qui n'en est pas à sa première femme, à son premier homme, et qui ne garde pas longtemps nos faibles traces, nos pâles souvenirs, un point c'est tout », pense Mourad.

On s'appuiera ici sur les observations de la seconde partie, au sujet des catégories sémantiques du mouvement, et des sèmes spatiaux faisant partie de l'isotopie cinétique. Autrement dit, nous avons vu que le sujet Suzy avait la capacité de passer de l'axe vertical à l'axe horizontal. Nous retrouvons dans ce dernier passage la même alternance, et donc les mêmes sèmes actualisés /horizontalité/ et /verticalité/, mais à travers des sémèmes radicalement opposés

aux précédents, et qui sont, en relation avec ‘Mourad’ : ‘la voir par terre’, ‘la relever’, ‘l’abattre à nouveau’, ‘somnambule tombé de haut’ [N.B. : ‘se réveiller’ fait écho à ‘ouvre les yeux’ du segment narratif b)] ; ‘quitte à mourir’. On note ainsi l’omniprésence du sème /violent/, et donc /évaluation négative/. Ce que l’on observe surtout, c’est l’indexation des catégories sémiques spatiales sur le sème modal /vouloir faire/, impliqué par le sémème ‘Mourad’, et non plus sur le sème modal /pouvoir faire/, relié au sémème ‘Suzy’. Ainsi l’espace virtuel envisagé par le sujet masculin est un espace résultant de la dépolarisation observée lors de la rencontre éphémère, espace d’une omnipotence irréalisable qui annexe la modalité du /pouvoir faire/ du sujet convoité et qui domine l’alternance entre l’axe horizontal et l’axe vertical. L’impression provoquée lors de la séquence de la rencontre peut alors être résumée en ces termes, d’après le bref échange de paroles, entre Mourad et Ameziane, qui mesure l’écart et l’incompatibilité entre les mondes polarisés :

– J’ai failli l’avoir, dit Mourad.

– C’est tout ?

– Je le comprends, grimace Ameziane. Qu’est-ce qu’on peut dire à une fille *debout sur une route*, et encore : la fille du chef ! Et d’une autre race par-dessus le marché... [nous soulignons]

I.1.3.4. Conclusions :

L’analyse systématique du contenu des catégories sémantiques de l’espace et du mouvement a répondu à nos attentes scientifiques et a permis

d'appréhender une configuration spatiale générale traduisant les enjeux de signification suivants : 1) on retrouve bien sur l'ensemble de la séquence la dimension structurale de la catégorie [route], laquelle permet en effet de mettre en exergue les notions de *focalisation spatio-temporelle* et de zone *médiatopique*, avec des opérations de *convergence* et de *divergence* et différentes phases *sémiophysiques* liées au processus directionnel correspondant aux trajectoires interreliées des actant-sujets ; 2) on peut dire également que ces schématiques directionnelles sont ainsi fonction de zones dites valorisées : si l'on synthétise en effet l'intégralité des relations d'opposition obtenues – invariants spatiaux et cinétiques, configuration topologique – des valeurs axiologiques contradictoires émergent alors : du côté du sujet Suzy émerge la valeur *liberté*, et du côté de Mourad, la valeur *absence de liberté*. Ajoutons que, contrairement à ce que laisserait penser une conception *apriorique* de ces notions, *la liberté*, par exemple, ne renvoie pas à une catégorie spatiale déterminée en particulier, mais réside dans l'alternance entre les catégories /ouvert/ et /fermé/, /étendue/ et /délimité/, et correspond bien à la définition donnée par *Le Petit Larousse illustré 2007* : « possibilité de se mouvoir sans gêne ni entrave physique ». Au contraire, *l'absence de liberté*, ou *l'enfermement*, semble être déterminé par la constance de catégories comme /fermé/, /lenteur/, /verticalité/ : être enfermé signifie bien « être maintenu dans d'étroites limites qui empêchent se développer librement ». D'où la possibilité d'imaginer une *dimension attractive* de la spatialité, comme si les différents espaces, de par leurs propriétés respectives, tendaient à attirer en quelque sorte des valeurs axiologiques. Nous y reviendrons lors de la deuxième étude.

I.1.4. Synthèse du chapitre 1. :

L'étude des théories bakhtiniennes nous a permis d'une part d'envisager les catégories [route] et [chemin] à travers un processus de signification complexe, et d'autre part d'établir plusieurs plans imbriqués de la spatialité, le plan topographique et le plan topologique. Par ailleurs, nous avons pu formuler plusieurs hypothèses concernant les catégories directionnelles précitées, hypothèses que nous avons en majeure partie validées au cours de l'étude de *Nedjma* de Kateb Yacine et que nous essaierons de prolonger au cours des études suivantes. Précisément, ces hypothèses sont liées à la reconnaissance des catégories [route] et [chemin] en tant qu'éléments structuraux possédant des combinaisons syntaxiques et des qualités sémiotiques intrinsèques. Il reste ainsi à envisager la question du sens de ces espaces à travers d'autres fragments textuels de notre corpus afin de mesurer la pertinence des résultats scientifiques obtenus dans ce premier chapitre. Avant toute chose, il convient d'apprécier d'autres éléments scientifiques et théoriques à travers l'étude des théories cognitivistes.

I.2. Cadre conceptuel des cognitivistes nord-américains :

Les études des cognitivistes américains sur la spatialité se sont développées, on le sait, autour de la théorie universaliste des processus

métaphoriques dans la constitution des formes discursives, telle qu'elle a été exposée initialement par George Lakoff et Mark Johnson dans l'ouvrage de référence *Metaphors we live by*. Pour approfondir notre réflexion et formuler les nouvelles hypothèses inhérentes à ce second chapitre, nous avons sélectionné un nombre restreint de textes scientifiques qui nous semblaient les plus fondamentaux. Ainsi, bien que de nombreux ouvrages s'inscrivent plus ou moins directement dans la ligne de pensée conceptuelle de la linguistique cognitive, ou de la sémantique cognitive pour d'autres, aient été publiés ces dernières années, tels que *The Consciousness and the computational mind* de Jackendoff ou *Concept, image and symbol : the cognitive basis of grammar* de Langacker pour ne citer qu'eux, nous nous baserons donc ici essentiellement, pour des raisons pratiques évidentes qui touchent aux limites de notre thèse, sur les textes originaux extraits de *Metaphors we live by* et *The Body in the mind*. En d'autres termes, malgré les nombreux travaux et approfondissements théoriques qui ont vu le jour, de filiation directe ou d'inspiration cognitiviste, il nous semble que se trouvent clairement en substance les bases épistémologiques et les points théoriques fondamentaux qui touchent à notre objet et qu'il convient par conséquent d'analyser avec plus d'attention. Par ailleurs, du point de vue de la méthode, nous préférons partir des bases théoriques les plus élémentaires qui ont trait à la spatialité, ou, autrement dit, revenir à des éléments volontairement simplifiés pour pouvoir, espérons-le, développer une pensée conceptuelle cohérente. Rappelons que nous suivrons la même démarche que celle adoptée en première partie : nous proposerons autant que faire se peut une discussion critique autour du cadre générique des théories cognitivistes, avant de cibler le point précis qui aborde la [route], le [chemin] et

la /directionnalité/ dans la constitution des énoncés discursifs. Détaillons rapidement dès maintenant la façon dont nous procéderons. Il conviendra ainsi d'observer d'abord dans *Metaphor we live by* les paradigmes scientifiques de la théorie cognitiviste du langage qui détermine le statut générique de la spatialité dans la constitution des formes signifiantes. Nous essaierons ensuite de comprendre, à partir de l'ouvrage *The Body in the mind*, les développements fondamentaux qui ont trait à la /directionnalité/ en matière d'organisation structurale et de relations syntaxiques.

On peut ajouter brièvement ici, avant de passer à la discussion des points théoriques, que les aspects exposés dans le premier ouvrage, *Métaphors we live by*, participent d'un courant de pensée qui vise à restituer l'importance du *corps agissant dans l'espace* – théorie de l'*embodiment* – parmi les processus mentaux les plus complexes, appartenant au domaine de l'imagination, de la raison et par conséquent de la production de la signification. Une telle approche, on le sait, s'oppose aux positions heuristiques traditionnelles d'une partie de la philosophie classique qui tend à ségréger les unités de l'être, discriminant le corps sensible au profit de l'esprit et de la raison. On peut souligner à ce sujet que les travaux d'Alain Berthoz, tels que *La Décision* ou *Le Sens du mouvement*, contribuent abondamment au développement de ce courant de pensée. Ainsi, rappelons-le brièvement, on voit bien émerger à travers ces quelques remarques le tournant théorique amorcé et proposé entre autres par les cognitivistes dans les années quatre-vingt, remaniement qui, d'une certaine manière, replacera les catégories du

sensible, du *visible*, du *perceptible*, du *tangible* au cœur de la recherche en sciences humaines et qui revalorisera et remettra sur la scène scientifique toute une partie des domaines fondamentaux de la sémiotique greimassienne. Sont toujours aujourd'hui en remaniement et en formalisation la sémiotique du goût, du visible, du sensible, du son et de l'espace. De fait, pour revenir à notre propos, et afin de mieux situer cette idée d'évolution épistémologique à l'intérieur de notre réflexion, il faut dépasser les deux niveaux concurrentiels qui déterminaient et délimitaient le parcours génératif originel, tels que *abstrait vs concret* : ainsi, pour reprendre des terminologies sémiotiques classiques, on voit bien que, dans la tradition cognitive, le niveau abstrait tend à trouver généralement ses fondements, pour ne pas dire une légitimité d'existence, auprès d'un niveau non discret qui s'exprimerait, de fait, antérieurement à toute forme de signification. Ces considérations restent bien sûr très générales, et demanderaient évidemment à embrasser un certain nombre de manifestations de la signification pour pouvoir espérer résoudre les problèmes qu'elles soulèvent. Toutefois, au regard de l'évolution des théories greimassiennes, et du modèle originel du parcours génératif des textes artistiques, on observe bien depuis ces dernières décennies une critique ouverte de ses postulats initiaux, voire une refonte de ses principes, qui amène à distinguer, dans le domaine de la spatialité, la *dimension figurale de l'espace* vs la *dimension figurative*. Ce qui nous intéresse quant à nous par le biais de cette deuxième discussion théorique est donc de revenir précisément à la notion de schèmes figuraux, pour reprendre par exemple les propositions formalisées par Jacques Fontanille lors du Séminaire Intersémiotique de Paris, et de comprendre plus précisément quelles pourraient être ces organisations ou ces configurations structurales et

figurales liées à la /directionnalité/. On se doit alors de considérer la question de la formation du sens, à l'inverse de la démarche entreprise par Bakhtine, à travers une attention toute particulière aux propriétés spatiales et non plus aux catégories topographiques, et d'envisager par exemple l'idée de propriétés spatiales hétérogènes qui s'agencent pour former des configurations spatiales complexes participant à l'organisation logique des formes discursives.

I.2.1. Principe de constitution des énoncés : propriétés spatiales et spatialisation

I.2.1.1. Processus générique :

De la même manière que nous avons abordé la première discussion théorique d'après les travaux de Mikhaïl Bakhtine, nous nous intéresserons en premier lieu aux principes génériques proposés par le courant cognitiviste en matière de formation du sens. Ce qui nous intéresse ainsi, nous l'avons dit, dans une perspective sémiotique, est d'envisager sous un autre angle la question du sens et de la spatialité afin de pouvoir reconsidérer, nous l'espérons, une ou plusieurs dimension(s) de l'espace au sein des textes. On pourra interroger, à la suite des travaux proposés au Séminaire Intersémiotique de Paris, la dimension matricielle de l'espace, ou, pour le dire autrement, une dimension archi-structurale de la spatialité qu'il conviendra de déterminer au fil de ce second chapitre. Ce que l'on entend généralement par dimension archi-structurale est l'existence de formes structurales spatiales privilégiées de

la connaissance, comme nous l'avons évoqué en introduction. Cette dimension pourrait donc être observée dans un premier temps dans l'élaboration des formes signifiantes les plus communes que sont les suites phrastiques, afin de comprendre comment, dans un deuxième temps, on pourrait l'envisager au sein des textes littéraires. Les formes narratives mobilisent, on le voit bien à travers l'héritage de la sémiotique post-greimassienne, un certain nombre de structures et présupposent ainsi des relations de signification bien plus complexes qui dépassent de manière radicalement différente le seul et premier niveau linguistique. On peut donc à nouveau pointer toute la difficulté d'une telle entreprise à travers la réflexion de Denis Bertrand à propos du passage de la démarche linguistique à celle de la sémiotique littéraire :

La plongée de l'analyse dans un extrait relativement long ne laisse pas d'inquiéter... La démarche sémiotique, en effet, projette les exigences de minutie propres au linguiste attaché à des examens ponctuels, sur des objets de dimensions beaucoup plus considérables. La quantité de faits de signification, explicites ou implicites (liés au problème fondamental des relations transphrastiques) est si élevée dans un texte qu'on peut craindre, non sans raison parfois, qu'une hypertrophie des instruments de description fasse littéralement « perdre de vue » l'objet observé : tout cela pour mettre à nu et reconstituer la synthèse immédiate du sens qu'un lecteur compétent effectue en quelques secondes.⁸³

Il conviendra à nouveau, rappelons-le ici, de même que nous l'avons entrepris avec l'étude des idées bakhtiniennes, de considérer cette dimension de la spatialité au regard des principes de génération du sens et des acquis de la sémiotique post-greimassienne, afin d'obtenir une base de travail conceptuel, nécessairement remaniable, pour la suite de nos travaux.

⁸³ D. Bertrand, *op. cit.*, p. 97.

Ainsi, le premier constat établi par les cognitivistes est que, on le sait puisque l'idée est maintenant assez largement répandue, nombre d'énoncés – on met en relation, tout en les distinguant, certains énoncés poétiques et artistiques et des expressions normalement figés dans la langue, ou socialement normés, ancrés dans des pratiques discursives et sociales diverses – sont communément de nature métaphorique, en ce sens qu'ils tendent à se produire exclusivement, si l'on peut parler d'une certaine forme de systématisation du phénomène, autour de concepts relevant de domaines hétérogènes qui ont trait, rappelons-le, aux fonctions perceptives et motrices du *corps agissant dans l'espace* : les principaux domaines répertoriés sont ainsi ceux de la perception, de la vision et de l'orientation, autant de domaines liées intrinsèquement au domaine spatial. Examinons le passage suivant qui développe remarquablement ce propos :

So we have examined what we will call *structural metaphors*, cases where one concept is metaphorically structured in terms of another. But there is another kind of metaphorical concept, one that does not structure one concept in terms of another but instead organizes a whole system of concepts with respect to one another. We will call these orientational metaphors, since most of them have to do with spatial orientation: up-down, in-out, front-back, on-off, deep-shallow, central-peripheral. These spatial orientations arise from the fact that we have bodies of the sort we have and that they function as they do in our physical environment. Orientational metaphors give a concept a spatial orientation [...]

Tough the polar oppositions up-down, in-out, etc, are physical in nature, the orientational metaphors based on them can vary from a culture to another.

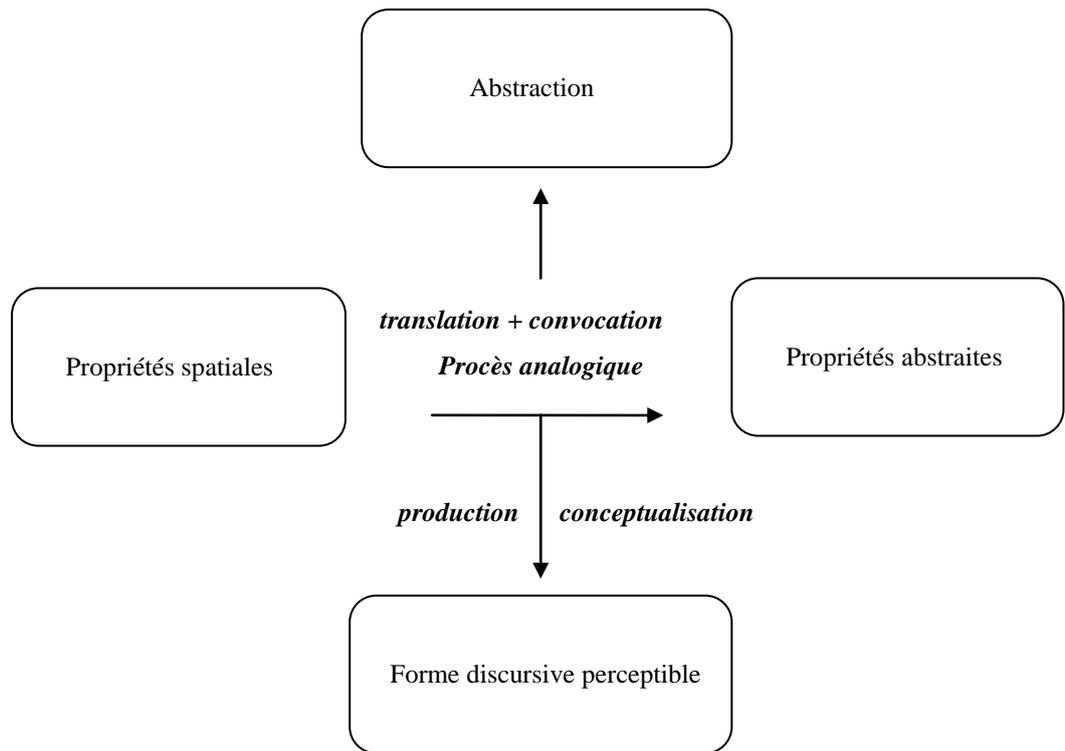
Spatial orientations like up-down, front-back, on-off, center-periphery, and near-far provide an extraordinarily rich basis for understanding concepts in orientational terms. But one can do only so much with orientation. Our experience of physical objects and substances provides a further basis for understanding—one that goes beyond orientation. Understanding our experiences in terms of objects and substances allows us to pick out parts of

our experience and treat them as discrete entities or substances of a uniform kind [...]

Ontological metaphors serve various purposes, and various kinds of metaphors there are reflect the kinds of purposes served.⁸⁴

Le premier point que l'on peut traiter concerne la nature fondamentale du processus de production des formes signifiantes abordé ici. Très rapidement, nous soulignerons que le procès de signification générique mis en exergue chez Lakoff et Johnson est l'élaboration du *concept*, qui peut être défini simplement de manière générale comme la représentation d'un objet ou d'une réalité abstraite. Autrement dit, on s'intéresse à une forme particulière de mise en discours qui ne peut se réaliser autrement que par une opération de signification spécifique, opération correspondant alors, on peut déjà le préciser ici, à une *convocation* d'un certain nombre de données concrètes et matérielles, notion rejoignant ainsi la position de Joseph Courtès déjà citée plus haut. Pour le dire autrement, dans le cas qui nous intéresse, il s'agit d'énoncés types nécessitant un certain processus de spatialisation par lequel s'effectue en quelque sorte une *mobilisation* ou *translation*, voire une *conversion* de propriétés spatiales. Ces positions théoriques peuvent alors être schématisées plus simplement de la manière suivante :

⁸⁴ G. Lakoff et M. Johnson, *Metaphors we live by*, p. 14 et pp. 25-26.



Précisons maintenant les implications d'une telle conception des formes signifiantes dans la façon d'envisager l'espace dans les modes de production des textes. Ainsi la spatialité, et donc plus spécifiquement les concepts spatiaux, semble-t-elle occuper une place privilégiée parmi les champs d'investigation des cognitivistes : l'espace est alors décrit, sur le plan idéal, comme relevant d'une nature ontologique, dans la mesure où l'un des principes fondamentaux mis en avant par les cognitivistes est que l'ensemble des relations spatiales se trouve pour ainsi dire au cœur de l'organisation de la connaissance humaine, dans le domaine des idées et des abstractions pour être plus précis. Une telle conception de l'espace rejoint alors ce que discutait déjà Denis Bertrand dans *L'Espace et le sens* au sujet des hypothèses de type localiste que l'on retrouve synthétisées par exemple dans le *Dictionnaire des*

sciences cognitives. Nous citons ici les deux passages suivants qui développent ce propos :

Nous évoquerons seulement, pour son caractère extrêmement stimulant, la problématique de ce que l'on appelle, en sémantique linguistique, l'hypothèse localiste, qui attribue aux opérations de spatialisation une place centrale dans la structure grammaticale, lexicale et sémantique des langues. [...] Elle procède cependant à des généralisations d'un autre ordre en montrant que les « expressions spatiales » servent à former et à structurer les localisations temporelles, aspectuelles et abstraites, notamment.⁸⁵

Le courant de la sémantique cognitive [...] renoue avec l'approche « localiste » du langage, qui remonte aux Stoïciens, qui privilégiait l'espace comme des modes fondamentaux de représentation, dont les catégories grammaticales [...] seraient dérivées.⁸⁶

I.2.1.2. Sèmes et propriétés spatiales :

Dans une perspective sémiotique plus générale, si l'on cherche à isoler plus précisément les mécanismes du sens, c'est bien la dimension matricielle de l'espace qui est dès lors considérée. Pour reprendre les termes de Denis Bertrand, l'espace apparaît clairement ici en tant qu'instance sémiotique, instance première et fondamentale, laquelle fonderait véritablement la production d'un nombre non négligeable de formes discursives. Pour mesurer pleinement cette idée, il faut d'abord envisager le mode d'existence de cet espace structurel. On peut déjà noter à ce sujet que les concepts spatiaux

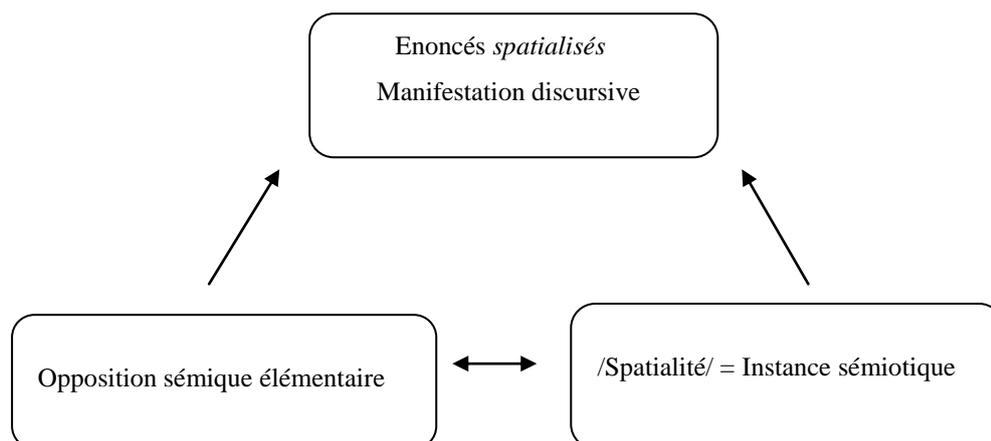
⁸⁵ D. Bertrand, *op. cit.*, pp. 165-166.

⁸⁶ J.-P. Descès, *Dictionnaire des sciences cognitives*, p. 125.

élémentaires et déterminants chez Lakoff et Johnson sont assez restreints et sont exprimés systématiquement dans une relation d'opposition élémentaire, ou, en d'autres termes, de manière systémique formant des couples primaires. Soit les relations suivantes :

haut vs bas
devant vs derrière
centre vs périphérie
dessus vs dessous
dedans vs dehors
profond vs non profond
proche vs lointain.

Apparaît alors un certain nombre d'équivalences au regard des apports traditionnels de la sémiotique et de la sémantique post-greimassienne. Ces propriétés spatiales trouvent pour l'instant une correspondance directe avec les catégories sémiques élémentaires proposées par la sémiotique classique, et que Greimas articulait déjà dans *Sémantique structurale*. En d'autres termes, on parle bien d'une certaine forme d'*immanence* de la spatialité : cela revient à dire que, pour que ces énoncés soient possibles, il existe au préalable des catégories plus fines, *les sèmes*, des catégories que nous dirons *actives* et *intensives*, et fondamentales dans le cas qui nous intéresse, lesquelles participent à la formation du sens. On peut reformuler et synthétiser ces données de la manière suivante pour compléter le premier schéma obtenu ci-dessus :



I.2.1.3. Instance sémiotique de l'espace : spatialité et générativité

On peut alors développer ces premières remarques de la manière suivante : selon les théories cognitivistes, il existe des formes d'organisation structurales qui *sous-tendent* les énoncés, pour ainsi dire, constituant ainsi un tout structurel à partir duquel est possible la signification. Dans ce cadre conceptuel, on peut donc s'interroger précisément sur le caractère génératif des concepts spatiaux. L'idée que l'on peut émettre brièvement ici est la suivante : pour qu'une réalité abstraite soit perceptible, elle cherche à adopter une forme privilégiée, transmissible dans un environnement donné. Dans ces conditions, si tant est que la manifestation discursive puisse être considérée comme la forme définitive du sens, et que celle-ci soit l'équivalent matérialisé d'une abstraction, il faudrait bien considérer un fond structural et l'idée d'une *orientation privilégiée de la matière*. Dans ce cas, il faudrait par exemple postuler, manifestement, une *existence structurale* où sont stabilisées des configurations spatiales prototypiques privilégiées. Il resterait alors à

déterminer le phénomène premier qui se trouverait à l'origine de ce processus. Nous en discuterons dans nos deuxième et troisième études.

Revenons à présent aux notions de générativité de la spatialité et de niveau dit profond en pointant les correspondances obtenues avec le courant sémiotique greimassien, dans le cadre de l'analyse des textes littéraires. Nous citons à ce sujet les propos déterminants de Denis Bertrand qui apparaissent déjà dans *L'Espace et le sens* :

C'est pourquoi, si nous posons l'hypothèse que les figures spatiales sont par elles-mêmes dotées d'une générativité – ou plus exactement qu'elles émergent aux différents paliers du parcours génératif – il nous suffit de faire descendre de proche en proche à la spatialité les strates de la théorie. [...]

Suivant ce principe général, deux options se présentent à nous. La première consiste à assumer rigoureusement la problématique des différents « niveaux de saisie ». Partant alors des effets figuratifs qui relèvent de la structure discursive – tels que les ensembles iconiques que sont « le coron », « le Voreux », « La mine », etc – nous en arriverons petit à petit à dégager les effets figuratifs non spécifiés qui appartiennent à la structure profonde : ce sont les catégories et les relations spatiales qui subsument, par leur haut degré de généralité, les manifestations diverses et hétérogènes du niveau superficiel. Partant donc des figures iconisées, nous en arriverons aux figures « abstraitisées » [...] Le parcours suivi consisterait alors, par prélèvement de sèmes isotopants les plus récurrents, à désiconiser, voire défiguratiser, les constructions spatiales de manière à leur faire perdre leur spécialisation, c'est-à-dire cette articulation maximale (par la richesse de leurs constituants sémiologiques) qui les maintient au niveau le plus superficiel de la manifestation. Sous cet angle, un peu simple peut-être, nous pouvons poser, croyons-nous, le problème du statut de la dimension figurative, dont certains sèmes réalisés sont aptes à entrer, en raison de leur articulation sémiologique élémentaire, dans la constitution des structures profondes. Mais cette vue demanderait à être plus rigoureusement argumentée. Telle quelle, elle est peut-être erronée.

Quoi qu'il en soit, c'est bien de cette manière que des ensembles figuratifs peuvent être subsumés par des termes figuratifs hiérarchiquement supérieurs... c'est-à-dire plus « profonds ». Ainsi par exemple, la relation entre la plaine, le canal et la forêt, les champs de betteraves, l'hôtel du directeur et la concession de Vandame d'un côté, et de l'autre le puits, les galeries, les fronts de taille et les veines, la caverne de Jeanlin dans la mine désaffectée de Requillard ou tout autre lieu souterrain, cette relation peut-être ramenée par *réduction* sémantique (ou encore, ce qui revient au même, par ouverture des disponibilités des sémèmes d'accueil) à une relation générale lexicalisée dans l'opposition sémique élémentaire qui définit l'axe de la /verticalité/ : /haut/ vs /bas.⁸⁷

La démarche de Denis Bertrand peut être résumée de la manière suivante : on cherche dans un premier temps à dissocier les éléments topographiques des propriétés sémiques les caractérisant en substance. Le sens, dans ces conditions, se tisse autour des concepts spatiaux qui en deviennent la matrice. D'où la possibilité de parler d'une *double existence équivalente de la spatialité*, deux dimensions qui se rencontrent de manière solidaire : des propriétés élémentaires, pour ne pas dire des *particules*, et des espaces topographiques les présupposant. En d'autres termes, plus qu'un mode d'actualisation figurative et discursive de données abstraites, on s'accorde à envisager plutôt l'espace comme une condition *sine qua non* de la signification, impliquant des opérations qui s'effectueraient de manière antérieure à la manifestation discursive, comme un réglage syntaxique prédicatif d'un univers systémique complexe.

⁸⁷ D. Bertrand, *op. cit.*, pp. 62-64.

I.2.2. Schème du chemin et logique spatiale : notion de toposyntaxe

I.2.2.1. Principe directionnel élémentaire : notion de « chemin »

Parmi ces configurations fondamentales impliquant un certain nombre de propriétés spatiales décisives, se pose plus précisément la question du degré de signifiante de la /directionnalité/. La première étude apparaît dans *Metaphors we live by* sous la forme suivante :

We can get some idea of the mechanism of coherence within a single metaphorical structuring by starting with the metaphor AN ARGUMENT IS A JOURNEY. This metaphor has to do with the goal of the argument, the fact that it must have a beginning, proceed in a linear fashion, and make progress in stages toward that goal [...].

One thing we know about journeys is that a JOURNEY DEFINES A PATH [...].

Moreover, paths are conceived of as surfaces [...].

Given that AN ARGUMENT DEFINES A PATH and THE PATH OF A JOURNEY IS A SURFACE, we get THE PATH of an argument is a surface.

Here metaphorical entailments characterize the *internal* systematicity of the metaphor An argument is a journey, that is, they make coherent all the examples that fall under that metaphor.

An argument is a journey is only one of the metaphors for arguments, the one we use to highlight or talk about the goal, direction, or progress of an argument. [...]

In the Journey metaphor, the longer the path (the longer of the argument), the more ground is covered (the more content the argument has).⁸⁸

Nous ne reviendrons pas ici sur la nature métaphorique du concept développé par Lakoff et Johnson : ce qui nous intéresse essentiellement, nous l'avons dit,

⁸⁸ G. Lakoff et M. Johnson, *op. cit.*, pp. 89-93.

est la présence des propriétés décisives dans le procès de signification. Discutons en premier lieu des propriétés spatiales mises en exergue dans le texte scientifique proposé ci-dessus, et sur la logique interne présupposée fondamentale. Ainsi, dans le cas présent, la conceptualisation de l'énoncé, qui a trait au domaine du raisonnement abstrait, nécessite des notions abstraites types tels que le *chemin*, et, par présupposition, *la directionnalité* : on peut alors préciser très simplement que ces notions renvoient à une certaine nature processuelle, évolutive et transformative, que nous reprendrons dans la sous-partie suivante et qui font ainsi écho aux propositions faites dans notre premier chapitre, issues des critiques des théories bakhtiniennes. Une remarque annexe s'impose alors : d'après l'extrait proposé, à la notion de *directionnalité* est à nouveau liée celle de *linéarité*.

Le deuxième point que nous aborderons rapidement concerne le mode de cohérence de la matrice spatiale et la logique interne qu'elle présuppose dans ses fondements. Entendons-nous sur ce point plus précisément : ce qui nous paraît déterminant dans le cas exposé ci-dessus, est la façon dont la mobilisation de concepts spatiaux tend à engendrer une systématisation des relations spatiales de manière extensive. En d'autres termes, pour reformuler les théories cognitives initiales, si l'on étend la manifestation discursive, la structure spatiale conserve et préserve une certaine logique systémique. Le caractère extensible de la matrice spatiale requiert donc toute notre attention puisque les textes artistiques peuvent être caractérisés, de manière générale si tant que l'on se réfère aux formes narratives du conte, du roman ou de la

nouvelle, par un déploiement des dispositifs spatiaux. Les remarques de Lakoff et Johnson restent ici valables en substance dans le cas d'un énoncé type, qui a trait, nous l'avons dit, au raisonnement abstrait et à la logique élémentaire. De fait, les observations se trouvent limitées à une forme d'abstraction, cantonnées dans les limites de la production des manifestations discursives au sein de la vie sociale. L'intérêt des études cognitives, telles que celles reprises et reformulées notamment à travers l'observation des textes littéraires par Gilles Fauconnier et par Mark Turner,⁸⁹ est que les notions structurales directionnelles peuvent donc être analysées dans des situations discursives plus élaborées telles que les formes narratives.

I.2.2.2. Définition du schème et implications logiques :

Dans *The Body in the mind*, Mark Johnson reprend les acquis de la linguistique cognitive exploratoire initiée dans *Metaphors we live by* et recense par là-même un certain nombre de figures schématiques.⁹⁰ Nous faisons apparaître ci-dessous pour plus de clarté la définition qu'il donne de l'« image schemata » :

We are now in a position to give a general definition of “embodied” or “image” schemata. [...] The view I am proposing is this : in order for us to have meaningful, connected experiences that we can comprehend and reason about, there must be pattern and order to our actions, perceptions, and conceptions. A schema is a recurrent pattern, shape, and regularity in, or of,

⁸⁹ Cf. G. Fauconnier et M. Turner, *The Way we think*, et cf. M. Turner, *The Literary mind*.

⁹⁰ Cf. M. Johnson, *The Body in the mind*, pp. 1-2 et p. 23.

these ongoing activities. These patterns emerge as a meaningful structures for us chiefly at the level of our bodily movements through space, our manipulation of objects, and our perceptual interactions.

It is important to recognize the dynamic character of image schemata. I conceive of them as structures for organizing our experience and comprehension.⁹¹

Apparaît ainsi de nouveau la notion de systématique ou de récurrence des formes schématiques spatiales, que nous avons discutées dans les sous-parties précédentes, formes qui se présentent bien comme des configurations spatiales structurales stables, mobilisables dans certaines situations discursives. La seconde notion qui nous intéresse donc plus particulièrement, bien qu'elle soit très générale et assez vastement répandue dans les analyses textuelles sémiotiques, est celle de « dynamique », que nous avons déjà introduite en amont : en effet, le caractère *dynamique* reste déterminant dans la façon dont nous envisageons les relations systémiques, notamment les relations actantielles, s'il l'on se reporte aux modélisations obtenues lors de notre première analyse préliminaire.

I.2.2.3. Notion de « source-path-goal schema » :

Parmi les différentes figures structurales, Mark Johnson reprend donc celle qui a trait aux notions de « chemin ». Les développements proposés

⁹¹ *Ibid.*, p. 28.

diffèrent sensiblement des principes directionnels énoncés plus haut dans *Metaphor we live by* et apparaissent de la manière suivante :

Our lives are filled with paths that connect up our spatial world. There is the path from your bed to the bathroom, from the stove to the kitchen table [...] ; Some of these paths involve an actual physical surface that you traverse, such as the path from your house to the store. [...] In all of these cases, there is a single, recurring image-schematic pattern with a definite internal structure. In every case of PATHS there are always the same parts : (1) a source, or starting point; (2) a goal, or end-point; and (3) a sequence of contiguous locations connecting the source with the goal. Paths are thus routes for moving from one point to another.



As a consequence of these parts and their relations, our image schema for PATH has certain typical characteristics. (a) Because the beginning and end points of a path are connected by a series of contiguous locations, it follows that, if you start at point A and move along a path to a further point B, then you have passed through all the intermediate points between. (b) We can impose directionality on a path. Paths are not inherently directional – a path connecting point A with point B does not necessarily go in one direction. But human beings have purposes in traversing paths, so they tend to experience them as directional. That is, we move along a path from point A toward point B. Path can have temporal dimensions mapped onto them. [...] Such a linear spatialization of times gives rise to one important way we understand temporality;

The definite internal structure for our PATH schema provides the basis for a large number of metaphorical mappings from concrete, spatial domains onto more abstract domains.

[...] Let us examine the way the Path schema grounds the metaphor PURPOSES ARE PHYSICAL GOALS. [This] metaphor is based on the PATH schema and the metaphor STATES ARE LOCATIONS, according to the following mapping:

Starting location onto initial state.

Goal (final location) onto final state

Motion along path onto intermediate actions [...]

Here there is an identity between the domain of intention and the physical domain. In the domain of intention there is an initial state, where the intention is not satisfied, a sequence of actions, and a final state where the intention is satisfied. Thus, there is a correlation in our experience, in which structure in the intentional domain is paired with structure in the physical domain

Initial state = location A

Final (desired) = location B

Action sequence = movement from A to B

It is the isomorphism between the structure of that pairing and the structure of the metaphor that allows us to understand abstract purpose in terms of motion along a path.⁹²

Le premier point que nous aborderons concerne ce que Mark Johnson appelle la structure interne du *schème* : il met ainsi en avant la segmentation de l'espace en une série de points reliés les uns aux autres de manière contiguë. Plus précisément, le schème non seulement se définit par les notions d'espace initial, espace intermédiaire et espace final, mais se caractérise également par les notions d'états que nous avons déjà observées chez Bakhtine. Citons également les propos similaires énoncés respectivement par Jean-Pierre Desclès et Denis Bertrand :

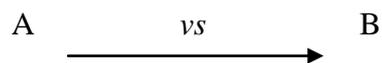
Le courant de la sémantique cognitive actuelle fait appel, pour décrire les significations verbales du mouvement, à des notions abstraites comme celles de « chemin », allant d'une source vers un but (Lakoff, Jackendoff), ou de « phase » (phases initiales, intermédiaires, finales) associées à un mouvement temporel.⁹³

⁹² M. Johnson, *op. cit.*, pp. 113-115.

⁹³ J.-P. Desclès, *op. cit.*, p.125.

La théorie localiste, avec ses notions opératoires de « chemin », de « frontière », et de « voyage » (définissant le processus général de passage d'un état à l'autre), n'est pas fondamentalement éloignée des modélisations conceptuelles de la théorie sémiotique, pour laquelle, comme on sait, la structure élémentaire de la signification et, partant, *le schématisme actantiel*, sont des modélisations topologiques. [nous soulignons]⁹⁴

Nous avons souligné l'expression *schématisme actantiel* formulé par Denis Bertrand, dans la mesure où s'effectue ici clairement le parallèle entre les notions *schématiques* et les *articulations logiques* classiques en matière de signification proposées au sein de la logique narrative de l'école greimassienne. Précisément, les relations logiques inhérentes au *schème du chemin* sont donc les suivantes : de manière basique, on pose un point A qui à la fois s'oppose au point B et le présuppose. Soit les relations logiques à nouveau schématisées ci-dessous :



Nous pouvons alors formaliser la structure élémentaire et les corrélations obtenues dans le tableau suivant :

⁹⁴ D. Bertrand, *op. cit.*, pp.166-167.

Logique spatiale	A	→	B
Notion d'espace	Espace source	Espace intermédiaire	Espace visé
Notion d'état	Etat premier	Etat second	Etat tierce
Propriétés spatiales	Statisme	Dynamisme	Statisme

Deuxièmement, c'est la notion même de /directionnalité/ qui peut être questionnée à nouveau. Mark Johnson expose une première ambiguïté, déjà soulevée dans notre premier chapitre, dans la mesure où celui-ci déclare que les notions de *chemin* ne présupposent pas de manière inhérente les notions de /directionnalité/ : une telle position apparaît alors contradictoire avec le développement initial, puisque la structure interne du « *source-path-goal-schema* » implique des relations spatiales, des connexions entre différents points dans l'espace, des changements qui ne peuvent se faire logiquement sans relations directionnelles. Afin d'éclaircir cette ambiguïté, nous proposons la reformulation suivante : les relations entre deux points dans l'espace, et de fait les relations logiques de A vers B, ne sont pas nécessairement ou intrinsèquement *unidirectionnelles*.

I.2.2.4. Synthèse du chapitre 2. :

L'étude des théories cognitives permet d'envisager plus distinctement à partir de la catégorie prototypique [chemin] la /directionnalité/ et les relations intrinsèques qu'elle entretient avec d'autres propriétés spatiales. A cela est liée plus distinctement une dimension *schématique* du chemin qui n'est autre qu'une articulation logique spatiale similaire à la *schématique actantielle* en matière de structuration du récit. A notre connaissance, la première application des théories cognitives la plus aboutie au sein des textes littéraires a été réalisée par Mark Turner dans *The Literary mind*. L'auteur y étudie les notions de schémas spatiaux en proposant des corrélations avec les formes langagières métaphoriques. Concernant plus précisément l'importance des relations directionnelles et des structures de chemin, les œuvres étudiées par Mark Turner sont les suivantes : *The Pilgrim progress* de John Bunyan, *La Divine comédie* de Dante, *A Leg to stand on* d'Oliver Sacks et *The Dark night of the soul* de Saint John of the Cross. Toutefois, ces études restent à nouveau très générales sur le plan structural, dans la mesure où y figure exclusivement le principe directionnel métaphorique dominant des œuvres, et non des applications sémiotiques plus précises au sujet des relations spatiales directionnelles impliquant les notions de chemin et de progression.

Par ailleurs, ce deuxième chapitre permet de pointer un certain nombre de convergences avec l'entreprise sémiotique bakhtinienne, et d'associer ainsi

plus distinctement cette structure élémentaire aux notions d'état initial, d'état intermédiaire et d'état final. Dans la continuité des conjectures proposées dans notre première partie, on peut se demander à nouveau comment se manifesterait une telle articulation *toposyntaxique* élémentaire dans l'œuvre d'André Dhôtel. On se posera alors plus précisément les questions suivantes : dans la *dynamique du processus schématique* étudié, quels peuvent être les modes d'articulation directionnels d'un point à un autre dans l'espace ? Ou encore, quelles relations logiques au-delà de la relation contraire ou contradictoire entre A et B peuvent être décelées ? Ainsi, dans la perspective de l'analyse de l'œuvre d'André Dhôtel, on peut également se demander quels sont les régimes de passage d'un espace à l'autre, ou, pour le dire autrement, comment passe-t-on d'un état à un autre état, et quels seraient ces états au regard de cette *dimension schématique* ? Nous nous proposons de passer à la seconde analyse sémiotique qui clôt ce chapitre afin d'envisager ces nouvelles interrogations et de tester par là-même la validité des hypothèses formulées à nouveau.

I.2.3. Seconde analyse préliminaire : étude d'une configuration spatiale dans l'œuvre de Gabrielle Roy, *La Route d'Altamont*

Le deuxième texte artistique qui nous servira de lieu privilégié d'exploration pour notre entreprise sémiotique structurale provient du roman de Gabrielle Roy, *La Route d'Altamont* (1966), composé de quatre récits

imbriqués les uns dans les autres : *Ma Grand-mère toute puissante*, *Le Vieillard et l'enfant*, *Le Déménagement* et *La Route d'Altamont*. C'est bien entendu le dernier récit éponyme du roman que nous nous proposons de confronter à nos nouvelles conjectures issues de notre critique des théories cognitivistes.

Pour mener à bien cette deuxième analyse préliminaire, qui se présente également, rappelons-le, comme une étape dans la construction de notre modélisation théorique, nous préserverons la démarche entreprise dans le premier chapitre, laquelle nous a mené en effet à un rendement scientifique satisfaisant en dégageant plusieurs aspects d'un même ensemble sémiotique, d'un même tout de signification. Il apparaît en effet que l'analyse sémantique des fragments et des catégorisations successives permet progressivement de comprendre les modes de signifiante, de cohérence et d'existence des configurations spatiales axées autour d'une catégorie topographique telle que la [route]. Nous ne pouvons par conséquent échapper à quelques redondances méthodologiques nécessaires à l'élaboration progressive de notre objet.

Récapitulons à présent les enjeux de cette nouvelle étude. Nous essaierons donc de déterminer l'intensité signifiante des propriétés spatiales investies dans le processus narratif, ce que nous avons brièvement esquissé dans notre première analyse, et leurs interrelations avec les propriétés liées à la /directionnalité/ au sein de la logique narrative. En d'autres termes, nous nous

proposons ici de comprendre véritablement en quoi le texte de Gabrielle Roy peut-être fonction d'une schématique spatiale et directionnelle plus élémentaire qui trouverait un corrélat structurel avec les éléments topographiques de ce que nous avons appelé le *continuum spatial perceptible*, correspondant au niveau discursif superficiel. Par conséquent, on tentera donc, autant que faire se peut, de valider certaines hypothèses formulées ci-dessus et de retenir à nouveau, d'une certaine manière, quelques figures élémentaires et quelques phénomènes génériques que l'on cherchera à réinvestir par la suite en vue de l'étude approfondie de l'œuvre d'André Dhôtel. Une précision s'impose avant de passer à l'analyse : la séquence étudiée étant plus longue que celle proposée chez Yacine, nous proposons un plan qui est fonction de trois fragments textuels majeurs que nous introduirons progressivement au fil des parties afin de mesurer le plus justement possible, espérons-le, la complexité sémiotique inhérente à l'œuvre de Gabrielle Roy.

1.2.3.1. Isotopie topographique et dispositif spatial initial :

Nous faisons apparaître ci-dessous le premier fragment :

Fragment numéro 1 :

- a) Un jour que par un beau temps de soleil nous voyagions à travers la plaine, ma mère et moi qui conduisais la petite auto, et que nous avions vu depuis des heures déjà défilé sous nos yeux un peu lassés les

horizons toujours plats, j'entendis maman près de moi se plaindre avec douceur :

– Dans toute cette plaine immense, comment se fait-il, Christine, que Dieu n'a pas songé à mettre au moins quelques petites collines ?

De celles où elle était née dans la vieille province de Québec, elle nous avait depuis ces dernières années beaucoup parlé : une sévère montagnette, des pics, des « crans » prolongés par des épicéas, une troupe presque hostile qui gardait le petit pays pauvre. Rien là à tant regretter. Pourtant de ce paysage laissé en arrière à l'origine de notre famille, il fut grandement question toujours, comme si persistait entre nous et les collines abandonnées une sorte de relation mystérieuse, troublante, jamais tirée au clair... Tout ce que j'en savais était peu de chose : un jour, grand-père avait aperçu en imagination – à cause des collines fermées peut-être ? – une immense plaine ouverte ; sur-le-champ il avait été prêt à partir ; tel il était. Grand-mère, elle, aussi stable que ses collines, avait longtemps résisté. En fin de compte elle avait été vaincue. C'est presque toujours, dans une famille, le rêveur qui l'emporte. Voilà donc ce que je comprenais au sujet des collines perdues. (117-118)

- b) Et ce jour-ci encore, sans savoir qu'ainsi je peinais maman, je lui dis :
- Allons vieille mère, tes collines étaient comme toutes les collines. C'est ton imagination qui a brodé sur tes souvenirs d'enfance et te les présente aujourd'hui si attirantes. Les reverrais-tu que tu serais déçue.
- Imagine-toi, dit maman, que tout soit tout à coup bouleversé ; l'on verrait des éboulis, une masse de rocs chauves, d'autres recouverts d'un peu de mousse ; ensuite viendraient de petites collines boisées, et leurs replis seraient bien ce qu'il y a de plus curieux au monde. On avance, Christine, pour découvrir ce qu'il peut y avoir entre elles ; mais, de nouveau, les escarpements s'entrouvrent ; on est contraint d'explorer un autre repli ; on est toujours en haleine. (118)
- c) Moi j'aimais passionnément nos plaines ouvertes ; je ne pensais pas avoir de patience pour ces petits pays fermés qui nous tirent en avant de ruse en ruse. Cette absence de secret, c'était sans doute ce qui me ravissait le plus dans la plaine, ce noble visage à découvert ou, si l'on veut, tout l'infini en lui reflété, lui-même plus secret que tout autre.
- Ah, tu ne comprends pas, fit maman. C'est la hauteur inattendue, quand on l'atteint, qui justement donne du prix à tout le reste. [...]
- Au fond, elle était bien trop vivante encore, trop amoureuse de la vie, pour préférer le temps fixé dans la mémoire à celui qui s'en va justement

s'y perdre comme un affluent dans la mer. Elle convint avec moi que la couleur uniformément dorée des pailles rasées, que l'uniforme gris bleu du ciel composaient une grave beauté. Mais quel beau temps pour voyager ! me dit-elle.

– cela manque d'arbres, toutefois, par ici, et d'eau. Dans mes petites collines, Christine, les essences emmêlées, les peupliers-trembles, les bouleaux, les érables de montagne [...] les hêtres aussi flambaient de couleur. En bas, d'anse en anse, se déroulait, en captant les couleurs, notre petite rivière Assomption. (118-119)

On remarque tout d'abord, à titre comparatif, que ce premier fragment présente des marqueurs topographiques moins variés que ceux que nous avons pu répertorier chez Yacine, mais comporte toutefois plusieurs catégories qui s'articulent autour d'une relation d'opposition élémentaire. Autrement dit, les marqueurs sont certes moins nuancés mais d'autant plus récurrents. La redondance sémantique de la classe topographique apparaît de fait déterminante dans notre analyse, dans la mesure où la récurrence des marqueurs spatiaux permet d'actualiser de manière systématique et continue le sème générique /spatialité/ et d'appréhender de manière progressive, à travers cette omniprésence, un dispositif spatial cohérent au sein duquel apparaît un certain nombre de relations de signification.

Comme nous l'avons exposé à travers l'analyse de l'extrait de l'œuvre de Kateb Yacine, la première étape de l'analyse consiste donc à regrouper les sèmes spatiaux qui constituent l'isotopie topographique, actualisant de manière continue le sème générique /spatialité/. Apparaissent ainsi deux ensembles sémantiques en relation d'opposition contradictoire : [plaine] vs

[colline]. D'un côté, on distingue en effet les sémèmes 'plaine' ; 'horizons toujours plat' ; 'plaine immense' ; 'plaines ouvertes' ; 'immense plaine ouverte' ; de l'autre, on relève 'petite colline' ; 'sévère montagnette' ; 'collines fermées' ; 'ces petits pays fermés'. Nous pouvons détailler ces relations au moyen du tableau suivant, où apparaît précisément le contenu sémique des catégories sémantiques principales ainsi relevées :

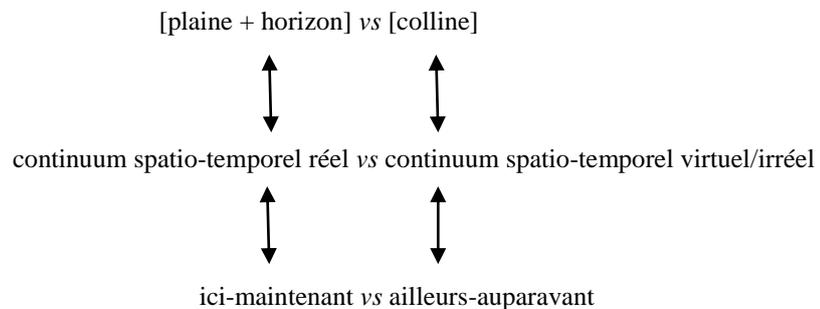
	Isotopie topographique
Sémèmes	Sèmes spatiaux
'plaines immenses'	/horizontalité/ + /vaste/ + /étendu/
'immense plaine ouverte'	/ouvert/ + /plat/ + /bas/ + /absence limite/
'horizon toujours plat'	/horizontalité/ + /perspectivité/ + /plat/ + /loin/
'sévère montagnette'	/verticalité/ + /haut/
'collines fermées'	/verticalité/ + /haut/ + /fermé/ + /limite/
'petite colline'	/petit/
'petits pays fermés'	/fermé/ + /petit/ + /limite/

Deux commentaires succincts peuvent être apportés en complément du tableau obtenu : d'une part, le trait /fermé/ relatif à 'colline' semble relever de l'afférence, puisque cette catégorie topographique possède strictement de manière inhérente les traits /verticalité/ + /haut/ ; d'autre part, on ajoutera que les traits /haut/ et /bas/ se situent sur le même axe /verticalité/. Nous

récapitulons ci-dessous les oppositions sémiques élémentaires suivantes relatives aux deux catégories dites englobantes :

‘colline’ vs {‘plaine’ + ‘horizon’}
 /verticalité/ vs /horizontalité/
 /fermé/ vs /ouvert/
 /petit/ vs /vaste/
 /haut/ vs /bas/
 /limite/ vs /absence limite/

Le premier élément théorique que l’on peut poser dès lors, avant d’approfondir l’analyse sémantique de ce premier fragment textuel, est la distinction élémentaire entre un *dispositif topographique référentiel réel*, c’est-à-dire le *continuum spatial* dans lequel évoluent les deux actant-sujets, constitué de la catégorie englobante et dominante [plaine] impliquant principalement les valeurs déictiques d’un *ici-maintenant*, et un *dispositif topographique référentiel virtuel* évoqué par les actant-sujets, composé de la catégorie englobante [colline] et renvoyant de fait à une valeur déictique d’un *ailleurs-auparavant*. Soit les relations suivantes synthétisées ci-dessous :



Une précision peut être apportée au sujet de la relation source entre les deux dispositifs spatiaux : sur le plan de la narration, c'est la position initiale de l'observateur et actant-sujet « Mère » qui semble déclencher l'évocation d'un dispositif topographique second, potentiel. En d'autres termes, c'est la relation contradictoire entre le *sujet-observateur* se projetant en avant et l'espace parcouru, traversé, dépourvu de limites, ouvrant pour ainsi dire le champ directionnel du *possible*, qui semble permettre l'irruption spontanée d'un espace *phantasmé*. Ces considérations restent bien sûr pour le moment à l'état de suppositions et demanderont à être appréciées ultérieurement, à travers l'examen des deux autres fragments. Toutefois, à partir de ce premier bilan sommaire, nous nous proposons de dégager dès maintenant deux structures intentionnelles contraires que nous reprendrons au fil de l'analyse :

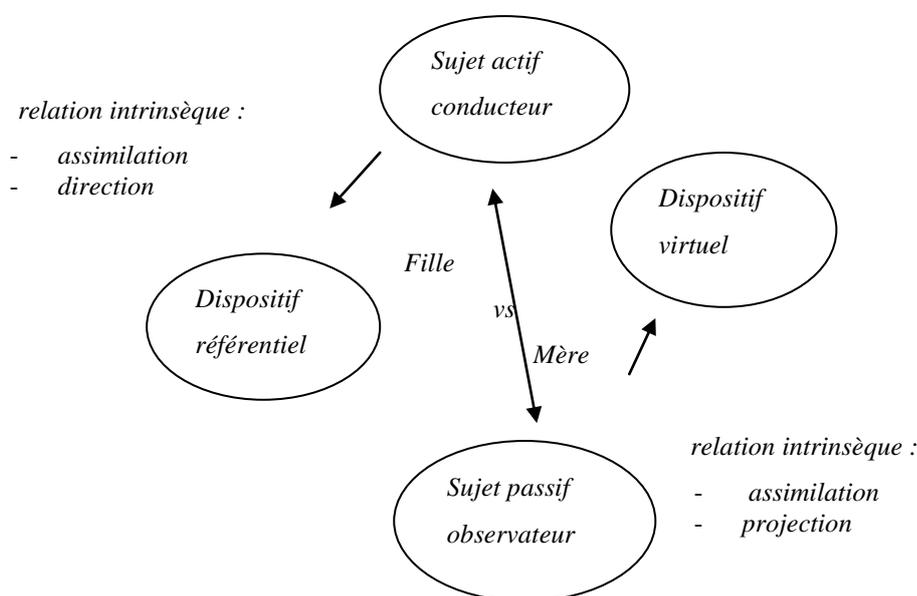
1) la première associerait l'actant-sujet Mère à un point de visée focal dans le champ spatial du lointain, soit les relations regroupées dans le tableau suivant :

Sujet-observateur	Espace source	Espace médian	Espace visé
La Mère	La plaine	L'horizon	Les collines
Nature	Réel/référentiel	Réel/champ directionnel	Virtuel/potentiel/irréel
Effet	Non attractif	Non attractif	Attractif

2) la seconde associerait l'actant-sujet Christine à un espace perspectif sans visée particulière, soit les relations suivantes regroupées dans le tableau ci-dessous :

Sujet-directeur	Espace source	Espace médian	Espace non visé
Christine	La plaine	L'horizon	Les collines
Processus	Réel/référentiel	Réel/champ directionnel	Virtuel/potentiel/irréel
Effet	Attractif	Attractif	Répulsif

Afin de nuancer ces premiers commentaires, nous nous proposons à présent de réaffirmer les relations intrinsèques entre les actant-sujets et les dispositifs topographiques ainsi répertoriés. Ceci peut être brièvement schématisé comme suit, afin de poser une seconde base en vue de l'analyse plus précise des relations directionnelles ultérieures :

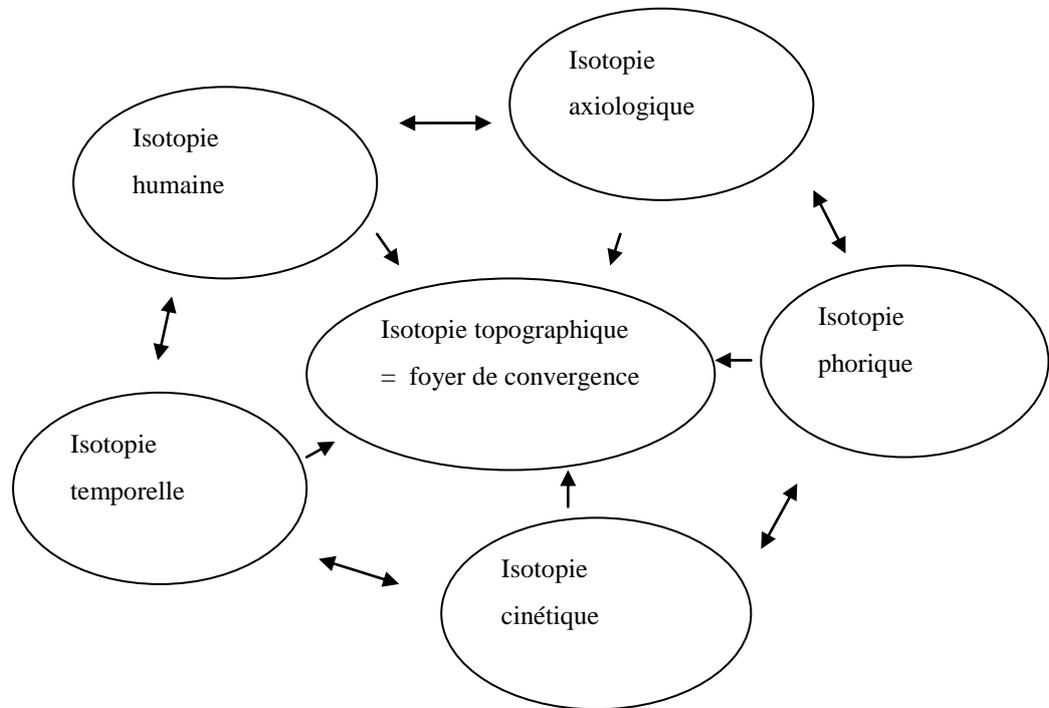


Le schéma proposé ci-dessus, qui réunit deux dimensions fondamentales du texte, //humanité// vs //spatialité//, fait donc apparaître plusieurs relations

intenses, de façon assez élémentaire, et tend à unir de manière unilatérale les actant-sujets et leur espace de prédilection. Nous nous proposons maintenant d'étoffer ces premières remarques en complétant au préalable le tableau initial à l'aide de la représentation graphique et du tableau suivant où figurent plus clairement les isotopies concomitantes à l'isotopie topographique, et les relations de signification qu'elles semblent entretenir entre elles. Soit les applications détaillées dans le tableau récapitulatif :

Sémèmes		Isotopie topographique	Isotopie temporelle	Isotopie cinétique	Isotopie axiologique	Isotopie phorique
'Mère'	'colline'	/fermé/ /limite/				
	'aussi stable que ces collines'	/verticalité/		/statisme/		
	'longtemps résisté' 'elle avait été vaincue'				/mort/	
	'la hauteur que l'on atteint'	/verticalité/		/dynamisme/	/évaluation positive/	/euphorie/
	'passé' 'laissé en arrière'	/loin/ /derrière/	/fini/			
'plaine' 'grave beauté'	/horizontalité/ /ouvert/			/évaluation positive/		
'trop vivante encore'				/vie/		
'Christine'	'colline' 'pays qui nous tire en avant'	/devant/	/fini/	/dynamisme/	/évaluation négative/	/dysphorie/
	'plaine'	/ouvert/ /horizontalité/ /absence limite/	/infini/			
	'aimer l'absence de secret'				/évaluation positive/	/euphorie/
	'ravissait' 'noble visage'				/évaluation positive/	/euphorie/
	'présent'		/infini/			
	'voyager'			/dynamisme/		

A partir des données exposées ci-dessus, on peut proposer l'organisation logique du système isotopique générique :



Une remarque annexe s'impose pour compléter le dispositif *hétérarchique* qui intègre l'espace au cœur des relations de signification. Il semble bien que l'isotopie topographique se trouve au centre de l'organisation textuelle, faisant converger entre elles les isotopies concomitantes.⁹⁵ Expliquons-nous à ce sujet : au niveau de l'organisation textuelle, c'est bien l'isotopie spatiale, par la récurrence des sémèmes topographiques, qui semble prépondérante dans le procès de signification et qui solidarise par là-même les relations isotopiques.

⁹⁵ Cf. A. Hénault, *Les Enjeux de la sémiotique*, pp. 95, 102.

En outre, nous n'avons pas fait apparaître dans le tableau, par commodité, un certain nombre d'indices textuels appartenant à d'autres isotopies concomitantes à l'isotopie topographique, que nous détaillons en complément ci-dessous. Premièrement, si l'on s'intéresse à l'isotopie matérielle, on voit bien que le sémème 'plaine' n'implique pratiquement aucun indice textuel renvoyant à des éléments naturels, 'paille dorée' et 'cela manque d'eau et d'arbres', contrairement au sémème 'colline' qui implique les éléments 'arbres' {'érables', 'hêtres'; 'arbustes'}, 'replis' et 'rivière'; deuxièmement, on remarque également la corrélation existant entre l'isotopie lumineuse et l'isotopie topographique : en effet, sont reliés à 'colline' les sémèmes 'jamais tirés au clair', 'mystère', actualisant les sèmes /sombre/ ou /obscurité/ ; à l'opposé, sont reliés à 'plaine' les sémèmes 'un jour que par un beau temps de soleil' ; 'noble visage découvert' ; 'l'infini reflété', actualisant les sèmes /clarté/ et /luminosité/. Soit, pour synthétiser, les distinctions sémiologiques complémentaires suivantes :

'plaine' vs 'colline'
 /vide/ vs /plein/
 /luminosité/ vs /obscurité/

Revenons à présent sur les implications phoriques initiales propres aux actant-sujets et motivées par l'entour spatial référentiel. Ainsi, dans un premier temps, on observe une tendance dysphorique commune aux deux actant-sujets, d'après le segment a) : « nos regards quelque peu lassés par les horizons toujours plat ». Soit les relations suivantes :

Situation initiale : actant-sujets Mère + Christine

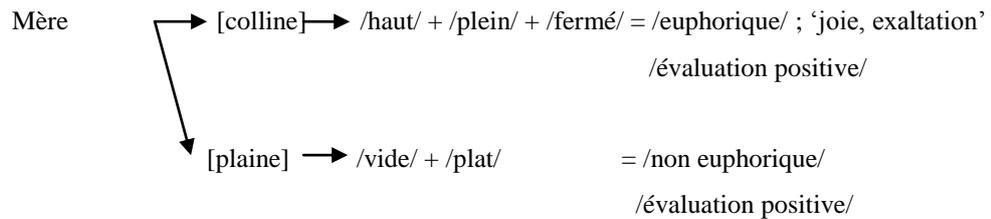


Dispositif topographique : [plaine + horizon]

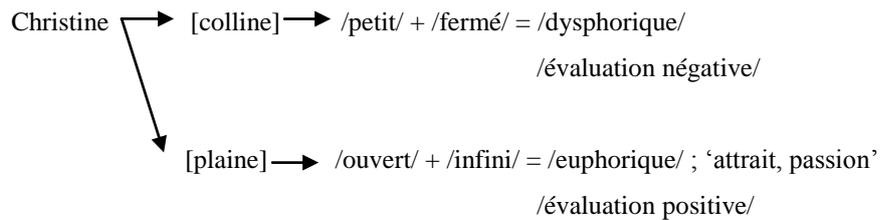


/plat/ + /vide/ = /dysphorique/ ; 'ennui', 'lassitude'
/évaluation négative/ - faible intensité ('quelque peu')

On observe ensuite une variation des catégorisations phoriques, avec notamment la dissociation du regard perceptif des deux sujets :



vs



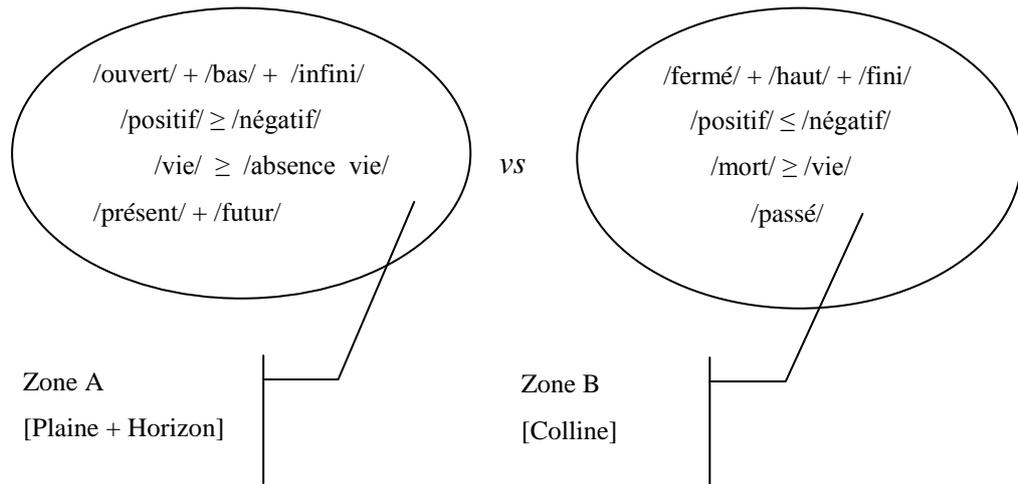
Quel commentaire complémentaire peut-on faire, par conséquent, à ce stade de l'étude textuelle à partir des premières données de sens catégorisées ci-dessus ? En premier lieu, on remarque très simplement la corrélation entre les traits spatiaux des catégories topographiques et les indices temporels. En ce sens, les

multiples traits spatiaux actualisés de manière continue et systématique peuvent être justement considérés comme des *propriétés intensives et actives*. Autrement dit, on peut établir la relation d'implication logique entre le /fermé/ et le /fini/, c'est-à-dire sur le plan topographique entre la catégorie [colline] et la catégorie temporelle [passé] ; de même, ce qui relève de l'/ouvert/ se range du côté de /l'infini/, soit le lien entre la catégorie spatiale [plaine] et la catégorie temporelle [présent].

En second lieu, il convient d'engager ici une première réflexion sur le plan axiologique, que nous espérons pouvoir approfondir par la suite. Il semble que la catégorie [plaine] tende à être associée à la valeur [vie] : en effet, d'après les différents indices textuels, la plaine est l'espace de prédilection de Christine, actant-sujet ayant manifestement grandi et évolué au sein de cet entour spatial, et caractérise ainsi la jeunesse. D'après le segment c), cet espace semble par ailleurs affecter l'actant-sujet Mère : « au fond, *elle* était bien *trop vivante encore, trop amoureuse de la vie*, pour préférer le *temps fixé dans la mémoire* à celui qui s'en va justement s'y perdre comme un affluent dans la mer. [nous soulignons] » On note déjà à ce stade une première ambiguïté : la plaine est de manière simultanée un espace manquant d'éléments naturels associés symboliquement à la [vie], permettant de faire apparaître la valeur [absence vie]. Enfin, la catégorie [plaine] bénéficie plus largement d'une /évaluation positive/ à travers l'étude des catégorisations phoriques définitives. En résumé, il conviendra de dire ici que le rapport axiologique dans la zone {A} tend à basculer du côté des valeurs [vie] + [positivité].

A l'opposé, la catégorie [colline] serait dès lors plutôt associée à la valeur [mort], si l'on se reporte à l'expression « Grand-mère avait été vaincue et « aussi stable que ses collines », actualisant les sèmes /statisme/ et /mort/. De manière identique à ce que nous avons précisé au sujet de la catégorie [plaine], si l'on examine l'isotopie matérielle, la [colline] est de manière concomitante un espace incluant des éléments naturels renvoyant symboliquement à la valeur [vie] ('arbre' + 'eau'). On relève également la faible présence de propriétés dynamiques à travers les sémèmes 'la hauteur que l'on atteint'. Brièvement, le rapport axiologique dans la zone {B} tend à pencher du côté des valeurs [non vie] + [négativité]. On pourrait dire dès maintenant que tout se passe comme si la valeur [vie] était contenue ou retenue dans la valeur [mort], et qu'il existait des zones topologiques respectives les caractérisant.

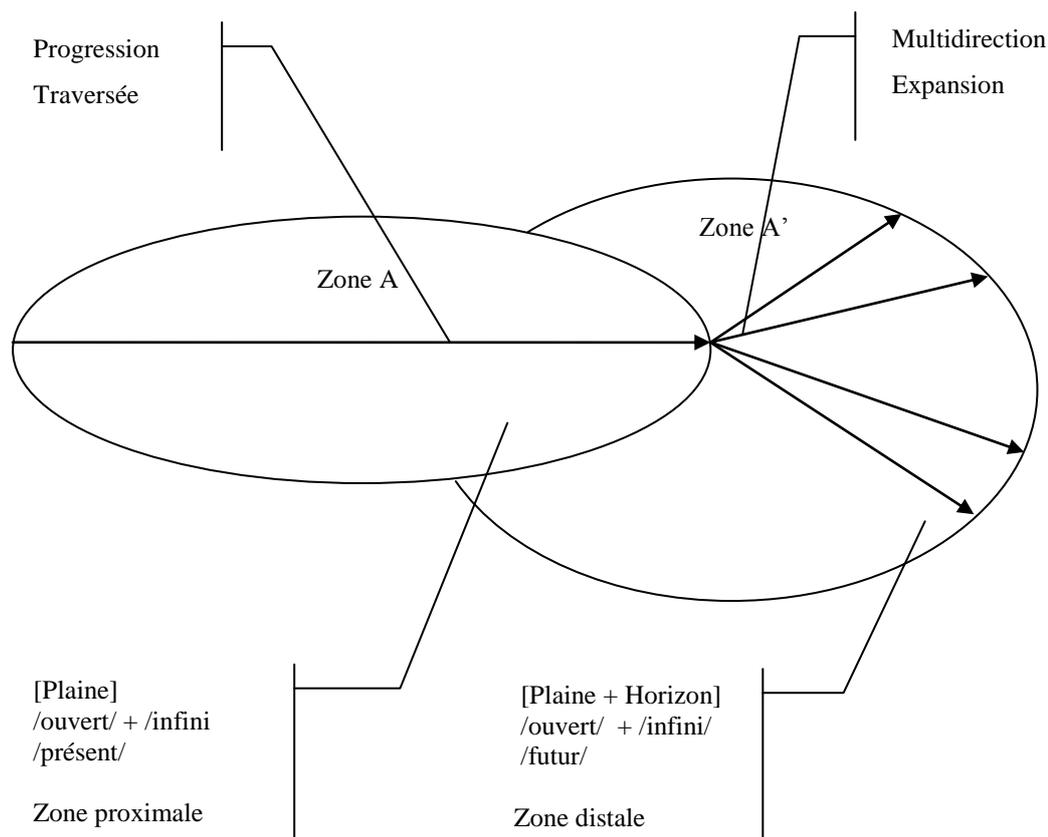
La réflexion que l'on peut entreprendre dès lors concerne finalement la dimension multiple de la spatialité chez Gabrielle Roy. Si l'on reprend les notions proposées lors de la première partie, on peut alors faire apparaître deux zones topologiques contraires où se trouvent concentrés, voire densifiés, les traits spatiaux dominants les plus actifs et les propriétés abstraites corrélées :



En ce sens, on trouve ici deux dimensions spatiales complémentaires d'après les éléments textuels : d'une part des zones spatiales où tendent à se localiser des valeurs axiologiques et temporelles, et d'autre part des propriétés spatiales actives et intensives les caractérisant.

I.2.3.1.1. Configuration topologique :

D'après ces données de sens, si l'on s'intéresse plus précisément à la configuration topologique obtenue dans une perspective syntagmatique, on obtient finalement la disposition suivante où apparaît en premier lieu un phénomène extensif d'une zone {A} dite *proximale* vers une zone {A'} dite *distale*, ou, pour le reformuler de manière plus rigoureuse, une expansion progressive d'une zone valorisée tendant vers l'infini :



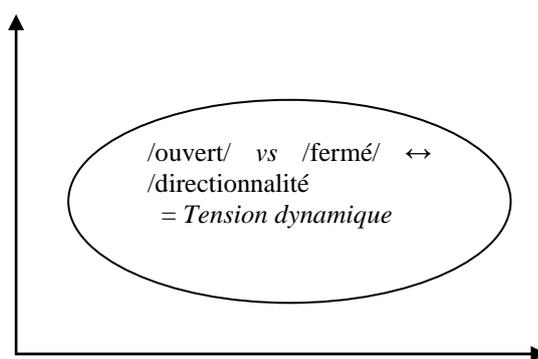
La question qui se pose à présent concerne la localisation de la zone {B} catégorisée plus haut : en effet, on peut se demander si la zone {A'} en devenir permet d'inclure précisément la zone {B} potentielle. Notre réflexion est ici motivée par l'ambiguïté résidant dans l'indice textuel suivant : « je (Christine) ne pensais pas avoir de patience pour *ces petits pays fermés qui nous tirent en avant de ruse en ruse* [nous soulignons] ». Expliquons-nous plus précisément : d'après le tableau analytique construit plus haut, la zone {B} évoquée en premier lieu par la Mère semble déjà à ce stade se situer à la fois dans l'*ailleurs-auparavant* (« collines laissées en arrière ») et non loin de l'*ici-maintenant* en devenir. En conséquence, on pourrait d'ores et déjà proposer à partir de l'observation de cette première séquence une logique syntaxique liée à la spatialité qui dépendrait des

relations premières entre ces zones valorisées et des oppositions fondamentales entre l’/ouvert/ et le /fermé/, le /haut/ et le /bas/ pour ne citer qu’elles. Le premier phénomène observé semble alors dépendre d’une logique interne reposant sur un principe dynamique de la spatialité, dont on pourrait déjà formuler les règles mécaniques génériques.

I.2.3.1.2. Dynamique directionnelle initiale :

Autrement dit, on proposera ci-dessous l’articulation liée à la schématique directionnelle dynamique, laquelle dépendrait d’une force tensile et régulatrice de la propriété /ouvert/ corrélée à la propriété /fermé/. Soit la représentation graphique suivante :

Présent - Avenir - Passé



plaine/exploration → horizon/multidirection → colline/progression

Enfin, au regard de ce que nous venons d’exposer à propos des zones valorisées, on peut dès à présent reprendre une des conjectures exposées lors de

la première étude : il est en effet possible d'envisager une dimension modélisante de l'espace, antérieure et complémentaire au *continuum spatial*, ou plutôt une dimension dépendant du dispositif topographique se comportant comme un espace gravitationnel et attractif où viendraient se fixer des valeurs diverses, axiologiques et temporelles. Nous y reviendrons dans notre deuxième étude. Nous nous proposons pour l'heure de passer à l'analyse de la deuxième séquence afin d'étayer notre discours et d'approfondir nos premières observations.

I.2.3.2. Catégorie [Route] et débrayage spatio-temporel :

Le deuxième fragment introduit s'inscrit dans la continuité du précédent et permet d'affirmer plus précisément le degré de signifiante du caractère directionnel au sein de la logique narrative de l'œuvre de Gabrielle Roy. Nous avons également découpé le texte pour le bien de l'analyse, soit l'extrait segmenté suivant :

Fragment numéro 2 :

- a) Nous arrivions alors à un croisement de routes, et je pensai à autre chose, je réfléchis un moment ou peut-être, au contraire, n'ai-je pas du tout réfléchi. Aujourd'hui encore, sur cette journée s'étend comme une légère brume, et je suis toujours incapable de revoir clairement ce qui nous arriva lorsque j'atteignis cet embranchement solitaire. (119)

- b) Connaissez-vous les petites routes rectilignes, inflexibles, qui sillonnent la Prairie canadienne et en font un immense quadrillage au-dessus duquel le ciel pensif a l'air de méditer depuis longtemps quelle pièce du jeu il déplacera, si jamais il se décide. On peut s'y perdre, on s'y perd souvent. Ce que j'avais devant moi, c'étaient, à la fois se rejoignant et se quittant, étendues à plat dans les herbes comme les bras d'une croix démesurée, deux petites routes de terre absolument identiques, taciturnes, sans indication, taciturnes autant que le ciel, autant que la campagne silencieuse tout autour qui ne recueillait que le bruissement des herbes et, de temps à autre, le trille lointain d'un oiseau invisible. (120-121).
- c) Avais-je complètement oublié les indications données au départ par mon oncle : tourner à gauche, puis à droite, puis à gauche. Je vous le dis, ces routes composent comme une sorte de vaste jeu troublant et, si on s'y trompe une seule fois, l'erreur va ensuite se multipliant à l'infini. Mais peut-être était-ce cela même que je souhaitais. A cet embranchement solitaire, est-ce que je ne fus pas fascinée au point de ne plus vouloir rien décider par moi-même – les routes inconnues m'ayant toujours attirée [...] Je m'engageai, je pense, au hasard – pourtant est-ce le hasard qui fit ce jour-là des choses si prodigieuses ? – je m'engageai dans celle des deux routes qui me parut la plus complètement étrangère. Cependant les deux me l'étaient, au fond. Se peut-il que l'une, pourtant si pareille à l'autre, m'eût fait comme une sorte de signe intelligible ? (121)
- d) Nous n'avions pas été plus d'un quart d'heure à filer sur cette petite route étroite, toujours à plat dans les champs, qu'elle se croisa avec une autre de ses pareilles venant du lointain. De nouveau, il me semble, je refusai de choisir, me laissai guider par le caprice ou l'intuition, ceci en tout cas auquel nous préférons parfois nous en remettre plutôt qu'à notre seul jugement. (122)
- e) Maintenant nous étions égarées, aucun doute là-dessus. Dès lors, en rebroussant chemin eussé-je seulement pu refaire mon trajet capricieux ? [...] Autant donc continuer en avant. C'est ce que je fis, animée, je pense, d'un secret délice à nous voir perdues en cette immense plaine sans cachette pourtant. (122)
- f) Ces petites routes que j'avais prises pour gagner du temps et rejoindre la nationale par raccourci, ces petites routes au fond du pays, nous les appelions : routes de sections, et nulles ne semblaient comme elles mener

plus loin et nulle part. De ces petites routes coupant les arrière-pays en mille carrés, au loin en des solitudes inimaginables, de ces petites routes pleines d'ennui, aujourd'hui encore je m'ennuie. Je revois, sous le ciel énigmatique, leur rencontre silencieuse ; tout juste le vent jouant avec elles leur enlève-t-il un peu de terre qu'il fait tourner en lasso ; je me rappelle leur accolade muette, leur étonnement à se rencontrer, à repartir déjà et vers quel but ? car d'où elles viennent ; où elles vont, jamais elles n'en disent mot. Quand j'étais jeune, il me paraissait qu'elles n'existaient pour aucunes fins pratiques, seulement pour l'exaltation étrange de l'âme à jouer avec elles quelque jeu puéril et fascinant. (122)

- g) Donc, je continuai au hasard. Il me fallait bien au reste : à qui dans ce pays enseveli demander notre route ? Depuis plus d'une heure nous n'y avions même pas vu, perdu dans l'éloignement, quelque toit de grange. Il n'y avait même pas l'électricité à travers cette contrée sauvage. Je fus heureuse un instant comme rarement je l'ai été dans ma vie. (122-123)
- h) A quoi tenait ce bonheur ? Je n'en sais trop rien encore. Sans doute s'agissait-il de confiance, de confiance illimitée en un avenir lui-même illimité. Alors que ma mère pour ses joies devait retourner au passé, les miennes étaient toutes en avant, presque toutes intactes encore, et n'est-il pas merveilleux cet instant où tout ce qu'il y a à prendre en cette vie apparaît intact à l'horizon, à travers les charmes et les sortilèges de l'inconnu ? (123)

I.2.3.2.1. Déclinaison spatiale de la [Route] : déviation et dispersion

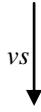
Le premier aspect que l'on observe sur le plan textuel est l'introduction du sémème 'route' nuancé de fait l'isotopie topographique. La catégorie 'route' était en effet jusque-là non lexicalisée, bien que l'expression « voyager à travers la plaine » [fragment 1, segment a)] la présupposât d'une certaine façon, ce que confirme d'ailleurs le segment d) avec « ces petites routes que

j'avais prises pour gagner du temps ». On trouve dès lors la catégorie 'route' au sein d'un ensemble hétérogène contenant les catégories sémantiques suivantes : {'croisement de routes' ; 'embranchement' ; 'petites routes rectilignes' ; 'deux petites routes'}. Très simplement, soulignons que se trouve soudainement actualisé, de manière plus affirmée et condensée dans les fragments textuels, le sème inhérent /caractère directionnel/ ou /directionnalité/.

Avant de passer à la suite de l'analyse des isotopies interreliées et investies à travers les autres fragments, revenons un instant sur le marqueur dominant et récurrent au sein de l'isotopie topographique correspondant à la catégorie [route]. Brièvement, à la suite de ce que nous avons vu chez les cognitivistes, nous pouvons noter ici le caractère particulièrement extensif de la catégorie [route], à partir de l'introduction de la catégorie [embranchement]. Pour étayer ces premières remarques, on peut dire plus précisément qu'il existe une forte déclinaison spatiale de la catégorie [route], laquelle se déploie de manière exponentielle de la zone {A} vers la zone {A'} au regard du dispositif spatial général, puis de manière réductionnelle compte tenu du parcours spatial des actant-sujets de la zone {A'} vers une nouvelle zone nommée {A''}. Nous y reviendrons. La contradiction imminente *exponentielle-réductionnelle* repose effectivement sur la coexistence sur le plan sémantique des marqueurs 'vaste réseau' ; 'quadrillage' et 'deux petites routes' ; 'une route'. On obtient alors les relations suivantes qui rendent compte de cet effet, de manière plus synthétique, et des déclinaisons spatiales suivantes :

{Vaste réseau ; petites routes infinies ; quadrillage}

= catégories directionnelles *englobant, déclinant* ↔ /ouvert/ + /vaste/ + /caractère multiple/



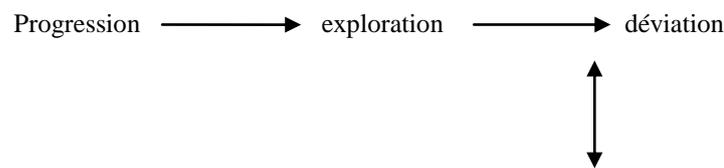
{Déviation n°1 → une route → Déviation n°2 → une route}

= catégories directionnelles *englobées, déclinées* ↔ /ouvert/ + /étroit/ + /caractère unique/

Toutefois, nous le verrons par la suite, ces remarques préliminaires demanderont à être réévaluées et reconsidérées : nous reprendrons en effet, après les quelques précisions préalables et nécessaires qui suivent, les contrariétés imminentes et intrinsèques à ces premiers éléments catégorisés en confrontant les diverses isotopies concomitantes manifestées à nouveau.

Revenons tout d'abord au segment a), à partir duquel on peut compléter le dispositif topographique initial. Jusqu'alors, nous l'avons brièvement mentionné, la progression des actant-sujets se réalisait de manière unidirectionnelle vers l'horizon ouvert, semble-t-il, sur une infinité de directions. L'introduction subite des sémèmes spatiaux tels que 'embranchement' et 'carrefour' vient donc réduire les directions potentielles et simplifier en quelque sorte une forme d'équation différentielle. Plus précisément, on peut noter que le champ spatial constitué par la [plaine] et l'[horizon] subit parallèlement une modification de son expansion initiale. Du même coup, la progression réalisée par les actant-sujets de la zone {A} vers la zone {A'} se trouve modifiée puisque le carrefour opère comme une rupture dans la dynamique syntagmatique du continuum spatial, le parcours initial

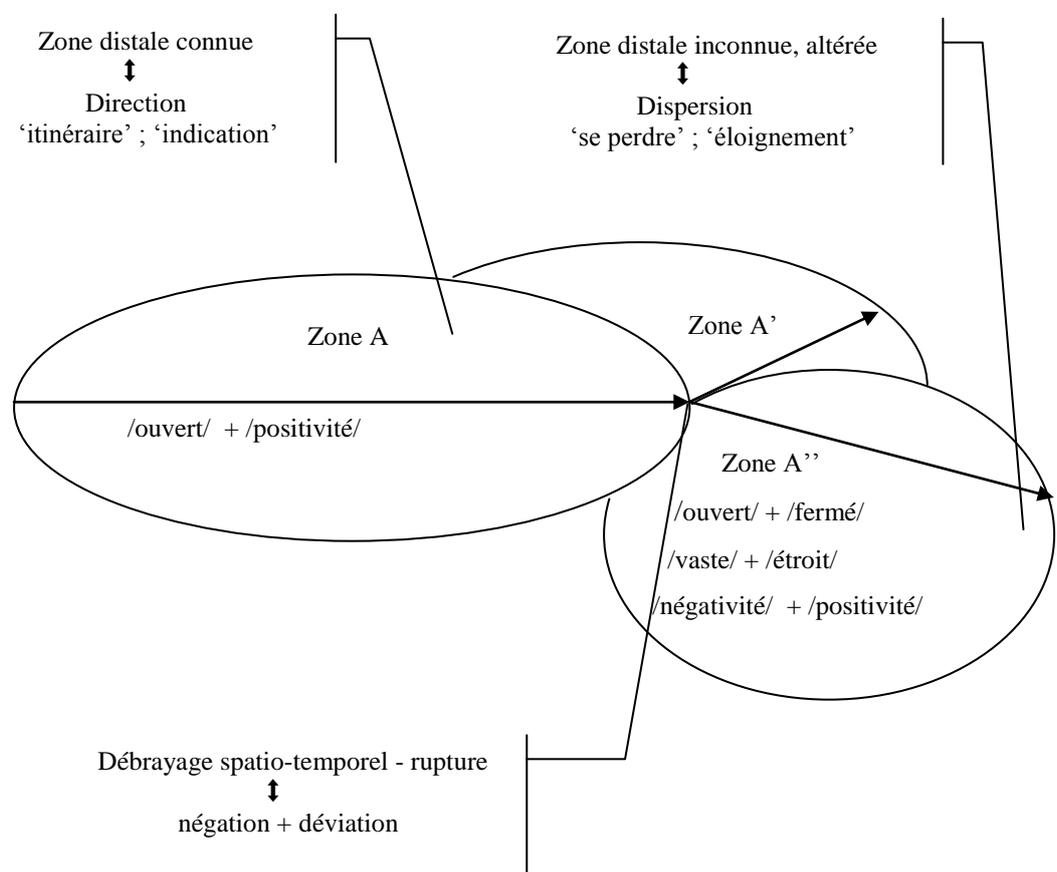
s'orientant en conséquence vers une zone différenciée. On peut avancer l'idée selon laquelle se réalise ici un débrayage spatio-temporel dont nous étudierons ci-après les conséquences sur le plan narratif. Nous faisons donc apparaître brièvement ci-dessous les phases successives fonction du caractère directionnel :



*Négation = réduction directionnelle
vs infinité de directions*

On note à ce stade toute l'importance, sur le plan syntagmatique, de la propriété /négativité/ qui entre en interrelation avec le processus directionnel engagé. Plus exactement, on peut dire que la négation d'une direction possible, d'un itinéraire, et donc d'une zone première en expansion, se présente comme la condition même de la continuité du processus dynamique de progression. Nous pouvons alors proposer les remarques suivantes : la /négativité/ se trouve corrélée à d'autres catégories sémiques telles que /petit/ et /étroit/, actualisée par 'petite route étroite', et d'une certaine manière /fermé/, sème que l'on peut justement déduire ici par le jeu de réduction et de négation des directions. Enfin, on note la présence récurrente de la propriété /obscurité/, actualisée doublement à travers les expressions « je suis toujours incapable de revoir *clairement* ce qui nous arriva lorsque *j'atteignis cet embranchement solitaire* » et « il n'y avait même pas *l'électricité*. [nous soulignons] ».

Dans ces conditions, il semble bien que des propriétés spatiales et lumineuses caractérisant la zone {B} mise à jour plus haut – pour rappel, [colline] = /fermé/, /petit/, /fini/, /passé/, /obscurité/ – soient présentes dès à présent à l’intérieur de la zone {A-A’} modifiée. En d’autres termes, on peut avancer l’idée selon laquelle la zone {B} est en devenir et émerge progressivement à partir de la zone {A-A’}, dans un rapport de *continuité transformative*, motivé par la catégorie [route] impliquant fortement la propriété /caractère directionnel/. Nous noterons pour le moment cette zone {A’’}, laquelle peut être envisagée comme une zone distale altérée où apparaît un certain nombre de contrariétés et d’ambiguïtés. Nous y reviendrons dans la sous-partie suivante. Soit la schématisation topologique où apparaissent les propriétés décisives et le processus directionnel engagé :



Enfin, si l'on revient maintenant aux notions de structures intentionnelles proposées en amont, on voit bien que le point de visée focal est inexistant, ou, en d'autres termes, qu'il n'existe aucunement de visée dans l'espace, ni de localisation. Ce que l'on observe, au contraire, est une sorte d'attraction vers une zone inconnue, soit la prédominance de la structure non-intentionnelle de l'actant-sujet Christine. C'est ici qu'il faut réévaluer la notion même de /directionnalité/ que nous avons justement affirmée à travers nos premières observations. On note tout d'abord les oppositions élémentaires suivantes au sein de l'isotopie cinétique à partir des expressions lexicalisées qui rendent compte du processus de la déviation que nous étendons dès à présent à celui, complémentaire, de la dispersion :⁹⁶

‘(oublier) les indications’ vs ‘s’engager au hasard’
/caractère directionnel/ vs /absence directionnalité/
/connu/ vs /inconnu/

On relève en effet sur le plan sémantique dans l'ensemble des segments les sémèmes suivants : ‘se perdre’ ; ‘inconnu’, ‘contrée sauvage’, ‘erreur’, ‘perdu dans l'éloignement’. Nous proposons le tableau suivant qui regroupe les nouvelles données sémantiques : nous faisons donc apparaître les relations contradictoires établies entre le marqueur ‘route’, impliquant de manière intrinsèque le sème /caractère directionnel/ et les autres marqueurs sémantiques qui y sont systématiquement rattachés actualisant le sème /absence directionnalité/ :

⁹⁶ N.B. : On retrouve le même investissement sémantique dans *Le Mont Damion* d'André Dhôtel.

	Isotopie topographique	Isotopie cinétique
Sémèmes	Sèmes spatiaux	
‘route(s)’ ↓	/caractère directionnel/	/dynamisme
‘venu(es) du lointain’	/caractère directionnel/	/dynamisme/
‘mener plus loin et nulle part’	/absence directionnalité/ /inconnu/ /loin/	/dynamisme/
‘sans indication’	/absence directionnalité/	
‘où elles vont ? jamais elles ne disent mot’	/absence directionnalité/	/dynamisme/
‘se perdre’	/absence directionnalité/	/dynamisme/
‘perdu dans l’éloignement’	/lointain/	/dynamisme/

Pour synthétiser, on observe manifestement, de manière paradoxale, à la fois une neutralisation progressive des propriétés directionnelles à mesure que l’actant-sujet s’avance dans la zone {A’’} déviée et déclinée à partir de la zone {A’}, et une valorisation des traits /étranger/ et /inconnu/.

Ajoutons enfin une remarque complémentaire au sujet du *caractère dynamique* qui prédomine dans ce nouveau fragment. Jusqu’à présent, le /dynamisme/ appartenait strictement à l’isotopie cinétique renvoyant au

mouvement du véhicule des actant-sujets. Ici, nous relevons dès à présent sur le plan sémantique deux ensembles contradictoires : d'une part, préexistent toujours des verbes caractérisant le mouvement des sujets tels que 'j'atteignis' ; d'autre part apparaissent des expressions de mouvement décrivant directement les catégories spatiales, telles que 'routes venant du lointain' et 'menant nulle part'. Émerge en conséquence une sorte de *pluri-dynamisme* ambivalent, faisant à nouveau écho aux doubles structures intentionnelles proposées plus haut. En effet, on constate en quelque sorte un double mouvement : des sujets vers les catégories de la [route] et réciproquement, comme si le point de visée focal potentiel venait à la fois à contre-sens vers les sujets et entraînant en même temps ces derniers. Finalement, il semble que l'on puisse distinguer à ce stade un *effet attractif* qui pourrait correspondre à celui proposé en amont au sujet de la zone définie autour de la catégorie [colline]. Précisons un dernier point à ce stade : la pluralité des verbes dynamiques appartenant à l'isotopie cinétique et décrivant les catégories [routes] donne alors l'impression que l'espace est en mouvement, ce que nous reprendrons en détail dans la sous-partie suivante, alors que le paysage de la [plaine] semble parfaitement immobile, sans mouvement.

I.2.3.2.2. Implication du schème de la dispersion : zone {A''} et contradiction

On peut à présent poursuivre l'analyse de la deuxième séquence et détailler plus finement les implications narratives inhérentes au processus de déviation et de dispersion, correspondant à une négation d'une zone {A'} vers une zone {A''}. Revenons donc aux autres contradictions sémantiques manifestes en balayant une nouvelle fois l'ensemble des segments textuels.

D'une part, on observe une modification des rôles actantiels. Précisément, le *nous* affirmé de la relation duelle initiale laisse place à un *nous* ambigu et s'incline au profit du *je*, si bien que l'on peut admettre que la relation {Mère ↔ Christine} diminue d'intensité. Plus précisément, on peut dire que le *nous* se fond ici en une seule personne *je*, comme si l'actant-sujet Christine englobait, seul, les deux actant-sujets. Autrement dit, le rôle de l'actant-sujet dirigeant, qui prenait en charge la direction du véhicule à travers la plaine depuis la situation narrative initiale, semble nettement plus important que celui de l'actant-sujet observateur. On note brièvement la différence entre « nous arrivâmes » et « j'atteignis ».

D'autre part, contrairement à ce que nous avons pu déterminer à l'issue de l'étude des théories bakhtiniennes, on voit bien que la compétence modale

/vouloir faire/ indexée sur la catégorie [route] n'est pas ici mobilisée au niveau de la zone de débrayage déictique, alors qu'on aurait pu le penser avec la catégorie [embranchement], laquelle présuppose d'ordinaire la notion de choix. En effet, bien que la position dirigeante manifeste de l'actant-sujet Christine tende à impliquer la compétence modale /pouvoir faire/, et, par extension logique, /vouloir faire/, on observe en effet une négation de la compétence modale, faisant apparaître un /ne pas vouloir faire/. On pourrait supposer ici que cette négation trouve ses raisons dans la nature des catégories [routes] auxquelles le sujet est confronté : « ce que j'avais devant moi, c'étaient, à la fois se rejoignant et se quittant, étendues à plat dans les herbes comme les bras d'une croix démesurée, deux petites routes de terre absolument identiques, taciturnes, sans indication ». Ainsi, c'est le *caractère homomorphe* qui semble entraîner la confusion chez le sujet et par conséquent l'abandon du /vouloir faire/. Notons la continuité du processus instauré au niveau du deuxième [embranchement], à travers l'expression lexicalisée suivante prélevée dans le segment d) : « Nous n'avions pas été plus d'un quart d'heure à filer sur cette petite route étroite, toujours à plat dans les champs, qu'elle se croisa avec une autre de ses pareilles venant du lointain. De nouveau, il me semble, *je refusai de choisir*, me laissai guider par le caprice ou *l'intuition*, ceci en tout cas auquel nous préférons parfois nous en remettre plutôt qu'à notre seul jugement. [nous soulignons] ».

En définitive, quelles conclusions peut-on tirer à partir de cet examen sommaire des compétences modales de l'actant-sujet dirigeant ? Nous

supposerons que s'opère ici véritablement, en adéquation avec la phase de déviation et de dispersion, un bascule modal du sujet-observateur, lequel ne possède pas la compétence du /pouvoir faire/, vers le sujet-directeur : plus simplement, tout se passe comme si l'on assistait à un transfert des compétences d'un actant-sujet à l'autre : ainsi, malgré l'apparente disparition du sujet-observateur passif, la Mère, au sein du *nous initial*, il semble au contraire que la position de ce dernier soit la plus intense. Se manifeste alors sur le plan de l'actorialisation une sorte de *passivité agissante*.

Une dernière précision s'impose à propos des règles dynamiques liées aux propriétés spatiales de la zone {A''} parcourue que nous avons évoquée plus haut : on note à nouveau en effet *la force intensive* des traits /ouvert/ + /devant/ qui semble participer fortement à la *tension vectorielle* correspondant à la trajectoire du véhicule. Nous faisons apparaître ci-dessous l'opposition suivante rattachée aux compétences modales déjà analysées :

'rebrousser chemin' vs 'aller en avant'
/ne pas pouvoir faire/ vs /pouvoir faire/

Le dernier point que l'on abordera avant de conclure l'étude de cette seconde séquence, est l'exagération des propriétés /horizontalité/ + /vide/ à mesure que l'aspect directionnel indéterminé s'accroît. On note ainsi : « donc, je continuai au hasard. Il me fallait bien au reste : à qui dans ce pays enseveli demander notre route ? Depuis plus d'une heure nous n'y avons même pas vu,

perdu dans l'éloignement, quelque toit de grange. Il n'y avait même pas l'électricité à travers cette contrée sauvage ». Le phénomène observé en définitive pourrait alors être défini comme une abolition irréversible de la spatialité par saturation des propriétés dominantes du champ spatial. Nous avons donc regroupé dans le tableau suivant l'ensemble des phénomènes reliés au processus syntagmatique :

	Champ spatial - [Paysage]		
Sémèmes	'horizon toujours plat'	'campagne silencieuse' 'pas de bruit' 'pas de toit de grange' 'personne à qui demander sa route'	'pays enseveli' 'oiseau invisible'
Propriétés	/horizontalité/	/absence sonorité/ /absence humanité/ /absence matérialité/	/mort/ /invisible/
Implications	présence	absence	néant
Phénomènes	uniformisation	disparition	abolition

Finalement, nous pouvons revenir peu ou prou sur ce que nous avons proposé plus haut, dans la mesure où, nous le remarquons ici, le processus de déviation, puis de dispersion, semble déjà engagé bien avant les bifurcations : la catégorie [embranchement] viendrait plutôt sur le plan syntagmatique s'imposer comme

la concrétisation d'un processus déjà amorcé par le nivellement ('horizon toujours plat') et la disparition du champ spatial ('pays enseveli') comme si l'infinité de directions devait conduire à sa propre réduction ou sa propre simplification. En d'autres termes, la multiplication des directions possibles et l'uniformisation expansive de la zone {A} conduit à une sorte de réduction brutale du champ spatial directionnel vers une seule direction qui semble paradoxalement et étrangement absente dans le cas présent. La notion de direction impliquant normalement, rappelons-le rapidement, un point source et une localisation. Le dernier point qui mérite d'être abordé rejoint notre réflexion sur la logique syntaxique transformative proposée ci-dessus : tout particulièrement, si l'on s'en tient à l'acception classique du verbe *ensevelir*, le sémème 'pays enseveli' permet d'actualiser les traits /secret/, /invisible/, voire /obscurité/ - au sens strict du terme, une chose ensevelie se dérobe à la vue, à la lumière - c'est-à-dire des propriétés caractérisant là encore la zone {B} définie en amont.

Pour finir, notons quelques remarques annexes avant de passer à l'analyse de la troisième séquence : on retrouve la *constance* du déclenchement phorique du sujet-directeur Christine vis-à-vis de la zone définie par la [plaine], ce qui revient à dire que les propriétés spatiales /horizontalité/ + /devant/ + /infini/ provoquent toujours les mêmes effets tels que {bonheur ; joie} ; à l'inverse, le caractère homomorphe de la catégorie [route], /rectiligne/ + /petit/ + /étroit/, provoque des réactions opposées telles que {ennui ; lassitude} ; par opposition, se trouvent réinvesties les implications phoriques du sujet-

observateur Mère vis-à-vis de sa zone de prédilection correspondant à la catégorie [colline] : « Alors que ma mère pour ses joies devait retourner au passé. »

Enfin, d'après le tableau constitué ci-dessus, les sémèmes disséminés progressivement constituant l'isotopie topographique dépendent majoritairement de la dimension //inanimée// et induisent fortement, sur le plan axiologique, l'introduction de la valeur [absence vie]. Il convient à ce sujet de préciser que seule la catégorie [route] semble échapper à cette détermination axiologique, puisque, nous l'avons précisé ci-dessus, elle mobilise les caractéristiques du *poly-dynamisme*. Ainsi, à travers celle-ci, si l'on doit émettre une nouvelle hypothèse dès maintenant, ce serait plutôt la valeur [vie] qui y serait rattachée d'une manière ou d'une autre, puisqu'il convient d'associer à la *vie* les notions de *mouvement*.

En synthèse, au sein de la zone {A''}, où l'on observe la prolifération des catégories impliquant intrinsèquement le trait /directionnalité/ et extrinsèquement le trait /absence de directionnalité/, apparaît bien une série de contradictions : tendent à coexister fortement les traits /clarté/ et /obscurité/, /présent/ et /absent/, /directionnalité/ et /absence directionnalité/, /positivité/ et /négativité/, /ouvert/ et /fermé/, /animé/ et /inanimé/, /statisme/ et /dynamisme/. Rappelons que la zone {A} était caractérisée par la dominance de la propriété /positivité/ et du statut directeur de l'actant-sujet Christine.

I.2.3.3. Actualisation de l'espace virtuel phantasmé :

Nous insérons ci-dessous, pour conclure cette étude, le troisième et dernier fragment complémentaire, qui s'inscrit dans la continuité directe des deux précédents, où se réalise en définitive la dernière séquence narrative.

Fragment numéro 3 :

- a) Maman s'était à moitié endormie. [...] La chaleur, la monotonie du paysage abattaient malgré elle sa curiosité. Sa tête de nouveau retomba, ses paupières battirent lourdement et, comme elles glissaient sur ses yeux, j'entrevis dans leur regard une lassitude du corps si envahissante que bientôt peut-être ni l'ardeur de maman ni sa joie de vivre n'en pourraient plus avoir raison. Et je me rappelle avoir pour ainsi dire décidé : « Il ne faudrait pas trop tarder à donner de la joie à maman ; elle ne pourra peut-être plus l'attendre longtemps encore. » [...] J'imaginai qu'il est en notre pouvoir de rendre les âmes heureuses, ne sachant pas encore que des désirs tragiques de perfection hantent certaines jusqu'à la fin. (123)
- b) Peut-être en ai-je un peu voulu à ma mère de souhaiter autre chose que ce que je croyais bon de souhaiter pour elle. A dire vrai, je m'étonnais que, vieille et parfois lasse, maman abritât encore des désirs qui me paraissaient être ceux de la jeunesse. Je me disais : ou l'on est jeune, et c'est le temps de s'élancer en avant pour connaître le monde ; ou l'on est vieux, et c'est le temps de se reposer. (123)
- c) Cette petite route prise au hasard depuis quelque temps paraissait monter, sans effort visible, par légères pentes très douces sans doute. [...] Alors, comme nous nous élevions toujours, il me sembla voir, étirée contre le ciel, une lointaine chaîne de petites collines bleues, à moitié transparentes. [...] J'étais habituée aux mirages de plaine [...]. Ce sont

des nuages, me dis-je, rien de plus, et pourtant je poussai en avant comme pour atteindre avant qu'elles ne se fussent effacées ces petites collines pleines de douceur. Mais elles ne se dissolvaient pas comme une illusion, tôt ou tard. Après avoir reposé mon regard ailleurs, lorsque j'y ramenai les yeux, je les retrouvai encore et encore. Elles me semblaient se mieux préciser, grandir et peut-être même embellir. Puis – ai-je rêvé tout cela ? en tant de choses de nos vies persiste un élément imprécis, inexplicable, qui nous fait douter de leur réalité – la plaine, depuis le commencement des âges aplanie et soumise, parut se révolter. D'abord elle éclata en boursoflures, en crevasses, en fentes érodées ; des cailloux crevèrent sa surface ; puis celle-ci s'ouvrit plus profondément, des crêtes en jaillirent, elles prirent de la hauteur, elles accoururent de toute part. Comme délivré de sa pesante immobilité, le pays se mettait en mouvement, venait en vagues vers moi autant que moi-même j'allais vers lui. Enfin, il n'y eut plus de doute possible : de petites collines se formèrent de chaque côté de nous, elles nous accompagnèrent à une certaine distance, puis tout à coup se rapprochèrent, et en elles nous fûmes complètement enfermées. (124-125)

- d) A présent, du reste, la petite route grimpait visiblement, sans feinte, avec une sorte d'allégresse, par petits bonds joyeux, par à-coups comme un jeune chien qui tire sur sa laisse ; et je devais changer de vitesse en pleine côte. De temps en temps, en passant, une voix liquide, quelque écoulement d'eau sur le roc, frappait mon oreille.

Ah, maman a raison, ai-je pensé, les collines sont exaltantes, jouant avec nous un jeu d'attente, de surprise, nous tenant vraiment en suspens.

Et bientôt, telles que ma mère les désirait, elles se présentèrent couvertes d'arbustes secs, de petits arbres mal assurés sur un versant penché, mais réchauffés par le soleil, traversés d'ardente lumière, et leurs feuillages aux tons lumineux frémissaient dans l'air ensoleillé. Tout cela, les pans de roc roussi, des baies rouges aux branches grêles, les feuilles écarlates jonchant le sous-bois, tout cela formait un adorable petit fouillis presque mort, et cependant quel cri s'en échappait. (125)

- e) Alors, brusquement, ma mère s'éveilla.

Avait-elle été avertie dans son sommeil que les collines étaient retrouvées ? [...] D'abord elle parut livrée à un profond égarement. Se crut-elle transportée dans le paysage de son enfance, revenue à son point de départ, et ainsi toute sa longue vie serait à refaire ? Ou bien lui parut-il que le paysage se jouait de ses désirs en lui proposant une illusion

seulement ? Mais je la connaissais mal encore. Au fond, bien plus prompte que moi à la foi, au réel, maman saisit aussitôt la simple, l'adorable vérité.

Christine, te rends-tu compte ? Nous sommes dans la montagne Pimbina. Tu sais bien, cette unique chaîne de montagnes du sud du Manitoba ! Toujours j'ai désiré y entrer. Ton oncle m'assurait qu'aucune route ne la pénétrait. Mais il y en a une, il y en a une ! Et c'est toi, chère enfant, qui l'as découverte ! (126)

- f) Et puis, tout se passa en un tel silence entre maman et les petites collines ! J'allais lentement pour la laisser tout voir à son aise, m'apercevant que son regard volait de chaque côté de la route, et nous montions encore, et les petites collines ne cessaient pas de se bousculer à droite, à gauche, comme pour nous regarder passer, elles qui dans leur isolement ne devaient pas voir des humains plus souvent que nous des collines. Puis je m'arrêtai ; j'éteignis le moteur. Maman, dans sa hâte de descendre, ne savait plus quelle poignée tourner, comment ouvrir la portière. Je l'aidai. Alors, sans un mot, elle partit seule parmi les collines.

Entre les broussailles sèches la retenant un instant par sa jupe, elle se mit à grimper, alerte encore, avec des mouvements de chevrete, la tête d'instant en instant levée vers le haut... puis je la perdis de vue. Quand, un bon moment plus tard, elle réapparut, ce fut tout en haut d'une des collines les plus escarpées, petite silhouette diminuée par la distance, toute chétive, extrêmement seule sur la pointe avancée du roc. A côté d'elle, un petit sapin torturé, ayant là-haut dans les vents trouvé son gîte, s'inclinait aussi. Et j'ai pensé bizarrement en les voyant côte à côte, maman et l'arbre solitaire, que peut-être faut-il être bien seul, parfois, pour se retrouver soi-même. (126-127)

- g) Mais que se dirent-elles, ce jour-là, maman et les petites collines ? Est-ce que vraiment les collines rendirent à maman sa joyeuse âme d'enfant ? Et comment se fait-il que l'être humain ne connaisse pas en sa vieillesse de plus grand bonheur que de retrouver en soi son jeune visage ? N'est-ce pas là plutôt une chose infiniment cruelle ? D'où vient le bonheur d'une telle rencontre ? Serait-ce que, pleine de pitié pour sa jeune âme disparue, l'âme vieillie lui lance à travers les années un appel tendre, comme un écho [...] ? Je me demandais [...] ce qui pouvait retenir si longtemps ma mère en plein vent, sur le roc ; et si c'était sa vie passée qu'elle y retrouvait, en quoi cela pouvait-il être heureux ? En quoi

pouvait-il être bon, à soixante-dix ans, de donner la main à son enfance, sur une petite colline ? Et si c'est cela la vie : retrouver son enfance, alors, à ce moment-là, lorsque la vieillesse l'a rejointe un beau jour, la petite ronde doit être presque finie, la fête terminée. J'eus terriblement hâte tout à coup de voir maman revenir près de moi. (127)

h) Enfin elle redescendit de la petite colline. [...]

Elle se rassit près de moi. Nous repartîmes en silence. [...] Je fus inquiète tout à coup. Les petites collines me parurent à présent difformes, bossues, assez sinistres ; j'avais hâte de retrouver la plaine franche et claire.

Alors maman me saisit le bras avec une sorte d'agitation.

– Christine, me demanda-t-elle, c'est par erreur que tu as trouvé cette merveilleuse petite route ?

– Donc, l'étourderie de la jeunesse a quelque chose de bon ! lui répondis-je en manière de plaisanterie.[...]

A ce moment, les collines s'ouvrirent un peu ; logé tout entier dans une crevasse parmi des sapins débiles, nous apparut un petit hameau se donnant l'air d'un village de montagne... C'est Altamont.

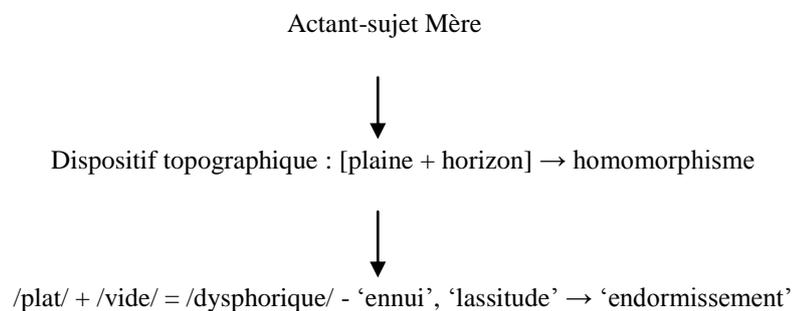
C'est là notre clef pour les petites collines, tout ce que nous connaissons de certain : la route d'Altamont.

Et comme elle parlait, brusquement nos collines s'affaissèrent, se réduisirent en mottes à peine soulevées de terre, et presque instantanément la plaine nous reçut, étale de tous côtés, dans son immuabilité effaçant, niant ce qui n'était pas elle. Maman et moi ensemble nous nous sommes retournées pour regarder en arrière de nous. Des petites collines rentrées dans le soir, il ne restait presque rien déjà. Seulement, contre le ciel, un contour léger, une ligne tout juste perceptible comme en font les enfants lorsque sur du papier ils s'amuse à dessiner le ciel et la terre. (127-129)

I.2.3.3.1. Transformation de l'espace et immersion de la zone {B} :

Pour amorcer l'étude de cette troisième séquence, nous remarquons tout d'abord, d'après le fragment textuel a), la disparition du rôle actantiel du sujet-

observateur – « maman s’était à moitié endormie » –, ce qui confirme nos observations antérieures au sujet des relations changeantes et ambivalentes entre les deux actant-sujets qui constituent le *nous* narratif. Qui plus est, nous pouvons établir, comme nous l’avons fait à l’issue de la deuxième partie, la relation manifeste entre les propriétés spatiales de la zone parcourue et les implications phoriques concernant le sujet-observateur. Soit les éléments suivants :



Dans un deuxième temps, revenons tout particulièrement sur l’expression lexicalisée suivante du segment b) : « Je me disais : ou l’on est jeune, et c’est le temps de s’élancer en avant pour connaître le monde ; ou l’on est vieux, et c’est le temps de se reposer ». Pour le dire brièvement, les propriétés spatiales et temporelles antagonistes introduites dans les fragments précédents se trouvent synthétisées derechef, faisant ainsi implicitement référence aux espaces de prédilection des actant-sujets : à la catégorie [plaine] sont bien associées les propriétés /ouvert/ + /dynamisme/ + /présent/, définissant la zone de prédilection du sujet Christine où se trouvent initialement localisées les valeurs [vie] + [jeunesse] ; à l’inverse à la catégorie [colline] sont associées les propriétés /fermé/ + /statisme/ + /passé/, définissant la zone de prédilection du

sujet Mère où se trouvent localisées les valeurs [non vie] + [vieillesse]. Au niveau de l'organisation textuelle, l'expression relevée ci-dessus se trouve introduite dans la continuité de celle faisant mention de « l'endormissement » du sujet Mère. En d'autres termes, le sémème 'endormissement' se situe directement sur le même plan que le sémème 'repos', ce qui permet d'actualiser doublement le sème /statisme/. Si l'on synthétise ces deux premières observations, on peut effectivement noter la persistance de la valeur [absence vie] et de la dimension //inanimée// déjà amorcée au sein de la zone {A''}. Toutefois, nous allons le voir, les valeurs mentionnées ci-dessus et les propriétés spatiales décisives semblent, au sein de cette zone, toujours se manifester dans une relation d'ambiguïté qui ne cesse de gagner en intensité.

Si l'on s'intéresse à présent au statut du sujet-directeur, apparaît au sein du segment a) une nouvelle inversion des compétences modales : ainsi le /non vouloir faire/ prépondérant et récurrent laisse-t-il subitement place au /vouloir faire/, si l'on se reporte aux expressions lexicalisées suivantes « et je me rappelle avoir *pour ainsi dire décidé* : il ne faudrait pas trop tarder à donner de la joie à maman ; elle ne pourra peut-être plus l'attendre longtemps encore. [...] *J'imaginai qu'il est en notre pouvoir* de rendre les âmes heureuses. [nous soulignons] ». On peut ajouter brièvement que cette inversion modale est motivée par le regard, observateur, du sujet Christine vers le sujet Mère et semble clore par là-même le transfert de compétence relevé plus haut, puisque le sujet-directeur reprend pour ainsi dire son statut initial. Toutefois, les compétences modales semblent toujours fonction des perceptions

subjectives du sujet, procédé instauré, si l'on reprend les éléments obtenus plus haut, depuis le premier processus de déviation. On relève en effet : « de nouveau, *il me semble*, je refusai de choisir ; j'*imaginai* qu'il était en notre pouvoir ; il me sembla voir » puis, d'après le segment c) du troisième fragment : « *ai-je rêvé* tout cela ; *douter de la réalité*. [nous soulignons] ». En d'autres termes, on relève à partir de la séquence narrative introduisant le schème de la dispersion tout le foisonnement sémantique de la confusion, du trouble de la perception, qui trouve dès lors une corrélation avec le champ sémantique de l'obscurité. Là encore, on peut observer des rapports de continuité transformative, comme si s'était opérée progressivement la disparition des instances réelles référentielles, tels que les actant-objets et les espaces. Tout le dispositif spatial *réel* défini par la catégorie [plaine] semble déjà à ce stade se troubler, pour ainsi dire, changer de nature et basculer dans *l'irréel* : dans ces conditions, l'espace intégral tend à se rapprocher de la nature du dispositif spatial défini par la catégorie [colline]. On notera en complément l'expression suivante du fragment 1), segment a), qui fait écho à cette transformation : « un jour, grand-père *avait aperçu en imagination* – à cause des collines fermées peut-être ? – une immense plaine ouverte ».

Observons maintenant les incidences de cette inversion des compétences modales sur la situation narrative et sur le dispositif constituant de fait l'entour spatial référentiel des actant-sujets. Ainsi, d'après le fragment b), la conséquence immédiate est-elle l'inversion tout aussi subite des traits spatiaux dominants de la zone parcourue par le sujet, qui affecte en premier

lieu la catégorie [route], puis le dispositif spatial référentiel alentour. On relève en effet : « Cette *petite route prise au hasard* depuis quelques temps *paraissait monter*, sans effort visible, par *légères pentes* très douces sans doute. [...] Alors, comme *nous nous élevions toujours*, il me sembla voir, *étirée contre le ciel*, une *lointaine chaîne de petites collines bleues*, à moitié transparentes [...] *la plaine, depuis le commencement des âges aplanies et soumise*, parut se *révolter* [...] et en elles [collines] *nous fûmes complètement enfermées* [nous soulignons] ». L'introduction de la modalité du /vouloir faire/, associée à la catégorie /euphorie/ par l'intermédiaire de l'expression 'donner de la joie à maman', permet en conséquence le retour fondamental du trait /directionnalité/ dont l'existence avait été niée depuis la progression dans la zone {A''}, et, au niveau du champ spatial, l'apparition du point de visée focal lié à la structure intentionnelle du sujet-observateur, c'est-à-dire la zone {B} qui correspond à la catégorie [colline]. En second lieu, on observe l'inversion même des implications phoriques de l'actant-sujet directeur Christine vis-à-vis de la catégorie [colline] : « Ah, maman a raison, ai-je pensé, les collines sont exaltantes, jouant avec nous un jeu d'attente, de surprise, nous tenant vraiment en suspens. »

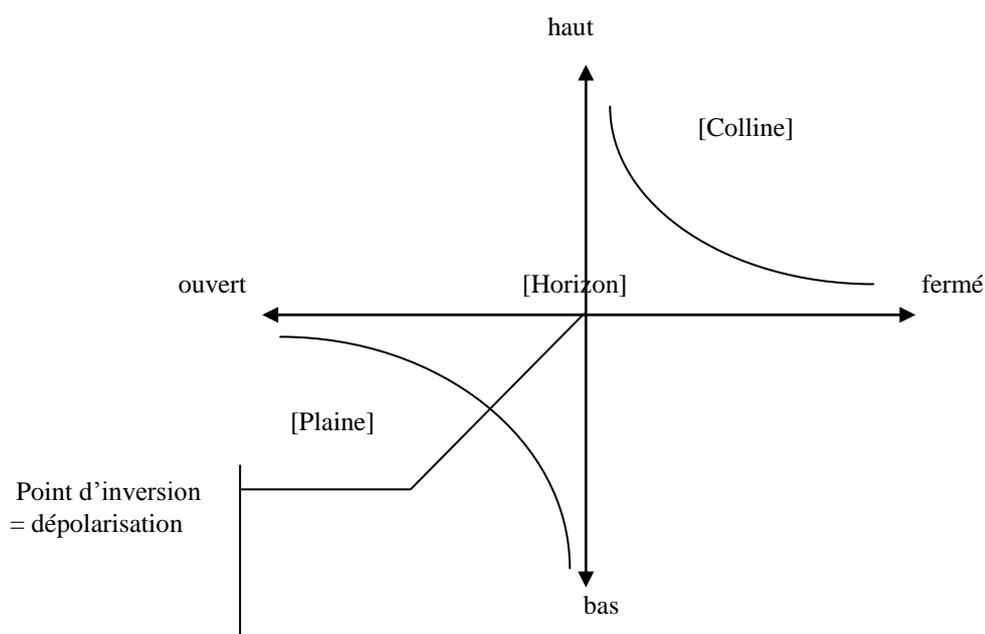
En synthèse, on assiste définitivement à la réalisation de l'immersion de l'espace virtuel et irréel, phantasmé, au sein de l'espace réel, c'est-à-dire à l'apparition de la zone {B}, que nous avons définie au début de cette étude, à l'intérieur de la zone {A''}. Précisément, existent dès lors deux phases successives : la première, qui voit l'abandon des compétences modales et la

modification des fonctions perceptives du sujet-directeur tout au long du parcours au sein de la zone {A''} ; la seconde, qui voit la restauration des mêmes compétences et des mêmes fonctions – « il n'y eut plus de doute possible » – à la fin de la zone {A''} et au début de la zone {B}. On peut dire succinctement que la zone {A-A'} ([plaine] + [horizon]) initiale, qui se définissait à travers le mode de la *réalité*, laisse place à la zone {A''} ([plaine] + [horizon]), se définissant à travers le mode de l'*irréalité* et incluant une zone {B}, correspondant à la catégorie [colline], définie en premier lieu par le mode *irréalité* et en second lieu par le mode *réalité*. On peut alors ajouter que les modes Réel vs Irréel semblent être deux aspects interdépendants, tout comme la [colline] serait finalement l'autre version de la [plaine].

Plusieurs points demandent à présent à être éclaircis à partir de ces premières conclusions. On peut dire en premier lieu que les sèmes /verticalité/ et /animé/ sont actualisés majoritairement, à partir du réseau sémantique renvoyant à 'route', puis à partir de celui caractérisant 'colline', sémème actualisant à nouveau la propriété /fermé/. Sur le plan topologique on passe bien, autrement dit, d'une saturation progressive des traits spatiaux de la zone {A''}, à une abolition des mêmes propriétés jusqu'à leur inversion, voire leur transformation. Une précision s'impose alors à propos de la succession des phénomènes observés : on peut dire que la relation entre l'espace médian [horizon] semble participer fortement à la transformation de l'espace. Plus précisément, c'est l'opération de réunion des propriétés contraires /haut/ et /bas/ dans le cas présent, avec la confusion des éléments 'terre' vs 'ciel' – on

relève : « il me sembla voir, *étirée contre le ciel*, une lointaine chaîne de petites collines bleues, à moitié transparentes. [...] *J'étais habituée aux mirages de plaine* [...] *Ce sont des nuages*, me dis-je, rien de plus. [nous soulignons] » –, provoquant un effet de tassement, qui semble abolir les propriétés /ouvert/ et /infini/ de la zone {A''} parcourue.

On peut donc conclure que le processus dynamique lié à la restauration de la /directionnalité/ et aux propriétés /ouvert/ et /infini/ finit par entraîner ici la fusion du /haut/ dans le /bas/ puis l'immersion ou l'irruption du /haut/ à partir du /bas/, du /fermé/ à partir de l'ouvert/, de l'infini/ à partir du /fini/. Nous introduisons le graphique suivant résumant le processus générique de transformation de l'espace, fonction d'une certaine instabilité des propriétés disséminées sur l'ensemble du champ spatial :



I.2.3.3.2. Exploration et franchissement de la zone {B} :

Revenons maintenant à l'observation des valeurs présentes au sein de la zone {B} sur le plan axiologique. On note à nouveau les relations d'ambiguïté mentionnées plus haut au sujet des valeurs émergentes. Pour ainsi dire, la schématique directionnelle entraîne dès à présent de manière concomitante la transformation de la valeur [non vie] relevée ci-dessus en valeur [vie] : soulignons d'abord très simplement l'effet *d'insufflation* du vivant sur la catégorie [route], dont les expressions « paraissait monter sans effort » et « monter par bonds joyeux » puis sur le continuum spatial référentiel – « la plaine, depuis le commencement des âges aplanie et soumise, parut *se révolter*. D'abord elle éclata en boursoufflures, en crevasses, en fentes érodées ; des cailloux crevèrent sa surface ; puis celle-ci s'ouvrit plus profondément, des crêtes *en jaillirent*, elles prirent de la hauteur, elles accoururent de toute part. Comme délivré de sa pesante immobilité, *le pays se mettait en mouvement, venait en vagues vers moi autant que moi-même j'allais vers lui*. [nous soulignons] ». Soit l'opposition élémentaire :

'pesante immobilité' vs 'pays en mouvement'

/inanimé/ vs /animé/

Passons dès lors à l'analyse de l'isotopie lumineuse et matérielle manifestée à travers l'étude du segment d) : « Et bientôt, telles que ma mère les désirait, elles se présentèrent couvertes d'arbustes *secs*, de petits arbres *mal assurés* sur

un versant penché, mais *réchauffés par le soleil, traversés d'ardente lumière*, et *leurs feuillages aux tons lumineux frémissaient dans l'air ensoleillé*. Tout cela, les pans de roc roussi, *des baies rouges aux branches grêles*, les feuilles écarlates jonchant le sous-bois, tout cela formait un *adorable petit fouillis presque mort*, et *cependant quel cri s'en échappait* [nous soulignons] ». Soit les données de sens récapitulées dans le tableau ci-dessous :

	Champ spatial - Actant-objets		
Sémèmes	Isotopie Lumineuse	Isotopie Matérielle	Isotopie Axiologique
'arbuste sec'		/végétal/	/absence vie/
'petits arbres mal assurés' ↓		/végétal/	/évaluation négative/ /vie/
'réchauffés par le soleil'	/luminosité/		/vie/
'air ensoleillé'	/luminosité/	/air/	/vie/
'adorable fouillis presque mort'		/végétal/	/évaluation positive/ /non mort/ =/vie/ (faible intensité)
'feuillage aux tons lumineux'	/luminosité/	/végétal/	/vie/
'baies rouges aux branches grêles'		/végétal/	/vie/ /évaluation négative/

D'après le tableau obtenu, à *son point d'entrée* la zone {B} bénéficie alors de la propriété /luminosité/ : pour reprendre ce que nous avons exposé plus haut, nous avancerons l'idée selon laquelle les propriétés initiales de la zone {A} – [plaine] = /clarté/ + /luminosité/ – ont subi également une forme de conduction ou de dépolarisation, ce qui implique la notion d'interaction entre les espaces de prédilection, l'un étant la version de l'autre, par l'intermédiaire de la zone {A''} qui comportait le trait /obscurité/. On note les mêmes corrélations avec le trait /sonorité/ qui était inexistant dans la zone {A''} et qui se trouve ici actualisé avec le sémème 'cependant quel cri s'en échappait'. Mettons à présent ces observations en perspective des propos tenus par l'actant-sujet Christine à l'intérieur de la zone {B} : « J'avais hâte de retrouver *la plaine franche et claire* [nous soulignons] ». On peut déduire, par présupposition logique, que le cœur de la zone {B} ne comporte pas les propriétés qui caractérisent son entrée. Ainsi le trait /luminosité/ à l'entrée et à la sortie de la zone englobe-t-il le trait /obscurité/ émergeant à son extrémité verticale qui en constitue aussi le cœur. Ces ambiguïtés sont les mêmes si l'on étudie l'isotopie axiologique : à l'entrée de la zone, la dimension //animée// et de fait la valeur [vie] deviennent prépondérante par rapport à la dimension //inanimée// et la valeur [non vie], alors que le rapport tend à s'inverser dès lors que l'actant-sujet Mère atteint la limite verticale de la zone : les sémèmes 'arbre torturé' ; 'silence' , 'roc', 'la petite fête est finie' actualisent en effet les sèmes /statisme/, /absence sonorité/ et /absence vie/ et font écho à ceux déjà analysés tels que 'endormissement' et 'repos'.

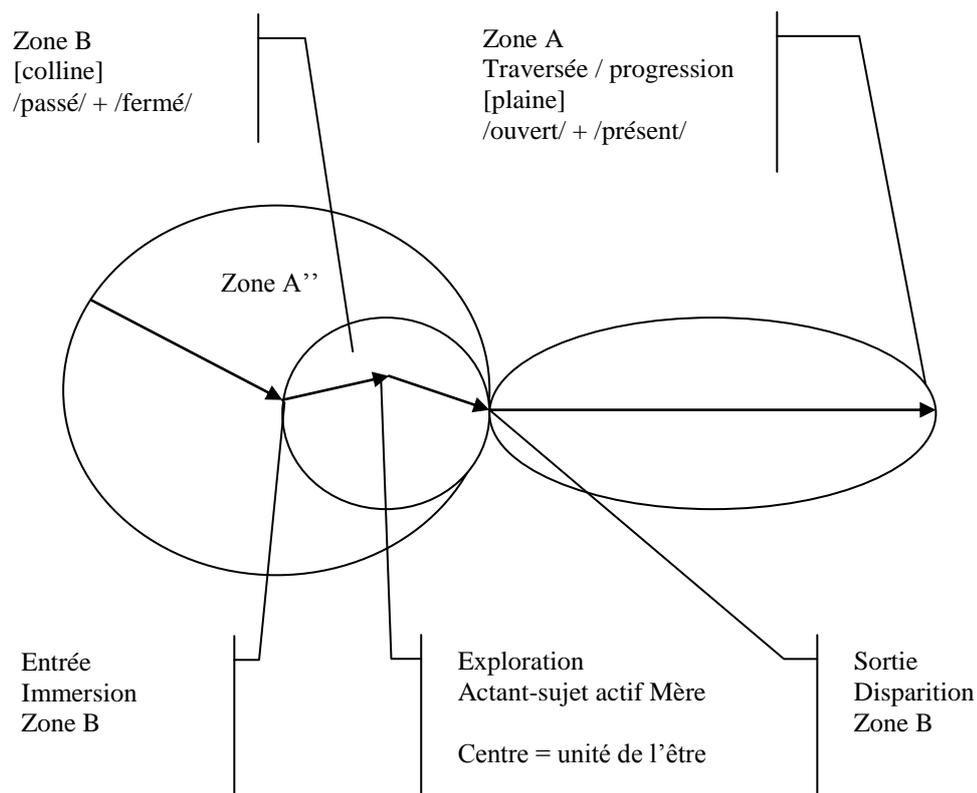
On peut alors poursuivre l'analyse du texte en apportant les quelques remarques finales suivantes. Tout d'abord, le déploiement continu et extensif de la catégorie [route] amène les sujets à l'intérieur de la zone {B} et entraîne l'éclatement du *nous* narratif. *D'un côté*, l'actant-sujet observateur *Mère* devient dès lors actif et directeur puisqu'il quitte le véhicule vers les limites de la zone {B} – « Alors, brusquement, *ma mère s'éveilla.* » [(Fragment e) –f)] ; « *Maman, dans sa hâte de descendre, ne savait plus quelle poignée tourner, comment ouvrir la portière. Je l'aidai. Alors, sans un mot, elle partit seule parmi les collines.* [nous soulignons] ». L'examen sommaire de l'isotopie cinétique montre alors deux rapports ambivalents : 1) l'actant-sujet *Mère* devient en premier lieu *animé*, en mouvement – on note le sémème 'grimper' – et fait l'expérience intime des propriétés spatiales jusqu'aux limites verticales de la zone valorisée le conduisant vers les valeurs [passé + enfance] ; 2) puis en second lieu *inanimé*, immobile : « Quand, un bon moment plus tard, elle réapparut, *ce fut tout en haut* d'une des collines les plus escarpées, petite silhouette diminuée par la distance, toute chétive, *extrêmement seule sur la pointe avancée du roc.* A côté d'elle, un petit sapin torturé, ayant là-haut dans les vents trouvé son gîte, s'inclinait aussi. Et j'ai pensé bizarrement en les voyant côte à côte, *maman et l'arbre solitaire, que peut-être faut-il être bien seul, parfois, pour se retrouver soi-même* [nous soulignons] ».

Si l'on reprend les éléments obtenus, à l'intérieur de la zone {B} se réalise le *processus de recueillement* de l'actant-sujet *Mère*, *lié à un schème ascensionnel* amorcé dès la frontière – « petite route grimpait » –, processus qui s'inscrit dans la continuité du processus de dispersion mis à jour dans la

zone {A''}. On relève en effet les expressions suivantes : « Avait-elle été avertie dans son sommeil que les collines étaient *retrouvées* ? [...] D'abord elle parut livrée à *un profond égarement*. Se crut-elle transportée dans le paysage de son enfance, revenue à son point de départ, et ainsi toute sa longue vie serait à refaire ? [nous soulignons] » ; « Et j'ai pensé bizarrement en les voyant côte à côte, maman et l'arbre solitaire, que peut-être faut-il être bien seul, parfois, pour se retrouver soi-même ». Ces données de sens trouvent leur pendant direct avec ceux disposés dans l'expression suivante, au sein du fragment 1), segment a) « Pourtant de ce paysage laissé *en arrière à l'origine* de notre famille [nous soulignons] ».

Nous pouvons alors développer ces considérations à travers l'analyse de l'isotopie matérielle. La zone {B} présente en conséquence tout un ensemble d'actant-objets ayant une importance capitale sur le plan structural : observons plus particulièrement la disposition des éléments et l'interaction qui en découle avec l'actant-sujet Mère. Ainsi les éléments [arbre] et [roc] se trouvent-ils disposés à l'extrême limite de la zone, à la source pourrait-on dire, où se localisent les valeurs axiologique et temporelle – on note à ce sujet les sémèmes 'extrêmement seul' et 'tout en haut'. A ce point précis de l'espace, on avancera l'idée selon laquelle s'effectuent le centrage et l'équilibrage de l'actant-sujet Mère, comme si l'humain, l'élément naturel et matériel, l'espace et le temps ne formaient plus qu'une seule et même unité. Il s'agirait, autrement dit, de son foyer structural, où se situe le moi originel. On peut dire alors qu'à ce point précis de l'espace le trait /statisme/ prédomine et que le

A l'issue de cette séquence narrative, on remarque la résurgence des catégories topographiques [route] – la 'Route d'Altamont' – et [colline], et par conséquent la reprise de la dynamique directionnelle et vectorielle. On note alors le retour de la propriété /ouvert/ – 'Les collines s'entrouvrirent' – et la disparition des propriétés /verticalité/ + /fermé/. Au niveau du champ spatial, on assiste finalement à l'abolition de la zone {B} au profit de la restauration d'une zone {A}. En d'autres termes, on pourrait dire que l'axe horizontal retrouve son statut et annexe l'axe vertical, l'horizon semblant étrangement se situer en arrière, pour laisser apparaître l'ultime point de visée focal, équivalent au [Village d'Altamont]. Citons à l'appui le passage suivant : « Maman et moi ensemble nous nous sommes retournées pour regarder en arrière de nous. Des petites collines rentrées dans le soir, il ne restait presque rien déjà. Seulement, contre le ciel, un contour léger, une ligne tout juste perceptible comme en font les enfants lorsque sur du papier ils s'amuse à dessiner le ciel et la terre. ». Nous faisons apparaître ci-dessous la configuration topologique finale :



I.2.3.4. Eléments conclusifs :

La première conclusion que l'on peut tirer de l'étude de l'œuvre de Gabrielle Roy concerne, comme nous l'avons déjà évoqué, le degré d'intensité des diverses propriétés spatiales engagées dans le procès de signification, en dehors de la /directionnalité/. On distinguera trois formes de participation des propriétés spatiales : 1) sur le plan de l'actorialisation, la morphologie spatiale déclenche des réactions phoriques variées chez les actant-sujets, ou en d'autres termes, les multiples traits spatiaux semblent provoquer les valeurs de l'intimité (ennui, lassitude, joie, peur) ; 2) sur le plan syntagmatique, les

relations d'opposition entre traits spatiaux, tels que /ouvert/ vs /fermé/ participent au processus dynamique et sont engagés directement dans la tension vectorielle ; 3) sur le plan paradigmatique, les traits spatiaux répartis au niveau des zones jouent un rôle fondamental dans l'attribution des valeurs temporelles et axiologiques. En second lieu, il convient de revenir sur les configurations topologiques et les structures directionnelles obtenues. On peut donc dire que, au-delà des catégories topographiques de la [route], apparaissent des formes schématiques, corrélées aux zones distale et proximale, qui sont principalement celle de la progression, de l'exploration, de la déviation et de la dispersion. On observe ainsi le passage d'une zone à l'autre moyennant un certain nombre de règles syntaxiques. A ces schématiques directionnelles sont liés des phénomènes de modification de l'espace qui sont principalement l'expansion, l'uniformisation, la saturation, l'abolition et la transformation. Si l'on revient sur la nature de la catégorie [route], on peut affirmer que celle-ci correspond véritablement à une *zone médiatopique* par laquelle se joue la transformation des espaces et la transition des valeurs diverses. Dans une perspective structuralisante s'attachant *de facto* aux processus de production des formes signifiantes, et eu égard aux considérations théoriques synthétisées à l'issue de l'étude théorique cognitive originelle, cela reviendrait bien en conséquence à dégager une schématique dynamique et logique élémentaire qui sous-tendrait le discours et se déclinerait pour donner lieu à ces formes schématiques structurales directionnelles plus complexes. Au niveau de la réalisation narrative, on constate chez Gabrielle Roy que la manifestation du schème bouscule les relations directionnelles souches, dans la mesure où la direction vers le point de visée focal est inconnu et se découvre au fil de la narration.

I.2.4. Synthèse du chapitre 2. :

L'étude des théories cognitivistes nous a permis de préciser certains aspects théoriques de la sémiotique de l'espace menée jusqu'à présent et de formuler de nouvelles hypothèses que nous avons validées à travers l'étude de *La Route d'Altamont* de Gabrielle Roy et qu'il reste à envisager à travers l'œuvre intégrale d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*. Précisément, il s'avère que l'on peut considérer les catégories [route] et [chemin] comme des formes superficielles de catégories schématiques plus élémentaires et plus profondes que nous regroupons sous l'appellation unique *schème spatial directionnel*. Dans cette optique, ce que nous reprendrons dans notre troisième étude, il est possible de considérer l'œuvre dhôtelienne que nous allons étudier et qui constitue le cœur de notre thèse comme la manifestation discursive réunissant plusieurs plans de l'espace liés à la /directionnalité/ : un plan spatial superficiel au niveau des procédures de spatialisation et un plan spatial profond, lieu de la toposyntaxe au niveau des structures sémio-narratives.

Conclusion :

Si l'on reprend l'ensemble des éléments obtenus, on peut dire que la sémiotique de l'espace que nous avons entreprise en considérant les catégories directionnelles [route] et [chemin] nous a amené, de Bakhtine aux cognitivistes

nord-américains, à concevoir plusieurs dimensions spatiales, plusieurs plans spatiaux du discours. D'après les études préliminaires réalisées, nous avons pu en effet relever sur l'axe paradigmatique *le plan topographique*, lequel se trouve être corrélé au *plan topologique* et au *plan axiologique*. Par ailleurs, sur l'axe syntagmatique, il semble que l'on puisse distinguer une véritable *schématique directionnelle*, pour ne pas dire *une toposyntaxe*. Il reste donc à articuler les éléments dans un modèle théorique global, lequel correspondrait finalement, comme nous l'avons annoncé tout au long de cette étude, au processus de production de l'œuvre dhôteliennne. Nous proposons par conséquent deux études complémentaires nécessaires à l'analyse de l'œuvre de Dhôtel, *Le Mont Damion* : la première, intitulée « Aspect paradigmatique : axiologisation des dispositifs spatiaux », mettra plus précisément en exergue le lien entre espace et axiologie et permettra d'aborder l'ensemble des phénomènes sémiotiques opérant chez Dhôtel ; la seconde, intitulée « Aspect syntagmatique : toposyntaxe, route et structure de chemin », fera le lien entre les catégories [route] et [chemin] et la dynamique toposyntaxique centrale chez Dhôtel.

Deuxième étude : aspect paradigmatique

Axiologisation des dispositifs spatiaux :

Introduction :

Comme nous l'avons vu dans notre première étude, la question du sens de l'espace lié aux schématiques directionnelles semble se rapporter directement au domaine axiologique qui n'est autre que celui des valeurs morales et par extension, réaffirmons-le dès maintenant, celui des valeurs abstraites. Comme l'explique Denis Bertrand, dans *L'Espace et le sens* :

C'est pourquoi l'espace ne saurait être séparé de l'axiologie : chez Zola, il en est littéralement tissé. Le dynamisme de la spatialité, cela signifie en définitive la construction de l'espace comme valeur. L'axiologisation de l'espace, qui l'érige en idéologie, peut-être aisément discernée aux différents niveaux de la spatialisation que nous avons évoqués.

Au niveau de la prise en charge discursive, les valeurs dont se trouvent affectées les localisations constituent un premier palier de l'idéologie. Au niveau narratif, l'association des lieux de l'action avec les épreuves du schéma canonique induit, elle aussi, une valorisation minimale, en conformité ou non avec les valeurs de référence.⁹⁸

Jusqu'à présent, les analyses réalisées n'avaient pour point d'ancrage que des formes brèves, et ont permis d'étudier certains aspects de *configurations*

⁹⁸ D. Bertrand, *L'Espace et le sens*, pp. 66-67.

spatiales locales. La question que nous nous poserons ici est la suivante : que pouvons-nous dire sur l'ensemble d'une œuvre ? Autrement dit, quelles *configurations générales ou totales, voire « globales »* – Denis Bertrand explique que « par forme globale, nous entendrons au contraire la saisie de la spatialité comme formant un seul et vaste ensemble, structurant la totalité du livre [...] »⁹⁹ – et quels *principes sémiotiques* liés à l'*axiologie* pouvons-nous dégager à travers l'étude d'une forme narrative plus longue telle que celle constituée par l'œuvre romanesque d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*, à l'instar de l'œuvre de Zola, *Germinal* ? C'est pourquoi notre deuxième étude sera principalement consacrée à la recherche de structures axiologiques et de principes de modélisation spatiale que nous espérons en fin de compte restituer dans un modèle théorique général et « phéno-génératif »,¹⁰⁰ lequel se présente comme le simulacre du procès de signification lié à la production de l'œuvre dhôtelienne. Nous définissons la *modélisation spatiale* comme un processus par lequel les espaces narrativisés deviennent des modèles abstraits valorisés. La notion de *phéno-généralité*, qui provient du courant de la sémiotique tensive proposée par Jacques Fontanille et Claude Zilberberg ces dernières années, et proche des idées phénoménologiques et structurales développées initialement par Greimas, regroupe quant à elle l'ensemble des *phénomènes sémiotiques* liés à la modélisation spatiale. Nous employons ici l'expression *phénomènes sémiotiques*, qui correspond de fait à un certain procès de signification relatif à l'espace artistique.¹⁰¹ On pourrait tout aussi bien parler d'une sémiose généralisante et spatialisante et introduire dès maintenant le terme *spaciose* que nous formons à partir de la racine *spac-*,

⁹⁹ *Ibid.*, pp. 64-65.

¹⁰⁰ Cf. N. Couégnas et F. Laurent, *Exercice de sémantique tensive*, p. 1.

¹⁰¹ Cf. J. Fontanille, *La Sémiotique est-elle générative ?*, pp. 10-13.

signifiant espace, et du suffixe *-ose*, signifiant processus, et que nous définirons brièvement dans un premier temps comme procès de signification par lequel le discours se déploie autour d'une architecture spatiale. Ces premières remarques sont bien sûr à ce stade assez simples et ne demandent qu'à être nuancées par la suite. Nous reviendrons donc sur ces termes choisis présentement par commodité.

Sur le plan méthodologique, nous procéderons avec les acquis de notre approche sémantique. Comme nous l'avons expliqué en introduction générale, le premier point que nous aborderons dans ce chapitre relève ainsi de la nécessité d'une approche sémantique dans l'étude des textes, et dans la façon dont nous analyserons les *phénomènes sémiotiques* observables dans l'œuvre d'André Dhôtel, phénomènes qui nous semblent avoir été aperçus à travers les deux analyses préliminaires des œuvres respectives de Kateb Yacine et de Gabrielle Roy. Nous ferons donc plus explicitement le lien entre une sémantique et une sémiotique de l'espace, ce qui revient bien à faire apparaître des *structures spatiales sous-jacentes* et des *phénomènes sémiotiques*, nous l'avons dit, à travers lesquels se déploie le discours. Les enjeux de cette seconde étude relèvent ainsi de plusieurs axes de recherche complémentaires que l'on se devra de suivre et de prolonger, en conséquence, de manière interrelationnelle. Le premier axe relève de *l'architecture sémique* liée aux composantes sémantiques relatives à la spatialité prévalant dans *Le Mont Damion* d'André Dhôtel. Nous avons ainsi remarqué que cette étude ne pouvait se passer d'une attention toute particulière aux *configurations moléculaires*

sémiques disséminées au palier textuel. On pourrait dès maintenant se demander si les propriétés spatiales élémentaires, les sèmes, participent aux conditions d'attribution des valeurs axiologiques aux dispositifs spatiaux déterminés. Nous reprenons donc en ce début de chapitre les hypothèses formulées à l'issue de notre première étude concernant les multiples dimensions de la spatialité.

Le second axe de recherche prend tout son sens dans une réflexion sur les différentes dimensions de la spatialité et questionne le statut sémiotique des espaces dans l'œuvre dhôteliennne. On peut avancer ici qu'il semble exister plusieurs plans spatiaux imbriqués les uns aux autres et que chaque plan corrélé implique une dimension. En d'autres termes, il s'agit par conséquent d'explorer la dimension *transversale* de l'espace, ou, plus exactement, ce qu'on pourrait appeler les dispositifs spatiaux de la manifestation discursive d'où l'on peut extraire les procédures de spatialisation du discours. Le travail de recherche s'effectuera ainsi sur l'axe paradigmatique, dans la mesure où, nous le verrons, l'attribution des valeurs aux espaces déterminés se réalise sur un axe vertical, ces valeurs étant nécessairement relatives et pouvant commuter. Pour rappel, Denis Bertrand explique que :

En sémiotique, on distingue l'articulation paradigmatique des valeurs (ou axiologie) et leur articulation syntagmatique, ou idéologie : dans ce dernier cas, les valeurs « sont investies dans des modèles qui apparaissent comme des potentialités de procès sémiotique. (...) En d'autres termes, l'idéologie est une quête permanente des valeurs, et la structure actantielle qui l'informe

doit être considérée comme récurrente dans tout discours idéologique » (A. J. Greimas, J. Courtès, *Dictionnaire, op. cit.*, p. 179).¹⁰²

Nous laissons donc de côté l'articulation syntagmatique pour notre troisième étude. En d'autres termes, nous n'analyserons pas ici les rapports de signification liés aux formes de la /directionnalité/, conformément aux axes de travail tracés et déterminés à la fin de la première étude. Nous avons en effet montré dans notre première étude que sous certaines conditions la notion de /directionnalité/ était enchevêtrée dans d'autres concepts spatiaux ; nous avons fait apparaître un ensemble structural complexe qui demande à être précisé ici dans une perspective paradigmatique de l'espace.

Il s'agira dès lors dans un premier temps de formaliser la démarche initiée lors des deux analyses préliminaires réalisées dans notre première étude, pour lesquelles nous avons adopté une approche textuelle sémantique. En effet, il apparaît justement que l'attention particulière aux composantes sémantiques, et, de fait, aux réseaux isotopiques, était indispensable et attestait de la validité de nos hypothèses. Ainsi la construction de notre objet implique-t-elle un certain nombre de redondances méthodologiques, qui, nous l'espérons, n'entravera pas le cours de la réflexion, mais au contraire, se présentera comme un gage de rigueur scientifique. Une approche sémantique donc, qui prend son sens dans la perspective d'un premier travail sur l'axe paradigmatique des fragments textuels du corpus. En effet, nous espérons aboutir progressivement

¹⁰² D. Bertrand, *op. cit.*, p. 66.

dans ce chapitre, à partir d'une étude des réseaux sémantiques et d'une analyse sémiologique systématique, à une modélisation conceptuelle intégrant plusieurs dimensions de la spatialité.

En synthèse, sur le plan méthodologique, cette seconde étude est divisée en deux parties : une partie théorique fonction d'une partie consacrée à une sémantique textuelle exploratoire et préliminaire telle que proposée dans notre première étude et à partir de laquelle nous tenterons dès lors de construire notre objet. Le pan méthodologique étant nécessairement relié à l'aspect épistémologique, puisque nous adopterons, rappelons-le, le « point de vue descendant » du texte,¹⁰³ dans le sens où nous partirons de la manifestation discursive pour arriver aux *phénomènes sémiotiques* et aux *principes axiologiques*. Aborder la question du sens à travers l'idée de phénomènes de la signification nous amènera dès lors à tenter de lever et de résoudre un certain nombre de contradictions. Cette deuxième étude est donc déterminante et peut être considérée comme une partie charnière : nous nous proposerons ensuite, dans notre troisième étude, de préciser et de faire correspondre les notions de directionnalité à chaque dimension ou plan conceptuel de l'espace que nous proposerons ici. Il apparaît en effet nécessaire de concevoir plus justement, espérons-nous, les dimensions structurales de l'espace liées à la production de l'œuvre d'hôtelier.

¹⁰³ J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, p.84.

II.1. Etude sémantique : analyse de fragments textuels

II.1.1. Isotopie topographique : vers une configuration spatiale initiale et minimale.

D'après les axes préliminaires redéfinis au début de cette étude, la ligne directrice de notre approche sémantique consiste à rechercher, à partir du palier sémantique, des relations entre l'isotopie topographique, dépendant intrinsèquement de l'isotopie spatiale, et des isotopies concomitantes telle que l'isotopie axiologique, *a priori* non relative à l'isotopie spatiale. On peut reformuler ici le premier objectif de ce sous-chapitre : si l'on s'en réfère à notre problématique initiale, partant de l'hypothèse selon laquelle l'espace n'est pas une composante narrative superficielle, il convient de mettre en évidence, à partir de l'observation attentive de la manifestation textuelle, comme nous l'avons évoqué dans notre première étude, ce que l'on peut appeler les *conditions d'existence* d'une *configuration spatiale signifiante*. Pour plus de clarté, nous reprenons ici, comme base d'orientation de recherche initiale, les distinctions suivantes déjà exposées dans notre première étude :

//animé// vs //inanimé//
//humanité// ↔ //spatialité//
actant-sujet ↔ espace visé vs pratiqué

Apparaissent donc de manière évidente les relations manifestes entre actant-sujet et espace visé ou pratiqué. Comme le précise Denis Bertrand :

La seconde approche concerne le parcours du sujet envisagé cette fois comme *actant narratif*, en relation avec l'organisation spatiale du récit-énoncé. C'est ce que A. J. Greimas a proposé d'appeler « la spatialité discursive objectivée (...) conçue comme une distribution topologique ». L'espace s'organise d'après lui selon un certain nombre de *topoi* qui se distribuent de manière parallèle, au niveau des structures sémio-narratives, à l'enchaînement syntagmatique prévisible des différents programmes à l'intérieur desquels le héros – ou n'importe quel autre sujet doté d'un parcours qui lui est propre – se trouve engagé.¹⁰⁴

II.1.1.1. Etude du fragment textuel n°1 :

Le premier fragment textuel que nous soumettons à l'analyse se situe au début de l'œuvre d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*, et correspond peu ou prou à une longue séquence introductive. Pour les besoins de l'analyse, nous avons regroupé quatre fragments narratifs déterminants, nommés a), b), c) et d), qui constitueront la première base de notre étude.

- a) Les gouttes d'eau se poursuivaient le long des fils télégraphiques. [...] Sur la bordure du village s'élevaient des fouillis d'herbes à l'infini. Les vaches regardaient vers le Mont Damion. [...] Ce mont c'est une pointe de cent mètres de haut dans la forêt de l'horizon. [...] La maison de la grand-mère [de Fabien] était à cinquante pas sur ce chemin, à la limite du village. [...] Des prés, des haies, des bois, et la pluie toujours. [...] (9-10)

¹⁰⁴ D. Bertrand, *op. cit.*, p. 69.

- b) Mais il n’y a rien à faire avec Fabien. [...] Il fait attention à des choses dont personne ne s’occupe, à la couleur des murs de l’école, aux bruits qu’il entend dehors. Il vous parlera d’un chat qui miaule à deux lieues, des ramiers qui roucoulent sur le Mont Damion, des prières à la chapelle de la Vierge dans la forêt. [...] Quand ses parents me l’ont donné, ils espéraient que dans un village il aurait moins d’occasions d’être distrait, que l’instituteur pourrait le suivre et le dresser parce qu’il n’y a pas des tas d’élèves à Marval comme dans les villes. (11-12)
- c) La conclusion fut que c’était simplement un garçon qu’il fallait tenir et dresser. Les parents l’envoyèrent à la campagne chez la grand-mère Delphine. [...] En somme, ç’aurait été une situation tout à fait commune et normale, si Fabien ne s’était distingué par les oublis invraisemblables qu’il commettait à chaque heure du jour. (14)
- d) Pour l’heure, Delphine écrivait aux Gort une lettre où elle les informait dans quelles conditions leur fils serait placé, chez des gens qui avaient le sens du travail et imposeraient à Fabien de strictes besognes. [...] Il avait achevé d’éplucher ses pommes de terre. Quand il serait parti, la maison semblerait vide, songea encore Delphine. Pourquoi se séparer de lui si vite ? C’était pour son bien. Pour le préserver des aventures. Mais n’irait-il pas à l’aventure ? Non, les Ficot le tiendraient serré, mieux qu’elle ne pouvait le faire. (15-17)

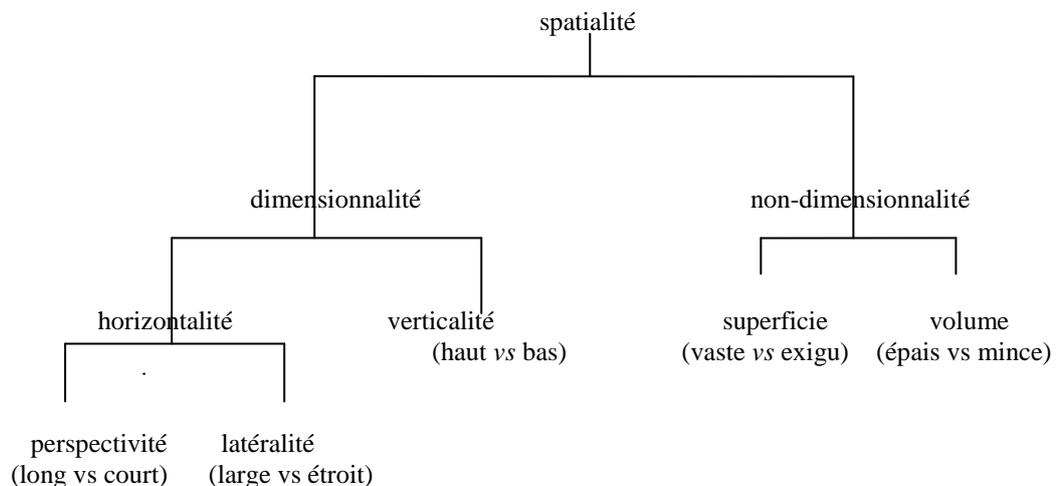
La première étape consiste dans un premier temps en une catégorisation préliminaire des éléments relatifs à la spatialité, catégorisation qui se fonde sur la recherche des traits spatiaux fondamentaux qui parsèment le texte ou, pour reprendre les termes de Greimas, qui seraient « en suspension » dans le texte.¹⁰⁵ On se basera très précisément sur les distinctions des catégorisations sémiques de la spatialité réalisées par ce dernier dans *Sémantique structurale* : en effet, il semblerait que cette observation préalable, ainsi que la constitution

¹⁰⁵ A. J. Greimas, *Sémantique structurale*, p. 34.

d'un *système sémique* de la /spatialité/, permette d'appréhender et de concevoir plus justement à une première échelle l'architecture sémantique qui prévaut chez Dhôtel et, de fait, d'envisager les dimensions hypothétiques de l'espace de manière plus précise.

II.1.1.2. Tableau du système sémique de la spatialité :

Avant de passer à l'analyse, on peut ainsi formaliser une seconde base de travail en introduisant ci-dessous le tableau proposé par Greimas où figure l'articulation sémique du sème /spatialité/ qui se décline en plusieurs pré-catégories sémiques. Ce tableau, reconnu inachevé par Greimas dans *Sémantique structurale*,¹⁰⁶ reste incomplet avec Courtès dans *Analyse sémiotique du discours* et apparaît comme tel :¹⁰⁷



¹⁰⁶ *Ibid.*, pp. 32-35.

¹⁰⁷ Cf. J. Courtès, *Analyse sémiotique du discours*, p. 185.

II.1.1.3. Premier tableau analytique :

Passons alors à l'observation du texte : après un bref aperçu des quatre segments textuels, on peut relever dans un premier temps un certain nombre de lexies topographiques qui permettent d'appréhender un entour spatialisé ou, en d'autres termes, un certain nombre de marqueurs spatiaux qui nous permettront de déterminer, sur le plan narratif, le dispositif topographique général au sein de l'œuvre dhôteliennne. Sur le plan du contenu, cela revient ainsi à relever les sémèmes qui constituent, de fait, l'isotopie spatiale et topographique.

Nous avons donc répertorié ces premières données de sens dans un tableau analytique où figurent les éléments d'une analyse sémiqque préliminaire. Précisément, nous faisons apparaître ci-dessous les sémèmes spatiaux en dissociant d'une part les sèmes spatiaux, les propriétés spatiales des catégories topographiques, et d'autre part les sèmes non-spatiaux que nous n'avons pas sous-catégorisés :

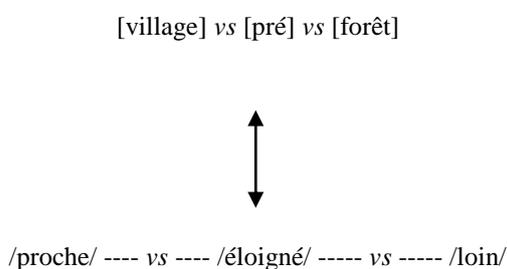
	Isotopie topographique	
Sémèmes	Isotopie spatiale	Isotopies non spatiales
‘Marval’ ‘village’ ‘maison’ ‘école’	/fermé/ /verticalité/ /limite/ /dedans/ /proche/	/humanité/ /culturel/ /organisé/ /socialisé/
‘limite’ ‘bordure’ ‘haies’	/extrémité/ /limite/	
‘chemin’	/directionnalité/ /linéarité/ /ouvert/	
‘prés’	/ouvert/ /horizontalité/ /étendu/ /absence limite/ /dehors/	/naturel/ /inorganisé/ /inhumanité/
‘forêt’ ; ‘bois’	/ouvert/ /verticalité/ /profondeur/ /étendu/ /dehors/ /loin/	/inhumanité/ /inorganisé/ /naturel/
‘Mont Damion’	/ouvert/ /verticalité/ /dehors/	/inhumanité/ /inorganisé/ /naturel/
‘chapelle’	/fermé/ /verticalité/ /dedans/	/humanité/ /culturel/ /cultuel/

II.1.1.4. Commentaires du tableau et justifications :

Nous avons donc construit ce tableau analytique et synthétique à partir des premières données de sens qui sont les marqueurs topographiques récurrents et disséminés dans les quatre sous-fragments textuels. Nous avons ainsi balayé le texte en faisant apparaître deux isotopies à l'intérieur de l'isotopie topographique que nous avons appelées commodément à ce stade isotopie spatiale et isotopie non-spatiale. Les sèmes spatiaux que nous avons dégagés sont essentiellement relatifs au plan de l'inhérence, constituant ainsi un noyau sémique stable : en d'autres termes, les sèmes spatiaux génériques renvoient à des propriétés caractérisant par nature les catégories étudiées, propriétés qui ne semblent pas neutralisées en contexte. La majeure partie des sèmes répertoriés correspondent ainsi aux acceptions classiques des catégories topographiques que donne par exemple *Le Petit Larousse illustré 2007* et que nous avons classées ci-dessous pour justification. L'inventaire des définitions peut paraître ici un tant soit peu trivial, voire superflu, mais il nous semble que ces définitions attestent de la stabilité des sèmes que nous avons posés sur le plan du contenu sémantique :

Catégories topographiques	Acceptions génériques	Commentaires
Village	Groupement d'habitations permanentes, à la campagne	Implique un entour socialisé, culturalisé
Maison	Bâtiment d'habitation	Structure architecturale à dominante verticale
Ecole	Etablissement où l'on donne un enseignement, ses bâtiments	Même remarque, espace du domaine culturel
Bordure	Partie la plus excentrique d'une surface	Délimitation neutre
Limite	Ligne qui circonscrit un espace, qui marque le début et la fin d'une étendue	Implique une « circonférence », délimitation englobante
Haie	Clôture faite d'arbustes alignés, avec ou sans arbres, et qui marque la limite entre deux parcelles, deux propriétés	Délimitation qui appartient au domaine culturel, implique deux espaces contradictoires
Chemin	Voie, généralement de terre, aménagée pour aller d'un point à un autre	Actualise les notions de direction, d'espace connexe
Forêt	Grande étendue de terrain couverte d'arbres	Espace du domaine naturel, Prédominance verticale et profondeur
Bois	Lieu, terrain couvert ou planté d'arbres	Même remarque (plus petit)
Pré	Prairie naturelle	Espace a priori non délimité
Chapelle	Edifice religieux	Espace du domaine culturel et cultuel
Mont	Grande élévation naturelle au-dessus du terrain environnant	Elément naturel vertical. Ici l'acception lexicale implique deux catégorisations : /haut/ vs /bas/

Ajoutons que seuls les sèmes /proche/ vs /loin/ relèvent de l'afférence, c'est-à-dire de l'ordre des propriétés héritées en contexte.¹⁰⁸ En effet, puisque l'actant-sujet est soumis dans un premier temps à la catégorie topographique [Village], le sémème 'Village' contient de manière contextuelle le sème /proche/. Par opposition, le texte fournit l'expression lexicalisée « Ce mont c'est une pointe de cent mètres de haut dans la forêt de l'horizon » qui situe donc la catégorie [mont] à l'intérieur de la catégorie [forêt], les sémèmes 'Mont Damion' et 'forêt' héritant ainsi du sème /loin/. On peut également s'interroger sur une distinction supplémentaire, correspondant alors à une position topographique intermédiaire, en prenant en considération la catégorie [pré], qui, de fait, nous amène à représenter ces oppositions au moyen du schéma récapitulatif suivant :



II.1.1.5. Analyse du tableau :

Nous pouvons dès lors passer à l'analyse de ces données de sens qui demandent à être catégorisées de manière plus précise. On observe en premier

¹⁰⁸ F. Rastier, *Sens et textualité*, p. 277.

lieu que le texte contient une pluralité de sous-catégories topographiques qui appartiennent manifestement à deux grandes catégories élémentaires et distinctes que nous nommerons commodément [Village] vs [Extra-village], sur le modèle réalisé au cours de notre analyse préliminaire de l'œuvre de Kateb Yacine, *Nedjma*. En effet, d'un côté, on peut recenser et regrouper des marqueurs topographiques correspondant à des catégories se situant à l'intérieur d'une première catégorie totalisante, le [Village], marqueur apparaissant dans le texte, et qui sont la [maison] de la « grand-mère », l'[école] et la [maison] des « Ficot ». De l'autre, des marqueurs renvoyant à des catégories se situant graduellement en dehors ou à l'écart du [Village], la [forêt], le [Mont Damion], les [prés], les [bois], et la [chapelle], définissant bien, autrement dit, une seconde catégorie totalisante, l'[Extra-village]. Précisons dès lors que le [Mont Damion] et la [chapelle] sont partie intégrante de la [forêt], selon la relation spatiale /englobant-englobé/.

Nous pouvons étendre dès maintenant la notion de catégorie totalisante à celle de zone regroupant un ensemble de propriétés spatiales qui ne sont autres que les catégories sémiques. Nous suivons ainsi la méthode employée lors de notre première étude. D'après le tableau que nous avons construit, nous remarquons que certaines propriétés en surclassent d'autres à l'intérieur des zones. Nous pouvons en donner un exemple succinct : à l'intérieur du [Village] le /fermé/ existe en forte densité par rapport à l'/ouvert/, puisque seule la catégorie [chemin] actualise effectivement le sème /ouvert/. Inversement, à l'intérieur de l'[Extra-village], le sème /fermé/ se manifeste en faible densité

par rapport à l’ouvert/, puisque seule la catégorie [chapelle] actualise le sème /fermé/.

On obtient ainsi initialement deux catégories dominantes, ségréguées, qui tendent à la fois à s’exclure et à s’inclure, deux zones par conséquent différenciées et interdépendantes pour les raisons exposées ci-après :

1) Deux zones différenciées puisque l’on retrouve des oppositions élémentaires que nous avons regroupées dans le tableau suivant :

Catégories topographiques englobantes	
[Village]	[Extra-village]
/dedans/	/dehors/
/fermé/	/ouvert/
/limite /	/absence limite/
/absence profondeur/	/profondeur/

2) Deux zones interdépendantes, d’une part puisque la reconstitution du dispositif topographique de l’œuvre met en lumière une série de continuités :

maisons ----- limite ----- horizon ----- pré ----- forêt

D'autre part puisque l'on note l'équivalence :

/verticalité/ ↔ /verticalité/

Enfin, on remarque des relations spatiales /englobant-englobé/, et des propriétés prévalant sur d'autres existant en faible densité. On pourrait dire à ce stade que ces catégories dominantes tendent à affaiblir ou à neutraliser les qualités des sous-catégories. Par exemple, les qualités de [forêt] dominent celle de [chapelle] et [Mont Damion].

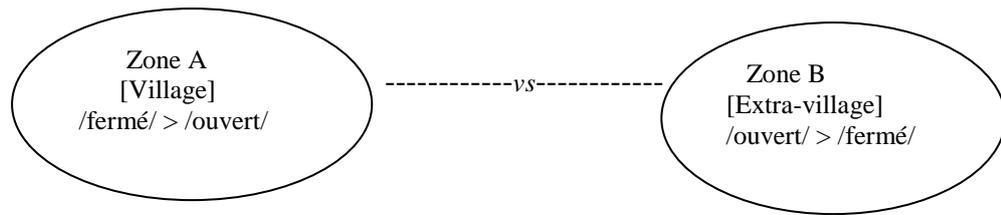
II.1.1.6. Dispositif topographique initial :

La composition spatiale et topographique initiale et générale, ou élémentaire, peut alors être exprimée comme suit. Une telle configuration est observable à ce stade sur le plan narratif et correspond ainsi aux dispositifs spatiaux topographiques placés parmi les structures superficielles de la prédication. Pour reprendre des terminologies utilisées précédemment, il s'agira du *continuum spatial* au sein duquel se disposent les actant-sujets et les actant-objets référentiels. Soit le tableau suivant regroupant ces premiers éléments :

Structures discursives Spatialisation Continuum spatial	[Catégories spatiales englobantes]	[Village] -----vs----- [Extra-village]
↓ Actorialisation (Fabien ; la grand- mère ; les Ficot)	[sous-catégories spatiales]	[maison ; école] vs [forêt ; bois, pré, chapelle]

II.1.1.7. Configuration topologique équivalente :

Ainsi, à partir d'une classification sémantique du contenu des catégories topographiques, apparaissent plus clairement ces ensembles *a priori* exclusifs et interdépendants. Cette configuration peut être exprimée de manière logique au moyen de deux ovales distants, comme nous l'avons réalisé dans notre première étude. L'intérêt d'une telle représentation réside dans la visualisation immédiate des ensembles ainsi formés et ouvre au rapprochement ultérieur entre espace topographique et espace topologique, qui se situent selon nous à deux niveaux différents du procès de signification. Nous y reviendrons. En d'autres termes, comme nous l'avons réalisé lors de nos précédentes études, nous postulons une existence figurale et structurale correspondant à nos schématisations pratiques. Une telle représentation se veut en outre aisément évolutive et se verra améliorée et complétée dans les sous-chapitres suivants. Nous proposons en conséquence la schématisation topologique suivante :



Nous pouvons alors tenter d'aller un peu plus loin dans l'analyse, non sans faire preuve d'une certaine prudence, puisque nous nous basons à ce stade sur un unique et premier fragment textuel, en essayant de qualifier plus précisément ces zones d'une manière ou d'une autre : ainsi, sur le plan narratif, le continuum spatial devient a priori sécable en une zone {A} dite *proximale*, et une zone {B} dite *distale*, pour reprendre les notions de François Rastier. Ces qualifications doivent donc rester en suspens à ce stade, et la prudence heuristique rester de mise, comme nous l'avons dit, dans la mesure où nous avons remarqué que les traits /proche/ vs /lointain/ qui fondent ici notre approche relèvent de l'afférence, et donc du contexte, et se présentent manifestement comme des propriétés relatives, ou amovibles pourrait-on dire. Cette distinction sera surtout valable dans notre troisième étude.

II.1.2. Isotopies concomitantes et interrelations :

II.1.2.1. Connexions isotopiques et relations de signification :

Nous avons donc classé jusqu'à présent les sèmes spatiaux à partir des catégories sémantiques premières, ceux-ci correspondant à la classe topographique, et nous avons obtenu deux zones interdépendantes en relation d'opposition primaire et d'équivalence. Ces premières remarques demandent à être détaillées dans une théorie des ensembles complexes. La complexité chez Dhôtel réside précisément dans l'interrelation entre les zones, comme si, par exemple, le /fermé/ ne pouvait se passer de l'/ouvert/, ou, plus exactement, comme si le /fermé/ existait dans l'/ouvert/ et réciproquement. On peut alors élargir le champ d'investigation de la manière suivante en s'intéressant dès à présent aux faisceaux d'isotopies qui semblent dépendre de l'isotopie topographique. Ainsi, si l'on considère maintenant les isotopies concomitantes, on remarque que l'isotopie topographique semble être connectée principalement à l'isotopie axiologique, au regard du rapport entre les dimensions //humanité// ↔ //spatialité//. Pour rappel, la notion de « connexion » repose sur la définition assez maniable qu'en donne François Rastier et que nous rappelons ici : « relation entre deux sémèmes appartenant à deux isotopies génériques différentes ».¹⁰⁹ Il s'agira dès maintenant d'expliquer ce que nous entendons par *connexion isotopique*, à la suite de François Rastier dans *Sens et textualité*¹¹⁰ : nous pouvons ainsi parler de *connexion isotopique* dans la mesure où les isotopies tendent à se présupposer et entrent en relation

¹⁰⁹ F. Rastier, *op. cit.*, in « Glossaire », p. 277.

¹¹⁰ *Ibid.*, pp. 213, 217.

d'interdépendance. Pour le dire autrement, tout se passe comme si l'isotopie topographique impliquait systématiquement l'isotopie axiologique et réciproquement. Pour précision, l'isotopie axiologique va comprendre des sémèmes renvoyant à des actions, à des faits dont la performance se réalise dans les différents espaces topographiques déterminés.

I.1.2.2. Second tableau analytique :

Nous montrons dès maintenant les applications de ces premiers éléments : nous avons ainsi réintégré l'isotopie topographique que nous avons placée en vis-à-vis de l'isotopie axiologique. La nouvelle grille de données textuelles sélectionnées est présentée dans le tableau suivant :

Connexion					
Isotopie topographique			Isotopie axiologique		
Sémèmes	Sèmes spatiaux	Sèmes non-spatiaux	Sémèmes	Sèmes spatiaux	Sèmes non-spatiaux
‘Village’ <i>↓englobant</i> ‘maison’ ‘école’	/ fermé/ /limite/ /verticalité/ /dedans/ /absence profondeur/	/culturel/ /humanité/ /organisé/	‘sens du travail’ ‘pour son bien’ ‘situation normale’ ‘dresser’ ‘tenir serré’ ‘préserver des aventures’ ‘être placé’	/statisme/ /limite/ /verticalité/ /étroit/ /dedans/ /fermé/ /statisme/ /dedans/ /fermé/ /statisme/ /statisme/	/normalité/ /positivité/ positivité/ /normalité/ /positivité/ /humanité/ /normalité/ /positivité/ /normalité/ /positivité/ /normalité/
‘chemin’	/ouvert/ /dehors/				
‘Extra-village’ <i>↓englobant</i> ‘forêt’ ‘Mont Damion’ ‘chapelle’	/ouvert/ /absence limite/ /verticalité/ /dehors/ /profondeur/ /dedans/ /fermé/	/naturel/ /inhumanité/ /inorganisé/	‘distrait’ ‘oublis’ ‘aller à l’aventure’ ‘écouter les bruits dehors’	/ouvert/ /dynamisme/ /ouvert/ /dehors/	/anormalité/ /négativité/ /anormalité/ /anormalité/ /négativité/ /anormalité/ /négativité/

I.1.2.3. Commentaires et justifications :

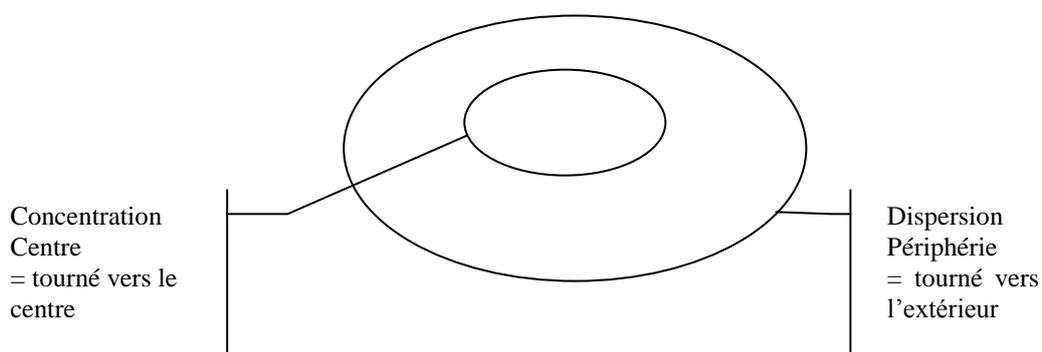
Nous avons ainsi disposé dans le deuxième tableau analytique les marqueurs sémantiques que nous avons regroupés à l'intérieur de l'isotopie axiologique. D'une part, nous avons fait correspondre aux sémèmes topographiques les différents sémèmes qui leur sont intrinsèquement reliés et qui renvoient aux diverses activités des actant-sujets : on note d'une part des activités dites socialisées ou, pourrait-on dire, apparemment légitimées de manière sociétale dans l'œuvre dhôtelienne, telles que 'travail', 'être placé', et d'autre part, par opposition logique et différentielle, des activités marginalisées telles que 'écouter les bruits', 'partir à l'aventure', 'oublier'. On note alors que ces sémèmes répertoriés comportent un certain nombre de traits spatiaux génériques équivalents aux sémèmes constituant l'isotopie topographique.

Nous insérons ici un commentaire justificatif et complémentaire à propos des sèmes posés sur le plan du contenu pour les sémèmes 'préserver', 'tenir serré' et 'distrain' en nous référant à nouveau au *Petit Larousse illustré 2007*, et en nous livrant pour le dernier sémème à une brève analyse étymologique complémentaire. Ainsi, dans le cas de la catégorie 'préserver', nous avons en effet fait apparaître les sèmes /dedans/ et /fermé/, puisque, au sens strict, 'préserver' signifie « mettre à l'abri ». On retrouve ainsi dans cette définition la catégorie topographique [abri] qui, dans l'œuvre dhôtelienne, se situe sur le même plan que la catégorie [maison]. Sur le plan du contenu,

s'actualisent ainsi doublement les sèmes /dedans/ et /fermé/ qui, de manière distincte, appellent à une actualisation des valeurs de protection et de réclusion. Nous y reviendrons dans le deuxième chapitre consacré à cette étude. Dans l'œuvre dhôteliennne, les catégories sémiqques spatiales répertoriées amènent alors à considérer très nettement les catégories /positivité/, et, par extension, /normalité/. Les mêmes corrélations peuvent être observées à partir du sémème 'tenir serré', lequel implique également les catégories sémiqques inhérentes /dedans/ et /étroit/. Nous reviendrons également sur ces distinctions à la fin de l'analyse des relations sémantiques disséminées dans les fragments textuels que nous avons délimités comme bases d'observation privilégiées.

Considérons enfin le sémème 'distrain' et expliquons-nous sur les choix des catégories sémiqques proposées. D'une part, l'adjectif 'distrain' admet la définition suivante « tourné vers d'autres choses ». Dans l'œuvre dhôteliennne, le sémème 'distrain' se trouve juxtaposé avec les sémèmes 'écouter les bruits dehors' et s'oppose remarquablement, bien que n'étant pas lexicalisé dans ce premier fragment textuel, avec le sémème 'concentré'. Quelques précisions s'imposent alors : la catégorie sémantique 'distrain' implique ainsi une actualisation de la catégorie sémiqque /dehors/ et trouve une équivalence sémantique avec les catégories topographiques caractéristiques du /dehors/, telles que [forêt], [champ] ou [pré]. Précisément, si l'on reprend l'acception commune de 'distrain' proposée ci-dessus, ces « autres choses » seraient donc chez Dhôtel, presque exclusivement les objets spatiaux référentiels extérieurs. Revenons alors sur la dernière distinction sémiqque que nous avons établie :

d'après les commentaires que nous venons de développer, le sémème 'distrain' implique en même temps le sème /dynamisme/, « tourner vers » et s'oppose alors fondamentalement au sème /statisme/ inhérent à la catégorie non lexicalisée « concentré » qui découle par extension sémantique, nous l'avons vu, des catégories 'tenir serré' et 'préserver'. On renforcera ces commentaires avec les précisions suivantes : au sens étymologique, 'distrain', du latin 'distrahere', signifie « tiré vers d'autres sens, tirailé ». On pourrait alors anticiper quelque peu sur l'étude des relations directionnelles de notre troisième étude et s'aventurer à proposer ici une organisation topologique fondamentale et sous-jacente à l'œuvre dhôtelienne :



Le dernier point que nous aborderons dans cette sous-partie soulève le problème des ambiguïtés relatives au sémème 'dresser'. En effet, deux acceptions suivantes peuvent être retenues dans la situation textuelle qui nous intéresse :¹¹¹ 1) plier quelqu'un à une discipline ; 2) dompter un animal. La première acception permet de poser les sèmes /limite/ + /humanité/, tandis que

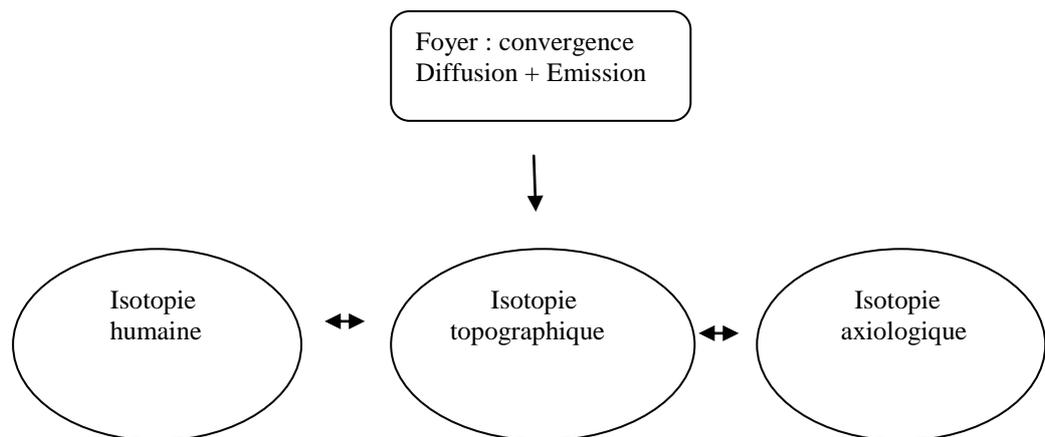
¹¹¹ Cf. *Le Petit Larousse illustré 2007*.

la seconde tend à remplacer le sème /humanité/ par /inhumanité/ ou /animalité/. Ce questionnement sur les nuances distinctives n'est donc pas anodin dans le contexte de l'œuvre dhôteliennne puisque l'on retrouve le sème /inhumanité/ parmi les catégories topographiques récurrentes que nous avons répertoriées, et puisque les fragments textuels suivants proposés, nous le verrons, confortent leur caractère isotope manifeste. Par ailleurs, le sémème 'dresser' suppose, sur le plan de l'inhérence, le sème /verticalité/, si l'on se réfère au sens étymologique et aux acceptions différentes du *Larousse*. Par conséquent, il devient légitime de postuler une équivalence sémantique entre le sémème 'dresser' et les sémèmes topographiques 'maison', 'Mont Damion', et 'forêt' qui actualisent majoritairement le sème /verticalité/.

II.1.2.4. Analyse du tableau et perspectives théoriques :

Nous pouvons dans un premier temps réaffirmer les relations entre isotopie topographique, isotopie humaine et isotopie axiologique de la manière suivante : nous situons l'isotopie topographique au cœur du dispositif, dans la mesure où celle-ci solidarise effectivement les deux autres, d'après les dimensions que nous avons exprimées en amont. Plus précisément, on peut dire que l'introduction des sémèmes topographiques est toujours corrélée d'une diffusion massive de sémèmes appartenant aux isotopies concomitantes. Sur le plan textuel, la tactique prédominante – tactique au sens sémantique que l'on

trouve chez François Rastier¹¹² – semble être celle de l'enchevêtrement systématique des référents hétérogènes, de telle sorte que se densifie progressivement un agrégat référentiel qui fonde la cohésion textuelle générale de manière durable et synchronique. En d'autres termes, on peut émettre l'hypothèse selon laquelle chaque isotopie tend à présupposer l'une et/ou l'autre, ou à engendrer l'une ou l'autre de manière remarquable : en ce sens, on peut rejoindre les constats de François Rastier au sujet des faisceaux sémiqes liés à la récurrence des isotopies dominantes.¹¹³ Soit le schéma suivant qui reprend les éléments tactiques du texte chez Dhôtel :

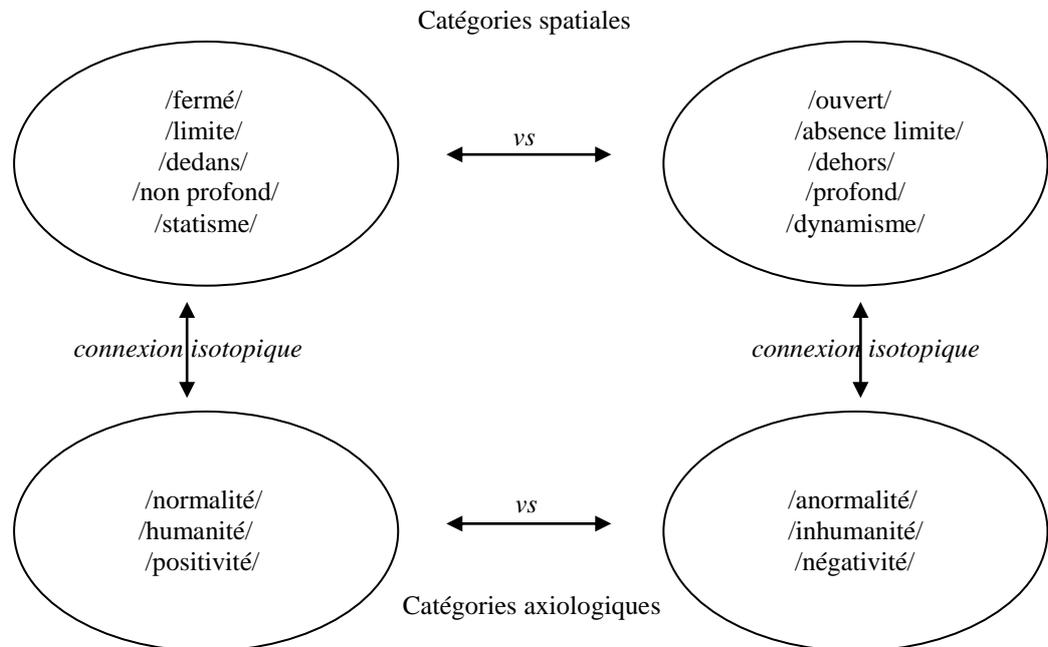


Deuxièmement, on remarque qu'apparaît de manière concentrée un certain nombre de traits spatiaux récurrents d'une isotopie à l'autre, de telle sorte que l'on peut former plusieurs molécules sémiqes. On retrouve en effet majoritairement les couples sémiqes /fermé/ vs /ouvert/ ; /limite/ vs /absence

¹¹² Cf. F. Rastier, *op. cit.*, p. 281.

¹¹³ *Ibid.*, pp. 262-263.

limite/ ; /dedans/ vs /dehors/, ainsi que /normalité/ vs /anormalité/ ; /humanité/ vs /inhumanité/ ; /positivité/ vs /négativité/, soit les relations suivantes :



En définitive, on peut dire ici que se constitue une première organisation sémique active et déterminante dans l'œuvre dhôteliennne. Nous nous proposons alors d'analyser ces relations à travers plusieurs fragments textuels relevés sur l'ensemble de l'œuvre en procédant de la même manière. En effet, on peut se demander si ces configurations sémiques restent valables de manière constante, ou bien si celles-ci sont susceptibles de varier, de se modifier peu ou prou ou de s'inverser, ou plus largement, d'interagir. Ainsi, on cherchera dès lors à vérifier à la fois la stabilité de l'architecture sémique spatiale dhôteliennne et la pertinence des connexions assurées entre les diverses isotopies pour arriver finalement à dégager certains principes axiologiques.

Précisons dès lors que les fragments que nous proposons concernent soit directement des relations entre les différentes zones, soit des relations à l'intérieur des zones catégorisées. Sur le plan méthodologique, on se propose de formaliser la démarche pratique utilisée pour le premier fragment textuel, en dressant systématiquement un tableau analytique respectant, par commodité, le même modèle, tableau suivi d'une partie intégrant des commentaires et des compléments justificatifs au regard des éléments posés sur le plan du contenu ; il convient en dernier lieu de reprendre les données textuelles obtenues en vue d'une discussion analytique et synthétique afin d'obtenir des bases de travail claires et maniables qui seront plus aisément exploitables pour la partie théorique qui découle de cette partie sémantique préliminaire.

II.1.3. Cohésion et stabilité des configurations observées.

II.1.3.1. Etude du fragment textuel n°2 :

Le deuxième fragment textuel soumis à l'analyse se situe dans la continuité du premier, et reprend, nous allons le voir, les mêmes composantes sémantiques. On cherchera dès lors, à partir de cette deuxième base d'observation, à préciser les catégorisations sémémiques et les contenus sémiques obtenus ci-dessus, puis à nuancer quelque peu les zones topologiques initiales en vue des applications ultérieures. Ce deuxième fragment s'avère en effet être plus élaboré que le premier et permet d'extraire plusieurs données de

sens complémentaires et/ou équivalentes à celles déjà répertoriées. Soit les segments textuels a), b) et c) suivants :

a) Rien n'était plus aisé que de trouver la maison de M. Ficot dont la façade donnait sur la grande place au centre de laquelle s'élevait le buste solitaire d'un maréchal de France. Fabien fut encouragé par le calme qui régnait et par la moustache de bronze du maréchal désabusé. Dans les branches d'un parc voisin s'agitaient des dizaines d'oiseaux.

Il fut reçu par Mme Ficot, qui le pria de s'asseoir dans la grande salle et demanda des nouvelles de la cousine Delphine. M. Ficot arriva peu après, ainsi que son fils Augustin, qui était plus âgé que Fabien. Les Ficot avaient l'air un peu raide. Ils ne semblaient songer qu'à leur travail.

[...]

M. Ficot se présentait partout comme le Tonnelier, parce qu'il restait l'un des derniers tonneliers de la région, mais il était d'abord marchand de vins et de limonade, à quoi il devait à vrai dire la plus grande part de ses gains. On ne fabriquait des tonneaux que de loin en loin. Fabien dès l'après-midi de son arrivée, fut prié d'aller livrer vin et limonade avec le haquet qu'il poussa allégrement dans les rues de Vauche. Fabien supposait que le travail ne pressait pas trop dans la maison et qu'on l'occupait à des transports simplement pour l'observer et se faire une opinion de lui. Il emporta les papiers de régie qui lui donnaient le nom des clients, et il n'avait pas l'occasion de les oublier. Il lui suffisait de demander aux passants où habitaient les personnes. Ce jour-là et les jours suivants, il fit bien des détours mais il s'acquitta passablement de sa tâche. [...] Il lui arriva aussi de bavarder à l'extrémité du bourg d'où l'on apercevait une pente lointaine qui ressemblait au Mont Damion. (28-29)

b) Une telle conduite ne parut pas absolument sérieuse à M. Ficot, qui lui en fit l'observation. Fabien se montra très étonné. S'il cherchait à bien exécuter son travail, il n'avait aucune idée de la valeur du temps que l'on peut perdre. Quel temps perd-on jamais puisque de toute façon le temps passe ? M. Ficot décida qu'Augustin poursuivrait les livraisons, qui d'ailleurs s'espaçaient, et que Fabien rincerait les bouteilles dans la cour. (29)

- c) Quoi qu'il en soit, la vie s'organisait pour Fabien. Il tâchait de prendre conscience du rôle qu'il jouait dans le monde. Il pressentait qu'il demeurait sur l'extrême bord de ce monde et qu'un rien pouvait le faire basculer. Il ne devait pas compter revenir tout d'un coup au cœur d'une vie estimable. Les besognes simples qu'on lui donnait ne devaient en aucun cas favoriser ces exploits qui vous rachètent et vous situent dans les hiérarchies.

Pour rincer les bouteilles, il y a un appareil intéressant. On tourne une manivelle qui projette l'eau dans les bouteilles renversées par un tube muni d'un balai. Le jet d'eau fait des tempêtes lumineuses au cœur des bouteilles. Il arriva que Fabien, ne se lassant pas de contempler le phénomène, oubliait souvent de changer la bouteille. Le rendement s'en ressentait. [...]

En attendant le travail n'avance pas [...] Peut-être est-il tout simplement distrait, dit M. Ficot, je vais l'employer à la cave. Demain, il mettra le vin en bouteille. Ainsi il n'aura plus le temps de flâner.

Augustin déclara sans tarder à M. Ficot que pour Fabien certainement quelque chose allait de travers.

Je ne sais pas s'il se moque du monde, disait Augustin, mais il songe à tout autre chose qu'à son travail.

Après que Fabien eut nettoyé la maison de fond en comble, il ne resta plus qu'à l'envoyer faire des livraisons avec le haquet. [...]

Fabien était depuis longtemps préparé à admettre qu'entre lui et les autres existait une différence essentielle. [...] Sa grande ressource, quand il se trouvait seul, était de s'arrêter au bout de la rue et de contempler la forêt prochaine ou les champs. (29-34)

II.1.3.1.1. Tableau analytique :

Connexion					
Isotopie topographique			Isotopie axiologique		
Sémèmes	Sèmes spatiaux	Sèmes non-spatiaux	Sémèmes	Sèmes spatiaux	Sèmes non-spatiaux
‘Village’ <i>↓englobant</i> ‘bourg’ ‘maison Ficot’ ‘cave’	/fermé/ /limite/ /verticalité/ /dedans/ /absence profondeur/ /dehors/ /limite/ /ouvert/	/culturel/ /humanité/ /organisé/	‘ne songer qu’à leur travail’ ‘la vie s’organisait’ ‘extrême bord de ce monde’	/bord/ /limite/ /statisme/	/normalité/ /absence liberté/ /organisé/ /positivité/
‘cour’ ‘grande place’ ‘parc’	/dehors/ /ouvert/ /dehors/ /absence profondeur/ /limite/	/culturel/ /humanité/ /organisé/	‘s’asseoir’ ‘rincer les bouteilles’	/statisme/	/normalité/ /positivité/ /normalité/
‘rues de Vauche’	/étroit/ /fermé/ /ouvert/ /directionna- lité/		‘mettre le vin en bouteille’ ‘livrer le haquet’ ‘flâner’	/dynamisme/ /faible dynamisme/ /absence directionna- lité/	/positivité/ /normalité/ /positivité/ /normalité/
			‘faire des détours’ ‘bavarder à l’extrémité du bourg’ ⇕ ‘une telle conduite ne parut pas absolument sérieuse’	/contre directionna- lité /bord/ /limite/ /extrémité/	/anormalité/ /négativité/

‘Extra-village’ ↓englobant			‘quelque chose allait de travers’		/anormalité/ /négativité/
‘pente’ ‘Mont Damion’ ‘forêt’	/dehors/ /verticalité/ /profondeur/ /verticalité/ /ouvert/ absence de limite/	/naturel/ /inhumanité/ /inorganisé/	‘songer à autre chose que le travail’		/anormalité/ /négativité/
‘champ’	/ouvert/ /absence de limite/ /étendu/		‘distrain’ ‘oublier’	/dehors/	/anormalité/ /négativité/
			‘apercevoir’	/statisme/	/négativité/ /anormalité/
			‘s’arrêter au bout des rues’	/extrémité/ /statisme/	/négativité/ /anormalité/
			↕		
			‘contempler la forêt prochaine ou les champs’	/statisme/	/anormalité/ /négativité/

II.1.3.1.2. Commentaires et justification :

En premier lieu, on peut préciser ici qu’un certain nombre de sémèmes ou de groupement de sémèmes relèvent simultanément, dans la situation textuelle observée, de plusieurs isotopies. Par commodité, nous avons catégorisé plus simplement dans le tableau analytique les isotopies topographique et axiologique, puisque les isotopies cinétique et visuelle, pour ne citer que celles qui se constituent le plus distinctement, s’y trouvent systématiquement indexées. Notons en effet pour exemple que ‘apercevoir’ ou ‘contempler’ dans le cas présent demande à poser, sur le pan de l’afférence, les

sèmes /négativité/ et /anormalité/ : les sèmes appartenant à l'isotopie visuelle, tout comme ceux appartenant à l'isotopie auditive, et plus largement à l'isotopie générique perceptive et sensitive, se trouvent en conséquence équivalents aux sèmes tels que 'songer à autre chose que le travail' et 'oublier', 'apercevoir', 'contempler'. En d'autres termes, l'isotopie axiologique semble être encore une fois, avec l'isotopie topographique, déterminante dans l'univers dhôtelien.

Si l'on revient précisément aux catégories topographiques, sont présentes à nouveau les catégories déterminant le [Village], telles que [maison], [rue], [bourg], [cour], [parc] et [grand-place], et s'opposant à nouveau aux catégories définissant l'[Extra-Village], telles que [Mont Damion], [forêt] et [champ]. Commentons maintenant la présence des propriétés spatiales relevées à l'intérieur des zones antagonistes. Une remarque s'impose alors concernant la catégorie [Village] : malgré l'introduction de marqueurs spatiaux actualisant majoritairement le sème /ouvert/, les sèmes /fermé/, /limite/ et /dedans/ restent les plus denses et les plus intenses puisque l'actant-sujet Fabien n'entre en correspondance qu'avec la [cour] et les [rues], et non avec le [parc] et la [grand-place] qui sont, en outre, des espaces fortement pourvu de /limite/, et puis parce que ces espaces /ouvert/ se situent à l'intérieur de la catégorie /fermé/ et englobante [Village]. De même, le sème inhérent /dynamisme/, actualisé à travers l'expression lexicalisée « livrer le haquet » ou encore « rues de Vauche », se trouve en infériorité par rapport au

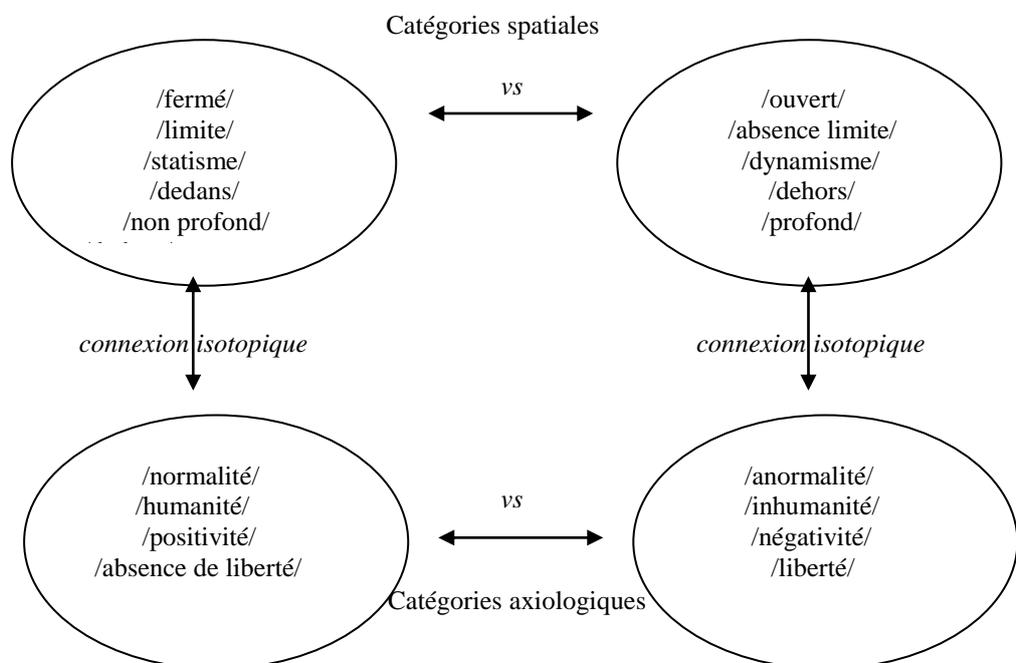
sème /statisme/, ou /faible dynamisme/, actualisé par les sémèmes ‘s’assoir’ ‘s’arrêter’ et ‘contempler’.

On voit donc toute l’importance de mesurer la quantité et la densité sémiques à travers les segments textuels afin d’évaluer, comme nous l’avons fait dans notre première étude, les équivalences manifestes entre les différentes isotopies : ainsi, dépassant d’une certaine manière l’évidence textuelle chez Dhôtel, nous postulons en effet que ces correspondances entre les isotopies concomitantes traduisent un certain nombre de phénomènes sous-jacents qu’il conviendra d’élucider et de formaliser dans le second chapitre, comme nous l’avons expliqué en introduction.

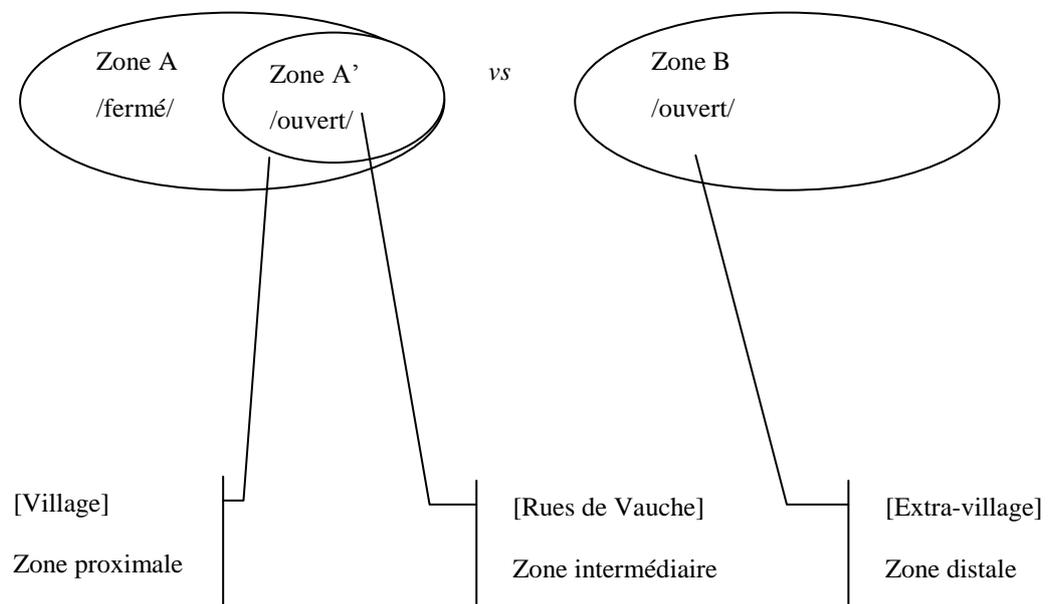
Nous pouvons ajouter ici un commentaire supplémentaire qui nous permettra particulièrement de coordonner les résultats obtenus lors de notre première étude : si l’on se réfère au segment textuel b), l’isotopie topographique est manifestement reliée à l’isotopie sociale par l’intermédiaire de l’expression lexicalisée « l’extrême bord de ce monde », comme si finalement la zone correspondant au [Village] définissait un espace social, normé, s’opposant à un espace non social, anti-normé. On rejoint très nettement à travers ce fragment textuel les commentaires apportés à l’analyse de l’extrait du texte de Kateb Yacine, *Nedjma*, pour lequel nous avons observé la même tactique et la même configuration sémantique, et de fait le même phénomène de convergence isotopique pour les zones spatiales catégorisées.

II.1.3.1.3. Analyse du tableau et perspectives théoriques :

Si l'on reprend les nouvelles données textuelles et les commentaires succincts exposés ci-dessus, on voit bien que les composantes sémiques, et les relations de signification qui les unissent restent valables et stables à l'intérieur du fragment délimité. En d'autres termes, les catégories spatiales du /dehors/, de l'/ouvert/ conduisent bien aux catégories axiologiques /anormalité/ + /inhumanité/ + /négativité/ + /liberté/ et inversement pour les catégories spatiales du /dedans/ et du /fermé/. On remarque en effet, au niveau des catégories topographiques, que l'on passe aisément et systématiquement du /fermé/ à l'/ouvert/, du /dedans/ au /dehors/. Soit les rapports suivants :

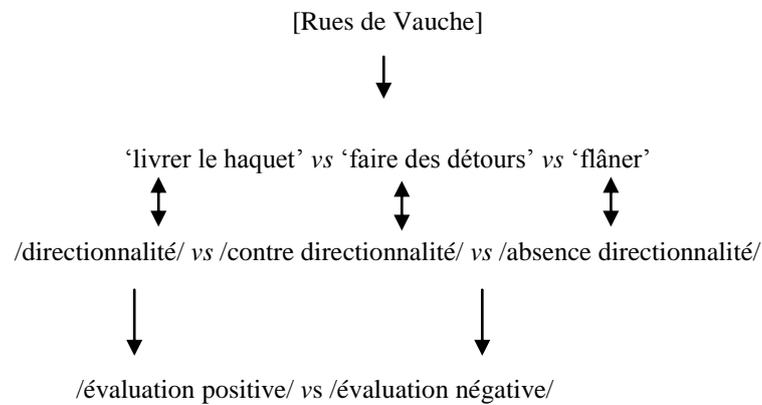


On peut proposer par conséquent une schématisation topologique plus détaillée à partir de celle que nous avons établie en amont, où apparaissent les nouveaux éléments que nous avons catégorisés. On observe ainsi à l'intérieur de la zone {A} une zone {A'}, selon la relation /englobant-englobé/, où émergent les propriétés /ouvert/ + /dynamisme/. Soit la schématisation suivante :



Précisons à nouveau que les relations établies ci-dessus seront réévaluées au sein de notre troisième étude, qui intègre les notions de directionnalité que nous avons posées dans notre tableau analytique et occultées dans notre analyse pour des raisons méthodologiques évidentes, afin de respecter les axes de travail délimités en introduction. Toutefois, il est possible de noter brièvement à ce stade, en vue des applications futures, que les catégories

impliquant les notions de /directionnalité/ n'échappent pas à une indexation sur l'isotopie axiologique, telle que :



Nous reviendrons donc plus précisément sur ces catégorisations lors du second chapitre de cette seconde étude.

II.1.3.2. Etude du fragment textuel n° 3 :

Le fragment analysé ci-dessous, nous allons le voir, présente les mêmes dominantes sémantiques, avec un léger remaniement notable. Cependant, la tactique textuelle reste à peu près identique à celle relevée plus haut. Il convient donc d'envisager ces nouvelles complexités en proposant, autant que faire se peut, des modèles topologiques explicatifs.

- a) Gantard tenait à Mery une épicerie assez importante, et s'occupait en même temps du commerce des fruits, des œufs et des peaux de lapin. [...] C'est entendu, dit Delphine à Fabien vers la fin de l'après-midi. Tu

pars ce soir même. Gantard est un peu dur, mais il se charge de te dresser et il m'a juré qu'il ne te renverrait pas avant que tu saches sur le bout du doigt tout ce qui concerne le commerce. Plus tard, on t'établira. Si tu as de mauvais moments à passer, songe que c'est pour ton avenir. Méry est un village bâti dans un vallon où le canal pénètre par une écluse et s'échappe par une autre écluse. C'est une sorte de fosse comblée d'arbres et tout à fait fermée si l'on excepte les minces perspectives que ménagent les rives du canal. [...]

– Tu regardes les environs, dit Gantard quand il accueillit le garçon à l'entrée de l'épicerie. Il n'y a pas grand-chose à voir par ici, mais tranquillise-toi, tu n'auras même pas besoin de chercher à te distraire : tu seras bouclé nuit et jour dans la réserve ou dans ta chambre. Moi, je sais comment il faut procéder avec des gaillards de ton espèce. Aussitôt il le fit entrer dans le magasin, au fond duquel une porte s'ouvrait sur une sorte de hangar où étaient empilés, jusqu'au toit, des cartons, des boîtes, des cageots de fruits, voire des jambons. A l'extrémité du hangar, un escalier de meunier conduisait à un palier. La chambre de Fabien était sur ce palier. Gantard la lui fit visiter aussitôt. Elle était meublée d'un lit-cage, d'une chaise et d'une petite table. Pas d'armoire. Une fenêtre minuscule donnait sur un terrain situé en contrebas et entouré de noyers qui masquaient toute vue. (55-56)

- b) Fabien fut occupé le lendemain et les jours suivants à trier les fruits dans le hangar. L'épicier rapportait de ses tournées des monceaux de cageots, et comme il achetait tout ce qu'on lui proposait, se contentant de rabattre sur les prix, il fallait faire un bon choix afin d'obtenir une meilleure vente. Les prunes abîmées on les enfonçait dans un tonneau pour l'eau-de-vie ou bien on en fabriquait des confitures destinées aussi à la ville. Fabien participa encore à cette cuisine. Remise en état des caisses, récupération des clous, rangements, balayages, il n'était pas un instant qui ne fût employé. L'avarice de Gantard avait des inventions inépuisables. Fabien dut refaire dix fois les mêmes rangements de telle façon qu'il n'avait plus à craindre de commettre d'erreurs, la répétition du même travail le contraignant à une attention obsédante. Dans la première semaine, il éprouva une sorte de fierté d'accomplir toutes ces besognes sans grande difficulté, malgré la fatigue d'un travail qui durait de cinq heures du matin à huit heures du soir.
- Pas la moindre permission de sortir. On l'empêchait même de respirer l'air sur le seuil de l'épicerie après les repas vite expédiés qu'il prenait en compagnie de Berthe et parfois de Gantard, lorsque les tournées de

ramassage et de livraisons permettaient à celui-ci de revenir à la maison avant midi. Le soir, ils mangeaient tous les trois à huit heures dans la petite cuisine de l'arrière-magasin.

– Il n'existe pas de garçon paresseux, disait Gantard à Berthe, implement des garçons qu'on ne sait pas faire travailler.

En quelques jours, il est vrai, Fabien avait senti qu'il changeait de peau et qu'il ne voyait plus les choses de la même manière. Certes, il ne voyait plus rien, et il avait les membres brisés à force de répéter au fond de son hangar les mêmes trimbalements de caisses, de cageots, de cartons, les mêmes gestes pour trier les fruits, et pour les éternels balayages. [...]

Pus d'étourderies. Bien sûr, il ne fallait pas tolérer la moindre relâche. Gantard et Berthe y veillaient et prétendaient que, dans un ou deux ans, Fabien saurait comme personne servir dans un commerce, sinon en comprendre l'organisation. (56-58)

c) Fabien, un soir que Berthe trafiquait au fond de la cuisine, avait ouvert la porte du magasin, malgré la défense. Devant le magasin, c'était une sorte de cour. De l'autre côté de la cour, la grange. Le long des murs, des orties. Rien que de faire un pas dans cette cour, c'était pour Fabien se livrer à l'air du monde. Il fit ce pas, et il aperçut vers la gauche la rue étroite qui filait vers la campagne là-bas entre les maisons et les premiers frênes de la route. Sans savoir ce qu'il voulait, il s'élança tout d'un coup, respirant à plein poumons. A peine avait-il atteint la rigole qui borde la rue, qu'il se heurtait presque à la camionnette de Gantard, débouchant soudain à l'angle de l'épicerie. [...]

– Je t'avais défendu, dit-il. Mais mon garçon, c'est impossible ce que tu veux faire. On ne peut jamais se sauver. On vous rattrape et, après, on vous brime encore plus. Tu vas descendre ces cageots de la camionnette, et tu les porteras dans le hangar, pendant que nous mangerons. [...]

Chaque fois qu'il revenait dans la cour, il pensait que personne ne l'empêchait de se sauver. Gantard, après avoir mangé, ne daignait même pas le surveiller. Fabien considérait parfois les lointains de la route qui s'était obscurcie et reprenait son travail malgré lui. Malgré lui ! C'était ce qu'avait voulu Delphine, ce qu'il voulait aussi, lui, Fabien. De sa paresse idiote, il retombait dans un travail sans fin. [...] Enfin, au moment de prendre au fond de la camionnette le dernier cageot, Fabien décida de partir à l'aveuglette sur la route. Il s'éloigna sans courir et, au bout de dix pas, il s'arrêta. Ses jambes le trahissaient. Il était trop fatigué [...] puis il revint vers la camionnette. [...]

Y avait-il trois semaines que Fabien travaillait chez Gantard ? Déjà, comme il l'avait souhaité, il était fait au travail, il ne rêvassait plus jamais. Il lui semblait que c'était aussi une immense duperie, mais il ne s'en formalisait nullement. (58-59)

- d) Il arriva qu'un dimanche [...], ni Berthe ni Gantard ne frappa à la porte, comme d'habitude, pour enjoindre au garçon de descendre sans retard au magasin. Ils avaient dû être distraits par un visiteur matinal [...]. Fabien profita de ce répit inespéré pour s'accouder à sa fenêtre. Il n'avait encore jamais eu l'occasion même de regarder le jardin en contrebas. C'étaient des plates-bandes semées de fleurs auxquelles Gantard et Berthe donnaient parfois leurs soins. [...] Le jardin était entouré d'arbres élevés qui formaient une vraie barrière.

Comme il pensait aller prendre son travail, il eut l'impression vive qu'on le regardait. C'était le regard d'un chat qui s'avavançait le long de la gouttière. Un chat au pelage gris pâle, un animal assez jeune, atrocement maigre. La tête avait une délicatesse charmante, mais les yeux étaient animés d'une telle méchanceté qu'on aurait pu les dire impies. Incomparablement plus aigus que ceux du loup. Fabien eut un mouvement de recul, comme si la bête allait lui sauter au visage. Le chat s'était aplati sur la tôle du toit et attendait. Fabien tira de sa poche une croûte de pain et la lui tendit. (59-60)

- e) Depuis lors, chaque soir et chaque matin, Fabien ne manquait pas de guetter le chat, et il lui apporta quelques débris de viande que l'autre lui arrachait toujours avec fureur. Les allures de ce chat présentaient une contradiction un peu terrifiante. Son corps efflanqué avait toute la grâce d'une ardente et insouciant jeunesse, tandis que ses pupilles lançaient un feu cruel, non pas de mauvais aloi ou sournois ou diabolique, simplement d'une minceur féroce, comme si la bête ne pouvait vivre qu'en demeurant toujours en éveil. Fabien songea encore aux regards du loup, qui étaient aussi impitoyables, cependant doués par moments d'une sorte d'indifférence rêveuse et contemplative. Les yeux du chat demeuraient résolument étrangers même aux choses qui l'entouraient. Comment était-il possible que cette bête fût abandonnée ou tout au moins ne trouvât pas de quoi se nourrir dans un village où les détritiques ne manquaient guère ? Ou alors pourquoi n'allait-il pas dans les champs, comme certains de ses congénères, qui ne se laissent pas manquer d'oiseaux ? (60-61)

f) Un après-midi, Fabien empilait des caisses au fond du hangar. Une chaleur atroce régnait sous les tôles, et il se demandait comment se procurer un peu d'air. Il eut l'idée de déplacer une des planches qui formaient joint entre le mur et le toit de ce hangar mal fichu. Aussitôt le chat se présenta devant l'ouverture.

Fabien l'appela. Le chat, non sans une méfiance extrême, s'avança. Fabien s'écarta afin qu'il eût le champ libre, et le chat bondit sur les caisses. Fabien jeta un coup d'œil vers un coin où une demi-douzaine de jambons fumés étaient empilés. Gantard les avait apportés la veille. Le chat s'était élancé vers les jambons par un détour et sur-le-champ il se mit à arracher avec les dents la couenne et la viande. Fabien n'eut pas même l'idée de le chasser. Au contraire, il s'approcha et fit mine de le caresser. L'autre, les griffes accrochées à sa proie, retourna la tête vers le garçon. Il hésitait, ne pouvant tolérer la présence de Fabien, ni renoncer à une aubaine inouïe. Fabien demeura immobile un long temps pendant lequel le chat, de son côté, ne bougea pas d'une ligne, ne quittant jamais du regard son visage. Enfin ce qui se passa fut inexplicable. Le chat se remit à son festin avec un calme nouveau, tandis que Fabien réussissait à lui poser la main sur la tête, rien qu'un instant.

Puis il y eut un remue-ménage du côté du magasin. Le chat fila comme un éclair, par l'ouverture sous le toit. [...] (60-61)

g) Pas un simple chat, coupa l'homme. Une bête qui ne peut approcher d'aucune maison de Méry, m'entends-tu bien, qui ne veut pas non plus chasser dans les champs comme tant d'autres, car elle ne cherche que le mal. [...]

– Une bête de l'autre monde, reprenait Berthe.

– De quel monde ?

– Je ne sais pas de quel monde. Mais elle n'est pas d'ici ni de nulle part. Personne ne l'a jamais vue dans le village, non personne, m'entends-tu bien ? Gantard et moi nous sommes seuls à la voir. Il n'y a que nous qu'elle veut voler et si elle pouvait nous sauter au visage... (64-65)

II.1.3.2.1. Tableau analytique :

Connexion					
Isotopie topographique			Isotopie axiologique		
Sémèmes	Sèmes spatiaux	Sèmes non-spatiaux	Sémèmes	Sèmes spatiaux	Sèmes non-spatiaux
‘Village’ <i>↓englobant</i> ‘maison’ ‘chambre’ ‘épicerie’ ‘tout à fait fermé’ ‘hangar’ ‘Le jardin entouré d’arbres = une vraie barrière’	/fermé/ /limite/ /verticalité/ /dedans/ /limite/ /fermé/	/culturel/ /humanité/ /organisé/	‘dresser’ ↓ ‘pour ton avenir’ ‘on t’établira’ ‘il n’y a pas grand-chose à voir’ ‘pas l’occasion de te distraire’ ‘travail sans fin’ ‘pas la moindre permission de sortir’ ‘s’accouder à la fenêtre’	/verticalité/ /statisme/ /fermé/ /fermé/ /fermé/ /statisme	/normalité/ /humanité/ /positivité/ /normalité/ /positivité/ /absence liberté/ /positivité/ /absence liberté/ /normalité/ /positivité/ /absence liberté/ /anormalité/ /absence liberté/
‘cour’ ‘fond du hangar’ ‘route’ ‘rue étroite’ ‘mince perspective’	/ouvert/ /profond/ /ouvert/ /ouvert/ /dehors/ /étroit/ /perspectivité/ /ouvert/		‘partir à l’aveuglette’ ‘se sauver’	/dynamisme/ /dynamisme/	/liberté/ /liberté/

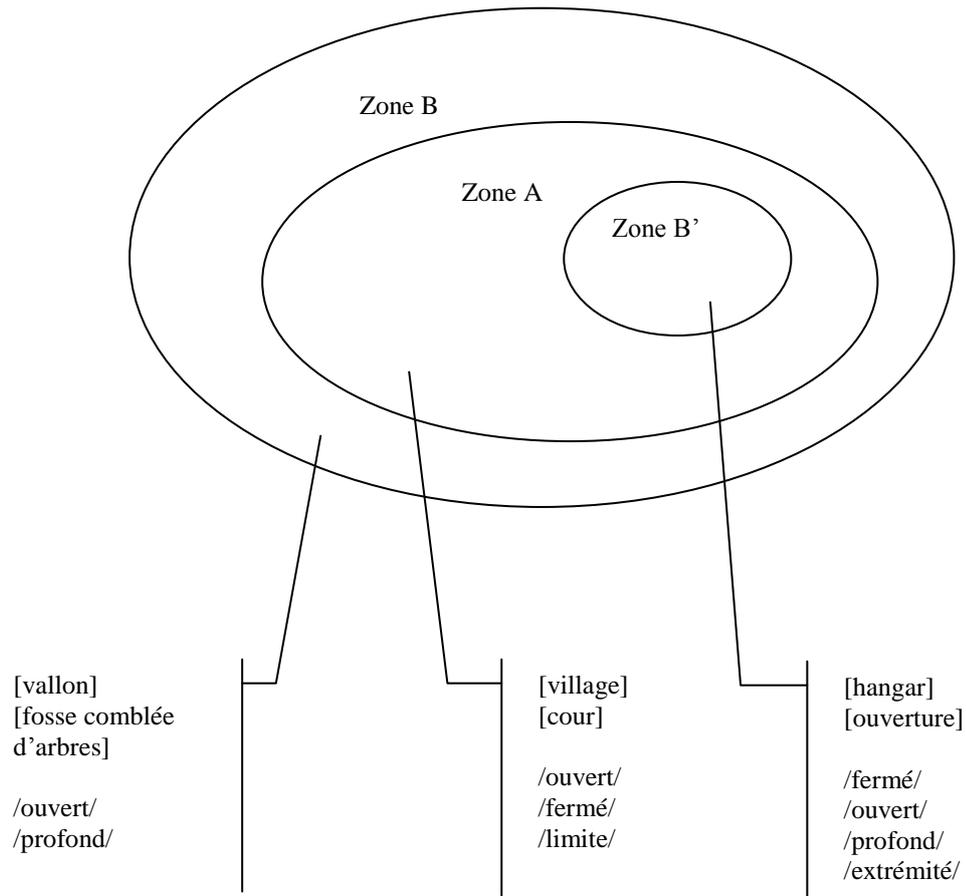
‘Extra-village’ ↓englobant	/ouvert/ /dehors/ /profond/ /absence limite/	/naturel/ /inhumanité/ /inorganisé/	‘chat’ ↓ ‘bête’ ‘monstre’ ‘méchanceté’ ‘yeux impies’ ‘féroce’ ‘cruel’ ‘étranger’ ‘ne cherche que le mal’ ‘autre monde’	/dehors/ /ouvert/	/négativité/ /anormalité/ /inhumanité/
‘vallon’ ‘Fosse’					
‘campagne’ ‘champ’	/ouvert/ /absence limite/	/naturel/ /inhumanité/ /inorganisé/			
‘le chat se présenta devant l’ouverture’	/ouvert/				

II.1.3.2.2. Commentaires et justifications :

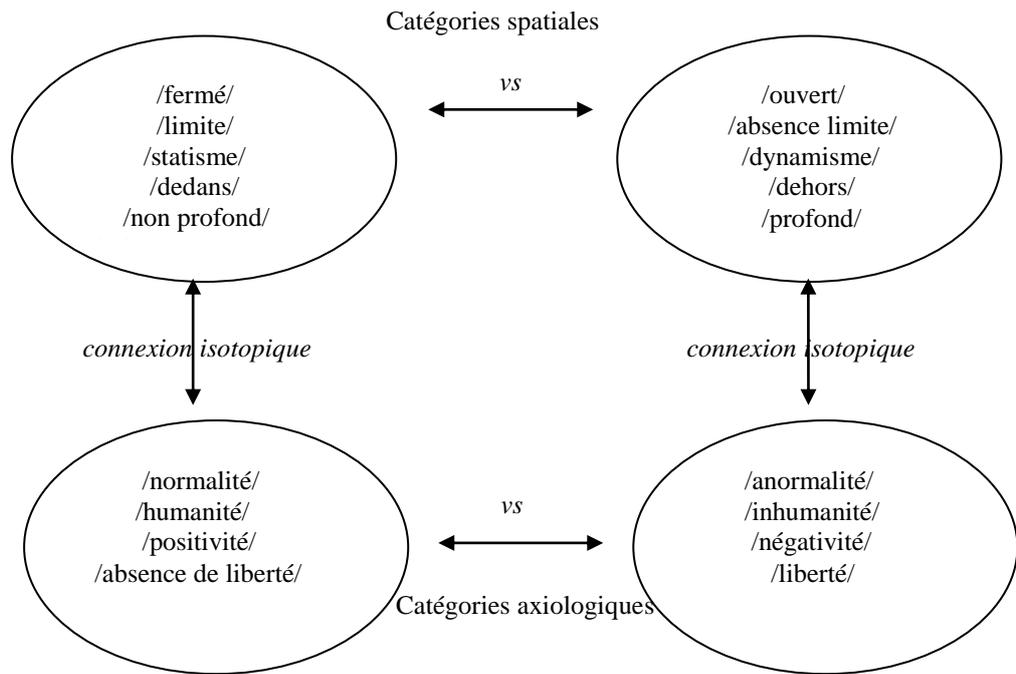
Dans le troisième fragment textuel proposé, les isotopies topographiques et axiologiques vont à nouveau converger par l’intermédiaire des isotopies humaines et animales. Plus exactement, l’isotopie topographique semble à nouveau déclencher l’isotopie axiologique, laquelle se trouve indexée systématiquement sur les isotopies humaines et animales. Il suffit, pour s’en convaincre, de citer quelques sémèmes référents : ‘pour ton avenir’ ; ‘on t’établira’ se rapporte à ‘magasin’ et ‘Village’ par l’intermédiaire de ‘Gantard’ ; de l’autre côté, ‘étranger’ ; ‘ne cherche que le mal’ se rapportent à ‘Extra-village’ par l’intermédiaire de ‘chat’. Autrement dit, on note une évaluation positive pour la catégorie [Village] et une évaluation négative pour la catégorie [Extra-village]. Nous préciserons ces relations dans la sous-partie suivante.

II.1.3.2.3. Analyse du tableau et perspectives théoriques :

Revenons maintenant sur les sèmes proposés sur le plan du contenu. Si l'on s'en réfère aux sémèmes disséminés dans les différents segments textuels délimités, on constate, sur le plan spatial, que les sèmes /fermé/ et /statisme/ sont très denses parmi les sémèmes de l'isotopie axiologique. La particularité de ce fragment textuel tient à ce qu'une forte densité de propriétés de la zone {B} au sein de la zone {A} est remarquable. En effet, si l'on analyse les isotopies dominantes au sein du tableau analytique, on voit bien que le /profond/ et l'/ouvert/, le /dehors/ ainsi que le /dynamisme/, catégories sémiques renvoyant normalement à l'[Extra-village] avec [forêt] et [champs] par exemple, sont fortement présents au sein d'un ensemble *a priori* essentiellement /non profond/, /fermé/, et caractérisé également par le /dedans/ et le /statisme/. On peut donc avancer l'explication suivante : le [Village] de Mery est directement bâti dans la catégorie [vallon] – on note en effet l'expression lexicalisée « fosse comblée d'arbres » – catégorie reliée nécessairement à la zone {B}. Les conséquences sont les suivantes : on obtient une zone nommée {B'} à l'intérieur de la zone {A}, elle-même située dans la zone {B}. Soit la schématisation topologique suivante, que nous reprendrons lors de notre troisième étude :

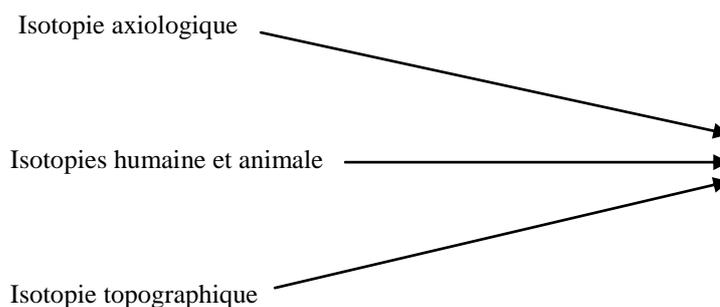


Par ailleurs, on voit bien d'après le tableau proposé ci-dessus que tout ce qui relève du monde du travail caractérise la [Norme], l'[absence de Liberté] et est évalué de manière positive tandis que tout ce qui relève du monde extérieur au travail, c'est-à-dire tout ce qui se rapporte à l'animalité, caractérise l'[Hors-norme] ainsi que la [Liberté] et est évalué de manière négative. Sur le plan spatial, cela revient à dire que tout ce qui relève du /fermé/, du /dedans/ et du /non profond/ va attirer les valeurs normatives et de réclusion alors que tout ce qui relève de l'/ouvert/, du /dehors/ et du /profond/ va attirer les valeurs anti-normatives et d'exclusion, pour ne pas dire de [Liberté]. Soit à nouveau les correspondances suivantes :

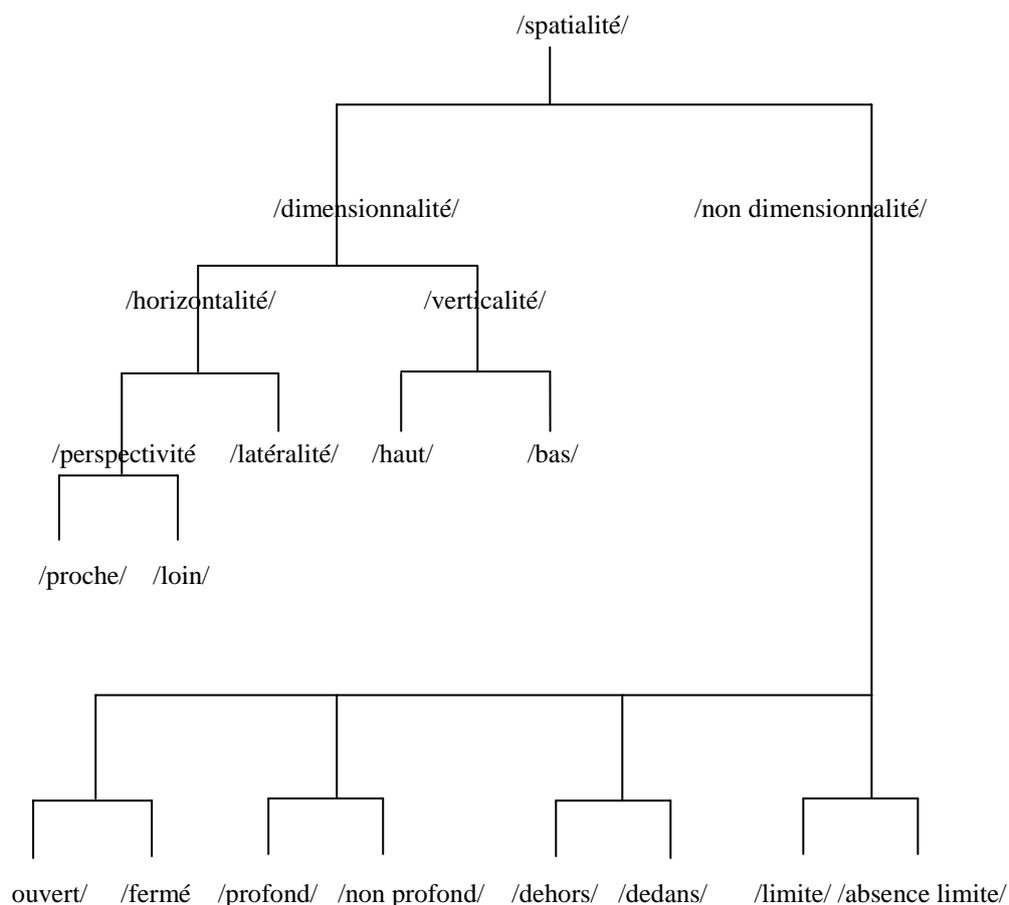


II.1.4. Synthèse du chapitre 1. :

Quelles conclusions pouvons-nous tirer des différentes observations faites au palier textuel ? D'une part, tout se passe comme si, du point de vue de la tactique textuelle, il existait un réglage logico-sémantique entre les isotopies. Précisément, l'enchevêtrement systématique des isotopies axiologique et topographique par l'intermédiaire des isotopies humaine et animale est déterminante dans l'organisation textuelle et laisse à supposer une convergence indéfectible. Soit le graphique suivant reprenant ces premières conclusions :



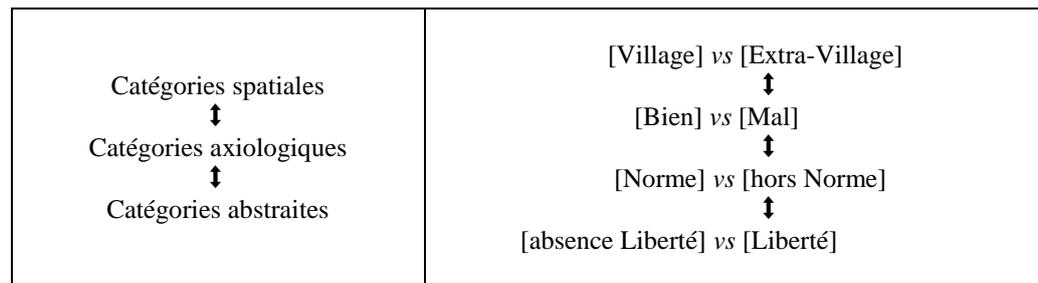
D'autre part, on voit bien que la /spatialité/ peut être déclinée en sèmes correspondant soit à des propriétés spatiales, c'est-à-dire ce qui caractérise intimement des types d'espace, soit à des propriétés topologiques, c'est-à-dire ce qui relève de la position des espaces types dans un champ spatial donné. Toutefois, il est nécessaire d'observer attentivement les réseaux signifiants des textes puisque les catégories peuvent hériter en contexte de certains traits. On peut tenter, d'après ces trois analyses, de réorganiser l'ensemble sémique de l'isotopie topographique afin de réarticuler les multiples traits spatiaux qui entretiennent manifestement des relations d'opposition primaire. Ainsi, d'après le modèle de référence greimassien posé plus haut, s'actualise et se décline, dans les premiers fragments textuels complémentaires chez Dhôtel, le sème générique /spatialité/ de la manière suivante :



Par ailleurs, ces premières classifications permettent de considérer des ensembles saillants, des molécules sémiques qui semblent déjà à ce stade s'imposer comme des composantes sémantiques fondamentales. En complément des distinctions sémiques que nous avons établies, nous pouvons dire en définitive que les isotopies topographique et axiologique convergent et se solidarisent, autour des molécules sémiques {/fermé/ + /dedans/ + /limite/ + /non profond/} et {/ouvert/ + /dehors/ + /absence limite/ + /profond/},¹¹⁴ formant un tout cohérent et signifiant, et faisant émerger une suite de valeurs, non nécessairement explicitement lexicalisées, correspondant alors aux deux

¹¹⁴ Cf. F. Rastier, *op. cit.*, pp. 262, 279.

zones différenciées et référencées en amont. On passe alors de connexions isotopiques à des connexions d'ensemble de catégories hétérogènes, soit les relations suivantes :



II.2. Propositions théoriques et modélisation conceptuelle :

Nous essaierons ici de formaliser nos théories en mettant en perspective les propos de Denis Bertrand au sujet des espaces abstraits axiologisés. Nous discuterons également la notion de *générativité* que nous remettrons quelque peu en cause en proposant un modèle théorique regroupant un ensemble de phénomènes interreliés, dans une logique du et/et et du ou/ou, nécessaire à la production dhôteliennne et antérieure à la manifestation discursive. Comme l'expose Iouri Lotman :

Une corrélation optimale permet, dans un texte littéraire, aux structures en conflit de ne pas être disposées de façon hiérarchique (c'est-à-dire sur plusieurs niveaux), mais de façon dialogique sur un même niveau. C'est pourquoi un récit littéraire est l'outil de modélisation le plus flexible et

efficace pour décrire intégralement des structures et des situations extrêmement complexes.¹¹⁵

En d'autres termes, il pourrait s'agir d'un modèle *hétérarchique* impliquant des relations de présupposition logique entre valeurs et espaces et intégrant des notions telles que la *tension matricielle* ou la *phéno-généralité*. Comme nous l'avons précisé en introduction, cela reviendra à élaborer un simulacre du procès de signification de l'œuvre dhôteliennne que nous avons appelé *spacioso du sens*. Dans le modèle génératif initial en effet, les valeurs axiologiques se situent aux niveaux les plus profonds tandis que « la sémiotique de l'espace est amenée à poser des éléments spatiaux » à ces mêmes niveaux, pour reprendre les terminologies de Greimas et Courtès. Nous nous référons ici aux propos de Denis Bertrand au sujet de l'espace et de l'axiologie :

De la sorte s'établit entre les deux niveaux de discours – ou même entre les deux types de discours – une analogie de structure que nous pouvons ainsi formuler : *espace : figurativité :: espace : abstraction*. Un tel rapport d'homologie est possible parce que l'espace n'est pas une simple topographie ; il est en même temps, et à tous les niveaux, le support d'une axiologie ; il est entièrement investi de valeurs et l'on pourrait presque dire, en inversant les termes, que c'est l'axiologie elle-même qui se trouve spatialisée. Nous essaierons de montrer comment. [...]

Il s'agira donc pour nous de montrer dans ce sens que les deux fonctions représentatives régies par les relations spatiales, fonction figurative et fonction abstraite, s'appuient l'une sur l'autre, se réfléchissent l'une l'autre, se fondent et se stipulent réciproquement. [...] Une seconde retombée, intérieure au dispositif de la théorie cette fois, doit nous conduire à nous interroger sur le statut des opérations de spatialisation dans l'économie générale de la sémiotique. La position qui leur est assignée, en effet, à côté de la temporalisation et de l'actorialisation à l'intérieur des structures

¹¹⁵ I. Lotman, *La Sémiosphère*, p. 75.

discursives du parcours génératif, demande à être discutée. Dans la mesure où les constructions spatiales, en raison de leur productivité même, intéressent plus profondément et plus globalement le discours que ne le laisse entendre la pure et simple figurativité spatiale des récits, on peut légitimement les supposer transversales aux différents paliers de reconstruction du sens. C'est pourquoi nous assumerons l'hypothèse qu'il y a une *générativité* (au sens où on entend ce concept en sémiotique) *des figures de la spatialité*. [...] ¹¹⁶

Nous entreprendrons donc une discussion sur les valeurs et leur localisation respective. Cet exercice exigera à chaque fois une attention toute particulière aux notions d'espace utilisées, à la fonction et à la nature de ces espaces, et par conséquent requerra, par principe, de concevoir justement la réalité sémiotique dans laquelle ils se situent. Il faudra ainsi faire la différence, par exemple, entre les espaces réels ou topographiques et les espaces abstraits, comme le stipule ci-dessus Denis Bertrand.

II.2.1. De l'entour spatial socialisé aux invasions axiologiques : réflexion et essai de modélisation

Que dire alors des aspects de l'espace que nous avons pu décrire et schématiser tout au long de cette première partie sémantique ? Nous commencerons cette deuxième partie en redéfinissant la base conceptuelle de notre étude, en partant de la notion de *dispositif spatial et topographique*, que nous avons nommé également *continuum spatial*, pour reprendre les terminologies lotmaniennes. Cette première dimension de l'espace, nous

¹¹⁶ D. Bertrand, *op. cit.*, pp. 60-62.

l'avons dit, correspond donc aux catégories les plus proches du réel, qui ne sont autres que les catégories topographiques telles que la [maison], la [forêt] ou encore les [prés], et qui apparaissent de manière récurrente dans l'œuvre dhôteliennne. Finalement, les indices textuels topographiques disséminés dans les fragments étudiés permettent de reconstituer ce que l'on nommera *l'entour spatial socialisé*.

Cet entour spatial peut être défini plus précisément comme la reproduction d'un espace réel d'où se forment les phénomènes et les formes axiologique et symbolique du sens. On peut chercher alors à définir les liens qui unissent cet espace et les séries de valeurs que nous avons catégorisées, à partir de la remarque suivante : il semble à première vue que les séries de valeurs gravitent d'une certaine manière autour des zones définies et différentielles. En effet, on voit bien que se forment à travers l'ensemble de l'œuvre dhôteliennne des catégorisations spatiales qui respectent des principes d'axiologisation, selon les modalités suivantes : tout ce qui relève du /dedans/, du /fermé/, du /connu/ et du /non profond/ semble attirer les valeurs de protection, ou de réclusion, valeurs normatives ; à l'inverse, tout ce qui relève du /dehors/, de l'/ouvert/, de l'/inconnu/ et du /profond/ renvoie aux valeurs d'exclusion, de destruction mais aussi de liberté. Deux notes au sujet du /dedans/ et du /dehors/ peuvent être insérées ici :

Le bâtiment érige en valeur absolue l'opposition entre *dedans* et *dehors*, non moins qu'entre le *volume* (qui m'englobe) et la *masse* (que j'observe). C'est là peut-être sa fonction première : donner ce signal indubitable, qui introduit

l'ordre dans le chaos spatial. De là découle le rôle de protection qu'il remplit en fait pour les humains.¹¹⁷

Certains éléments sont toujours situés à *l'extérieur*. Si le monde intérieur reproduit le cosmos, alors ce qui est de l'autre côté représente le chaos, l'anti-monde, un espace chthonien amorphe, habité par des monstres, des puissances infernales ou leurs assistants humains. A la campagne le sorcier, le meunier et (parfois) le menuisier doivent vivre à l'extérieur du village, de même que le bourreau dans une ville médiévale. L'espace « normal » n'est pas doté de frontières uniquement géographiques mais aussi temporelles. Le temps nocturne réside au-delà de la frontière. C'est la nuit que l'on rend visite au sorcier, si celui-ci l'exige. Le voleur vit dans cet anti-espace, sa demeure est la forêt [...].¹¹⁸

Apportons alors quelques précisions au sujet de la catégorie topographique [forêt] prédominante chez Dhôtel. Premièrement, au sens étymologique, forêt signifie *en dehors*. Deuxièmement, on peut dire avec Lotman que :

Le fait d'aller « dans la forêt » et d'en revenir est une formule mythologique commune (celle des contes populaires également) destinée à évoquer la mort et la renaissance [...]

Parmi les thèmes universels du folklore mondial une importante opposition se détache : celle de « la maison » versus « la forêt » (« la maison » en tant que lieu appartenant à l'individu, et « la forêt » en tant que lieu étranger, de mort temporaire, où réside le Diable ; le fait de s'y rendre équivaut à un voyage dans l'après-vie).¹¹⁹

¹¹⁷ P. Zumthor, *La Mesure du monde*, p. 91 et cf. p. 20.

¹¹⁸ I. Lotman, *op. cit.*, p. 31.

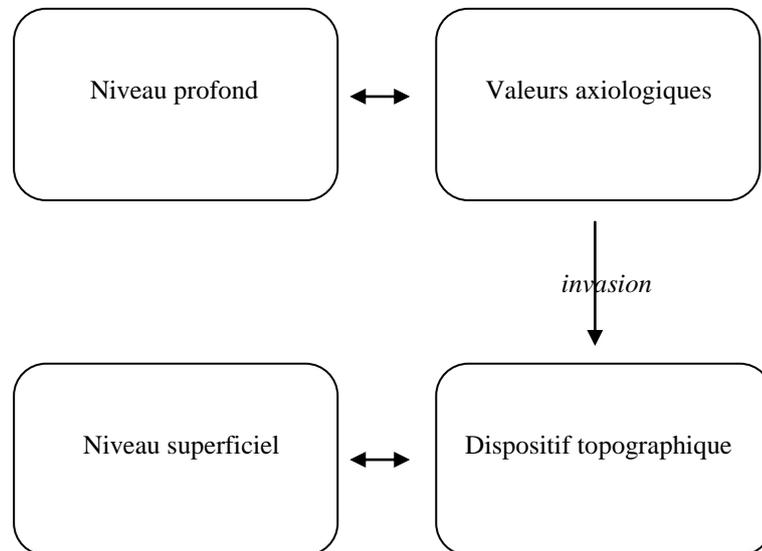
¹¹⁹ *Ibid.*, pp. 61, 113.

En synthèse, pour reprendre des terminologies lotmaniennes, se joue chez Dhôtel une systématisation binaire *lieux de vie* versus *lieux de chaos*.¹²⁰ En d'autres termes, tout ce qui se trouve au-delà des murs et des zones habitées s'oppose à tout ce qui se situe à l'intérieur des murs et des zones fermées. Nous reviendrons ultérieurement sur ces distinctions.

Ces valorisations distinctives de l'espace, pour ne pas dire cette sémiotisation ou cette axiologisation de l'espace, demandent alors à être problématisées : se pose en effet la question de la possibilité d'un tel phénomène et de la nature de l'espace sollicité dans ces conditions. Si l'on reprend les bases théoriques posées dans notre première étude, et la problématique initiale soulevée, on est alors amené à comprendre comment pourrait se réaliser cette axiologisation à travers l'espace. Partant de la notion de *continuum spatial*, la première idée que nous exprimerons, et que nous nuancerons par la suite pour des raisons logiques évidentes, revient à examiner la pertinence d'une position générative de la production du texte : ainsi, pour reprendre une expression greimassienne, on pourrait dire dans un premier temps que « tout se passerait comme si » le dispositif topographique dhôtelien se trouvait investi, infiltré, envahi de valeurs dites *impulsives* (au sens de « qui mettent en mouvement ») : dans ces conditions, le dispositif topographique est alors un prétexte figuratif, ou plus exactement le mode d'actualisation des valeurs fondamentales. Soit la schématisation suivante, récapitulant ces

¹²⁰ *Ibid.*, p. 124.

invasions axiologiques pour lesquelles les valeurs sont antérieures au dispositif topographique :



De ce point de vue initial émerge l'idée selon laquelle la valeur se comporterait comme une charge intense ou intensive de l'espace. Une telle conception ferait alors écho aux positions de type symboliste qui voient dans l'espace un sens en plus. Ici, la charge intense ou la valeur viendrait s'appliquer au-delà des espaces narrativisés, en ce sens qu'elle constituerait, pour reprendre la formule employée plus haut, une dimension valorisée impalpable, pourrait-on dire, du continuum spatial du niveau discursif. Il s'agirait ainsi d'une opération de signification terminale, ultime, rendant soudainement visible ce qui relève de l'imperceptible, une opération *au-delà* de l'espace. Deux solutions se profilent ainsi : *ou bien* nous devons ranger cette dimension signifiante du côté des impressions subjectives, c'est-à-dire du côté de l'observateur des textes. *Ou bien* considérer qu'il s'agit là de la dimension strictement figurative de

l'espace, de cet « habillage » après-coup des valeurs premières qui se donnent à voir à travers l'espace, lequel, pour reprendre les formules fontanilliennes, les « actualise en discours ». Adopter le premier point de vue reviendrait alors à rejoindre d'une certaine façon l'épistémologie rastierienne, pour laquelle les opérations signifiantes dépendent essentiellement du rapport entre l'interprétant, l'observateur, et l'interprété, le texte : on observerait dès lors une négation d'une dimension antérieure du sens, des opérations de production du texte. Au contraire, il semble que ce point de vue puisse être basculé, inversé, faisant naître d'un *parcours interprétatif* premier la possibilité d'un véritable *parcours génératif de la spatialité*. En effet, si le texte reste bien une base à objectiver, une fois le parcours interprétatif achevé se pose alors vraisemblablement la question des opérations *en-deçà* de l'espace, du moins, pour le formuler de manière plus rigoureuse, des opérations antérieures aux espaces discursifs qui constituent les dispositifs spatialisés. Ce point peut être discuté et détaillé de la manière suivante : que l'on considère la dimension spatiale comme fondamentale ou non, qu'elle soit reléguée du côté des impressions ou des modes d'actualisation du sens, elle ne peut en aucun cas dans notre étude être une dimension passive, pour ne pas dire décorative. Une remarque additionnelle peut être insérée ici : en effet, la non-passivité de la spatialité trouve alors un écho dans d'autres théories ante-greimassiennes ou simultanées, bien qu'elle n'adopte pas les mêmes paradigmes scientifiques. Une position qui peut être assimilée à celle exprimée à travers, par exemple, des positions de type lotmanien, positions qui apparaissent dans *La Sémiosphère* et que nous reprenons ici : « la modélisation spatiale devient un langage dans lequel des idées qui ne sont pas d'ordre spatial peuvent être

exprimées. »¹²¹ Bien évidemment, nous l'avons dit en introduction, les théories lotmaniennes sont moins formalisantes et unifiées que les théories greimassiennes, dans la mesure où les principes du sens décelés ne sont pas totalisés et regroupés au sein d'un même procès de signification. Néanmoins, la démarche lotmanienne n'échappe pas au mouvement sémiotique structuraliste, en ce sens que le texte reste soumis à des règles d'organisations du sens : chez Lotman, pour reprendre les commentaires de Jacques Fontanille, le sens se manifeste à l'intersection de plusieurs structures. Dans cette perspective, on peut analyser la fonction signifiante de l'espace chez Lotman de la manière suivante et tenter de la réévaluer, comme ce fut notre ligne directrice dans notre première étude, à travers la pensée structurale de l'Ecole de Paris. D'une part, on observe la convergence des propos lotmaniens lorsqu'il s'agit d'envisager l'espace en tant que dimension médiatrice des valeurs. D'autre part, s'il existe un espace topologique, celui-ci est bien dépendant mais nécessairement équivalent au dispositif discursif du niveau superficiel.

Mais plutôt que de penser strictement la production du texte en termes de hiérarchisation et d'étages successifs, on pourrait déjà imaginer à ce stade une relation d'interdépendance entre les valeurs et les catégories spatiales et topographiques, lesquelles seraient finalement en équivalence structurelle, comme si ces catégories formelles exerçaient une pression sur le fond. Ainsi, plutôt qu'un modèle de génération unilatéral, à sens unique, on pourrait concevoir un modèle interactionniste et intégratif à double sens qui évolue dans

¹²¹ *Ibid.*, p. 54.

le temps : pour le reformuler, la forme structurelle spatiale proche du réel, que l'on observe le plus facilement, se trouve en relation d'équivalence avec le fond originel. L'un et l'autre développent donc des liens de réciprocité et forment, en définitive, un tout harmonieux. Ce que l'on remet ainsi en cause à travers l'étude de l'œuvre dhôteliennne, c'est le principe unilatéral hiérarchique de génération de concepts spatiaux élémentaires et de valeurs axiologiques, bien que l'on ne puisse pas échapper totalement à des principes phéno-génératifs, comme nous l'avons dit en introduction et comme nous allons le voir par la suite.

Le problème qui se pose alors est le suivant : partant du constat que le texte est une production, comprendre quels sont ses principes structuraux et quelles sont les dimensions spatiales nécessaires à sa réalisation ? Il faut imaginer alors un modèle conceptuel intégratif de phénomènes impliquant plusieurs dimensions spatiales. En d'autres termes, l'œuvre dhôteliennne intègre manifestement une première dimension de l'espace liée à un phénomène de modélisation spatiale que nous nous proposons de détailler dans le sous-chapitre suivant. Pour cela, nous devons abstraire plusieurs dimensions de la spatialité. Il s'agit précisément de dimensions équivalentes. Autrement dit, nous sommes bien amenés à concevoir, par présupposition logique, un modèle spatial processuel qui *intègre* ces dimensions spatiales comme nous allons le détailler ci-dessous.

II.2.2. Phénomènes sémiotiques antérieurs à la manifestation discursive :

Comment restituer tous ces éléments dans le cadre d'un procès de signification ? Premièrement, nous réaffirmons l'idée selon laquelle le texte consiste en une *transformation générative* d'une réalité extra-textuelle. C'est en ce sens que nous avons admis, à la suite de Denis Bertrand, l'idée d'espaces abstraits correspondant aux catégories spatiales topographiques. Il y a donc la catégorie de la « réalité vraie », pour rejoindre Bakhtine, et les catégories de la représentation. Autrement dit, d'un point de vue phéno-génératif, nous nous trouvons devant la nécessité de concevoir une dimension nécessaire, antérieure, abstraite et correspondant à l'espace topographique. Et l'on dira précisément que pour qu'une valeur soit intégrée dans un espace abstrait, elle requiert un plan-dimension spécifique qui lui correspond : on obtient ainsi une *zone spatio-temporelle valorisée spécifique*.

On peut postuler en effet que les connexions isotopiques au palier textuel coïncident avec des relations d'équivalences plus fondamentales. Cette dimension appartiendrait donc à un niveau de signification premier, antérieur à la manifestation discursive, où s'exercent des tensions diverses et complémentaires, nécessaires à l'élaboration d'une forme signifiante ou d'un modèle spatial, ou autrement dit, à un procès de signification menant à une configuration spatiale signifiante. On rejoint ainsi le postulat selon lequel des structures premières sous-tendent les structures narratives superficielles. Dans

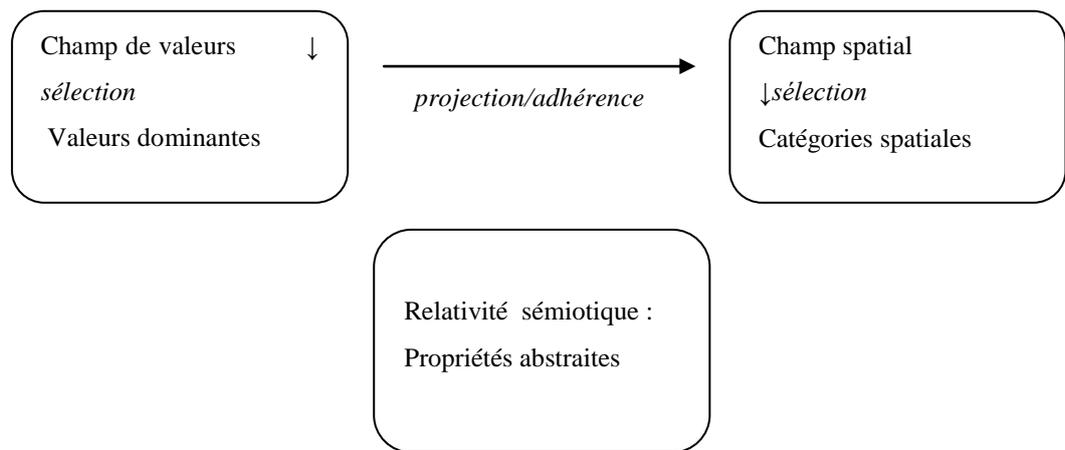
cette optique, on pourrait qualifier ce niveau de pré-sémiotique, où se côtoient et s'attirent des catégories sensibles et abstraites.

En synthèse, selon nous, les relations isotopiques relevées plus haut traduisent bien des phénomènes sous-jacents qui correspondent à une première dimension structurale de l'espace, lequel se comporterait comme un catalyseur de valeurs abstraites. A préciser dès maintenant qu'il existe dès lors un espace médian qui assure la liaison des valeurs aux catégories topographiques. La démarche que nous suivrons sera donc la suivante : remanier et décomposer la notion de « connexion » pour faire apparaître un double mouvement du sens, qui va des valeurs de signification vers les catégories spatiales et réciproquement. Surtout, en adoptant les termes de *tensions de signification*, on espère ainsi éviter le piège, réductionniste ou expansionniste, d'une position théorique ramenant à tout ou rien le rôle de la spatialité dans l'œuvre de Dhôtel. Aussi voudrait-on mettre en évidence le caractère particulièrement modélisant de l'espace artistique, pour rejoindre des propos lotmaniens, et représenter de manière dynamique la série de phénomènes sémiotiques complémentaires et non-contradictaires observés à partir du palier textuel. Par ailleurs, puisque les catégories spatiales se trouvent reliées à des catégories axiologiques et abstraites, il serait tentant a priori de nommer ces liens le *contenu sémiotique* ou la *valeur de signification* de l'espace. On rejoindrait ainsi les propos lotmaniens cités plus haut sur la conceptualisation tentante et séduisante de l'espace comme un langage. Notons une remarque à ce sujet :

dans ces conditions, la *catégorie spatiale* devient un *signifiant* et la valeur ajoutée devient un *signifié*.

II.2.2.1 Une tension externe : la relativité sémiotique

D'après le tableau obtenu précédemment, où apparaissent les relations entre catégories spatiales et catégories abstraites, rien ne laisse présumer une hiérarchisation apriorique entre différents niveaux sémiotiques : au contraire, ce que l'on observe pourrait plutôt être décrit, sur un même plan, comme une indissociabilité et une interdépendance entre domaines sémiotiques hétérogènes. Par ailleurs, si l'on s'interroge sur la relation de pertinence entre ces valeurs de signification et les catégories spatiales mises en jeu, on peut dire ici, de manière triviale, qu'aucune catégorie ne prédétermine ces valeurs (ici correspondantes) et réciproquement, ce que tendrait à prouver une sémiotique comparative avec d'autres œuvres engageant les mêmes catégories. Plus simplement, on dira que les valeurs attribuées aux catégories spatiales se comportent de manière non exclusive. On peut alors isoler et schématiser un des mécanismes inhérents à l'élaboration d'une telle configuration spatiale : on utilisera la notion de *projection*, définie comme tension de signification extérieure s'exerçant sur les catégories. En d'autres termes, les catégories spatiales jouent le rôle d'espace cible que viendrait *frapper* et *traverser* une valeur ou une série de valeurs abstraites. On peut résumer ceci par le schéma suivant :



II.2.2.2. Une tension interne : la stabilité sémiotique

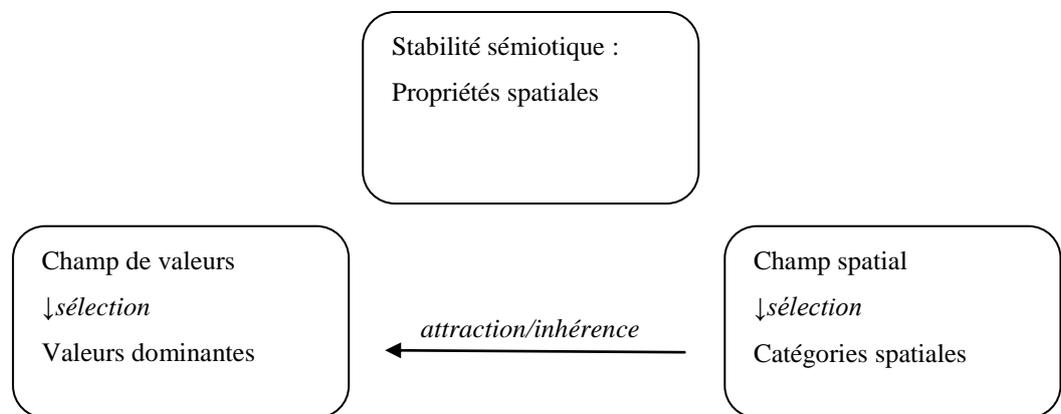
Toutefois, si l'on prend le problème à l'envers, on peut observer que les propriétés spatiales des catégories dominantes semblent participer au procès de signification. Examinons alors de plus près les conditions d'attribution des valeurs aux catégories spatiales. Si l'on s'en remet à la définition du *Petit Larousse illustré 2007*, la « norme » est « un état habituel, conforme à la règle établie », soit en termes sémiotiques : /statisme/ + /fixité/. La valeur [Norme] partage donc des propriétés spatiales avec les sous-catégories composant le [Village]. Nous pouvons poursuivre le raisonnement avec la valeur [absence Liberté] qui comprend les traits minimaux /fermé/ et /statisme/. En résumé, on peut établir les relations suivantes :

[Village] → /fermé/ + /statisme/ + /fixité/ → [Norme + absence Liberté]

Ces mêmes relations logiques peuvent être ensuite identifiées à partir des sous-catégories inhérentes à l' [Extra-village] :

[Extra-village] → /ouvert/ + /dynamisme/ + /mouvement/ → [hors Norme + Liberté]

Par conséquent, on voit bien la nécessité d'ajouter une tension de signification complémentaire et réciproque à la première, que l'on nommera *attraction* et qui *émerge* des catégories spatiales. On peut en effet dire que les catégories spatiales *attirent* en quelque sorte des valeurs dites réceptives, d'où l'opération de signification exposée ci-dessous :

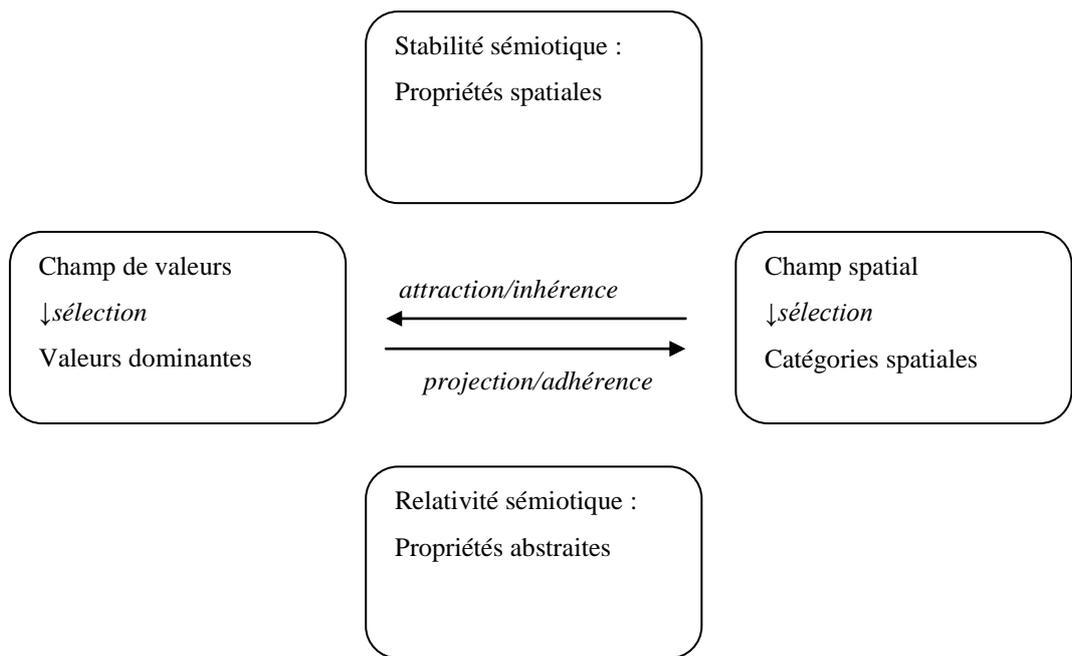


La réflexion que l'on peut engager porte précisément sur les conditions d'attraction des valeurs. Il semble que les propriétés spatiales se comportent comme des traits fondamentaux stables et intenses qui tendent à orienter des séries de valeurs ayant, dans le cas étudié, un ou plusieurs traits en commun. On ajoutera que, étant donné le caractère multiple des catégories spatiales, le

nombre important de propriétés spatiales implique de nombreuses possibilités de projections. Toutefois, notre position admet bien un degré minimal, et même zéro, c'est-à-dire une attribution arbitraire de valeurs vers les catégories, comme dans le cas de la polarisation [Bien vs Mal]. Il faudra alors parler de fixation des valeurs et de conglomérat ou plutôt de fusion de l'abstrait et du concret. On pourra parler d'agrégat de signification lorsqu'il existe des propriétés sémiotiques en commun entre une valeur et un espace déterminé.

II.2.3. Synthèse des opérations sémiotiques :

On voit donc bien la nécessité de parler d'une double tension qui, dans un jeu d'interactions, permet de graduer les rapports entre espace et valeur. Nous avons ainsi ressaisi les différents phénomènes dans un *modèle phéno-génératif* correspondant aux conditions d'attribution des valeurs en fonction des catégories spatiales type. Soit le schéma suivant :



Tout se passe comme si le sens était en construction, comme si s’opéraient des tensions matricielles à des niveaux antérieurs de la signification. Nous pouvons alors établir deux niveaux de signification équivalents :

Manifestation textuelle	Phénomènes sémiotiques sous-jacents
Connexion entre classes de sémèmes	Projection/attraction
Convergence isotopique	Fusion concret/abstrait

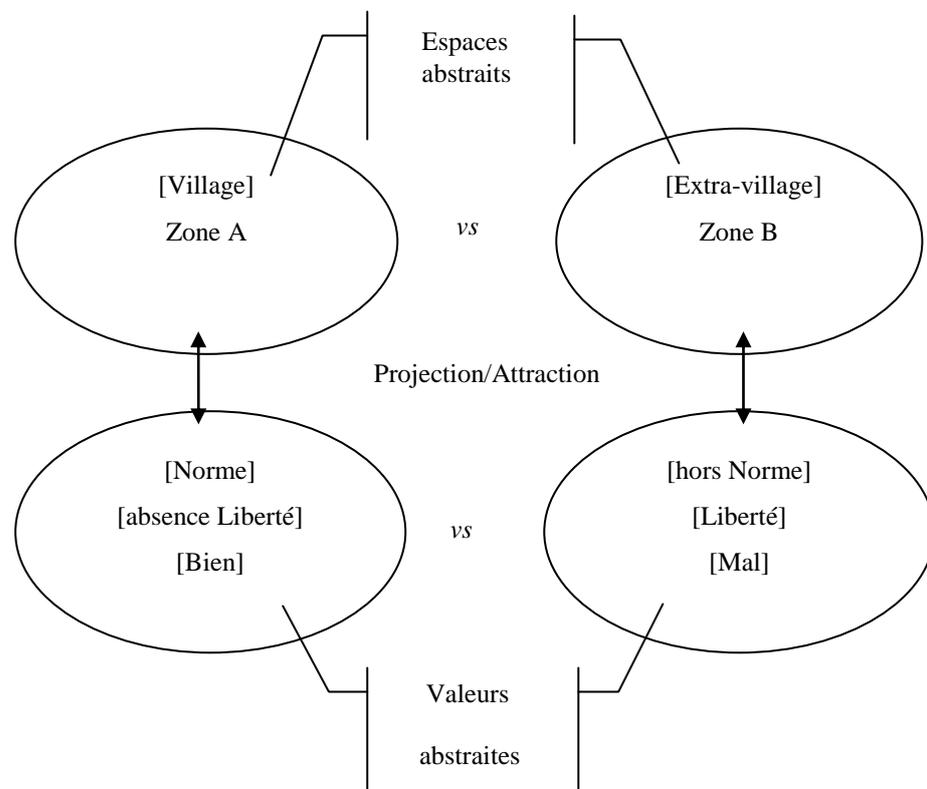
Cette position théorique revient à dire, si l’on se situe dans la perspective d’un processus de production du texte artistique, que l’espace se comporte comme

une instance sémiotique attirant des valeurs décisives et aboutissant à la création d'un modèle homogène.

II.2.4. Modèle topologique dhôtelien : étapes successives

II.2.4.1. Processus de fixation des valeurs :

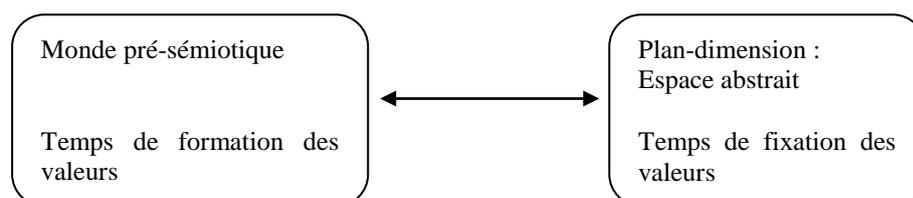
Nous faisons apparaître ci-dessous le schéma correspondant à l'attribution des valeurs en fonction des zones déterminées dans l'œuvre dhôtelienne:



Le schéma que nous avons proposé, qui reprend les opérations sémiotiques générales exposées ci-dessus, s'effectue dans un plan-dimension, ou niveau sémiotique, qui lui est propre. En d'autres termes, on distingue bien les opérations sémiotiques ayant lieu dans une dimension topologique des procédures de spatialisation de la manifestation discursive superficielle où apparaissent une version abstraite et non figurative, pour ne pas dire figurale, de ces catégories topographiques.

II.2.4.2. Temps des opérations sémiotiques et pré-sémiotiques :

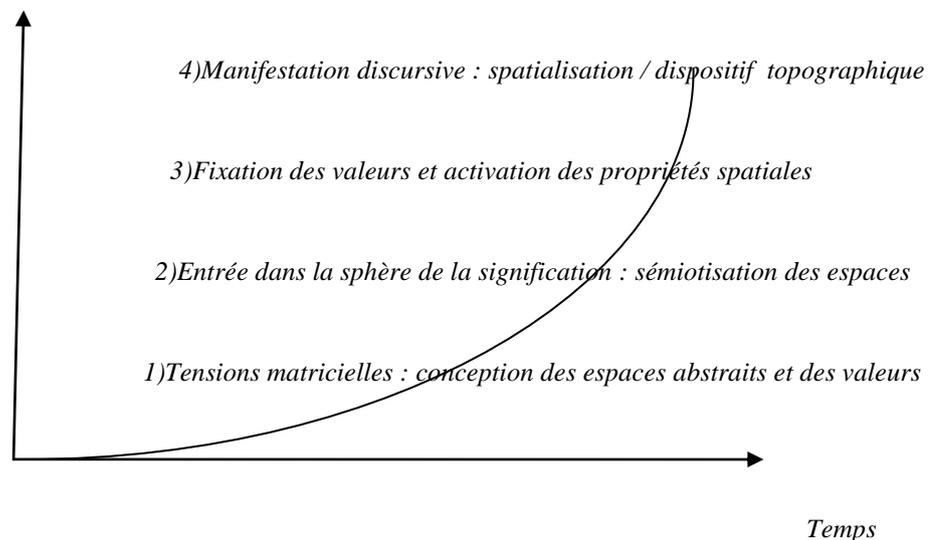
Par ailleurs, il faut ici inclure, dans ce processus dynamique, une dimension temporelle pendant laquelle ont lieu ces opérations, c'est-à-dire d'une part un temps pré-sémiotique de formation des valeurs, et d'autre part un temps secondaire de fixation des valeurs dans le plan-dimension mentionné ci-dessus. Si nous les avons brièvement évoqués, en mentionnant une *sélection des valeurs et des catégories spatiales*, dans notre première modélisation conceptuelle, ces temps apparaissent plus nettement dans la schématisation suivante :



II.2.4.3. Spaciose du sens et processus de production hôtelien :

Pour reprendre ce qui a déjà été dit en introduction générale, nous envisageons bien la manifestation textuelle comme le double matériel de la manifestation discursive, laquelle est la résultante d'un processus de production autrement nommé *procès de signification*. Soit le diagramme suivant, équivalent au processus générique de la *spaciose*, dont nous avons donné la définition en introduction et que nous rappelons ici : *procès de signification par lequel le discours se déploie autour d'une architecture spatiale*. Le diagramme inclut le temps en abscisse et le processus de production en ordonné :

Processus de production



Le graphique proposé en l'état correspond au mécanisme général observable chez Dhôtel. La notion de *tension matricielle* rejoindrait alors la position de Jacques Fontanille exprimée dans *La Sémiotique est-elle générative ?* au sujet de l'espace tensif qui est « par définition, en tant qu'espace où ont lieu les phénomènes, un espace de tensions perçues, un espace où se rencontrent le monde et le sujet. »¹²²

II.3. Synthèse du chapitre 2. :

Nous avons redéfini les différentes notions d'espace rencontrées tout au long de notre étude et nous avons été amené à concevoir un modèle théorique réunissant plusieurs niveaux ou plan-dimensions au sein d'un modèle paradoxalement hétérarchique et phéno-génératif au sens où nous l'avons entendu et si l'on prend en considération les bases initiales de notre réflexion au sujet de la localisation des valeurs axiologiques au sein du parcours génératif classique. La composition spatiale initiale chez Dhôtel correspond alors à un modèle structural valorisé, antérieur à la manifestation discursive. Dans ces conditions, on peut concevoir le continuum spatial chez Dhôtel comme une totalité spatiale cohérente, chargée de valeurs abstraites distribuées et agencées, et où vont se réaliser un certain nombre d'opérations logiques, topologiques.

¹²² J. Fontanille, *La Sémiotique est-elle générative ?*, p. 19 et pp. 34-35.

Conclusion :

Partant de la manifestation textuelle, nous avons fini par dégager des principes sémiotiques correspondant à des opérations antérieures à la manifestation discursive. Nous avons fait alors apparaître une topologie fondamentale au sein de l'œuvre dhôteliennne où entrent en jeu des propriétés spatiales déterminantes. Cependant, l'organisation topologique minimale que nous avons reconstruite est à ce stade figée, statique, alors que l'apparition de pôles antagonistes laisse envisager des interactions possibles : il convient donc dans un deuxième temps d'analyser les conditions d'une probable dynamique interne, pour reprendre la problématique de notre introduction, et d'observer comment évoluent sujet, espace et valeurs sur le plan syntagmatique.

Troisième étude : aspect syntagmatique

Toposyntaxe, route et structure de chemin :

Introduction :

Nous venons de proposer une modélisation conceptuelle correspondant aux opérations sémiotiques de détermination des valeurs en fonction des catégories spatiales, étude que nous avons menée sur le plan paradigmatique. Il s'agit à présent d'observer la dynamique de la configuration initiale obtenue et d'étudier les relations sémiotiques sur le plan syntagmatique, c'est-à-dire sur l'axe horizontal qui voit l'agencement des espaces déterminés comme les parties d'un tout solidaire.¹²³ Nous avancerons l'idée selon laquelle il existe alors une toposyntaxe, pour ne pas dire une grammaire spatiale, avec ses règles de production intrinsèques. En conséquence, nous reviendrons tout au long de cette troisième étude sur les hypothèses formulées au cours de la première. Comme l'écrit Denis Bertrand :

Plus économique et plus intéressante nous paraît être la démarche qui consiste à envisager les localisations spatiales à partir des schémas de relations dans lesquels elles entrent, c'est-à-dire à considérer d'abord que ces lieux, à l'instant même de leur émergence dans le discours, se trouvent intrinsèquement saisis dans un processus syntaxique. Puisqu'il est l'objet

¹²³ Nous nous basons ici sur les expressions utilisées par D. Bertrand dans *L'Espace et le sens*, pp. 166-167 et p. 151.

d'une activité sémiotique de construction et d'agencement, l'espace relève de la syntaxe – quel que soit bien entendu le niveau auquel on l'analyse. [...] L'espace du récit n'est autre que l'espace du sujet inscrit dans le récit. [...] Cette syntagmatisation est inhérente – que le sujet soit acteur ou narrateur – à l'émergence même des structures spatiales. C'est aussi, comme nous l'avons vu, cette relation syntaxique qui fonde l'axiologisation des lieux énoncés.¹²⁴

Cette troisième et dernière étude traite ainsi des relations directionnelles impliquées par la catégorie [route] ou [chemin] – catégorie sur laquelle insiste Nicolas Couégnas dans *Valences de la littérature* en tant qu'« attracteur sémantique primordial du langage descriptif » et en tant que « figure eidétique même de la conversion de l'espace en temps et du temps en espace »¹²⁵ pour reprendre les mots de Pierre Ouellet – ainsi que leurs déclinaisons successives telle que les sous-catégories [rue] et [ruelle], [passage], [sentier] ou encore [allée], en fonction des valeurs que nous avons dégagées lors de notre deuxième étude. Par conséquent, nous mettrons précisément en évidence le parcours de Fabien, actant-sujet principal de l'œuvre d'André Dhôtel, à travers les autres catégories spatiales. Denis Bertrand précise :

Pour des raisons de clarté, il peut être utile de resituer à grands traits les différents modes d'appréhension de la relation irréversible espace→←-sujet. [...] La seconde approche concerne le parcours du sujet envisagé cette fois comme *actant narratif*, en relation avec l'organisation spatiale du récit-énoncé.¹²⁶

¹²⁴ D. Bertrand, *L'Espace et le sens*, pp. 66, 142.

¹²⁵ N. Couégnas, *Du côté des valences, sémiotique textuelle et valeurs littéraires*, p. 2 et P. Ouellet, *Poétique du regard*, p. 30.

¹²⁶ D. Bertrand, *op. cit.*, pp. 68-69.

Nous verrons que ces catégories, prépondérantes au sein du roman, sont déterminantes dans le procès de signification et laissent à penser qu'il existe une structure directionnelle sous-jacente correspondant, nous l'avons dit, à une toposyntaxe qui appartiendrait au niveau profond du discours, si tant est, encore une fois, que l'on pense le texte en termes de hiérarchisation du sens. Nous avons en effet posé en introduction avec Greimas que la sémiotique de l'espace était amenée à poser des éléments spatiaux au niveau le plus profond du discours.

Sur le plan méthodologique, nous conservons l'approche sémantique des textes tout en gardant les acquis de la sémiotique discursive appliquée à la littérature, sémiotique développée précisément ces dernières années par Jacques Fontanille, dans *Sémiotique et littérature* et dans *Espace du sens, morphologies spatiales et structures sémiotiques*, celui-ci reprenant les recherches menées par Greimas et Courtès dans le *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* au sujet des programmes narratifs et plus exactement à propos des procédures de spatialisation du discours. En effet, l'œuvre dhôtelienne apparaît bien comme le centre de procédures de spatialisation complexes qui ne peuvent être résolues uniquement par l'approche sémantique. Toutefois, là encore, adopter une sémantique textuelle se trouve être la condition *sine qua non* pour déduire les relations sémiotiques mises en jeu et pour construire notre objet. Par ailleurs, cette troisième et dernière étude conserve plus ou moins la même structure que la seconde : en effet, nous proposons en premier lieu des analyses de fragments textuels correspondant à

des séquences narratives interdépendantes où nous dégagerons des structures topologiques et des principes sémiotiques engageant la catégorie [route] pour ne citer qu'elle et la catégorie sémique /directionnalité/, ainsi que les autres concepts spatiaux ; en second lieu, il s'agira d'élaborer une modélisation conceptuelle qui reprend précisément les éléments mis au jour lors de ces analyses et qui rend compte des opérations sémiotiques antérieures à la manifestation discursive. En d'autres termes, on tentera d'extraire les règles sémiotiques d'un procès de signification réunissant plusieurs dimensions de l'espace, la première relevant de la manifestation discursive superficielle où l'on extrait les procédures d'actorialisation et de spatialisation narrative, la seconde où l'on dégage des combinaisons schématiques élémentaires opérant à un niveau plus abstrait de l'espace, un niveau topologique.

III.1. Etude de séquences narratives :

Si l'on suit ici le mécanisme de focalisation narrative, on peut associer un centre perceptif et cognitif, l'actant-sujet Fabien, au dispositif spatial. En d'autres termes, on s'intéresse ici, nous l'avons dit en introduction, à un actant narratif en charge de réaliser un parcours spatial. Nous analyserons ces relations à partir de cinq séquences narratives complémentaires, à l'instar de ce que nous avons proposé lors de notre seconde étude.

III.1.1 Analyse de la séquence n° 1 :

Nous proposons pour débiter cette troisième et dernière étude la séquence suivante qui se situe au début de l'œuvre d'André Dhôtel :

- a) - L'école, c'est fini pour toi, de toute façon. [...] Je vais te placer chez le tonnelier de Vauche, M. Ficot.
- C'est comme vous voulez, dit Fabien. Est-ce que Vauche c'est à côté du Mont Damion ? [...]
- Donc, dit Delphine, M. Ficot, tonnelier à Vauche. Tu prends la route de Samoïse, tu vas tout droit. Tu traverses Artonne et tu tournes à gauche au premier carrefour. Tu n'auras qu'à lire les panneaux. Répète.
Fabien répéta mot pour mot. Dans cette direction, il connaissait tout juste Samoïse, n'ayant jamais fait de promenade que du côté de la vallée. Il embrassa Delphine et enfourcha son vélo. (12-18)
- b) Il allait dans la direction du Mont Damion, mais il ne pouvait l'apercevoir d'aucun point de cette route creusée dans les bas-fonds. Au bout d'une demi-heure, il abordait les premières collines et il ralentit son allure. Le beau temps était revenu. Déjà une chaleur intense se dégageait du goudron de la route. Quand il eut traversé Samoïse, il eut assez de peine à monter la côte d'Artonne et, après ce village, il parvint à de grands bois coupés de prairies, vers le bas d'une descente abrupte. Il sauta de son vélo afin de se reposer un peu.
Jusqu'alors, il n'avait pas levé le nez. Courbé sur le guidon, il s'appliquait à gagner du temps, ne songeant qu'à faire de son mieux pour racheter ses fautes passées. Il voulait désormais se montrer attentif et serviable, renoncer à ses paresseuses égoïstes et travailler sans répit. [...]
(19)
- c) A peine était-il assis sur le talus qu'il aperçut le Mont Damion qui se dressait devant ses yeux, tout proche semblait-il. [...] L'isolement de cette colline qui tranchait sur le relief adouci de toute la région lui donnait une apparence rigide, malgré le désordre de la sylve qui s'y implantait. Fabien s'avisa de faire quelques pas afin d'explorer les

parages. Il traversa la route, grimpa sur le talus opposé, courut dans une prairie toute bosselée. Il découvrit un immense fossé parfaitement sec, bordé d'épines, qui se perdait entre les broussailles mêlées à des fleurs géantes. Il suivit le fossé et déboucha au milieu d'un vaste parc semé de bosquets, de buttes et de ressauts. (19)

d) Rien ne lui rappelait l'idée qu'il s'était faite du Mont Damion. A une si faible distance de la route, il avait l'impression de s'être égaré dans un labyrinthe. Comme il revenait sur ses pas, il entendit dans le lointain un aboiement étrange. Il s'arrêta pour écouter. L'aboiement reprit. C'était un hurlement lancé avec une grande douceur. Fabien se hâta de regagner la route. (19-20)

e) Il courut vers son vélo. Il reprit sa route à toute vitesse, sans même jeter un regard vers le Mont Damion. Il avait perdu une bonne demi-heure. Dans sa hâte, il dépassa un carrefour puis un autre carrefour, et bientôt il comprit qu'il s'était trompé. Au lieu d'aller tout droit, il aurait dû, à son idée, prendre à droite au dernier carrefour qui était dépourvu de poteau indicateur. Il refit donc le chemin dans l'autre sens, et fonça le long de la route qui s'embranchait sur celle qu'il avait suivie depuis Artonne. Il y avait de ce côté peu de cultures. Il retrouva des prés et un peu de forêt qu'il traversa. [...] Il était encore persuadé à ce moment d'avoir pris la bonne direction, alors qu'il allait en sens contraire, et il gagna vers le sud, où la route suivait des crêtes bosselées. Il longea trois villages, retrouva une grande voie transversale qu'il suivit dans un sens puis dans l'autre sur de longues distances afin de consulter les panneaux des carrefours. Après quoi il dut reconnaître qu'il s'était fourvoyé en allant vers le sud et résolut de rebrousser chemin.

Dans ses allées et venues, il fut trompé par un bosquet solitaire au milieu des champs et tout à fait semblable à un autre bosquet qu'il avait pris comme point de repère. Il persévéra néanmoins dans cette direction, persuadé qu'il finirait par recouper le bon chemin.

Vers quatre heures de l'après-midi, il sauta de sa machine et s'assit à côté d'une borne qui lui apprit qu'il se trouvait à quarante kilomètres de Bermont. [...] Il décida néanmoins de prendre la direction de Bermont. Au pis aller, cela le rapprocherait de Marval. Il repartit sur la route déserte qui serpentait parmi des vallonnements boisés. Par endroits s'ouvraient de lointaines perspectives où il apercevait des villages et des églises, mais à aucun moment il ne pouvait découvrir un détail qui aurait

pu le guider, ni quelque agglomération qui eût les proportions d'un bourg.

Vers minuit, il frappa à la porte de Delphine. (20-25)

- f) Il ne restait plus, le lendemain matin, qu'à songer à un nouveau départ. [...] Fabien, sur la route, [...] s'arrêta de nouveau vers le Mont Damion, mais se contenta de regarder de loin la forêt presque verticale. [...] Il suivit la bonne route. Il était arrivé dans le bourg bien avant l'heure de midi. Rien n'était plus aisé que de trouver la maison de M. Ficot. (27-28)

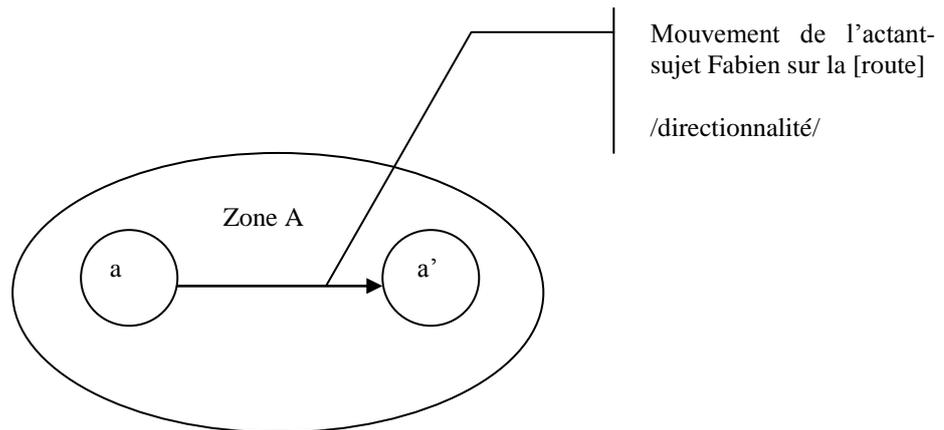
Le premier élément notable dans cette séquence est l'apparition et la récurrence du sémème spatial 'route' au sein de l'isotopie topographique, actualisant les sèmes /caractère directionnel/, ou /directionnalité/, /dynamisme/ et /ouvert/, et que nous pouvons d'abord opposer au sémème spatial 'maison', que ce soit en référence à celle de la grand-mère de Fabien ou à celle du tonnelier Ficot dans le 'Village' de Vauche. Soit les nouvelles oppositions suivantes :

'route' vs 'Village Marval' vs 'Village Vauche'
/caractère directionnel/ vs /caractère localisationnel/
/ouvert/ vs /fermé/
/dynamisme/ vs /statisme/

Par ailleurs, on observe sur le plan narratif une structure intentionnelle ayant pour point d'ancrage déictique l'actant-sujet Fabien. En d'autres termes, d'après les segments narratifs a), b) et c) apparaît bien un foyer cognitif visant un point du continuum spatial à partir d'un point source, soit les relations suivantes, d'après les conclusions établies lors de la seconde étude :

Continuum spatial	Espace initial : [Village]	Espace intermédiaire : [Route]	Espace final : [Village]
Structure intentionnelle	Source	Canal	Visée
Champs de valeur	[Norme] [absence Liberté]	Normalisation/privation	[Norme] [absence Liberté]
Propriétés spatiales	/fermé/ /statisme/	/ouvert/ /dynamisme/	/fermé/ /statisme/
Processus induit	Déstabilisation	Préservation	Restauration

Expliquons-nous plus amplement sur ce premier point : la série de valeurs associées à l'espace initial n'est pas assimilée par l'actant-sujet (pour rappel : « les Ficot sauraient mieux le tenir ») et se trouve en quelque sorte projetée sur l'espace final, *via* l'espace intermédiaire. Le parcours spatial déterminé est alors en adéquation avec le parcours cognitif du sujet dans la mesure où celui-ci, pour le dire simplement, doit se conformer aux valeurs normatives, en changeant d'espace. On remarque également que le parcours spatial est programmé à l'intérieur d'une zone spatiale homogène, le déplacement s'effectuant de village à village, de maison à maison, ce qui implique les relations logiques suivantes, soit la transformation de l'espace (a) en l'espace (a'), à l'intérieur de l'ensemble {A} :



Plus précisément, on dira que la transformation s'effectue par opération de translation. L'axe ainsi réalisé correspond à une *normalisation* qui, via l'espace intermédiaire [route], préserve les valeurs. Dans ces conditions, la [route] apparaît bien comme un espace médiatopique puisqu'elle assure la transition entre deux espaces valués, comme nous l'avons expliqué dans notre première étude. Citons alors les motivations équivalentes du sujet sur la [route] : « Jusqu'alors, il n'avait pas levé le nez. Courbé sur le guidon, il s'appliquait à gagner du temps, ne songeant *qu'à faire de son mieux pour racheter ses fautes passées. Il voulait désormais se montrer attentif et serviable, renoncer à ses paresseuses égoïstes et travailler sans répit.* [nous soulignons] ».

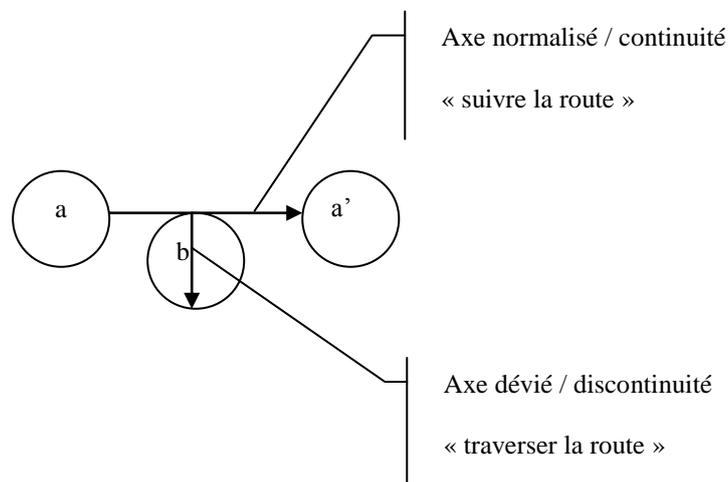
Cependant, si l'on considère maintenant les segments narratifs c), d), e) et f), on observe une rupture dans la dynamique syntagmatique initialisée puisque le sujet décide de « se reposer un peu », de « s'asseoir sur le talus », de « traverser la route », et d'« explorer les environs ». Ainsi l'actant-sujet Fabien coupe-t-il l'axe normé et s'éloigne-t-il de la zone spatiale référentielle pour

accéder à une zone spatiale tierce (b) appartenant à la zone {B}, correspondant à l' [Extra-village]. D'une part l'isotopie topographique est alors constituée des sémèmes spatiaux 'parc', 'prairie', actualisant majoritairement les sèmes /étendu/ + /ouvert/ + /vaste/, définissant une zone accessible immédiate et impliquant au sein de l'isotopie cinétique le sème /caractère exploratoire/ (« explorer »); d'autre part l'isotopie topographique regroupe les sémèmes 'Mont Damion', 'colline' et 'sylve', actualisant le sème /verticalité/, renvoyant à une zone plus éloignée dans la continuité de la première, mais se comportant comme le point de visée focal du sujet. Soit le tableau suivant :

Continuum spatial	Espace initial : [Village]	Espace intermédiaire : [Route]	Espace tierce : [Extra-village]
Structure intentionnelle	Source	Canal	Visée
Champs de valeurs	[Norme] [absence Liberté]	Normalisation	[hors Norme] [Liberté]
Propriétés spatiales	/fermé/ /statisme/	/ouvert/ /dynamisme/	/ouvert/ /dynamisme/
Processus induit	Déstabilisation	Déviaton	Transgression

On remarque également que la zone (b) accessible est contiguë à la [route], mais que son accès ne se fait pas de manière continue (« traverser la route »). Si l'on se réfère aux polarisations initiales, l'opération réalisée est ainsi une trajectoire déviante, vers les valeurs [hors Norme + Liberté]. Autrement dit, l'actant cognitif règle et réoriente sa trajectoire en fonction d'une zone annexe et attractive en se détournant de sa visée initiale. Le réglage effectué est surtout

fonction d'une visée cette fois-ci décisionnelle et non plus imposée, ce qui revient à modaliser les parcours dans les zones spatiales de manière différentielle en fonction d'un /devoir faire/ et d'un /vouloir faire/. Si l'on revient rapidement à l'analyse de l'isotopie topographique et cinétique, on voit bien qu'au déplacement unidirectionnel déterminé s'oppose alors l'exploration multidirectionnelle indéterminée. D'où le schéma topologique suivant où (a) et (a') correspondent aux espaces normés, et (b) à l'espace anti-normé :



On peut avancer quelques remarques conclusives à l'issue de cette première étude de cas : l'exploration de la zone (b) a pour conséquence de désorienter le sujet dans sa visée initiale, et donc de déprogrammer l'itinéraire initial. Apparaissent ainsi dans les deux derniers segments narratifs les oppositions suivantes :

'route' programmée vs 'route' aléatoire
/bon/ vs /mauvais/
/directionnalité/ vs /contre directionnalité/

Surtout, on remarque que la catégorie [route] assure les transformations syntagmatiques sur le plan narratif, apparaissant comme un *connecteur logique*, permettant la translation de (a) vers (a'), et la transgression de (a) vers (b). Deux remarques annexes s'imposent alors : d'une part, de (a) vers (a'), la relation est continue ; d'autre part, de (a) vers (b), la relation est discontinue. Soit les relations logiques suivantes :

a-----a'
a-----/-----b

III.1.2. Analyse de la séquence n°2 :

Observons à présent la cohésion de cette configuration spatiale à travers la deuxième séquence proposée, par le biais d'une étude succincte et complémentaire :

- a) Fabien quitta la maison Alleume. [...] Quand il fut dans la rue, il jeta un dernier regard vers la maison. [...] Il s'éloigna du village, sans la moindre hâte. Il n'était certes pas pressé d'arriver à Marval. [...] Fabien reprit sa route. Le bilan de l'apprentissage n'était pas fameux. Il savait tortiller quelques brins d'osier, et il avait réussi une fois de plus à

se faire détester. [...] Un petit incident vint mettre un terme à ces réflexions. Le pneu arrière du vélo était à plat.

Fabien sauta de sa machine et il fit la réparation. Il se trouvait au milieu des champs de betteraves. La forêt prolongeait une extrême pointe vers les hauteurs. Avant de remonter sur son vélo, Fabien regarda la forêt. (94-96)

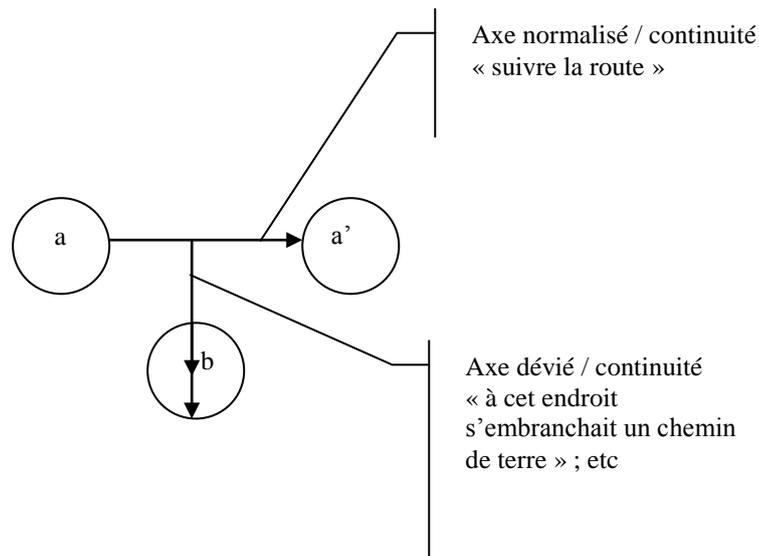
b) Un peu plus loin encore, il creva. [...] Il dut s'arrêter plusieurs fois avant d'atteindre Marval. Lorsqu'il arriva à cinq cents pas du village, trois heures avaient sonné depuis longtemps. [...] En vérité, il ne se sentait nullement pressé d'aller conter à Delphine sa nouvelle déconvenue. Il prolongea la pause, et il se dit que si ce répit pouvait durer indéfiniment, il éprouverait une joie immense. Remettre les reproches à la fin des temps et plus loin que la fin des temps, ce serait la vraie vie. (97)

c) A cet endroit, un chemin de terre s'embranchait sur la route au milieu d'un fouillis d'épines, ronciers et rosiers mêlés à des mauves et à des saules, comme une petite forêt. Il considéra encore le clocher de Marval et, dégoûté, il prit le chemin détourné. Certes il déplorait sa sottise et ne demandait qu'à se repentir, mais pour l'heure il avait simplement le désir de pénétrer au cœur de ces épines et de s'y anéantir tout au long de l'après-midi. Il était vraiment né pour se reposer et pour oublier. [...] Entre les buissons s'ouvrait un mince passage. Il s'y glissa. Sans doute il trouverait un beau coin pour dormir. Une sorte d'allée stérile se dessinait sous la retombée des ronces jusqu'à une prairie fermée. [...] Dans l'ombre du buisson qui fermait la prairie, Fabien aperçut tout de suite la forme du loup assis. [...] C'était un lieu véritablement plus inextricable qu'une forêt. (97-98)

L'isotopie topographique est ici constituée de nouveaux sémèmes, tels que la 'rue' ou le 'chemin de terre', actualisant également le sème /directionnalité/, et de sémèmes déjà connus, tels que la 'route', la 'maison', le 'village', les 'champs', la 'forêt' et le 'Mont Damion'. On constate également la réapparition d'une structure intentionnelle ayant cette fois-ci pour espace

source la [maison Alleume] et pour espace visé la [maison de la grand-mère Delphine]. Il ne s'agit pas ici de refaire la même démonstration, mais de préciser que l'espace intermédiaire, la [route], est contigu à deux catégories contraires : la [rue] et le [chemin de terre]. La catégorie [rue] présente pour l'instant peu d'intérêt, mais se définit néanmoins comme une déclinaison continue de la [route] que nous observerons dans l'étude de cas suivante. Cette remarque nous amène au point suivant : l'actant-sujet Fabien quitte la zone (a) pour rejoindre la zone (a'), en suivant à nouveau l'axe normalisé, la [route], ce qui déclenche les motivations suivantes : « faire le bilan de l'apprentissage » ; « conter sa nouvelle déconvenue ». On note alors une nouvelle rupture sur l'axe normalisé. D'une part, la visée est à nouveau troublée par la présence d'un axe vertical inhérent à la zone {B}, d'abord amorcé par la [forêt], le [Mont Damion], venant suppléer celle de l'axe vertical de la zone {A}, le [clocher du village]. Mais contrairement à ce que nous avons vu au sein de la première configuration, l'accès à la zone {B} s'effectue cette-fois ci de manière continue, si bien que l'axe normalisé n'apparaît plus comme transgressé. Citons les segments narratifs correspondants où, pour reprendre l'expression de Pierre Ouellet, se déploie une véritable « structure de chemin »¹²⁷ : « à cet endroit, *un chemin de terre* s'embranchait sur la route. » ; « Entre les buissons *s'ouvrait un mince passage*. Il s'y glissa. » ; « Sans doute il trouverait un beau coin pour dormir. Une *sorte d'allée stérile* se dessinait sous la retombée des ronces. [nous soulignons] ». Soit le schéma topologique suivant :

¹²⁷ Cf. P. Ouellet, *op. cit.*, pp. 233-234.



La catégorie [route] se décline donc en plusieurs endroits, en autant de sous-catégories spatiales, dans la zone {A}, avec la [rue], et dans la zone {B}, avec le [chemin de terre] notamment. L'opposition entre la zone {A} positivée et la zone {B} négativée apparaît alors dans la relation contradictoire entre [route] et [chemin de terre], entre axe normalisé et axe dévié. Notons le passage qui résume ces propos : « il considéra encore le clocher de Marval et, *dégoûté*, il prit le chemin *détourné*... [nous soulignons] ». Par conséquent, le parcours spatial et cognitif est instable et oscille toujours entre les deux pôles, comme si le sujet était soumis à des tensions permanentes. Observons ainsi les segments narratifs annexes :

- a) Tu veux vivre avec les bêtes ? Il faudrait donc te mettre dans la forêt ? Est-ce cela que tu veux ? Fabien regarda Delphine avec étonnement, et puis la maison. Non, il n'aimait tant rien que la maison, la table, la

grange, toutes les choses et tous les gens, le jardin avec les fleurs, mais pas la forêt. (67)

b) Que lui voulait cette forêt là-bas, dont il avait peur ? (71)

Soit le tableau suivant articulant les nouveaux éléments, avec l'apparition d'une structure passionnelle où l'on observe chez l'actant-sujet Fabien une topophilie pour la zone {A} et une topophobie pour la zone {B}, structure passionnelle qui se trouve fonction d'acquis cognitifs qui sont respectivement le /familier/ et le /connu/ vs l'/étranger/ et l'/inconnu, acquis eux-mêmes reliés à des effets cognitifs tels que la répulsion vs l'attraction vis-à-vis des zones répertoriées :

Pôles spatiaux	Zone A (maison)	Zone B (forêt)
Structure passionnelle	Topophile	Topophobe
Acquis cognitifs	Familier/connu	Etranger/inconnu
Effets cognitifs	Répulsif/dépendance	Attractif/indépendance

Les trajectoires contraires et alternatives suivent donc les paradoxes exposés ci-dessus. On peut examiner la nuance obtenue au regard des propos de Gaston Bachelard au sujet de l'espace topophile :

Nos enquêtes mériteraient, dans cette orientation, *le nom de topophilie*. Elles visent à déterminer la valeur humaine des espaces de possession, des espaces défendus contre des forces adverses, *des espaces aimés*. [...] A leur valeur de protection qui peut être positive, s'attachent aussi des valeurs dominantes. L'espace saisi par l'imagination ne peut rester l'espace indifférent livré à la mesure et à la réflexion du géomètre. Il est vécu. [...] *En particulier, presque toujours il attire. Il concentre l'être à l'intérieur des limites qui protègent.*¹²⁸

La troisième séquence narrative que nous allons étudier dès à présent s'inscrit dans la continuité de la première. Précisément, nous entendons détailler les observations initiales, en analysant de manière plus approfondie les déclinaisons spatiales de la [route], à l'instar de celles brièvement mentionnées à l'instant, en focalisant notre attention sur des parcours s'effectuant à l'intérieur des deux grandes zones de référence.

III.1.3. Analyse de la séquence n° 3 :

Nous proposons ci-dessous la première partie de la séquence n°3 que nous avons donc découpée en deux pour des raisons méthodologiques

¹²⁸ G. Bachelard, *La Poétique de l'espace*, p. 17. N.B. : au sujet de la topophobie et de la topophilie, voir J. Fontanille et C. Zilberberg, *Tensions et signification*, p. 61 et D. Bertrand, *L'Espace et le sens*, pp. 124, 127.

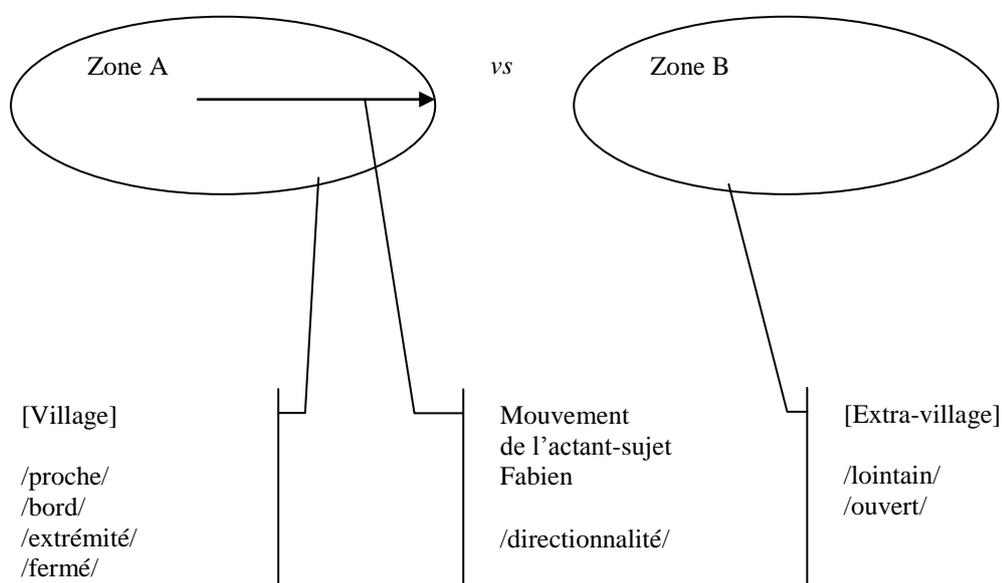
évidentes, cette dernière étant assez longue. Apparaissent alors deux premiers segments narratifs a) et b) :

- a) Fabien dès l'après-midi de son arrivée, fut prié d'aller livrer vin et limonade avec le haquet qu'il poussa allégrement dans les rues de Vauche. Fabien supposait que le travail ne pressait pas trop dans la maison et qu'on l'occupait à des transports simplement pour l'observer et se faire une opinion de lui. [...] Il s'acquitta passablement de sa tâche. [...] Il lui arriva aussi de bavarder à l'extrémité du bourg d'où l'on apercevait une pente lointaine qui ressemblait au Mont Damion. [...] Fabien était depuis longtemps préparé à admettre qu'entre lui et les autres existait une différence essentielle... Sa grande ressource, quand il se trouvait seul, était de s'arrêter au bout de la rue et de contempler la forêt prochaine ou les champs. (28-34)

- b) Une telle conduite ne parut pas absolument sérieuse à M. Ficot, qui lui en fit l'observation. [II] décida que Fabien rincerait les bouteilles dans la cour. Quoi qu'il en soit, la vie s'organisait pour Fabien. Il tâchait de prendre conscience du rôle qu'il jouait dans le monde. Il pressentait qu'il demeurait sur l'extrême bord de ce monde et qu'un rien pouvait le faire basculer. [...] En attendant le travail n'avance pas. [...] Peut-être est-il tout simplement distrait, dit M. Ficot, je vais l'employer à la cave. Demain, il mettra le vin en bouteille. Ainsi il n'aura plus le temps de flâner. (28-30)

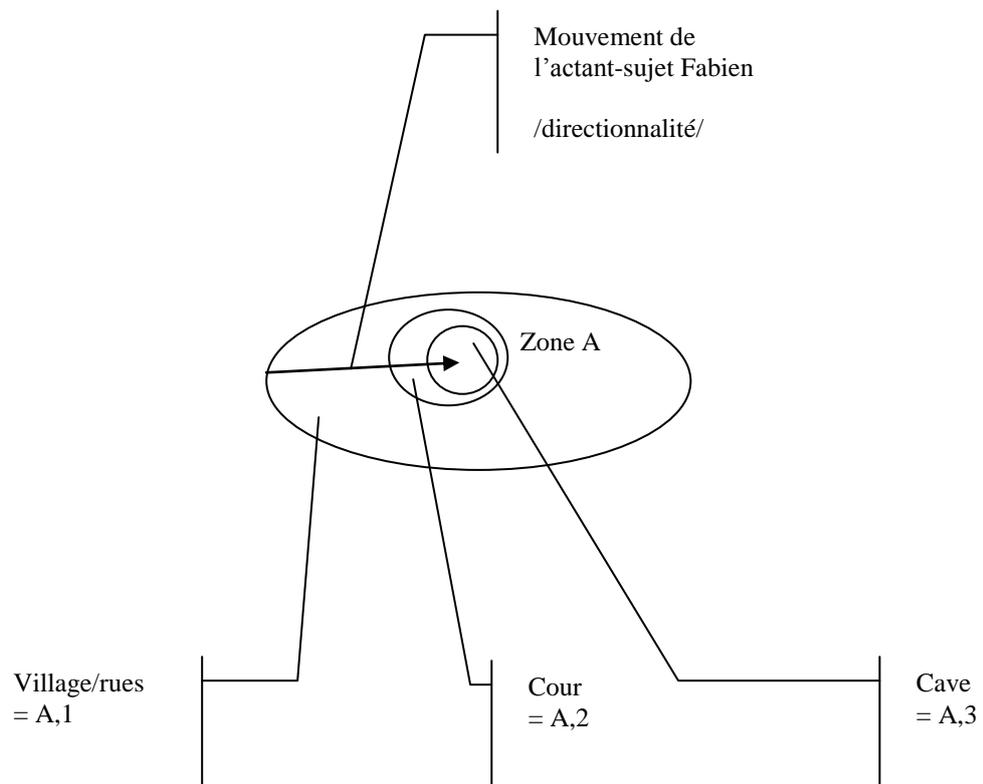
D'après les segments narratifs a) et b), on remarque que l'actant-sujet Fabien est soumis aux propriétés spatiales de la zone {A} en même temps qu'il tente de s'harmoniser avec les valeurs [Norme + absence Liberté]. On distingue trois expériences décisives du champ spatial : la première est fonction d'un nouveau parcours *via* les [rues] du [Village] – A,1 = *livrer les bouteilles de limonade* – et confronte le sujet Fabien avec les limites de la zone prise dans son ensemble, – on

note « extrémité » ; « bout » ; « bord » – zone fermée à partir de laquelle ce dernier perçoit, dans le champ spatial du lointain, la zone {B}, ouverte mais pour lors inaccessible, constituée de [Mont Damion], [forêt] et [champ]. Ajoutons que la récurrence du sémème ‘rue’ actualisant le sème /directionnalité/ dépend ici de ‘Village’, actualisant le sème /statisme/, et, les deux interagissant, actualisant le sème /stagnation/. Soit le schéma topologique suivant :

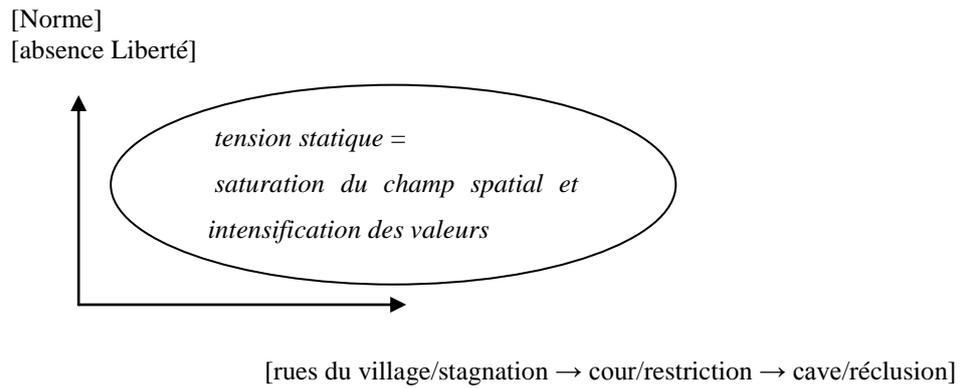


Les deuxième et troisième expériences voient la disparition de la mobilité, puisque le sujet est restreint successivement à des zones de plus en plus faibles dans le champ spatial, reliées à la [maison] : la [cour], puis la [cave], actualisant respectivement les sèmes /limite/, /étroit/, puis /fermé/, dans un mouvement *introspectif* continu, du /dehors/ au /dedans/. Les actions correspondant à l'acquisition des valeurs sont alors les suivantes : A,2 = *rincer les bouteilles* ; A,3 = *mettre le vin en bouteille*. A chaque fois, on remarque que

l'actant-sujet Fabien échoue dans l'acquisition des valeurs. On peut dire enfin que le parcours spatial tend à se réduire et à disparaître, et que l'on passe d'une mobilité de circuit à l'absence de mobilité, tant et si bien que la zone {B} disparaît du champ visuel du sujet. Soit l'amélioration du modèle topologique :



Le phénomène ainsi révélé peut se définir comme une saturation progressive de l'espace valorisé et peut être exprimé par le diagramme suivant :



On peut donc dire que l'acquisition des valeurs positivées et normalisées est fonction d'une tension qui tend à abolir le mouvement par réduction du champ spatial. Dans cette configuration, l'actant-sujet se confronte à une succession de bords et de limites, à des espaces de plus en plus étroits et limités, en même temps que s'intensifient les valeurs contractées. Citons le passage suivant qui correspond à ces remarques : « Quoi qu'il en soit, la vie s'organisait pour Fabien. Il tâchait de prendre conscience du rôle qu'il jouait dans le monde ».

Ces premiers éléments de synthèse peuvent désormais être observés à la lumière de l'analyse de la deuxième partie de la même séquence narrative. Apparaissent ainsi ci-dessous les segments narratifs c), d) et e) :

- c) Un jour, M. Ficot envoya Fabien livrer un panier de bouteilles à un bûcheron qui habitait une maison dans le bois, peut-être à deux kilomètres de Vauche. Le chemin forestier était plein d'ornières boueuses sur une centaine de mètres, même en été. [...] Les prés et les champs de blé à moitié moissonnés défilèrent. Fabien s'arrêta à la lisière, où l'ombre des arbres se dessinait finement sur la route. Après les

premiers arbres c'était autre chose que l'ombre, une lumière nouvelle, des milliers de lieux pleins de douceur. On savait soudain que la profondeur n'avait pas de limites. Qu'est-ce donc qui vous avertissait de l'immensité de la forêt ? Cela devait être les bruits des feuilles sur des distances qu'on ne pouvait pas estimer. Et encore un silence impossible à comprendre. Pas un silence, un vide énorme.

– Il s'agit de ne pas te tromper. C'est la deuxième allée à droite, dit Fabien à voix haute. Il trouva l'allée, se dépêtra des ornières bourrées de branches, et parvint à une ancienne maisonnette de garde, bâtie en bordure d'une clairière, elle-même à demi ouverte sur des champs. L'homme qui maintenant l'habitait, bûcheron et fabricant d'échelles, vivait là tout au long de l'année. [...] Il accueillit aimablement le garçon et lui offrit un verre à boire. (36-37)

d) « Mais pas un seul loup depuis quarante ans au moins. Moi j'en ai suivi un à la trace dans la neige, il y a tout juste cinquante ans, sur le sentier du Mont Damion que tu as croisé dans l'allée. » Fabien quitta le bûcheron, assez satisfait de ces renseignements. [...] Quand il croisa le sentier dont l'homme lui avait parlé, il eut l'idée de planter là son véhicule et de faire quelques pas sur le sentier. Pour une fois qu'il pouvait se promener en toute tranquillité. [...] (38)

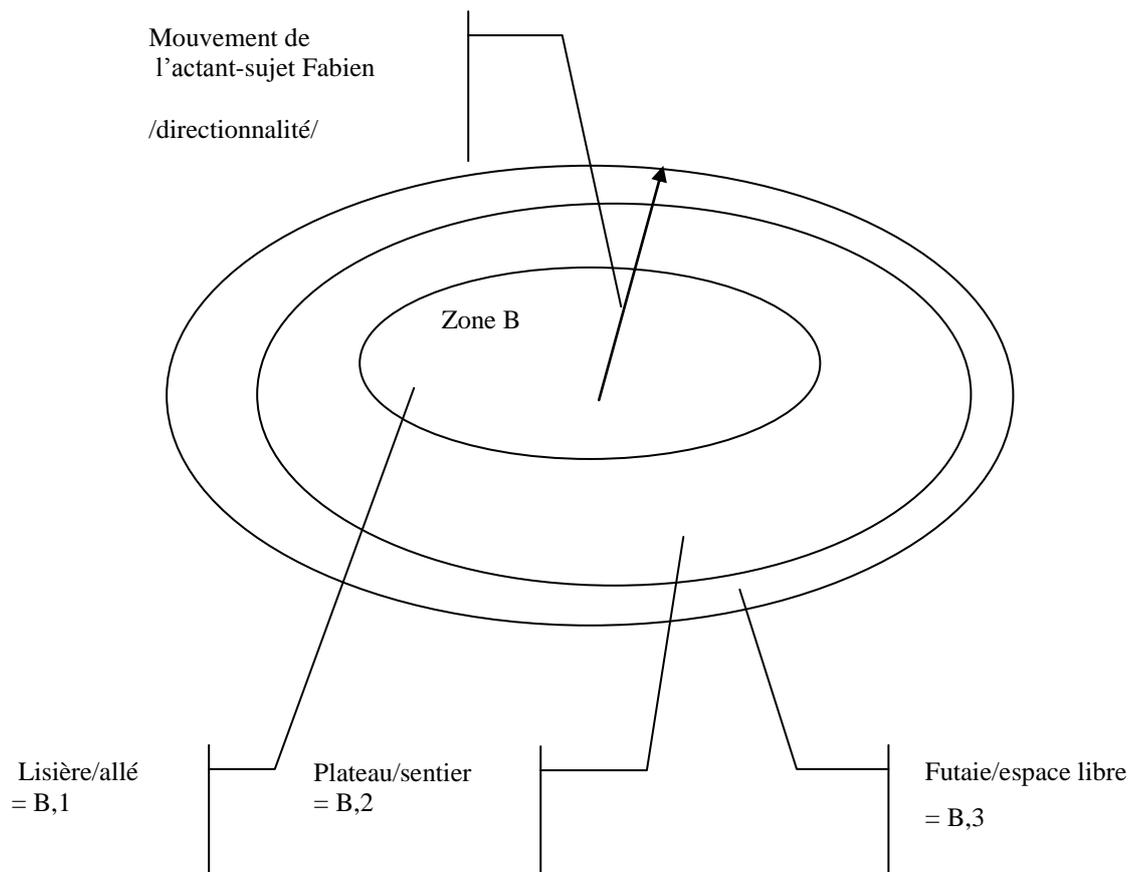
e) Le sentier montait en pente douce, puis il redescendait sur un ravin abrupt au fond duquel un filet d'eau coulait dans une tranchée boueuse. [...] La lisière était proche encore. Fabien remonta la pente, retrouva un plateau, puis une nouvelle descente plus profonde. Au bas, c'étaient des taillis sous futaie, avec des espaces libres couverts de myrtilles et de buissons de framboisiers. [...] Alors il crut percevoir comme une faible respiration. Cela venait du fond des framboisiers. [...] Il tourna dans les broussailles et, après qu'il eut fait une vingtaine de pas, il aperçut [...] non pas un chien : un loup. [...] Fabien s'approcha de la bête. [...] Il s'aperçut alors que le loup ne le regardait plus, et semblait s'enfoncer dans son destin. (38-39)

D'une part, le segment narratif c) voit la réintroduction de la catégorie [route], connectant à nouveau le [Village] et l'[Extra-village] caractérisé ici par la sous-

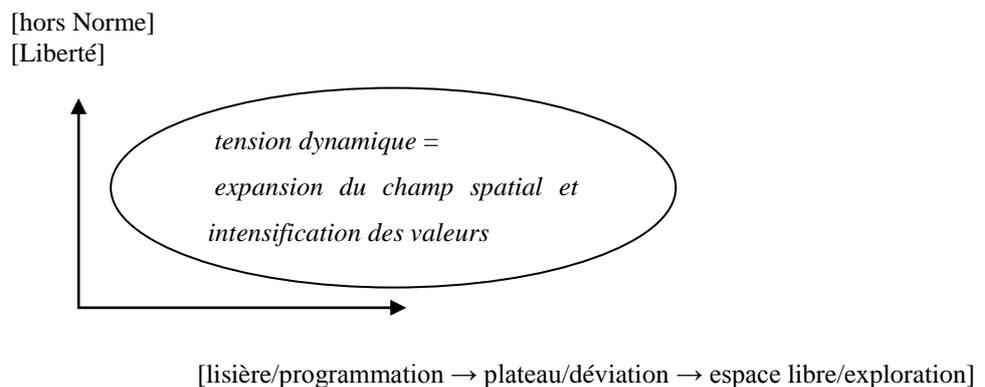
catégorie [forêt]. Ces deux zones s'opposent à nouveau selon la relation spatiale manifeste :

*/limite/ vs /absence limite/
/absence profondeur/ vs /profondeur/*

D'autre part, on note que la visée initiale du sujet correspond à un espace final relié intrinsèquement à la zone {A}, [maison bûcheron], mais se situant dans une zone appartenant par nature à la zone {B} – [bois] ; [forêt] –, selon la relation spatiale /englobant-englobé/. Brièvement, on remarque à nouveau que le sujet quitte une trajectoire normalisée – [chemin de terre], [allée] – pour prendre, sur un mode continu, une trajectoire déviée – [sentier]. Cette fois-ci, le mouvement exploratoire amène le sujet vers la profondeur de la zone, avec l'extension de la catégorie [sentier]. On note en effet, à partir des segments d) et e), l'amélioration des verbes de mouvement constituant l'isotopie cinétique, ainsi que le réinvestissement systématique des marqueurs spatiaux de la profondeur : « se promener » ; « s'éloigner de la lisière » ; « profond » ; « au fond des framboisiers ». Soit le schéma topologique suivant :



Le phénomène observé est donc contraire à celui relevé dans la zone {A}, puisque l'on assiste à une expansion progressive de l'espace, laquelle peut être exprimée au moyen du diagramme suivant :



Brièvement, dans cette configuration, l'éloignement du bord ([route], [lisière]) et l'expérience de la profondeur, puis des espaces libres, amènent le sujet aux valeurs [Liberté] et [hors Norme], selon les modalités suivantes : pouvoir se promener en toute tranquillité ; contact intense et inhabituel avec un animal sauvage , le « loup ».

III.1.4. Analyse de la séquence n°4 :

Nous faisons apparaître ci-dessous la quatrième séquence narrative qui se situe dans la stricte continuité de la troisième. Nous pouvons ainsi mettre en relation ces deux séquences et faire quelques rapprochements au niveau des structures topologiques mises en jeu.

- a) Gantard tenait à Mery une épicerie assez importante, et s'occupait en même temps du commerce des fruits, des œufs et des peaux de lapin. [...] C'est entendu, dit Delphine à Fabien vers la fin de l'après-midi. Tu pars ce soir même. Gantard est un peu dur, mais il se charge de te dresser et il m'a juré qu'il ne te renverrait pas avant que tu saches sur le bout du doigt tout ce qui concerne le commerce. Plus tard, on t'établira. Si tu as de mauvais moments à passer, songe que c'est pour ton avenir. Méry est un village bâti dans un vallon où le canal pénètre par une écluse et s'échappe par une autre écluse. C'est une sorte de fosse comblée d'arbres et tout à fait fermée si l'on excepte les minces perspectives que ménagent les rives du canal. [...]
- Tu regardes les environs, dit Gantard quand il accueillit le garçon à l'entrée de l'épicerie. Il n'y a pas grand-chose à voir par ici, mais tranquillise-toi, tu n'auras même pas besoin de chercher à te distraire : tu seras bouclé nuit et jour dans la réserve ou dans ta chambre. Moi, je sais

comment il faut procéder avec des gaillards de ton espèce. Aussitôt il le fit entrer dans le magasin, au fond duquel une porte s'ouvrait sur une sorte de hangar où étaient empilés, jusqu'au toit, des cartons, des boîtes, des cageots de fruits, voire des jambons. A l'extrémité du hangar, un escalier de meunier conduisait à un palier. La chambre de Fabien était sur ce palier. Gantard la lui fit visiter aussitôt. Elle était meublée d'un lit-cage, d'une chaise et d'une petite table. Pas d'armoire. Une fenêtre minuscule donnait sur un terrain situé en contrebas et entouré de noyers qui masquaient toute vue. (55-56)

- b) Fabien fut occupé le lendemain et les jours suivants à trier les fruits dans le hangar. L'épicier rapportait de ses tournées des monceaux de cageots, et comme il achetait tout ce qu'on lui proposait, se contentant de rabattre sur les prix, il fallait faire un bon choix afin d'obtenir une meilleure vente. Les prunes abîmées on les enfonçait dans un tonneau pour l'eau-de-vie ou bien on en fabriquait des confitures destinées aussi à la ville. Fabien participa encore à cette cuisine. Remise en état des caisses, récupération des clous, rangements, balayages, il n'était pas un instant qui ne fût employé. L'avarice de Gantard avait des inventions inépuisables. Fabien dut refaire dix fois les mêmes rangements de telle façon qu'il n'avait plus à craindre de commettre d'erreurs, la répétition du même travail le contraignant à une attention obsédante. Dans la première semaine, il éprouva une sorte de fierté d'accomplir toutes ces besognes sans grande difficulté, malgré la fatigue d'un travail qui durait de cinq heures du matin à huit heures du soir.

Pas la moindre permission de sortir. On l'empêchait même de respirer l'air sur le seuil de l'épicerie après les repas vite expédiés qu'il prenait en compagnie de Berthe et parfois de Gantard, lorsque les tournées de ramassage et de livraisons permettaient à celui-ci de revenir à la maison avant midi. Le soir, ils mangeaient tous les trois à huit heures dans la petite cuisine de l'arrière-magasin.

- Il n'existe pas de garçon paresseux, disait Gantard à Berthe, simplement des garçons qu'on ne sait pas faire travailler.

En quelques jours, il est vrai, Fabien avait senti qu'il changeait de peau et qu'il ne voyait plus les choses de la même manière. Certes, il ne voyait plus rien, et il avait les membres brisés à force de répéter au fond de son hangar les mêmes trimbalements de caisses, de cageots, de cartons, les mêmes gestes pour trier les fruits, et pour les éternels balayages. [...]

Plus d'étourderies. Bien sûr, il ne fallait pas tolérer la moindre relâche. Gantard et Berthe y veillaient et prétendaient que, dans un ou deux ans,

Fabien saurait comme personne servir dans un commerce, sinon en comprendre l'organisation. (56-58)

c) Fabien, un soir que Berthe trafiquait au fond de la cuisine, avait ouvert la porte du magasin, malgré la défense. Devant le magasin, c'était une sorte de cour. De l'autre côté de la cour, la grange. Le long des murs, des orties. Rien que de faire un pas dans cette cour, c'était pour Fabien se livrer à l'air du monde. Il fit ce pas, et il aperçut vers la gauche la rue étroite qui filait vers la campagne là-bas entre les maisons et les premiers frênes de la route. Sans savoir ce qu'il voulait, il s'élança tout d'un coup, respirant à plein poumons. A peine avait-il atteint la rigole qui borde la rue, qu'il se heurtait presque à la camionnette de Gantard, débouchant soudain à l'angle de l'épicerie. [...]

– Je t'avais défendu, dit-il. Mais mon garçon, c'est impossible ce que tu veux faire. On ne peut jamais se sauver. On vous rattrape et, après, on vous brime encore plus. Tu vas descendre ces cageots de la camionnette, et tu les porteras dans le hangar, pendant que nous mangerons. [...] Chaque fois qu'il revenait dans la cour, il pensait que personne ne l'empêchait de se sauver. Gantard, après avoir mangé, ne daignait même pas le surveiller. Fabien considérait parfois les lointains de la route qui s'était obscurcie et reprenait son travail malgré lui. Malgré lui ! C'était ce qu'avait voulu Delphine, ce qu'il voulait aussi, lui, Fabien. De sa paresse idiote, il retombait dans un travail sans fin. [...] Enfin, au moment de prendre au fond de la camionnette le dernier cageot, Fabien décida de partir à l'aveuglette sur la route. Il s'éloigna sans courir et, au bout de dix pas, il s'arrêta. Ses jambes le trahissaient. Il était trop fatigué [...] puis il revint vers la camionnette. [...]

Y avait-il trois semaines que Fabien travaillait chez Gantard ? Déjà, comme il l'avait souhaité, il était fait au travail, il ne rêvassait plus jamais. Il lui semblait que c'était aussi une immense duperie, mais il ne s'en formalisait nullement. (58-59)

d) Il arriva qu'un dimanche [...], ni Berthe ni Gantard ne frappa à la porte, comme d'habitude, pour enjoindre au garçon de descendre sans retard au magasin. Ils avaient dû être distraits par un visiteur matinal [...]. Fabien profita de ce répit inespéré pour s'accouder à sa fenêtre. Il n'avait encore jamais eu l'occasion même de regarder le jardin en contrebas. C'étaient des plates-bandes semées de fleurs auxquelles Gantard et Berthe donnaient parfois leurs soins. [...] Le jardin était entouré d'arbres élevés qui formaient une vraie barrière.

Comme il pensait aller prendre son travail, il eut l'impression vive qu'on le regardait. C'était le regard d'un chat qui s'avavançait le long de la gouttière. Un chat au pelage gris pâle, un animal assez jeune, atrocement maigre. La tête avait une délicatesse charmante, mais les yeux étaient animés d'une telle méchanceté qu'on aurait pu les dire impies. Incomparablement plus aigus que ceux du loup. Fabien eut un mouvement de recul, comme si la bête allait lui sauter au visage. Le chat s'était aplati sur la tôle du toit et attendait. Fabien tira de sa poche une croûte de pain et la lui tendit. (59-60)

e) Depuis lors, chaque soir et chaque matin, Fabien ne manquait pas de guetter le chat, et il lui apporta quelques débris de viande que l'autre lui arrachait toujours avec fureur. Les allures de ce chat présentaient une contradiction un peu terrifiante. Son corps efflanqué avait toute la grâce d'une ardente et insouciante jeunesse, tandis que ses pupilles lançaient un feu cruel, non pas de mauvais aloi ou surnois ou diabolique, simplement d'une minceur féroce, comme si la bête ne pouvait vivre qu'en demeurant toujours en éveil. Fabien songea encore aux regards du loup, qui étaient aussi impitoyables, cependant doués par moments d'une sorte d'indifférence rêveuse et contemplative. Les yeux du chat demeuraient résolument étrangers même aux choses qui l'entouraient. Comment était-il possible que cette bête fût abandonnée ou tout au moins ne trouvât pas de quoi se nourrir dans un village où les détritrus ne manquaient guère ? Ou alors pourquoi n'allait-il pas dans les champs, comme certains de ses congénères, qui ne se laissent pas manquer d'oiseaux ? (60-61)

f) Un après-midi, Fabien empilait des caisses au fond du hangar. Une chaleur atroce régnait sous les tôles, et il se demandait comment se procurer un peu d'air. Il eut l'idée de déplacer une des planches qui formaient joint entre le mur et le toit de ce hangar mal fichu. Aussitôt le chat se présenta devant l'ouverture.

Fabien l'appela. Le chat, non sans une méfiance extrême, s'avança. Fabien s'écarta afin qu'il eût le champ libre, et le chat bondit sur les caisses. Fabien jeta un coup d'œil vers un coin où une demi-douzaine de jambons fumés étaient empilés. Gantard les avait apportés la veille. Le chat s'était élancé vers les jambons par un détour et sur-le-champ il se mit à arracher avec les dents la couenne et la viande. Fabien n'eut pas même l'idée de le chasser. Au contraire, il s'approcha et fit mine de le caresser. L'autre, les griffes accrochées à sa proie, retourna la tête vers le

garçon. Il hésitait, ne pouvant tolérer la présence de Fabien, ni renoncer à une aubaine inouïe. Fabien demeura immobile un long temps pendant lequel le chat, de son côté, ne bougea pas d'une ligne, ne quittant jamais du regard son visage. Enfin ce qui se passa fut inexplicable. Le chat se remit à son festin avec un calme nouveau, tandis que Fabien réussissait à lui poser la main sur la tête, rien qu'un instant.

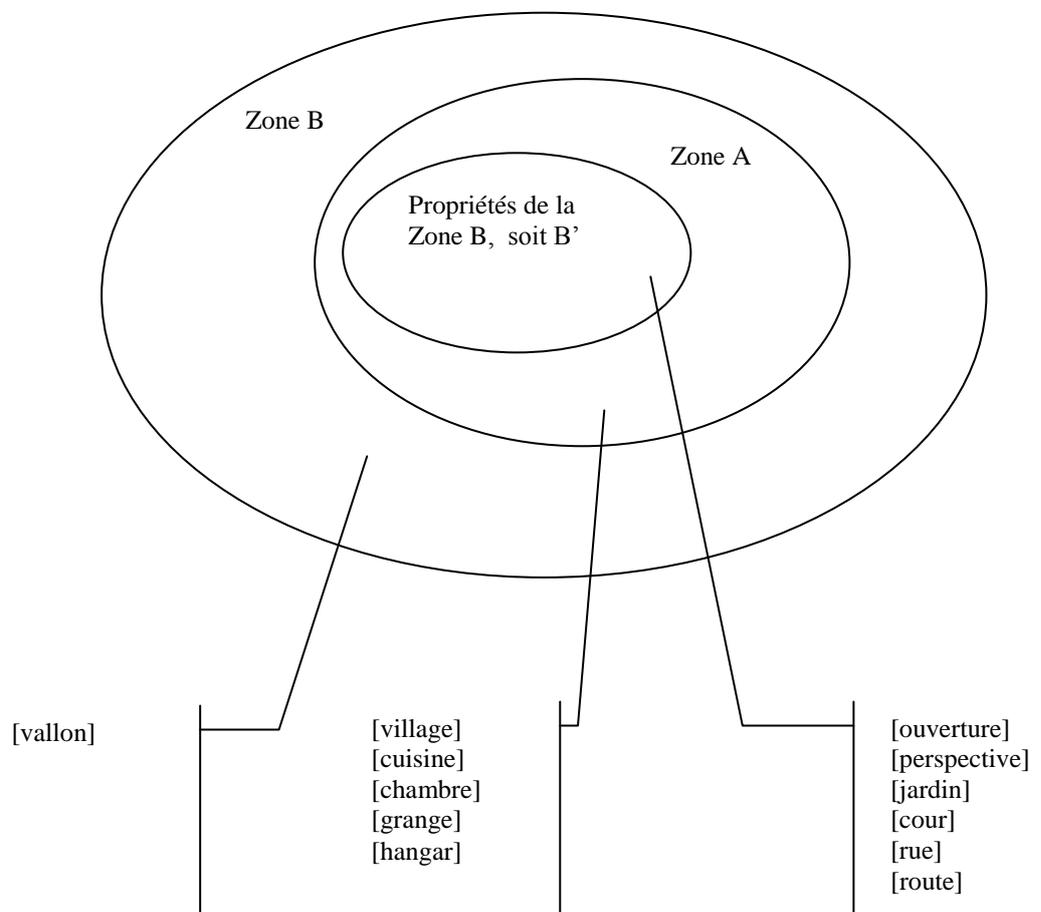
Puis il y eut un remue-ménage du côté du magasin. Le chat fila comme un éclair, par l'ouverture sous le toit. (60-61)

Cette longue séquence narrative voit la disparition de la classique zone {B} puisque la 'forêt' ou encore les 'champs' ne constituent plus l'isotopie topographique, à l'exception de 'vallon' et 'campagne' – cf. segment a) et c). On remarque donc que l'isotopie topographique est constitué majoritairement par les sémèmes 'village', 'canal', 'cuisine', 'chambre', 'grange', 'hangar' et permet de reconstruire nettement une zone {A}. Par ailleurs, et c'est ce qui fera la complexité des rapports topologiques au sein de cette longue séquence narrative, on peut avancer l'idée selon laquelle le fait que le 'village' soit bâti dans un 'vallon', c'est-à-dire dans un élément normalement constitutif de la zone {B}, conduit à ce que des propriétés appartenant intrinsèquement à la zone {B} se trouvent disséminées tout au long de la séquence narrative.

Notons ici l'apparition de l'/ouvert/ par l'intermédiaire de 'mince perspective', 'ouverture', 'jardin', 'cour', 'rue', 'route' que nous opposons à la catégorie sémique /fermé/ actualisée par les sémèmes 'tout à fait fermé', 'village', 'chambre', 'cuisine', 'barrière', 'masquait toute vue'. De même, le /profond/, propriété appartenant, nous l'avons vu, à la zone {B} par l'intermédiaire de la catégorie spatiale [forêt], est référencé et actualisé à

travers les expressions lexicalisées « fosse » ; « fond de la cuisine » ; « fond du hangar ». La forte présence de l’ouvert/ et du /profond/ par rapport au /fermé/ et au /non profond/, malgré l’absence de catégories topographiques de la zone {B}, témoigne de la *pression* exercée par celle-ci. Les ensembles ainsi formés entrent en relation d’opposition. Nous y reviendrons.

Ainsi la zone {B} semble-t-elle se trouver à la fois en dehors, avec ‘vallon’, et en dedans, avec les éléments répertoriés ci-dessus, de la zone {A}. Soit la schématisation topologique suivante, avec des relations /englobant-englobé/ :



On notera également toute l'importance du topos de la [fenêtre] – segment d) – qui serait, comme le montre Philippe Hamon dans *Du Descriptif*, un objet discriminatoire permettant la forte mise en relation du /dedans/ et du /dehors/, et opérerait, dans la dynamique syntagmatique, comme un « technème » spécifique :

La fenêtre, comme objet discriminatoire (ici *vs* ailleurs, dedans *vs* dehors, etc.) serait donc rapprochable de ces « zoèmes » particuliers, « opérateurs binaires » privilégiés, que leurs caractéristiques anatomiques « réelles » [...] rendent particulièrement aptes à fonctionner de ses *Mythologiques*. [...] On pourrait donc bien parler de « technème », pour paraphraser Cl. Lévi-Strauss, à propos de la fenêtre.¹²⁹

La fenêtre permet de polariser en conséquence deux mondes, l'un renvoyant à la culture, au [Village], l'autre renvoyant à la nature, à l'[Extra-village].

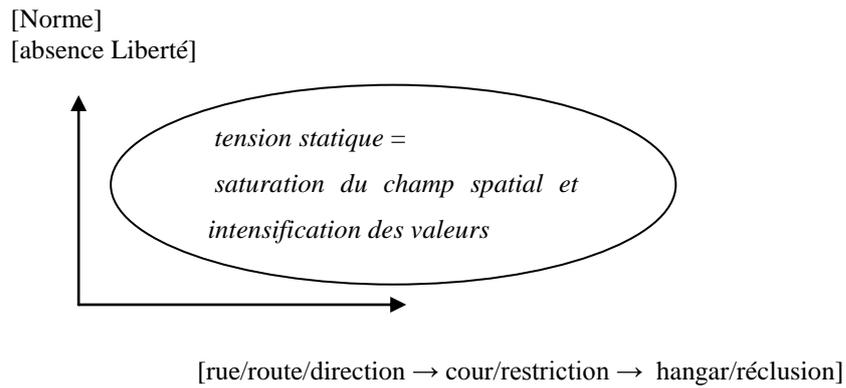
Venons-en à présent aux catégories topographiques [rue] et [route] actualisant le sème /directionnalité/. Elles apparaissent comme les vecteurs de la tentative de fuite de l'actant-sujet Fabien par l'intermédiaire de la catégorie ouverte [cour]. On note en effet, d'après le segment c) :

Rien que de faire un pas dans cette cour, c'était pour Fabien se livrer à l'air du monde. Il fit ce pas, et il aperçut vers la gauche la rue étroite qui filait vers la campagne là-bas entre les maisons et les premiers frênes de la route. Sans savoir ce qu'il voulait, il s'élança tout d'un coup, respirant à plein poumons.

¹²⁹ P. Hamon, *Du Descriptif*, p. 212.

A peine avait-il atteint la rigole qui borde la rue, qu'il se heurtait presque à la camionnette de Gantard, débouchant soudain à l'angle de l'épicerie. [...] – Je t'avais défendu, dit-il. Mais mon garçon, c'est impossible ce que tu veux faire. *On ne peut jamais se sauver*. On vous rattrape et, après, on vous brime encore plus. Tu vas descendre ces cageots de la camionnette, et tu les porteras dans le hangar, pendant que nous mangerons. [...] *Chaque fois qu'il revenait dans la cour, il pensait que personne ne l'empêchait de se sauver*. Gantard, après avoir mangé, ne daignait même pas le surveiller. Fabien considérait parfois les lointains de la route qui s'était obscurcie et reprenait son travail malgré lui. [nous soulignons] (58)

Plusieurs remarques s'imposent à ce stade de l'analyse d'après le fragment textuel cité ci-dessus. D'une part, plus le /fermé/ exerce une tension centripète –*maintenir le sujet dans d'étroites limites, dans le [hangar]* –, plus l'/ouvert/ semble faire immersion et plus le sujet a tendance à se rapprocher des valeurs [hors Norme] et [Liberté] et à fuir la zone {A} dans une tension centrifuge. S'exerce ainsi une tension supplémentaire entre le /vouloir faire/ et le /ne pas pouvoir faire/, modalité qui caractérise l'actant-sujet Fabien. Le /ne pas pouvoir faire/ est introduit par l'intermédiaire de l'actant-sujet Gantard qui a pour fonction de maintenir Fabien dans d'étroites limites, le privant ainsi de [Liberté] : « C'est impossible ce que tu veux faire. On ne peut jamais se sauver. On vous rattrape et on vous brime encore » – le « on » narratif » renvoie dès lors à une entité supérieure dépassant les actant-sujets. Il en résulte la réduction de la /directionnalité/ et la disparition progressive des catégories [rue] et [route] au profit des catégories [cour] puis [hangar]. De la même manière que nous l'avons étudié lors de l'analyse de la troisième séquence narrative, s'exerce ici une tension statique. Soit le diagramme suivant, à l'image de celui présenté plus haut :



Par ailleurs, on remarque ici que plus le /fermé/ fait pression sur l’ouvert/, plus la lumière disparaît. En effet, si l’on étudie l’isotopie lumineuse, on note l’apparition du sème /obscurité/ associé à la catégorie [route] : « Fabien considérait parfois *les lointains de la route qui s’était obscurcie* et reprenait son travail malgré lui. [nous soulignons] ». Dans d’autres séquences narratives, l’isotopie lumineuse se manifeste surtout dans la [prairie] ou dans la [forêt] où la « lumière » vient côtoyer la valeur [Liberté] et la [Vérité]. On peut donc dire que tout se passe comme si la lumière tendait à disparaître du champ spatial à mesure que l’actant-sujet Fabien se trouve confiné dans des limites de plus en plus étroites. En d’autres termes, la valeur [Norme] contractée se trouve en adéquation avec la propriété /absence de luminosité/. N.B. : nous avons constaté auparavant que les couleurs tendaient à disparaître du visage de Fabien à mesure que celui-ci prenait le rythme du travail et par conséquent se trouvait normalisé.

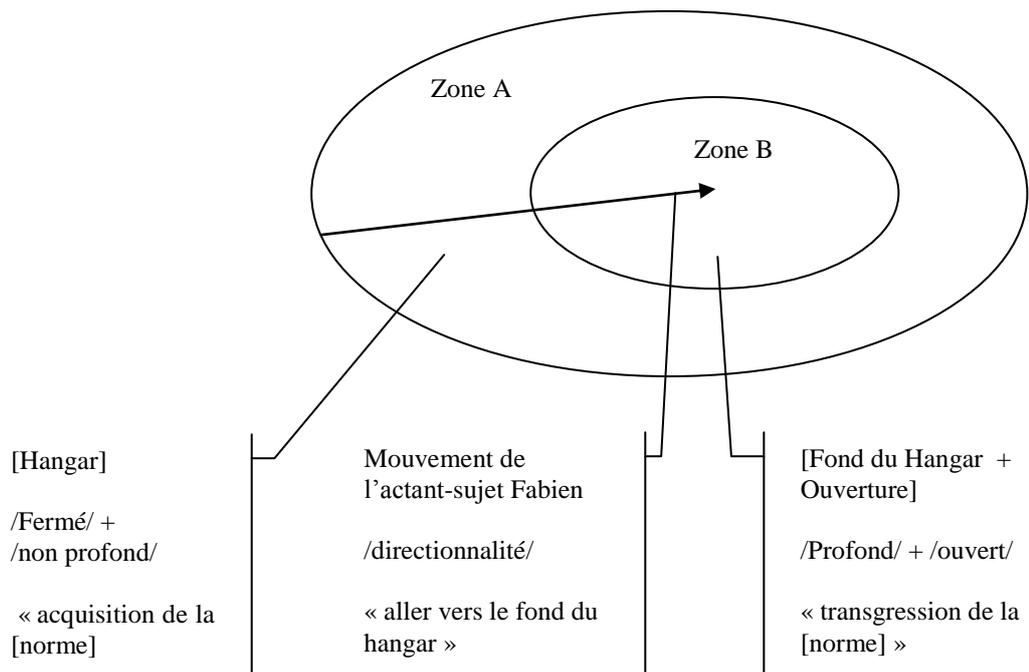
Passons maintenant à l’analyse de la deuxième partie de la séquence narrative et aux événements survenant aux abords de la [fenêtre] puis à

l'intérieur du [hangar]. Dans les deux cas, on note l'apparition d'un corps étranger au monde humain représenté tout entier par l'actant-sujet « chat ». Celui-ci longe dans un premier temps la gouttière près de la [fenêtre] puis se présente devant l' « ouverture » créée par Fabien pour faire rentrer de l'air à l'intérieur du [hangar], où « règne une chaleur épouvantable ». Quels commentaires peut-on faire d'après ces premières remarques ? Dans un premier temps, on peut dire que le chat est un élément renvoyant à l'[Extra-village] de par le caractère étranger qu'il manifeste – ainsi qu'en témoigne la comparaison faite avec le loup sauvage – et de par la férocité qu'il dégage, élément évoluant toutefois à l'intérieur du [Village]. Nous citons le segment narratif e) :

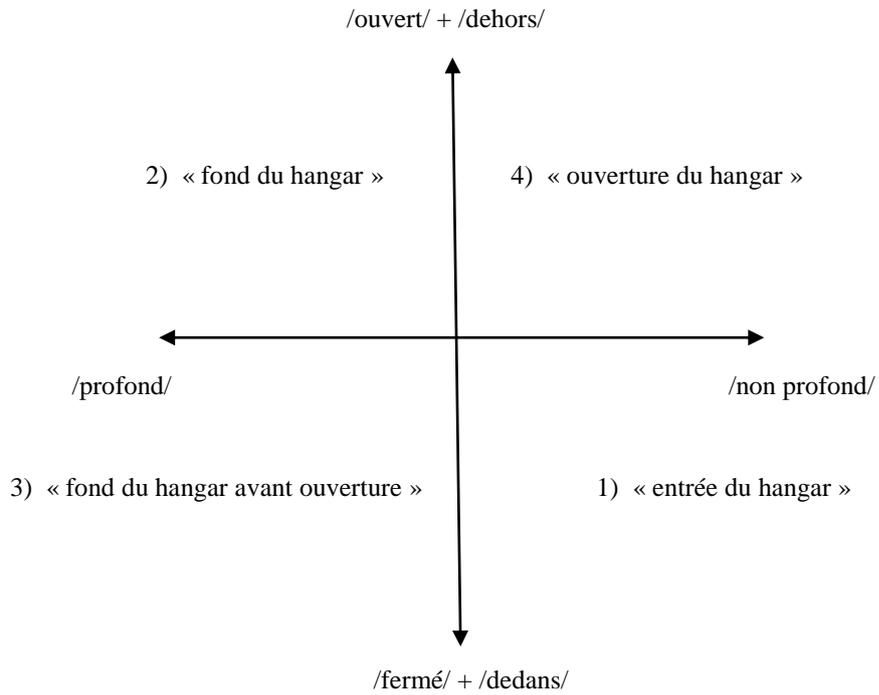
Les allures de ce chat présentaient une contradiction un peu terrifiante. Son corps efflanqué avait toute la grâce d'une ardente et insouciant jeunesse, tandis que ses pupilles lançaient *un feu cruel*, non pas de mauvais aloi ou sournois ou diabolique, simplement d'une *minceur féroce*, comme si la bête ne pouvait vivre qu'en demeurant toujours en éveil. Fabien songea encore aux regards du loup, qui étaient aussi impitoyables, cependant doués par moments d'une sorte d'indifférence rêveuse et contemplative. Les yeux du chat demeuraient résolument *étrangers* même aux choses qui l'entouraient. Comment était-il possible que cette bête fût abandonnée ou tout au moins ne trouvât pas de quoi se nourrir dans un village où les détritiques ne manquaient guère ? Ou alors pourquoi n'allait-il pas dans les champs, comme certains de ses congénères, qui ne se laissent pas manquer d'oiseaux ? [nous soulignons]

Pour rappel, nous l'avons exprimé lors de notre seconde étude, au sein de l'[Extra-village] peuvent être localisées les valeurs [Mal] et [hors Norme], valeurs actualisées à travers les expressions lexicalisées « feu cruel » ; « minceur féroce » ; « étranger ». Dans un deuxième temps, on note que le « chat » apparaît à chaque fois près d'une catégorie spatiale actualisant la

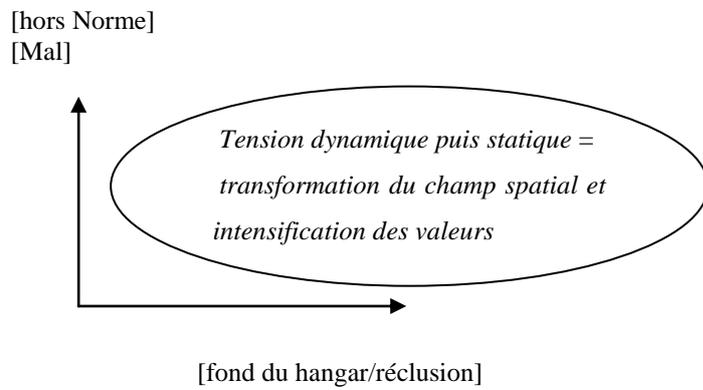
catégorie sémique /ouvert/, avec la [fenêtre], puis les catégories /ouvert/ et /profond/ avec l'[ouverture] qui se situe au fond du [hangar]. Ce constat vient corroborer les remarques mentionnées au début de notre étude, lesquelles stipulaient que des propriétés appartenant intrinsèquement à la zone {B} se trouvaient par définition à l'intérieur de la zone {A}. Autrement dit, nous avons bien de l'/ouvert/ dans le /fermé/, du /profond/ dans le non /profond/, et par conséquent de la valeur [hors Norme] dans la valeur [Norme] puisque le chat s'introduit dans l'espace où l'actant-sujet est censé acquérir la valeur [Norme] : « empiler des caisses au fond du hangar ». Plus précisément, d'une part tout se passe comme si l'/ouvert/ et le /profond/ venaient s'immiscer dans le /fermé/ et le /non profond/ par l'intermédiaire de l'actant-sujet chat. Autrement dit, le caractère [hors Norme] ne se déroule pas ici dans la [forêt] ou dans les [champs] mais bien à l'intérieur du [Village]. On assiste donc à une sorte de détachement de la zone {B} qui vient contaminer, pour le dire ainsi, la zone {A}. D'autre part, l'actant-sujet Fabien subit un échec dans l'acquisition de la [Norme]. On peut dire plus précisément que se réalise une transgression de celle-ci : en effet, *ne pas chasser le chat sauvage qui mange les jambons de Gantard* constitue une *non action* contraire à ce que la [Norme] commanderait de faire en de pareilles circonstances, c'est-à-dire *faire fuir le corps étranger de la demeure de Gantard*. Soit la schématisation topologique récapitulative suivante :



Revenons maintenant à l'[ouverture] ménagée par Fabien lorsqu'il se trouve dans le [hangar], action constituant également une transgression de la [Norme], et ajoutons les commentaires suivants : tout se passe comme si les valeurs [Norme] et [absence Liberté] conduisaient de manière inhérente respectivement à la valeur [hors Norme] et [Liberté]. Ou encore, de manière équivalente, comme si l'espace /fermé/ et /non profond/ devait conduire à un espace /ouvert/ et /profond/, le passage d'une propriété à l'autre s'effectuant par saturation de sa propre qualité. En d'autres termes, s'exerce bien ici une tension, une pression du /dehors/ sur le /dedans/. Soit le premier schéma suivant, lequel correspond aux tensions topologiques mises à jour :



Et le second schéma, correspondant plus précisément à l'action des espaces en relation avec la valeur contractée par le sujet Fabien :



III.1.5. Analyse de la séquence n°5 :

Nous exposons ci-dessous le fragment textuel correspondant à la cinquième séquence narrative, laquelle se situe considérablement après les quatre séquences analysées en amont. Nous tenterons également une analyse comparative qui met en relation cette longue séquence avec les précédentes.

- a) Il entra dans une haute futaie où la marche était commode. Cette futaie formait en réalité une bande assez étroite le long de la croupe. Sur la gauche, il découvrit des taillis morcelés. La forêt se prolongeait à droite. Toutefois, dans cette direction, le couvert se rétrécissait encore en un goulet avant de se développer dans la plaine bosselée qui entoure le Mont Damion. Fabien eut vite jugé la disposition des lieux et s'en alla vers la droite. Ce serait un hasard néanmoins s'il parvenait à retrouver le loup. Il comptait un peu que la bête tomberait sur sa piste et le rejoindrait. Il avait à peine marché deux minutes qu'il entendit des hommes qui parlaient dans le voisinage.

Ce fut soudain si proche qu'il s'arrêta net. Il était arrivé sur la bordure d'un chemin qui coupait le bois à l'endroit même où se formait le plus étroit étranglement, si bien qu'on voyait aux deux extrémités la lumière des champs. Deux hommes portant des fusils à la bretelle se tenaient sur ce chemin. Ils étaient séparés par une vingtaine de pas.

- J'ai entendu marcher, dit l'un.

- Possible, dit l'autre.

Fabien se tint coi derrière un petit buisson qui retombait sur le chemin. Il n'osait avancer ni reculer. Les hommes gardèrent le silence pour écouter. [...] On entendit un hurlement lointain.

- C'est lui, reprit l'un des hommes. Plus que sûr.

- Tu ne crois pas qu'il est pris ?

- Cela m'étonnerait. Pas la direction où sont mes pièges. [...]

J'ai piégé les trois coulées où la bête doit passer au pied du Mont Damion, juste à l'autre étranglement du Raulois où nous sommes, parce

qu'il y a gros à parier qu'elle reviendra au Mont Damion après avoir cavale aux cents diables. (139-140)

- b) Fabien n'avait pas la moindre peur. Tout lui paraissait maintenant improbable. [...] Il se baissa avec précaution pour ramasser l'éclat d'une grosse branche morte, et il le lança par-dessus un buisson de l'autre côté du chemin, dans le bois.

Les hommes sursautèrent. Toute leur attention tendue, ils écoutèrent. Fabien courut le long du chemin à l'intérieur du bois. Les hommes se retournèrent et s'élancèrent sous le couvert. Mais Fabien avait de l'avance. Ils eurent à peine le temps de l'apercevoir qui traversait le chemin et s'enfonçait dans la futaie opposée. Fabien distança sans peine ses poursuivants et, quand il fut hors de vue, il grimpa au tronc d'un hêtre et alla s'installer dans le haut feuillage. Les hommes arrivèrent quelques secondes plus tard. Ils avaient l'expérience de la forêt, mais ils furent déroutés. S'ils songèrent que le garçon avait pu grimper à un arbre, ils n'avaient aucun moyen de le découvrir.

- Pendant que nous sommes ici, le loup peut se défiler, dit l'un.

- Retournons sur notre chemin, répondit Paratte. Cela ne m'étonnerait pas que nous ayons affaire à ce jeune Fabien.

- Oui, Fabien Gort. Ficot m'a conté... (141)

- c) Ils s'éloignèrent. Fabien descendit de son arbre un quart d'heure plus tard et s'enfonça dans la forêt. Il savait maintenant où il voulait aller et ce qu'il voulait faire. Détendre les pièges de Paratte et rejoindre le loup. Mais comment se diriger ? La forêt s'élargissait soudain sur des hectares et il ne devait pas compter suivre la lisière pour retrouver les parages du Mont Damion. Il s'appliqua à marcher en droite ligne, s'étant repéré sur les hauts arbres et surveillant l'éclairage du soleil sur les frondaisons dès qu'une ouverture s'offrait vers le ciel.

Il marcha longtemps. [...] Lorsque la lumière baissa sous la futaie, il pensa qu'il aurait dû atteindre depuis longtemps le Mont Damion qui n'était pas à trois kilomètres du lieu où il avait rencontré Paratte et son compagnon. Néanmoins, il ne s'arrêta pas, quoiqu'il suivît certainement une mauvaise direction. Il avait croisé plusieurs sentiers. Enfin, il arriva à un chemin creusé dans un taillis. Il le suivit à tout hasard. Il tenta d'y courir, mais il était à bout de forces et poursuivit sa marche jusqu'à la nuit noire. Vers dix heures peut-être, il aperçut dans une éclaircie une grande étendue étoilée. Il se précipita et tomba sur la bordure d'un pré où il s'endormit, tourmenté par mille pensées.

Pourquoi s'était-il livré à cette course harassante ? Tout ce qu'il pouvait projeter restait impraticable. Il n'avait aucun moyen de joindre ce loup. En vérité, il luttait surtout contre cette idée d'être le dernier des imbéciles. Paratte l'avait encore appelé démon. Manière de parler, mais c'était un ennui, et lui, Fabien, voulait qu'il ait quelque chose de beau qui sauve tout, même s'il n'était que le plus ordinaire des laissés-pour-compte. (141-142)

d) Quand il s'éveilla le lendemain, le soleil était déjà haut. Il se trouvait dans une petite prairie à demi enclose dans la forêt, et qui s'ouvrait sur un verger. Vers la droite, il y avait une très modeste bâtisse fermée par une grille derrière laquelle s'élevait une statue de la Sainte Vierge. Fabien se leva brusquement, bien que ses membres fussent douloureux et transis. Il ne connaissait pas cette chapelle qui était sans doute celle dont on parlait comme de la chapelle des bois. Il alla au bout du verger afin de reconnaître les parages, et il aperçut le village de Saint-Pierre aligné à deux cents pas sur le coteau. Il n'avait jamais vu le village sous cet angle. C'était le versant opposé à celui qu'occupait la maison Alleume. Il avait reconnu seulement le clocher de l'église et certains toits.

Fabien, sans hésiter, gagna le village. Il monta une ruelle et chercha l'épicerie. Quand il poussa la porte, l'épicière sursauta et dit :

- Mon Dieu, vous m'avez fait peur.

Fabien avait la mine assez défaite et ses vêtements étaient en désordre. Il ne prit pas garde à l'exclamation de la dame. C'était pour lui monnaie courante d'être un objet de méfiance. Il demanda un saucisson, des bananes et deux paquets de biscottes. On le servit rapidement comme pour se débarrasser de lui. [...]

Il regagna la forêt par la ruelle et le verger, tout en se bourrant de bananes. [...] Il remonta vers la prairie, regarda encore la chapelle et se jeta à genoux :

- Sainte Vierge, moi je ne veux que des sottises. Je veux protéger ce loup qui est une bête mauvaise. [...] Il faut que je revoie ce loup, et le reste ne me regarde pas, cela ne me regardera jamais. Sainte Vierge, je ne peux pas vous demander de protéger ce loup.

(142-144)

e) L'enfance, il faut traverser l'enfance. Le soleil de ce matin-là sembla encore magnifique à Fabien. Il n'oublierait pas ce soleil. Fabien, au lieu de rentrer dans le bois, suivit la lisière et bientôt il retrouva le Mont Damion. Il n'avait qu'à boucler le chemin qu'il avait parcouru la veille.

Il arriverait à la bande étroite qui unissait la sylve au Raulois et où Paratte avait disposé ses pièges. Quels pièges ?

Un chemin difficile à travers des ravines encombrées de pierres et de ronces. Enfin, vers midi une heure, Fabien arriva à une lande qui formait un grand dégagement à l'intérieur du Raulois.

Il s'avança avec beaucoup de précautions. Puis il monta un peu le long de la pente afin de reconnaître la disposition des lieux. Vers le bas, un taillis très étroit séparait la lande d'une prairie plus humide, livrée aux colchiques, et qui devait prolonger les prairies autour du ruisseau et du moulin. C'est par cet isthme que le loup avait dû s'échapper la veille, lorsque Edward l'avait tiré, et c'était par là qu'il reviendrait et qu'il serait pris selon les affirmations de Paratte.

Fabien redescendit lentement au milieu de petits chênes. Il parvint à une charmille qui masquait toute vue, mais qui devait se situer à vingt pas de l'étranglement. Il s'arrêta et aussitôt il entendit un bruit de branches et de feuilles secouées. Il y eut un long silence et puis, de nouveau, ce bouleversement de feuilles et de ramures. « Il est pris déjà », songea Fabien. (144)

- f) Il s'élança dans un fouillis de ronces où s'élevaient de hauts épilobes qui perdaient leurs graines plumeuses et des chardons. Dans une coulée entre les chardons, il aperçut le loup à demi suspendu à un gros noisetier par un câble d'acier qui serrait sa nuque et une de ses pattes. [...]

Fabien s'élança tout de suite sur le noisetier et, par son poids, réussit à faire en sorte que le corps du loup se reposât sur le sol.

- Ne te donne pas la peine, mon garçon. Nous en viendrons à bout aussi bien que toi.

Paratte se tenait immobile, à quelques pas, dans le fond du bois. A ses côtés, se tenait son compagnon.

Fabien eut un mouvement pour s'enfuir.

- Pas si vite, mon garçon, dit Paratte. Tu vas d'abord nous aider.

- Je ne veux pas vous aider, dit Fabien.

- A ta guise, mais ne cherche pas à t'échapper. J'ai bien des choses à te dire. [...]

Les deux hommes délivrèrent le loup très rapidement. [...]

- Maintenant à la voiture, dit Paratte. Mon cher Fabien (car tu es Fabien Gort, n'est-ce pas ?), tu vas marcher devant nous.

Le loup manifesta peu de résistance. Il se laissa tirer le long d'un sentier tracé à l'intérieur du bois et qui se perdait dans la prairie. On fit un

détour pour gagner un gué du ruisseau et on rejoignit un chemin où était garée une camionnette, non loin de la route de Berlière. [...]

Fabien ne pouvait résister. On le fourra donc à l'arrière avec le loup et les deux hommes prirent place sur le siège.

Pendant le court voyage jusqu'à Samoise, Fabien, après avoir tenté vainement de forcer la porte, se mit à plat ventre à côté de la bête qui restait étendue. [...]

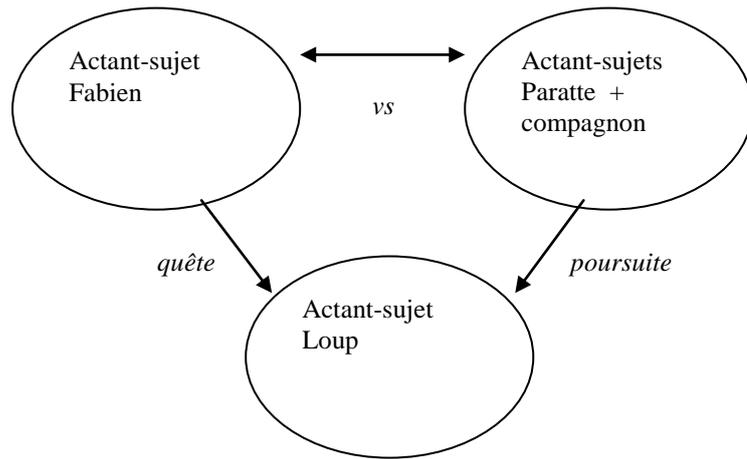
Au bout d'une demi-heure, on monta une côte abrupte et l'on arriva dans la cour d'une petite demeure flanquée de remises et d'une écurie. Paratte vint ouvrir la porte de la fourgonnette et fit descendre le loup et Fabien. Il les poussa l'un et l'autre dans l'écurie et ferma soigneusement la porte. Par la lucarne munie de barreaux, il vint regarder ses prisonniers et il cria :

- Maintenant, on va vous dresser de la belle manière.

- Pourquoi ? demanda Fabien.

- Toi, c'est pour t'apprendre à te mêler de tes affaires et te montrer ce qu'on fait d'un loup et d'un garçon qui se conduit comme un loup. (144-147)

Nous débuterons cette cinquième analyse par l'étude des relations actérielles présentes au début de la séquence. Précisément, l'actant-sujet Fabien se trouve confronté à deux actant-sujets humains et masculins qui sont respectivement « Paratte » et son « compagnon », les trois étant à la poursuite de l'actant-sujet animal « loup » selon des motivations différentes. Nous y reviendrons. Soit les relations suivantes au sein du système actantiel :

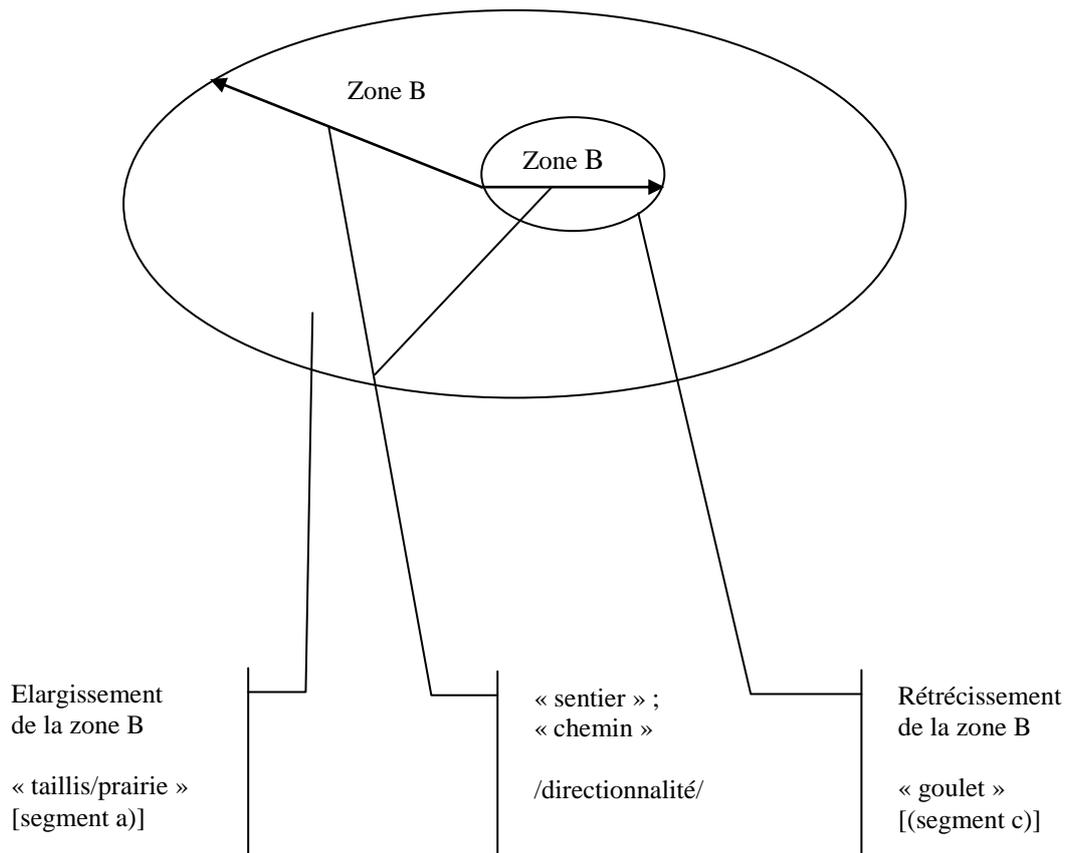


Ces distinctions sont déterminantes dans la mesure où toute la séquence retrace le parcours et les trajectoires des différents actant-sujets dans leur quête. On peut dire à ce stade que se joue également ici une lutte pour les valeurs déterminées plus haut que nous exposons ci-dessous de la manière suivante :

Valeurs	[hors Norme] : « sauver le loup »	[Norme] : « attraper le loup »
Quête/poursuite	/directionnalité/ - [chemin]	
Actant-sujets	Fabien	Paratte et son compagnon

Si Fabien est considéré comme l'actant-sujet principal, on peut dire que Paratte et son compagnon s'illustrent comme des opposants dans la quête du héros.

Après avoir posé ces premières bases, analysons à présent l'isotopie topographique et les relations directionnelles inhérentes à cette séquence. On remarque tout d'abord que l'isotopie topographique est constituée au début de la séquence de sémèmes renvoyant à des catégories caractérisant essentiellement la zone {B}, tels que 'futaie', 'bois', 'taillis', 'forêt', 'plaine', 'champ', 'croupe', 'Mont Damion', 'goulet' et 'chemin'. L'absence de la zone {A} dans le champ spatial est donc remarquable, si bien que l'on pourrait s'attendre à une omniprésence des valeurs [hors Norme] et [Liberté]. Toutefois, la configuration spatiale est ici assez complexe, et l'on note la présence d'une propriété spatiale inhérente à la zone {A} telle que /étroit/ d'après le segment a). Nous l'avons vu, cette propriété était présente dans la [cave] chez Ficot puis dans la [chambre] chez Gantard. Cette présence est sans doute due à l'apparition d'éléments détachés de la zone {A} représentée, nous pouvons le dire avec les schémas obtenus précédemment à l'appui, par les actant-sujets humains Paratte et son compagnon. Pour plus de clarté, nous proposons ci-dessous la schématisation topologique où figurent les divers éléments topographiques répertoriés ci-dessous :



Passons dès maintenant à l'analyse plus précise des relations directionnelles inhérentes à cette longue séquence narrative. En premier lieu, on constate que la /directionnalité/ est associée tantôt au rétrécissement, tantôt à l'élargissement de la zone {B}, c'est-à-dire que le développement de la zone opère dans un sens ou dans un autre. En second lieu, on remarque que les trois actants-sujets humains convergent vers un même point dans le champ spatial : le lieu où se dressaient les pièges de Paratte. Autrement dit, ils évoluent, à contretemps certes, dans une même et unique direction. Enfin, on assiste à une autorégulation de la trajectoire de l'actant-sujet Fabien qui, après avoir saisi « la disposition des lieux », affine sa direction. Plus précisément, si celui-ci marchait dans un premier temps de manière hasardeuse, dans une mauvaise

direction, il finit par avancer en « ligne droite ». Soit de manière synthétique les relations suivantes :

Direction hasardeuse vs direction maîtrisée
Tournant (par déduction) vs ligne droite
Mauvaise direction vs bonne direction

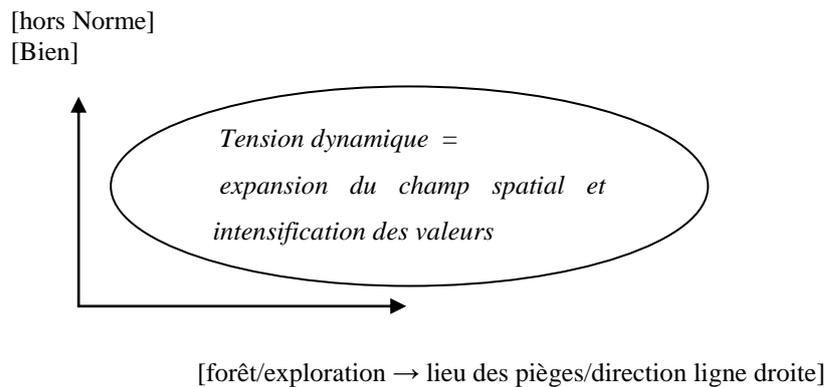
Revenons à présent sur la notion de « ligne droite » apparaissant à deux reprises dans le texte, et commençons par le commentaire suivant : d'après Iouri Lotman, dans *La Sémiosphère*,¹³⁰ « le système pythagoricien d'oppositions a également influencé Dante, et particulièrement l'opposition de la ligne droite considérée comme équivalente au bien, et de la courbe qui est l'équivalent du mal. » Il semblerait que le système pythagoricien d'opposition ait des répercussions au sein du procès de signification inhérent à l'œuvre dhôteliennne, puisque l'actant-sujet Fabien alterne entre une trajectoire faite, par déduction, de courbes ou de tournants, et une trajectoire en ligne droite. Précisément, on remarque que la ligne droite ou « droite ligne » survient au moment où la trajectoire de Fabien est indexée sur le /savoir faire/. Nous pouvons noter la citation suivante, extraite du segment c) :

Fabien descendit de son arbre un quart d'heure plus tard et s'enfonça dans la forêt. *Il savait maintenant où il voulait aller et ce qu'il voulait faire.* Détendre les pièges de Paratte et rejoindre le loup. Mais comment se diriger ? La forêt s'élargissait soudain sur des hectares et il ne devait pas compter suivre la lisière pour retrouver les parages du Mont Damion. Il s'appliqua à

¹³⁰ I. Lotman, *La Sémiosphère*, p. 106.

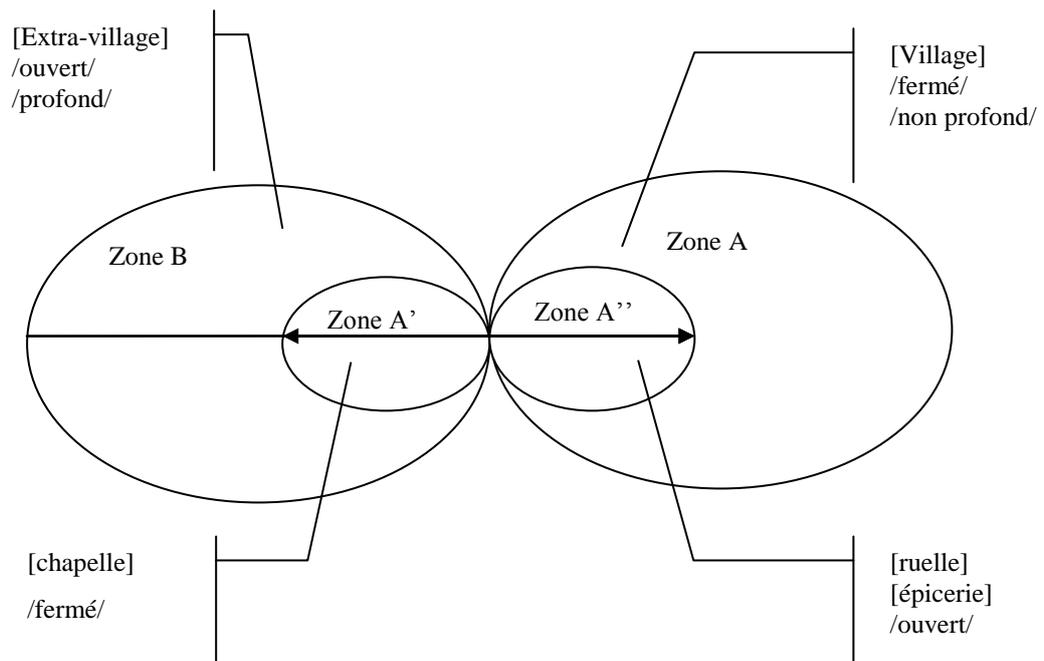
marcher *en droite ligne*, s'étant repéré sur les hauts arbres et surveillant l'éclairage du soleil sur les frondaisons dès qu'une ouverture s'offrait vers le ciel. [nous soulignons]

En d'autres termes, la /directionnalité/ est ici encore reliée à l'axiologie, comme nous l'avons précisé plus haut. Surtout, si l'on s'en tient aux remarques de Iouri Lotman, on assisterait alors à une inversion des polarisations axiologiques puisque la valeur [hors Norme] – « sauver le loup » / « détendre les pièges de Paratte » – se trouve indexée sur la valeur [Bien], par le biais de la « droite ligne », et non plus sur la valeur [Mal]. Soit le diagramme suivant :



Passons dès maintenant à l'analyse des segments narratifs suivants, afin d'envisager une nouvelle fois toute la complexité de l'espace dans l'œuvre dhôteliennne. Précisément, le segment d) voit l'apparition de la zone {A} puisque l'isotopie topographique est constituée des sémèmes 'village', 'ruelle' et 'épicerie'. Notons que la zone {A} se trouve être particulièrement dans la continuité de la zone {B}, dans la mesure où le [sentier] mène directement à la

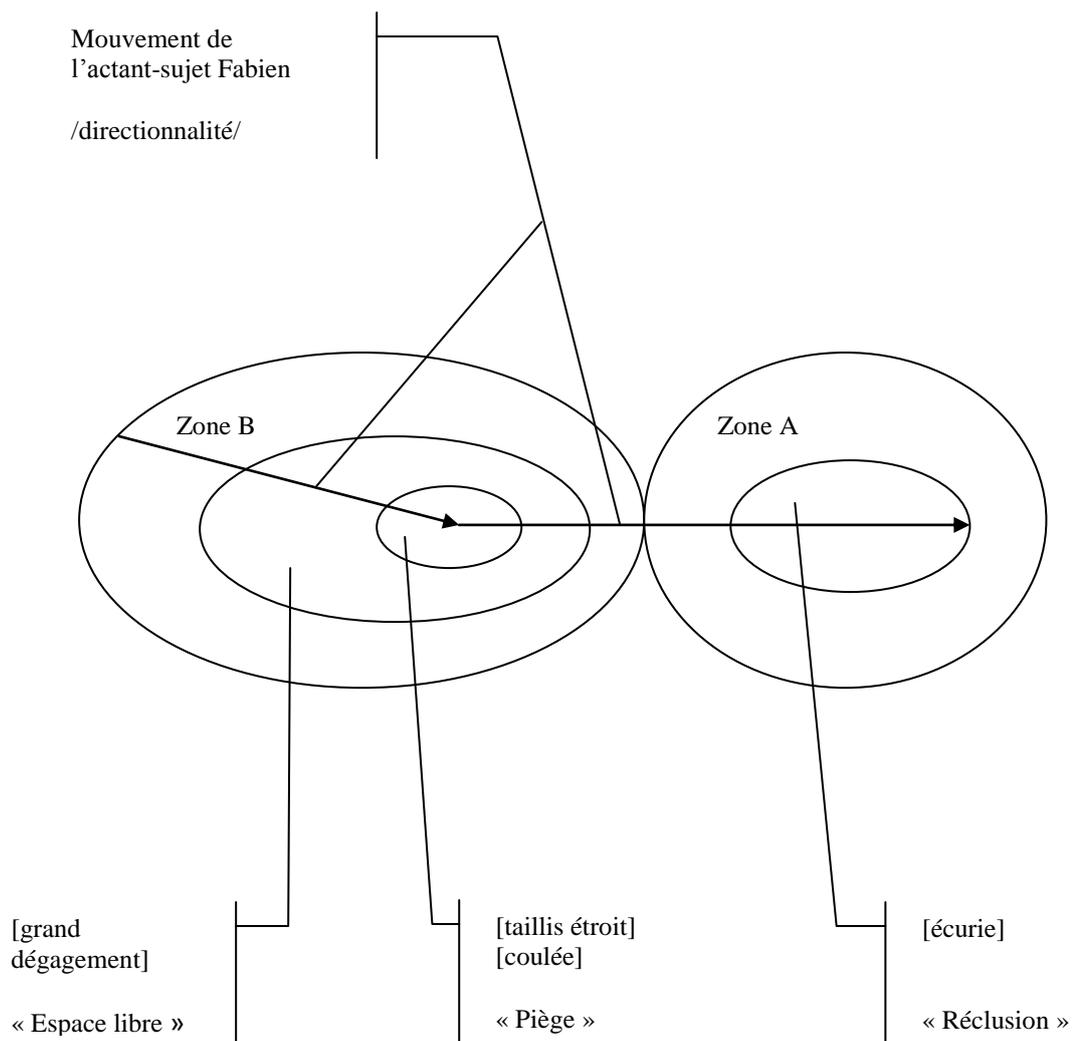
[ruelle] du [Village] et de fait à l' [épicerie]. On constate par ailleurs la présence de la catégorie [chapelle], renvoyant au [Village] et actualisant le sème /fermé/ à l'intérieur de la catégorie [forêt], cette dernière actualisant le sème /ouvert/ dans une relation /englobant-englobé/. Quelles conclusions pouvons-nous tirer de ces premières observations ? On peut déduire une zone {A'}, caractérisée par la [chapelle], ensemble /fermé/ à l'intérieur d'un ensemble /ouvert/, et une zone {A''}, caractérisée par [ruelle] et [épicerie], ensemble /ouvert/ à l'intérieur d'un ensemble /fermé/. Soit l'évolution de la schématisation topologique :



Il convient à présent d'analyser les répercussions d'une telle distribution topologique sur le plan axiologique. Précisément, on voit bien que l'actant-sujet Fabien se confronte directement à la [Norme], une première fois

dans la zone {A''} avec *l'achat des victuailles* et une seconde fois dans la zone {A'} avec *la prière à la Sainte Vierge*. L'acquisition de la valeur [Norme] est à deux reprises un échec puisque, dans un premier temps, l'on « cherche à se débarrasser de lui », ce qui correspond à un non apprentissage des codes sociaux, et puisque, dans un second temps, la statue de la Sainte Vierge ne peut répondre à sa demande de « sauver le loup ». Le double échec amène le sujet à s'avancer plus profondément dans la [forêt] à la recherche du loup.

Examinons enfin les deux derniers segments narratifs, e) et f). Le premier point remarquable est l'apparition des sémèmes 'forêt', 'taillis', 'prairie', 'dégagement', 'village', 'cour', 'écurie' au sein de l'isotopie topographique, ce qui permet à nouveau de constituer une zone {A}, correspondant au [Village], et une zone {B}, correspondant à l'[Extra-village]. A l'intérieur de la zone {B}, l'actant-sujet Fabien traverse d'abord la catégorie [grand dégagement] pour arriver finalement à un [taillis étroit], lieu où se situe le piège et par conséquent le rappel de la zone {A} par l'intermédiaire des actant-sujets Paratte et son compagnon. On voit bien que la propriété /étroit/, renvoyant à la catégorie [Village], se trouve à l'intérieur de la zone {B} renvoyant à la catégorie [Extra-village]. En d'autres termes, tout se passe comme si la zone {B} tendait à être réduite par saturation du champ spatial à mesure que Fabien se dirige vers le piège et vers la valeur [hors Norme], comme si la zone {A} était encore une fois déjà présente à l'intérieur de la zone {B}. Soit la schématisation topologique suivante :



III.1.6. Synthèse du chapitre 1. :

Nous avons vu que l'actant-sujet Fabien était soumis à une multitude de catégories et de sous-catégories spatiales constituant autant de zones topologiques différenciées. Nous avons étudié le parcours de celui-ci et nous avons remarqué qu'il était possible d'obtenir des diagrammes qui montrent l'évolution des différentes valeurs axiologiques en fonction des catégories

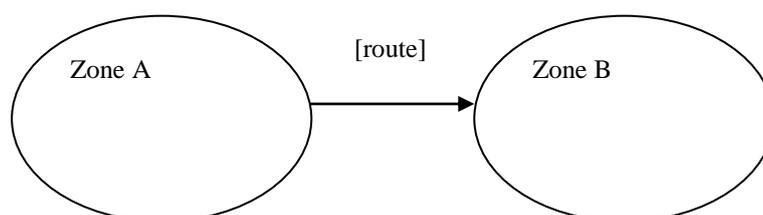
spatiales et de la /directionnalité/. Plus exactement, il existe des tensions statique et dynamique dépendantes de la zone dans laquelle se trouve le sujet, c'est-à-dire une tension statique lorsque celui-ci se trouve dans la zone {A}, et une tension dynamique lorsqu'il se trouve dans la zone {B}. Par ailleurs, nous avons montré l'interdépendance des zones topologiques, dans la mesure où il existe toujours des propriétés de la zone opposée dans la zone étudiée. Tout se passe comme si la zone {A} contenait en substance la zone {B} et vice versa. La structure générale peut être alors assimilée à une structure élémentaire recoupant des principes *ying* et *yang*, pour les nommer ainsi. Nous avons vu en effet qu'il se trouvait toujours des zones /fermé/ dans les zones /ouvert/, pour ne citer que les propriétés spatiales dominantes, et réciproquement. Au niveau de la syntaxe, il semblerait bien que l'on passe d'une zone à l'autre moyennant une catégorie intermédiaire, la [route], ou bien la [ruelle] dans un cas spécifique. Ce sont ces principes syntaxiques que nous allons essayer de dégager plus précisément dans notre tentative de modélisation conceptuelle, laquelle constitue l'objet du chapitre suivant.

III.2. Propositions théoriques et modélisation conceptuelle :

III.2.1. Continuum spatial et tensions topologiques :

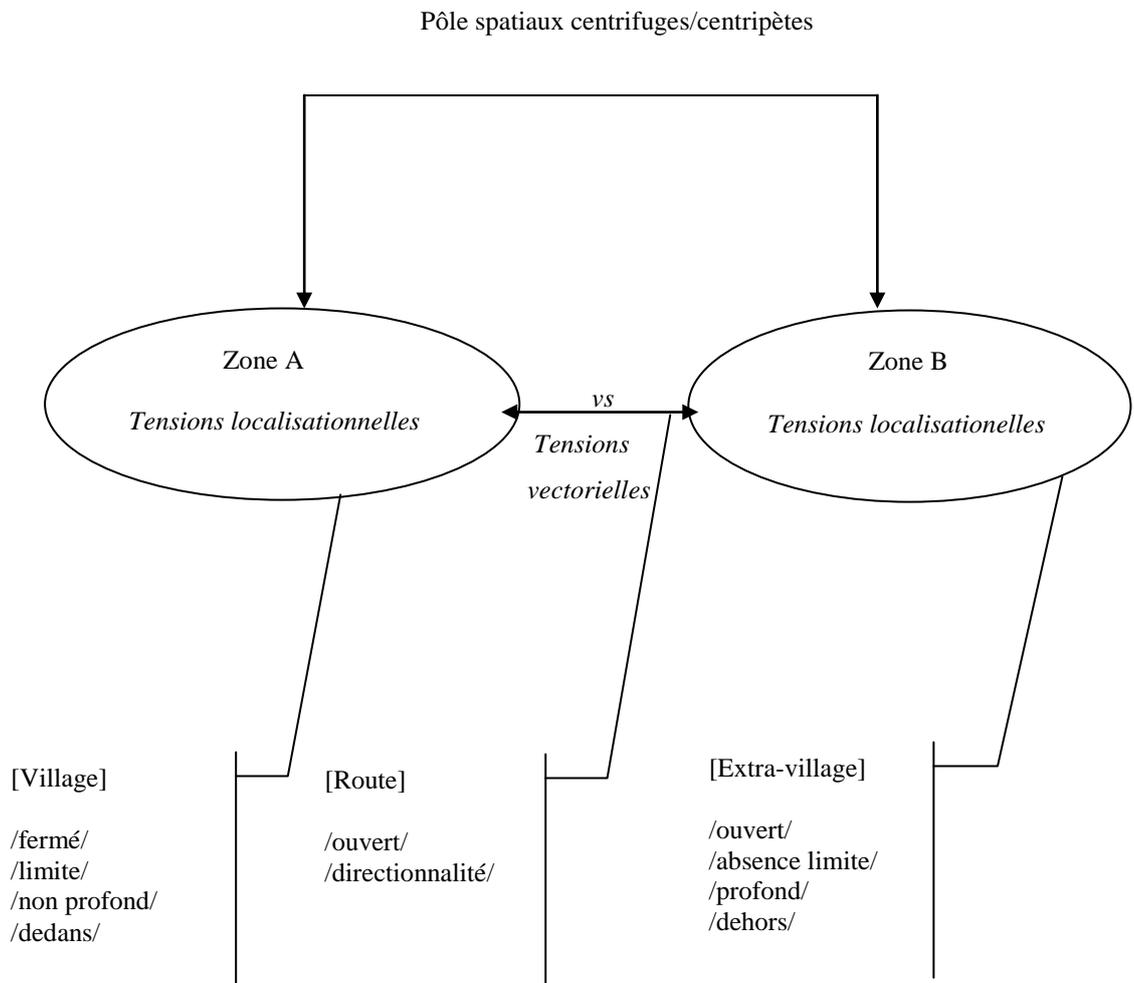
Si l'on reprend les données obtenues, on peut dire que chez Dhôtel le *continuum spatial* tout entier se comporte comme un *tout structurel* – une structure en topos – au sein duquel s'opèrent des changements de position, des

mouvements et des trajectoires : il s'agit toujours pour l'actant-sujet Fabien de rapports directionnels et de programmations de parcours spatiaux, fonction d'une mise en relation systématique d'un espace initial (source), un espace intermédiaire (route) et un espace final (visée). Soit les rapports suivants :



La corrélation entre la source et la cible, que celle-ci soit fixée ou déviée, met en exergue une série de *tensions* correspondant aux opérations de transformation, de l'espace et du sujet. Ces *tensions* perceptibles se réalisent dans un espace topologique second, correspondant aux dispositifs topographiques que nous avons reconstruits pas à pas, où apparaissent les zones {A} et {B} différenciées. *D'une part*, se manifestent des *tensions vectorielles*, sous-tendant le passage d'une zone à l'autre, de manière continue ou discontinue, avec des translations et des déviations, et faisant apparaître des pôles spatiaux tantôt centrifuges tantôt centripètes. En effet, le parcours de l'actant-sujet Fabien est toujours fonction de ces deux pôles tantôt attractifs, tantôt répulsifs. Les éléments spatiaux verticaux semblent ici jouer le rôle de repères fondamentaux, tels que le « clocher » ou le « Mont Damion », orientant le sujet dans sa trajectoire ; *d'autre part*, apparaissent des *tensions*

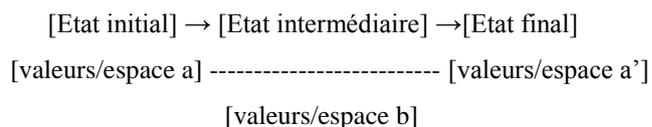
localisationnelles à l'intérieur des zones : précisément, à l'intérieur des zones différenciées, on voit bien que le parcours de l'actant-sujet cognitif est toujours soumis aux propriétés spatiales respectives (/fermé/ vs /ouvert/, /limite/ vs /absence de limite/, /absence profondeur/ vs /profondeur/) et que la valeur contractée – [Norme] vs [hors Norme], [Liberté] vs [absence Liberté], [Bien] vs [Mal] – est systématiquement la résultante de l'expérience de ces mêmes propriétés. Soit les tendances génériques dans la schématisation topologique suivante :



Dans cette dimension de l'espace s'effectuent ainsi des réglages topologiques, ce qui signifie que nous postulons une structure autonome permettant le passage d'une zone à l'autre et la circulation à l'intérieur des mêmes zones selon des règles syntaxiques qui restent à déterminer.

III.2.2. Théorie des états et transformations du sujet :

Nous chercherons plus précisément à mettre en corrélation ces théories de l'espace avec la notion *d'état cognitif* telle que nous l'avons posée dans notre première étude.¹³¹ Ainsi, chez Dhôtel, aux espaces valorisés tendent à correspondre des *états cognitifs* tels que chaque état premier se transforme en état second ou tierce, moyennant un état intermédiaire. Soit la schématisation suivante :



En d'autres termes, au sein de l'œuvre d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*, tout se passe comme s'il existait une structure cognitive relative rendant compte des opérations de transformation de l'actant-sujet Fabien. La transformation du sujet s'effectue ainsi *via* le parcours qu'il réalise, c'est-à-dire *via* l'expérience

¹³¹ Pour la notion d' « état », voir Denis Bertrand, *op. cit.*, pp. 184-185.

physique des deux pôles spatiaux alternatifs. Dans ces conditions, la [route] semble être la catégorie fondamentale par laquelle transitent ces états. Pour terminer ce chapitre, nous citons le segment textuel conclusif, tiré de l'œuvre elle-même :

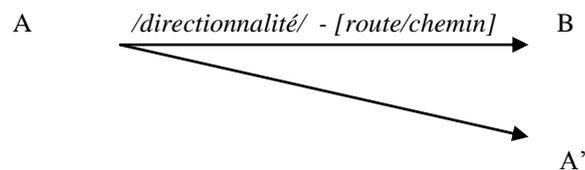
Delphine vint l'attendre à la station du car, à la sortie du village. Elle vit un garçon bien différent de celui qu'elle avait connu. *Comment, en deux années, peut s'accomplir une telle transformation ?* Habits corrects, visage ouvert et sans ombres, démarche jeune et grave.

– *Tu n'es plus un enfant*, dit-elle. Je savais bien que l'on ferait quelqu'un de toi. [nous soulignons] (221)

III.2.3. Schème directionnel, toposyntaxe et organisation topologique générale :

Ainsi la structure spatiale apparaît-elle comme l'organisation première de la syntaxe narrative. En ce sens, on peut avancer l'idée selon laquelle la distribution des espaces et, de fait, les parcours réalisés au sein du *continuum spatial*, sont la partie émergente d'une *schématique topologique fondamentale*. Plus exactement, les relations logiques inhérentes à la structure du continuum spatial semblent être la résultante d'un schème spatial élémentaire, directionnel et dynamique. En effet, d'après les séquences narratives étudiées, le parcours spatial du sujet est toujours fonction d'une ou de plusieurs catégories actualisant le sème /directionnalité/. Dans ces conditions, « nous considérons [bien] la /directionnalité/ comme étant une catégorie sémique plus fondamentale

que la /dimensionnalité/.¹³² On a vu précisément que la [route], catégorie directionnelle principale, se déclinait en de multiples sous-catégories, qui sont les [rues], les [chemins], les [sentiers], les [allées], les [passages], pour se déployer en une intensive « structure de chemin », d'une zone à l'autre, et à l'intérieur des zones. Ainsi la schématique élémentaire de l'œuvre dhôteliennne peut-elle être réduite à cette logique spatiale telle que l'on passe d'un point (a) à un point (a') ou (b) dans l'espace. Soit la schématisation suivante :



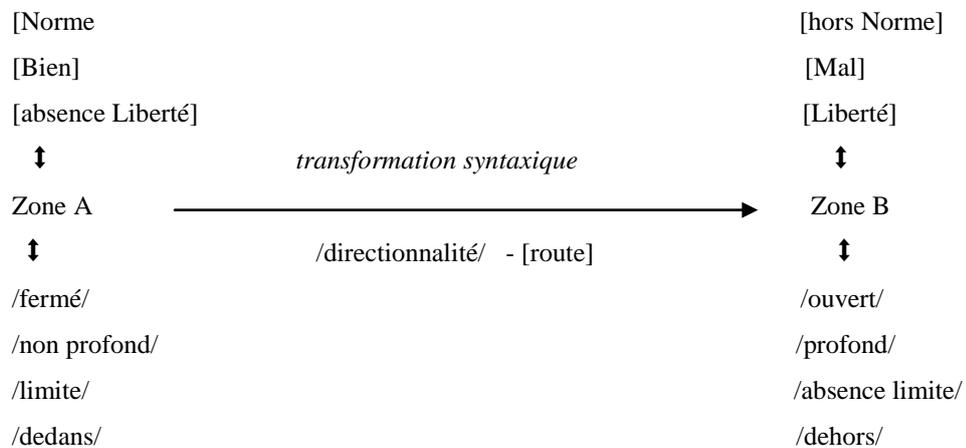
En ce sens, le schème directionnel équivaut à une véritable *toposyntaxe* fondamentale qui rend compte des opérations de transformation des catégories spatiales, et par conséquent des valeurs. Pour rappel, « les *toposyntaxes*, ou *syntaxes topologiques*, font usage de tous les rapports de position pouvant exister dans un plan, et même dans les trois dimensions », ¹³³ la notion de *schème* recevant la définition suivante : « structure d'ensemble d'un processus ». ¹³⁴

¹³² D. Bertrand, *op. cit.*, pp. 94-95.

¹³³ J.-M. Klinkenberg, *Précis de sémiotique générale*, p. 153.

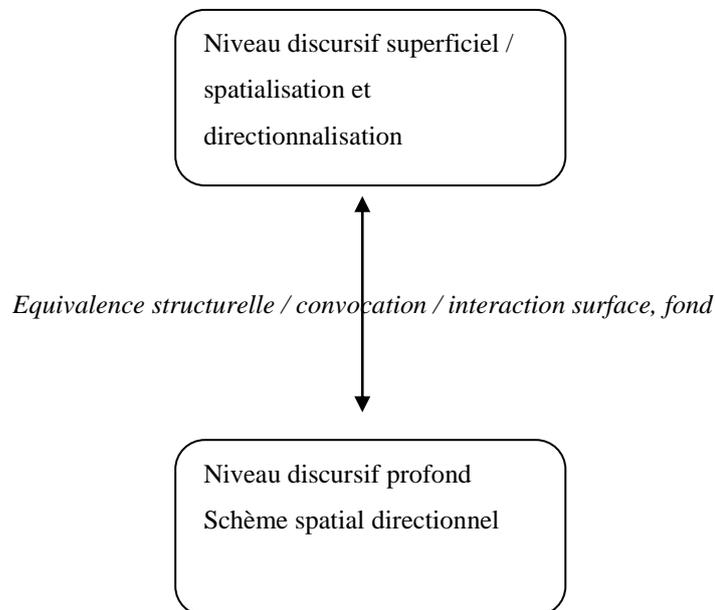
¹³⁴ Cf. *Le Petit Larousse illustré 2007*. N.B. : Nous l'avons vu dans notre première étude, chez les cognitivistes nord-américains, notamment dans l'œuvre de Mark Turner, *The Body in the mind*, ce schème élémentaire reçoit l'appellation « source-path-goal schema ». Pour la notion de schème figural, voir le *Dictionnaire des sciences cognitives*, p. 274 et D. Bertrand, *op. cit.*, pp.141, 154, 166-167, 171, 182.

On peut alors émettre l'hypothèse selon laquelle cette structure prélogique et dynamique oriente les valorisations successives du procès de signification. Dans ces conditions, nous pouvons élaborer une syntaxe primaire, non loin de l'élaboration d'un carré sémiotique, ayant pour triple distribution binaire les valeurs [Norme] et [hors Norme], [Bien] et [Mal] ainsi que [Liberté] et [absence Liberté]. Soit la schématisation suivante :



D'après le schéma obtenu exposant la transformation syntaxique, la /directionnalité/ semble tisser les relations sémiotiques et dynamiser les autres propriétés dans une force tensive initiale. On peut alors se demander comment cette structure schématique se trouve être mobilisée au sein du procès de signification. Il semblerait que l'on procède par opération de *convocation* structurelle. Le schème a, dans ces conditions, une existence pré-sémiotique et peut être convoqué pour le bien de l'organisation des « récits-énoncés », pour

repandre les termes de Denis Bertrand.¹³⁵ Il se comporte comme une figure source, une *skéma* au sens étymologique du terme. C'est pourquoi nous pouvons étendre la notion de schème à celle de *schème figural*. Le schème figural se définirait alors comme une figure pré-conceptuelle et pré-signifiante qui structure des univers complexes fondés sur la spatialité. Soit l'opération de signification suivante :



Dans ces conditions, ces opérations nécessitent bien la formation d'une structure mobilisant fortement la propriété /directionnalité/. Ensuite, cette catégorie sémique entre en relation avec les autres catégories élémentaires telles que par exemple l'/ouvert/ et le /fermé/, ou le /profond/ et le /non profond/, pour former des configurations plus complexes, dans un espace abstrait totalisant ces propriétés. Iouri Lotman rappelle que :

¹³⁵ D. Bertrand, *op. cit.*, p. 68.

Les images spatiales peuvent être utilisées d'une autre manière. Le mathématicien A. D. Aleksandrov a écrit :

En étudiant des qualités topologiques nous sommes à nouveau confronté à la possibilité de conceptualiser une totalité abstraite d'objets ne possédant que ces qualités. Nous appelons cette totalité : espace topologique abstrait.

Et plus loin :

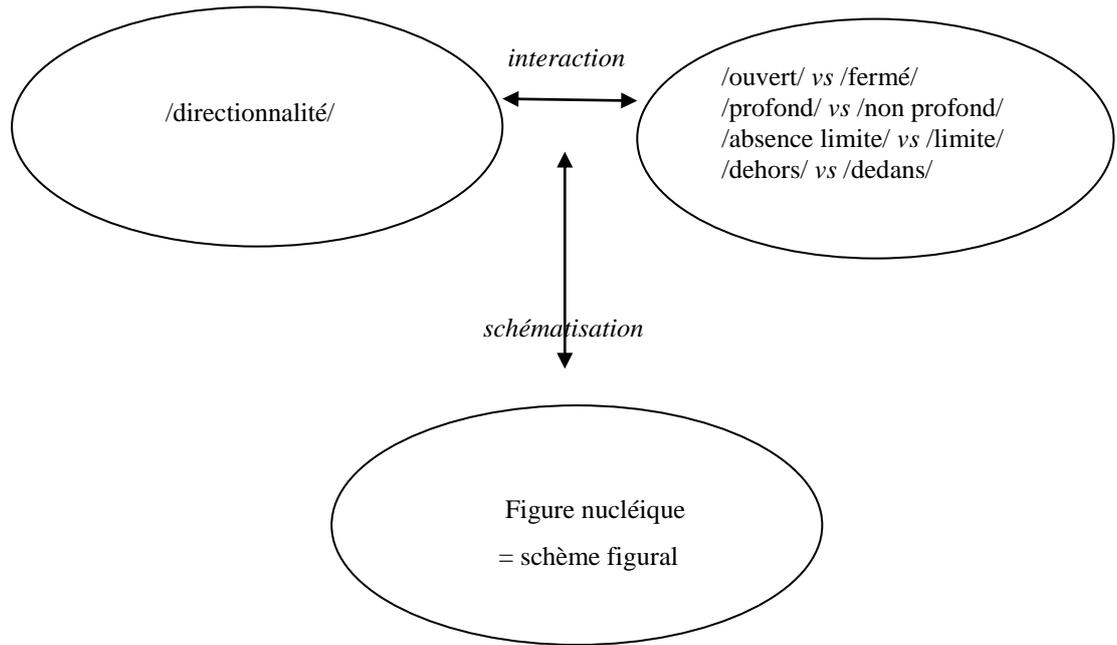
Isoler ces qualités dans leur forme pure nous mène à l'idée d'un espace abstrait qui leur correspond.

Si en isolant une certaine qualité on forme un ensemble d'éléments contigus, alors nous pouvons parler d'un espace abstrait possédant cette qualité.¹³⁶

Cette position théorique fait donc écho aux structures topologiques que nous avons mises au jour, pour lesquelles nous avons remarqué que des ensembles de propriétés, de qualités pour reprendre les termes de Lotman, caractérisaient des zones déterminées et déterminantes dans le procès de signification au sein de l'œuvre dhôteliennne. Nous proposons les schémas suivants pour rendre compte des opérations de formation des *configurations spatiales directionnelles*, où l'on passe, pour reprendre un titre de Jean-Pierre Desclès, des « sèmes au schème »¹³⁷ :

¹³⁶ I. Lotman, *op. cit.*, p. 53.

¹³⁷ J.-P. Desclès, *Schémes sémantico-cognitifs et schèmes quasi-topologiques*, p. 3.



III.2.4. Synthèse du chapitre 2. :

Nous avons tenté une modélisation conceptuelle rendant compte des opérations sémiotiques ayant lieu sur le plan syntagmatique. Nous avons pu dégager une structure élémentaire qui n'est pas sans rappeler la structure élémentaire de la signification proposée par l'Ecole de Paris et qui n'est autre que le carré sémiotique. Nous proposons le tableau suivant, lequel reprend les éléments obtenus et les différents niveaux de sens mis au jour en étudiant la catégorie directionnelle [route] et de fait la catégorie sémique */directionnalité/* :

Niveau discursif profond / Structure Sémio-narrative	Toposyntaxe	Convocation Schème spatial directionnel élémentaire	/directionnalité/
	Topologie	Structure directionnelle régulatrice des tensions entre les zones différentielles	
Niveau discursif superficiel / Structure narrative	Spatialisation / Distribution Topographique	Catégories [route ; rue ; ruelle ; chemin ; allée ; sentier ; passage]	

Dans ce tableau apparaît donc la toposyntaxe au niveau discursif profond, laquelle est associée à la topologie avec une structure directionnelle régulatrice des tensions entre les zones différentielles. A ces structures sémio-narratives profondes équivalent les structures narratives superficielles où figurent les éléments topographiques telles que les catégories [route] ; [rue/ruelle] ; [chemin] ; [allée] ; [sentier] et [passage]. Dans ces conditions se distingue nettement la catégorie sémique /directionnalité/ qui semble être fondamentale dans l'organisation syntaxique de l'œuvre dhôteliennne.

Conclusion :

L'étude des différentes séquences narratives nous a amené à considérer un tout de signification fonctionnant de manière complexe. Si l'on s'intéresse au mode d'organisation syntaxique, nous avons bien été obligé de distinguer plusieurs niveaux de sens, par présupposition logique, en partant de la manifestation discursive superficielle où l'on observe l'articulation, pour ne pas dire l'agencement, des différents dispositifs topographiques, jusqu'à la manifestation discursive profonde où l'on dégage des règles d'organisation élémentaire et l'élaboration en deçà de la signification avec la création puis la convocation de configurations complexes tels que les schèmes figuraux. Si l'on reprend pour en discuter la notion de parcours génératif et la notion de procès de signification, on voit bien, en matière de spatialité, qu'il faut considérer l'œuvre dhôteliennne comme une production nécessitant la corrélation entre plusieurs structures et phénomènes sémiotiques, en allant des plus simples vers les plus complexes, et qui sont, dans l'ordre : la *convocation schématique structurelle*, la *pression* du fond sur la surface, la *spatialisation* discursive superficielle, la *disposition tactique textuelle*.

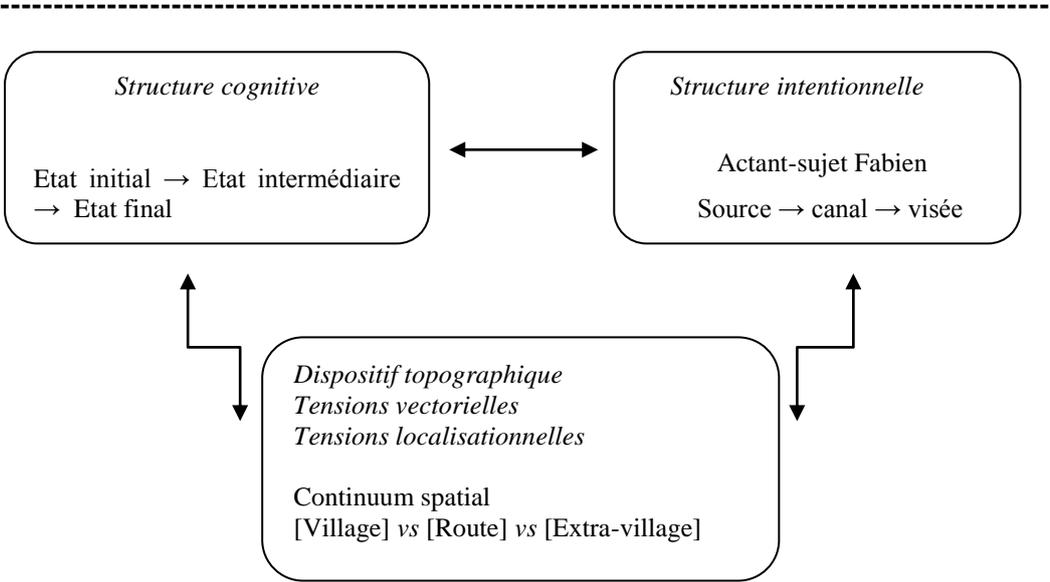
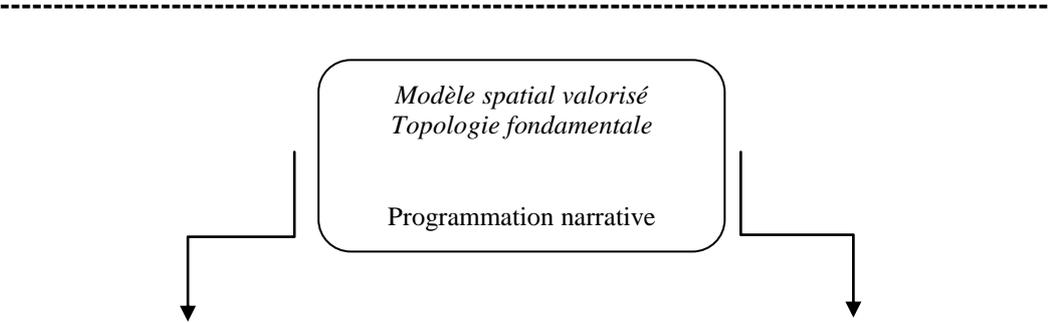
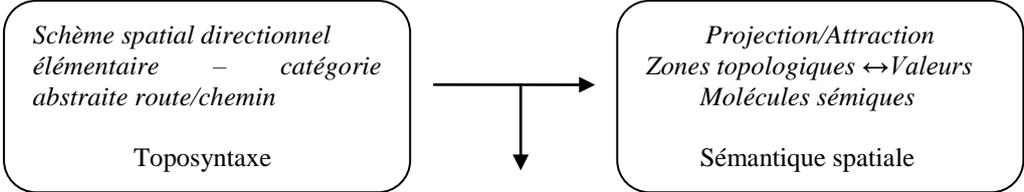
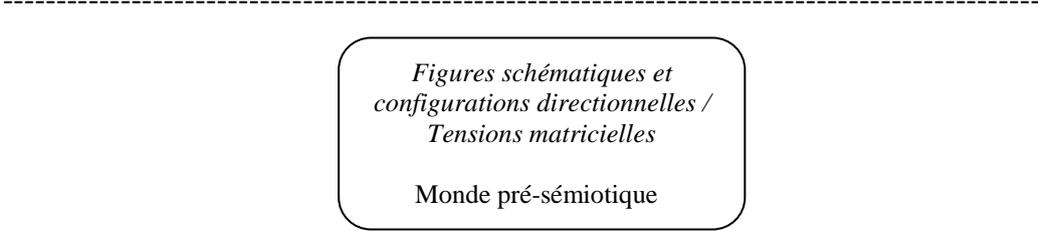
Conclusion générale :

Ouvrons cette conclusion générale avec quelques commentaires sur la méthode choisie : la première étude nous a permis de formuler des hypothèses que nous avons en majeure partie validées au cours des deux analyses de texte préliminaires et au cours des deux études consacrées à l'œuvre d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*. Par ailleurs, l'approche sémantique des textes nous a amené, nous semble-t-il, à un rendement scientifique satisfaisant. En revenant aux notions de sèmes, d'isotopies – et de faisceaux d'isotopies –, de molécules sémiques (ou configuration de sèmes), nous avons pu mettre en exergue l'ensemble des propriétés spatiales actives au sein de notre corpus puis proposer de manière systématique des modèles explicatifs rendant compte d'opérations de signification et de phénomènes sémiotiques, antérieurs ou non à la manifestation discursive, liés aux catégories directionnelles telles que la [route] et le [chemin].

A partir de l'œuvre de Kateb Yacine, *Nedjma*, et d'après l'étude du chronotope bakhtinien, nous avons pu dégager une *structure discursive superficielle* que nous n'avons pas retrouvée chez André Dhôtel. En effet, chez Yacine, la [route] est une zone médiatrice de rencontre où se distribuent les trajectoires des actant-sujets tandis que chez Dhôtel la [route] puis le [chemin] sont plutôt des zones médiatopiques où se joue la transition entre les espaces valués et où se réalise essentiellement le parcours cognitif de l'actant-sujet

Fabien. Aussi, dans l'œuvre de Gabrielle Roy, *La Route d'Altamont*, nous avons montré que, à la suite de l'étude des théories cognitivistes, la catégorie [route] était associée à un ensemble complexe de zones spatiales. Précisément, la [route] apparaît comme une *structure syntaxique* autonome et fondamentale qui, moyennant un certain nombre de règles liées aux propriétés directionnelles, permet la transformation des espaces et des valeurs axiologiques, d'où sa corrélation avec la notion de *schème*. En d'autres termes, on voit bien que la [route] est indissociable des autres catégories topographiques axiologisées et que l'ensemble structural ainsi formé est au cœur des enjeux de la signification.

Passons dès maintenant à la formalisation de notre théorie générale à partir de la confrontation des œuvres satellites avec l'œuvre centrale d'André Dhôtel : finalement, nous l'avons démontré d'après cette comparaison, toute l'œuvre d'André Dhôtel s'exprime à travers des concepts spatiaux entrelacés, ne se dit plus sémiotiquement qu'en termes d'espace. Précisément, il est possible, à partir des catégories [route] et [chemin], de reconstruire le processus phéno-génératif lié à la production de l'œuvre dhôtelienne. Soit le modèle topologique final proposé ci-dessous, ou, autrement dit, le parcours génératif de l'espace dhôtelien, qui s'impose comme un simulacre logico-spatio-sémantique fragmenté en quatre niveaux de signification, où l'on passe du monde pré-sémiotique aux structures sémio-narratives fondamentales jusqu'aux structures discursives superficielles, par l'intermédiaire d'une structure modélisante et transformative :



L'articulation finale que nous proposons, ne valant en l'instant que pour le texte artistique d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*, semble bien, telle que nous l'avons modélisée ci-dessus, indissociable du paradigme sémiotique greimassien qui s'exprime en termes de *générativité* et de *hiérarchisation* du sens. C'est ce que nous appelons plus généralement une *spaciose du sens*. Avant de commenter ce schéma, revenons d'abord sur le plan épistémologique et sur les orientations théoriques prises durant notre thèse. Ainsi le modèle théorique du sens proposé ci-dessus a-t-il été construit, en procédant par présupposition logique, à la fois à partir des théories greimassiennes et fontanilliennes en matière d'élaboration de la signification, avec, à l'appui, la confrontation des paradigmes scientifiques chez Bakhtine et les cognitivistes nord-américains, ainsi qu'à partir des outils de la sémantique rastierienne qui renoue avec l'approche textuelle proposée par Greimas dans *Sémantique structurale*. L'approche bakhtinienne nous a permis de faire apparaître des zones topologiques imbriquées les unes dans les autres en même temps que l'ouverture lotmanienne a été déterminante dans la manière de concevoir le plan axiologique que nous avons situé au sein du parcours génératif au niveau de la sémantique fondamentale, avec les catégories topographiques équivalentes et correspondantes. Quant à l'étude des théories cognitivistes, elle a été nécessaire pour appréhender la notion de schème directionnel, voire de *noème*, liée à la catégorie abstraite [route] ou [chemin], que nous avons reléguée du côté de la syntaxe spatiale, puisqu'à travers elle se jouent la distribution et la transformation des espaces valués. Par ailleurs, si la sémantique rastierienne ne cherche pas à expliquer le processus de production du texte, en exerçant même une tension contraire, elle reste cependant axée sur

les enjeux de la signification en proposant des outils permettant d'élaborer justement des modèles théoriques génératifs ou non. C'est cette ouverture théorique stimulante qui nous a permis d'élaborer de proche en proche, ou de « bricoler », pour reprendre la formule savante de Claude Lévi-Strauss, avec toutes les autres sources théoriques à l'appui, en cumulant la force de la démarche intuitive et celle de la résistance du texte, notre propre théorie en matière de /spatialité/ et de configuration liée à la /directionnalité/. Autrement dit, il semble qu'en un point précis les points de vue différents puissent converger, sans pour autant aboutir à un syncrétisme idéologique dénaturant les positions des uns et des autres, comme nous l'avons exposé plus amplement dans notre première étude.

Passons dès lors à l'explication détaillée de notre *spaciose du sens* mise au jour plus haut, qui s'articule selon un dispositif topologique étagé, pour reprendre les projets greimassien puis fontanillien. Dans le cas étudié, c'est-à-dire l'œuvre d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*, la manifestation discursive superficielle pourrait être caractérisée comme la résultante d'un procès de signification subissant une *irradiation* de propriétés spatiales, à tous les niveaux. Au niveau pré-sémiotique se manifesteraient en quelque sorte les prodromes de la signification spatiale où se réaliserait une *fission* élémentaire d'un *noyau topologique* fondamental, produisant des figures schématiques et des propriétés spatiales qui suivraient alors leur *expansion* progressive en se transformant en structures sémiotiques jusqu'au niveau de surface, lieu de *matérialisation* où s'achèverait un long processus de *fixation* du sens.

Autrement dit, on assiste à ce premier niveau aux tensions matricielles en matière de signification spatiale puisqu'est en cours l'élaboration de formes présymboliques réunissant les conditions de la signification. Au second niveau apparaissent et se constituent donc, dans un mouvement sémiotique lié à ces forces tensives, les structures sémio-narratives spatiales qui se traduisent d'une part par une véritable *toposyntaxe* ou, en d'autres termes, par un schème spatial directionnel élémentaire en adéquation avec la catégorie abstraite [route] ou [chemin] par laquelle se joue, nous l'avons dit plus haut, la transformation des zones topologiques et l'évolution des traits spatiaux fondamentaux ; et d'autre part par une *sémantique spatiale* où l'on observe des *phénomènes sémiotiques* telles que la *projection* et *l'attraction* de valeurs vers les catégories spatiales abstraites et la présence de *molécules sémiques* solidarissant lesdites valeurs et lesdits espaces. Ici sont réunies les conditions de la signification profonde de l'œuvre puisque l'on dégagerait des structures élémentaires spatiales qui régiraient et articuleraient, dans un second mouvement sémiotique, les structures narratives superficielles. Ceci ne peut être valable que par l'existence d'un troisième niveau de sens où apparaît une structure transformative : on localise alors à ce niveau la formation par modélisation spatiale d'un modèle spatial valorisé, d'espaces valués, et les programmations narratives de surface. Ici a lieu la mise en place des parcours des actant-sujets, principalement celui de l'actant-sujet Fabien. Enfin, au quatrième niveau se réalisent les procédures de spatialisation du discours où l'on repère les dispositifs topographiques, les tensions vectorielles et localisationnelles au sein des zones topologiques et l'actorialisation en relation avec les structures intentionnelle et cognitive : là se dessine plus exactement une théorie des états transformatifs.

En synthèse, dans une *spaciosa du sens* liée à l'apparition des catégories [route] et [chemin], on passe véritablement des structures sémio-narratives spatiales les plus simples, les plus élémentaires, aux structures discursives plus complexes introduites par les suites phrastiques au palier du texte. La question que l'on pourra se poser est de savoir plus précisément comment l'on passe d'un niveau à l'autre : tout se passe comme si le sens, et les espaces différents à travers lesquels celui-ci se manifeste, était en transformation et passait d'un état à un autre état moyennant un certain nombre de *conversions*, pour rejoindre des propos fontanilliens. Dans *Sémiotique et littérature*, Jacques Fontanille précise en effet que le « sens n'est saisissable que dans sa transformation ».¹³⁸ Précisément, les formes schématiques pré-sémiotiques se transforment en véritables structures sémiotiques, associées à des phénomènes de signification, desquelles découlent et s'articulent les systèmes spatiaux plus superficiels. Ainsi une *spaciosa du sens* réunit-elle plusieurs niveaux de sens, plusieurs plans-dimensions, de manière vivante et dynamique, selon un certain nombre de forces et de principes énergétiques liés à l'émergence progressive de la signification. Nous rejoignons ici à nouveau pour conclure Jacques Fontanille, selon qui la sémiotique contemporaine est celle « du discours en acte, du discours vivant », une sémiotique « des ensembles signifiants en construction et en devenir ».¹³⁹ Finalement, dans l'œuvre d'André Dhôtel, *Le Mont Damion*, l'espace opèrerait bien, dans ces conditions de *vivance* de la signification, une fonction poly-structurale à tous les niveaux du procès, exerçant une force dynamique continue, des premières *tensions matricielles* invisibles aux perceptibles *tensions superficielles*.

¹³⁸ J. Fontanille, *Sémiotique et littérature*, p. 6.

¹³⁹ J. Fontanille, *Sémiotique du discours*, p. 14.

Bibliographie :

I. Sciences du langage : sémiotique et sémantique générales

BARTHES, Roland, *L'Aventure sémiologique*. Paris : Seuil, 1985.

BERTRAND, Denis, *Précis de sémiotique littéraire*. Paris : Nathan HER, 2000.

CHARBONNEL, Nadine, et Georges, KLEIBER, *La Métaphore entre philosophie et rhétorique*. Paris : PUF, 1999.

COQUET, Jean, *La Quête du sens*. Paris : PUF, 1997.

COUEGNAS, Nicolas et François, LAURENT, *Exercices de sémantique tensive*. Actes du colloque international, dir. Georice Berthin Madébé, 2012.

COUEGNAS, Nicolas, « Sémiotique tensive », in *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, D. Ablali & D. Ducard (dir.), Presses universitaires de Franche-Comté et Garnier, 2009.

COURTES, Joseph, *Analyse sémiotique du discours, de l'énoncé à l'énonciation*. Paris : Hachette, 1991.

DARRAULT-HARRIS, Ivan et Jacques, FONTANILLE (dir.), *Les Âges de la vie. Sémiotique de la culture et du temps*. Paris : PUF, 2008.

DUCROT, Oswald et Jean-Marie, SCHAEFFER, *Nouveau dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (1972). Paris : Seuil, 1995.

DUTEIL-MOUGEL, Carine, « Introduction à la sémantique interprétative. » *Texte !*, décembre 2004 [en ligne]. Disponible sur : http://www.revue-texte.net/Reperes/Themes/Duteil/Duteil_Intro.html.

ECO, Umberto, *Sémiotique et philosophie du langage*. Paris : PUF, 1988.

FONTANILLE, Jacques, *Sémiotique et Discours*. Limoges : Pulim, 1998.

FONTANILLE, Jacques, « La Sémiotique est-elle générative ? », in *Sémiotique et linguistique*. Paris, 2001.

FONTANILLE, Jacques, *Soma et séma, figures du corps*. Maisonneuve et Larose, 2004.

- FONTANILLE, Jacques et Claude, ZILBERBERG, *Tension et signification*. Liège : Editions Pierre Mardaga, (Philosophie et Langage), 1998.
- GOFFMAN, Erwing, *Forms of talk*. Philadelphia : University of Pennsylvania Press, 1981.
- GREIMAS, Algirdas Julien et Joseph, COURTÉS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage* (1979). Paris : Hachette, 1993.
- GREIMAS, Algirdas Julien et Joseph, COURTÉS, *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, tome 2, Paris : Hachette, 1986.
- GREIMAS, Algirdas Julien, *Sémantique structurale*. Paris : PUF, 1986.
- GREIMAS, Algirdas Julien, *Du Sens*. Paris : Seuil, 1970.
- GRUPE μ , [J. DUBOIS, F. EDELIN, J.-M. KLINKENBERG, P. MINGUET, F. PIRE, H. TRINONT], *Rhétorique générale* (1970). Paris : Seuil, 1982.
- GRUPE μ , [J. DUBOIS, F. EDELIN, J.-M. KLINKENBERG, P. MINGUET], *Traité du signe visuel*. Paris : Seuil, 1992.
- HENAUULT, Anne, *Les Enjeux de la sémiotique, introduction à la sémiotique générale*. Paris : PUF, 1979.
- HJELMSLEV, Louis, *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris : Minuit, 1968.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, *Précis de sémiotique générale*. De Boeck Université, 1996.
- KLINKENBERG, Jean-Marie, *Le Sens rhétorique, essais de sémantique littéraire*. Bruxelles : Editions Les Eperonniers, 1990.
- LECERCLE, Jean-Jacques et Ronald, SHUSTERMAN, *L'Emprise des signes*. Paris, Seuil, 2002.
- LEMELIN, Jean-Marc, *La Refonte de la sémiotique*. Mardaga, Belgique, 1998.
- LOTMAN, Iouri, *La Sémiosphère*, traduit du russe par Anka Ledenko (1966). Limoges : Pulim, 1999.
- LOTMAN, Iouri, *Universe of the Mind, A Semiotic Theory of Culture*, traduit du russe par Ann Shukman. Bloomington and Indianapolis : Indiana University Press, 1990.
- LOTMAN, Iouri, *L'Explosion et la culture*, traduit du russe par Inna Merkoulouva, révisé par Jacques Fontanille. Limoges : Nouveaux Actes Sémiotiques, Pulim, 2004.

LOTMAN, Iouri et B. A., OUSPENSKI, *Travaux sur les systèmes de signes*, traduit du russe par Anne Zouboff. Bruxelles : Editions Complexe, 1976.

LYONS, John, *Sémantique et linguistique*, traduit de l'anglais par J. Durand et D. Boulonnais (1978). Paris : Larousse, 1980.

NOTH, Winfried, *Handbooks of Semiotics*, traduit de l'allemand (1985). Bloomington, Indianapolis : Indiana University Press, 1990.

PETITOT, Jean, *Morphologie et esthétique*, Collection « Dynamique du Sens », dirigée par J-J. Vincensini et I. Darrault-Harris. Paris, 2004.

PETITOT, Jean, *Physique du sens, de la théorie des singularités aux structures sémio-narratives*. Paris : Éditions du CNRS, 1992.

RASTIER, François, *Essai de sémiotique discursive*. Univers Sémiotique, Mame, 1973.

RASTIER, François, *Sémantique interprétative*. Paris : PUF, 1987.

RASTIER, François, *Sens et textualité*. Paris : Hachette, 1989.

RASTIER, François, « La sémantique cognitive et l'espace », in *Images et langages : Multimodalité et modélisation cognitive*, Actes du colloque interdisciplinaire du CNRS. Paris : 1993.

RASTIER, François, *Prédication, actance et zones anthropiques*, in Forsgren, *Prédication, Assertion, Information*, 1998.

RASTIER, François, *De la sémantique à la sémiotique*, Entretien de François Rastier avec les étudiants du séminaire Sémiotique narrative et discursive, octobre 1998, Texte publié dans *Débats Sémiotiques*, 2000, vol. 6, n°1-2, Société de sémiotique du Québec.

RASTIER, François, « Sémiotique et sciences de la culture », *Texto !*, 2001.

RASTIER, François, « De l'origine du langage à l'émergence du milieu sémiotique », *Marge linguistiques*, M.L.M.S. Editeur, numéro 11, 2006.

RASTIER, François, « Entretien sur les théories du signe et du sens – réponses à Peer Bundgaard », *Texto !*, 2008.

RICOEUR, Paul, *La Métaphore vive*. Paris : Seuil, 1995.

SAPIR, Edward, *Le Langage, Introduction à l'étude de la parole*, traduit de l'anglais par S.M. Guillemin (1921). Paris : Payot et Rivages, 2001.

II. Sémiotique de l'espace :

ANDERSON, J. M., *The Grammar of Case, Towards a Localistic Theory*, Cambridge University Press, 1971.

BERTRAND, Denis, *L'Espace et le sens : Germinal de Zola*. Paris, Amsterdam : Hadès-Benjamins, 1985.

BOUDON, Pierre, « Le Processus architectural et la question des lieux », *Nouveaux Actes Sémiotiques* [en ligne]. NAS, 2008, N° 111. Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2101>.

DAGHISTANY, Ann et Jeffrey R., SMITTEN, *Spatial Form in Narrative*. Ithaca and London: Cornell University Press, 1981.

DENI, Michela, « Vérone : fragments d'un lieu amoureux », in *Le Rivage des mythes. Une géocritique méditerranéenne (Le lieu et son mythe)*. Limoges, Pulim, 2001.

FONTANILLE, Jacques, « Espaces du sens, morphologies spatiales et structures sémiotiques », in *L'Espace*, Actes du Congrès de l'Association Canadienne des Sociétés Savantes, 2000.

FONTANILLE, Jacques, *Cercle de corde, cercle de jeu*, Fronteiras, 2006.

HERMAN, David, « Spatial cognition in natural-language narrative » in *Mateas and Sengers*, pp. 21-25, 1999.

LAHSEN, Bougdal, *La Ville dans La Mémoire tatouée d'Abdelkébir Khatibi*, Francofonia, 1999.

MITU, Mihaela, « L'Espace-mode de vision et représentation sémiotique dans l'œuvre de Michel Tournier », in Actes de la Conférence Internationale European integration: between tradition and modernity, 2005.

RENIER, Alain, « Les Espaces opérateurs de la sémosis architecturale. Nouveaux Actes Sémiotiques [en ligne] », *Nouveaux Actes Sémiotiques*, 2008, N° 111. Disponible sur : <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=2067>.

RENIER, Alain, *Espace et représentation et Espace : construction et signification*. Paris : Editions de La Villette, 1984.

VAILLANT, Pascal, « Sémiotique implicite de l'espace dans les contes des frères Grimm : la vérité est au fond du puits », *Texte !*, 2002.

VANDELOISE, Claude, *L'Espace en français*. Paris : Seuil, 1986.

ZILBERBERG, Claude, « Spatialité et affectivité », in Prépublications, 2009 - 2010 : Sémiotique de l'espace. Espace et signification II. <http://revues.unilim.fr/nas/document.php?id=3213>, Limoges, Nouveaux Actes Sémiotiques, 2010.

ZORAN, Gabriel, *Towards a theory of space in narrative*, Poetics Today, 1984.

III. Théorie et critiques littéraires :

AMOSSY, Ruth, *Parcours symboliques chez Julien Gracq, Le Rivage des Syrtes*. Paris : Société d'édition d'enseignement supérieur, 1982.

BAKHTINE, Mikhaïl, *Esthétique et théorie du roman*, traduit du russe par Dafia Olivier (1975). Paris, Moscou : Gallimard, 1978.

BLONDEAU, Philippe, *André Dhôtel ou les merveilles du romanesque*. Paris, Budapest, Torino : L'Harmattan, 2003.

CHOLLIER, Christine, *Littérature et sémantique des textes*. [en ligne] 2005. <http://www.revue-texto.net/index.php?id=630>.

COUEGNAS, Nicolas, « Du côté des valences, sémiotique textuelle et valeurs littéraires », dans *La valeur en sémiotique*, Amir Biglari (ed.), Presses Universitaires de Dijon, à paraître.

DUPOUY, Christian, *André Dhôtel, histoire d'un fonctionnaire*. Editions Aden, coll. Le cercle des poètes disparus, 2008.

DURAND, Gilbert., *Les Structures anthropologiques de l'imaginaire*. Paris : PUF, 1960.

FONTANILLE, Jacques, *Sémiotique et littérature*. Paris : PUF, 1999.

GOURG, Marianne, « Pour Iouri Lotman », n°13, *Théorie Littérature Enseignement*. Paris : Presses Universitaires de Vincennes, 1995.

HAMON, Philippe, *Du Descriptif*. Paris : Hachette, 1993.

HERMAN, David, *Story logic, problems and possibilities of narratives*. University of Nebraska press, 2002.

LECLAIR, Yves, *Premier inventaire de la valise, Prendre l'air*. Paris : Mercure de France, 2001.

LOTMAN, Iouri, *La Structure du texte artistique*, (Struktura Khudožestvenogo teksta) traduit du russe par Anne Fournier, Bernard Kreise, Eve Malleret et Joëlle Yong sous la direction d'Henri Meschonnic (1970). Paris : Gallimard, 1973.

MONOLA, Antonioli, *Don Quichotte : le réel et son double*, Revue Chimères, numéro 68, 2008.

OUELLET, Pierre, *Poétique du regard, Littérature, perception, identité*. Sillery (Québec), Limoges : Septentrion, Pulim, 2000.

PROPP, Vladimir, *Morphologie du conte*, Paris : Seuil, 1965.

PROPP, Vladimir, *Les Racines historiques du conte merveilleux*, collection « Bibliothèque des sciences humaines ». Paris : Gallimard, 1983.

RASTIER, François, *Art et science du texte*. Paris : PUF, 2001.

TURNER, Mark, *The Literary mind, The Origins of thought and language*. New York, Oxford: Oxford University Press, 1996.

URBAIN, Jean-Didier, *Secrets de voyage*. Paris : Payot et Rivages, 1998.

IV. Sciences cognitives :

ANDLER, Daniel, ed. *Introduction aux sciences cognitives*. Paris : Gallimard, 1992.

ARNHEIM, R., *Visual thinking*. University of California Press, 1969.

BERTHOZ, Alain, *Le Sens du mouvement*. Paris : Odile Jacob, 1997.

BERTHOZ, Alain, *La Décision*. Paris : Odile Jacob, 2003.

DESCLES, Jean-Pierre, *Schémes sémantico-cognitifs et schémas quasi-topologiques*. Journée Lyon, 2009.

FAUCONNIER, Gilles et Mark, TURNER, *The Way we think, conceptual blending and the mind's hidden complexities*. New-York: Basic Book, 2003.

FAUCONNIER, Gilles, *Mappings in thought and language* (1997). University of California, San Diego: Cambridge University Press, 2002.

FAUCONNIER, Gilles, *Les Espaces mentaux, Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*. Paris : Les Editions de Minuit, 1984.

FUCHS, Catherine et Stéphane, ROBERT, ed. *Diversité des langues et représentations cognitives*, ouvrage publié avec le concours du Ministère de la Culture. Paris : Ophrys, 1997.

JACKENDOFF, Ray, *Consciousness and the computational mind*. Cambridge, Mass., The MIT Press, coll. "Bradford book", 1987.

JACKENDOFF, Ray, *Languages of the Mind: Essays on Mental Representation*. Cambridge, Mass. : The MIT Press, 1992.

JOHNSON, Mark, *The Body in the mind: the bodily basis of meaning, imagination and reason*. Chicago and London : The University of Chicago Press, 1990.

LAKOFF, George, *Philosophy in the flesh: the embodied mind and its challenge to westerns thought*. Basic Book, 1999.

LAKOFF, George, *Women, fire, and dangerous things, What categories reveal about the mind*. Chicago, London : University of Chicago Press, 1987.

LAKOFF, George et Mark, JOHNSON, *Metaphors we live by*. Chicago, London: University of Chicago Press, 1980.

LANGACKER, Ronald W., *Concept, image and symbol: the cognitive basis of grammar*. Walter de Gruyter, 1990.

MICHAUD, Yves, ed. *Le Cerveau, le langage, le sens, Université de tous les savoirs*. Paris : Odile Jacob, 2002.

OUELLET, Pierre, « La Sémiotique cognitive, Les sciences de l'esprit entre la nature et la culture », *Sémiotiques*, 1994.

PENA CERCEL, Sandra, *Subsidiarity relationships between image-schemas : an approach to the force schema*. Journal of English Studies, 1999.

PETITOT, Jean, « Hypothèse localiste, Modèles morphodynamiques et Théories cognitives : Remarques sur une note de 1975 ». *Semiotica*, 77,1/3, pp. 65-119, 1989.

TIBERGHIEU, Guy, ed. *Dictionnaire des sciences cognitives*. Paris : Armand Colin, 2002.

V. Essais scientifiques et philosophiques :

AUGE, Marc, *Non-Lieux, Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. Paris : Seuil, 1992.

BACHELARD, Gaston, (1957), *Poétique de l'espace*. Paris : PUF, 1961.

BOHR, Niels, *Physique et connaissance humaine* (1961), traduit de l'anglais par Edmond Bauer et Roland Omnès. Paris : Gallimard, 1991.

CLERO, Jean-Pierre, *Théorie de la perception, de l'espace à l'émotion*. Paris : PUF, 2000.

GRANGER, Gilles Gaston, *La Pensée de l'espace*. Paris : Odile Jacob, 1999.

KAPLAN, Francis, *L'Irréalité du temps et de l'espace*. Cerf, 2004.

KAPLAN, Francis, *La Vérité et ses figures*. Paris : Aubier Montaigne, 1977.

SALANKIS, Jean-Michel, François, RASTIER et Ruth, SCHEPS, *Herméneutique : textes, sciences*. Paris : PUF, 1997.

SCHEFER, Olivier, *Qu'est-ce que le figural ?*. Paris : L'Harmattan, 1999.

SONESSON, Göran, *Du Corps propre à la grande route, Quelques finesses de l'esprit de géométrie*, Bulletin du Groupe de recherches sémio-linguistiques, 1981.

VI. Divers :

DALBERA, Jean-Philippe, « Le corpus entre données, analyse et théorie », in *Corpus* [En ligne], 1 | novembre 2002, mis en ligne le 15 décembre 2003, URL : <http://corpus.revues.org/index10.html>.

MANGUEL, Alberto et Gianni, GUADALUPI, *Dictionnaire des lieux imaginaires*, traduit de l'anglais par Patrick Reumaux, Michel-Claude Touchard et Olivier Touchard (1980). Paris : Actes Sud, Babel, 1998.

VON UEXKULL, Jacob, *Mondes animaux et monde humain, suivi de théorie de la signification*, traduit de l'allemand par Philippe Muller (1956). Paris : Denoël, 1965.

VII. Œuvres littéraires :

ALEXANDER, Lloyd, *Taran Wanderer* (1967). New-York : A Yearling Book, 1990.

ANDERSEN, Hans Christian, « La Reine des neiges » in *Contes choisis*, traduit par P.G. La Chesnais. Paris : Gallimard, 1987.

BECKETT, Samuel, *Molloy* (1951). Paris : Minuit, 1982.

BONNEFOY, Yves, *L'Arrière-pays* (1972). Paris : Gallimard, 1992.

BORGES, Jorge Luis, *Fictions* (1957). Paris : Gallimard, 1965.

BUNYAN, John, *The Pilgrim's Progress* (1965). Penguin Books, 1980.

CHARRIERE, Christian, *La Forêt d'Iscombe*. Paris : Phébus, 1993.

DHOTEL, André, *Le Mont Damion*. Paris : Phébus, 2006.

DHOTEL, André, *Le Pays où l'on n'arrive jamais* (1960). Paris : Gallimard, 1975

DIB, Mohammed, *Le Désert sans détour* (1992). Paris : Minos, La Différence, 2006.

DJAOUT, Tahar, *Les Chercheurs d'os*. Paris : Seuil, 1994.

FIELDING, Henry, *Tom Jones, (The History of Tom Jones, 1749)*. Oxford, New-York : Oxford University Press, 1998.

FIELDING, Henry, *Tom Jones* (Tome 1 et 2). Paris : Gallimard, 1964.

GOGOL, Nicolas, *Les Ames mortes*. Paris : Gallimard, 1925.

GREENE, Graham, « Under the Garden », in *A Sense of Reality*, New York : Viking, 1963.

JOYCE, James, *Œuvres, II*. Bibliothèque de La Pléiade, Paris : NRF, Gallimard, 1995.

O'BRIEN, Flann, *The Third Policeman* (1967). London : Flamingo (an imprint of Harper Collins Publishers), 1993.

O'BRIEN, Flann, *Le Troisième policier*, traduit de l'anglais par Patrick Rumaux. Paris : Phébus, 2003.

MACDONALD, George, *Phantastes* (1858). Grand Rapids, Michigan, Cambridge : Wn. B Eerdmans Publishing Co., 2000.

MORRIS, William, *The Well at the World's end* (1896). (Volume I et II) New-York : Ballantine Book, 1972.

NASHE, Thomas, *Le Voyageur Malchanceux*, traduit de l'anglais par Robert Scrick. Paris : Phébus, 1998.

NOOTEBOOM, Cees, *In de Bergen van Nederland* (1984). Amsterdam, Anvers : De Arbeiderspers, 1997.

NOOTEBOOM, Cees, *Dans les montagnes des Pays-Bas*, traduit du néerlandais par Philippe Noble (1984). Paris : Babel, 1988.

POE, Edgar Allan, *Histoires grotesques et sérieuses*, traduit de l'anglais par Charles Baudelaire. Paris : Gallimard, 1967.

ROY, Gabrielle, *La Route d'Altamont*. Montréal : Boréal, 1993.

SHELLEY, Percy Bisshe, *Alastor or the spirit of solitude*. Reeves and Turner, 1887.

THERIAULT, Yves, *La Quête de l'ourse*. Québec : Club Québec Loisirs, 1980.

VOIGNIER, Hubert, *Paysages*. Cognac : Deyrolle, 1994.

YACINE, Kateb, *Nedjma*. Paris : Seuil, 1956.

Index thématique :

Abstrait, 59, 60, 68, 116, 128, 129, 192, 241, 243, 251, 256, 257, 260, 266, 320, 321

Actantiel, 133, 173, 304

Actant-sujet, 15, 16, 44, 75, 82, 85, 87, 93, 106, 112, 142, 143, 144, 147, 148, 149, 157, 158, 161, 162, 163, 164, 165, 169, 174, 176, 182, 183, 184, 187, 198, 205, 208, 214, 225, 264, 266, 269, 271, 276, 278, 280, 282, 283, 293, 294, 295, 296, 297, 304, 305, 306, 307, 308, 310, 311, 312, 314, 316, 325, 330

Actorialisation, 75, 166, 187, 242, 266, 330

Actoriel, 21

Artistique, 15, 23, 28, 30, 32, 43, 48, 50, 54, 60, 62, 136, 193, 252, 257, 328, 337

Attraction, 107, 108, 161, 255, 257, 278, 330

Axiologie, 9, 16, 21, 31, 57, 71, 102, 145, 149, 150, 169, 180, 182, 190, 191, 192, 195, 197, 211, 212, 213, 214, 217, 223, 224, 229, 234, 235, 236, 238, 239, 240, 242, 244, 309, 310, 328

Axiologisation, 4, 5, 32, 190, 191, 244, 246, 264

Carré sémiotique, 19, 35, 36, 66, 319, 322

Catégorie, 4, 11, 13, 15, 17, 18, 19, 20, 23, 26, 27, 28, 30, 32, 34, 37, 39, 44, 46, 49, 54, 55, 56, 57, 62, 64, 65, 67, 70, 71, 72, 74, 76, 78, 80, 81, 82, 84, 86, 88, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 106, 108, 109, 110, 111, 113, 116, 122, 123, 125, 135, 137, 140, 141, 142, 148, 149, 150, 156, 157, 158, 159, 160, 163, 165, 167, 168, 169, 174, 176, 177, 178, 180, 183, 185, 186, 188, 189, 190, 200, 201, 203, 205, 206, 207, 208, 209, 211, 214, 215, 217, 225, 227, 229, 235, 236, 239, 241, 244, 245, 249, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 259, 263, 264, 265, 266, 274, 276, 277, 285, 291, 293, 294, 295, 297, 306, 310, 311, 312, 317, 318, 320, 322, 323, 325, 326, 328, 330, 331

Chemin, 4, 6, 8, 10, 11, 13, 26, 31, 42, 46, 71, 72, 75, 79, 80, 85, 113, 127, 128, 130, 132, 133, 134, 135, 155, 166, 189, 190, 199, 202, 206, 213, 263, 264, 268, 275, 277, 283, 285, 300, 301, 302, 303, 304, 305, 306, 318, 323, 325, 326, 328, 330, 331

Chronotope, 6, 7, 53, 55, 56, 57, 59, 60, 64, 65, 67, 69, 71, 72, 75, 78, 79, 325

Cognitif, 13, 44, 49, 82, 266, 269, 270, 273, 277, 315, 316, 325

Concept, 11, 14, 20, 34, 46, 54, 55, 56, 73, 119, 120, 121, 122, 124, 126, 127, 128, 133, 195, 243, 250, 266, 326

Configuration, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 17, 18, 21, 22, 24, 26, 30, 32, 39, 44, 67, 68, 69, 86, 87, 93, 97, 112, 117, 124, 127, 130, 136, 137, 151, 186, 188, 192, 194, 197, 208, 209, 219, 220, 226, 251, 253, 263, 274, 276, 283, 287, 306, 320, 321, 324, 325, 329

Connexion, 39, 101, 134, 211, 219, 227, 238, 241, 251, 252

Continuum, 6, 15, 16, 17, 20, 31, 53, 59, 62, 68, 71, 87, 88, 138, 142, 154, 158, 180, 208, 210, 243, 246, 247, 261, 269, 313, 317

Contradictoire, 134, 136, 140, 143, 277

Contrariété, 19, 66, 76, 110

Débrayage, 8, 154, 159, 165

Dimension, 17, 19, 24, 26, 27, 32, 38, 42, 49, 54, 55, 56, 58, 59, 60, 62, 63, 64, 67, 68, 70, 78, 83, 86, 88, 102, 112, 116, 117, 118, 122, 125, 126, 131, 135, 136, 144, 150, 151, 154, 169, 175, 182, 190, 194, 196, 200, 211, 217, 244, 247, 250, 251, 252, 259, 266, 316, 318, 331

Dimensionnalité, 48, 49, 201, 240, 318

Direction, 46, 79, 82, 102, 103, 107, 127, 131, 144, 159, 164, 168, 189, 204, 267, 268, 295, 300, 301, 307, 308, 309, 337

Directionnalité, 6, 13, 26, 33, 46, 47, 48, 49, 50, 51, 71, 75, 80, 82, 85, 86, 97, 115, 117, 127, 128, 134, 135, 137, 157, 161, 162, 169, 177, 179, 187, 189, 195, 196, 202, 228, 229, 266, 269, 274, 275, 281, 293, 294, 305, 307, 309, 313, 317, 318, 319, 320, 322, 323, 329

Discours, 16, 17, 20, 28, 30, 39, 40, 43, 57, 59, 62, 76, 120, 138, 154, 188, 190, 193, 194, 195, 196, 200, 242, 243, 247, 260, 263, 265, 323, 330, 331

Discursivisation, 27, 29, 57

Espace, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 10, 11, 12, 13, 14, 15, 16, 17, 18, 20, 21, 22, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 29, 30, 32, 33, 36, 38, 39, 40, 42, 43, 44, 45, 46, 47, 48, 49,

50, 51, 53, 54, 55, 56, 57, 58, 59, 60, 62, 63, 65, 67, 68, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 90, 91, 92, 93, 94, 95, 97, 98, 100, 101, 103, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 111, 113, 115, 117, 119, 120, 121, 122, 123, 124, 125, 126, 127, 128, 130, 131, 132, 134, 135, 136, 137, 138, 140, 141, 142, 143, 144, 146, 147, 148, 149, 150, 151, 154, 156, 157, 158, 160, 161, 162, 163, 166, 167, 168, 170, 173, 174, 176, 177, 178, 179, 180, 181, 182, 183, 184, 186, 187, 189, 190, 191, 192, 193, 194, 195, 196, 197, 198, 199, 201, 202, 203, 204, 206, 208, 209, 210, 211, 213, 214, 215, 218, 219, 223, 225, 226, 227, 234, 236, 237, 238, 239, 241, 242, 243, 244, 245, 246, 247, 249, 250, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 259, 260, 261, 262, 263, 264, 265, 266, 269, 270, 271, 272, 273, 274, 276, 277, 278, 279, 280, 281, 282, 283, 284, 285, 286, 287, 291, 295, 297, 298, 299, 306, 307, 309, 311, 312, 313, 314, 315, 316, 317, 318, 320, 321, 323, 325, 326, 328, 329, 331, 335, 336, 340

Etat, 6, 10, 29, 46, 47, 78, 83, 132, 133, 134, 136, 143, 230, 254, 261, 288, 316, 317, 331

Figural, 116, 209, 259, 318, 320, 340

Figuratif, 16, 21, 22, 27, 30, 57, 59, 60, 116, 125, 126, 242, 246, 247, 259

Figure, 49, 71, 105, 125, 129, 130, 135, 138, 200, 243, 264, 320, 329, 333, 340

Génération, 24, 34, 118, 249

Générativité, 4, 8, 13, 24, 27, 28, 29, 30, 35, 36, 46, 51, 60, 61, 116, 124, 125, 192, 241, 242, 243, 248, 261, 324, 326, 328

Hétérarchie, 34, 146, 242, 261

Hiérarchie, 19, 47, 59, 75, 241, 250

Isotopie, 7, 15, 19, 38, 39, 41, 90, 93, 97, 98, 99, 102, 103, 104, 105, 108, 110, 140, 145, 146, 147, 150, 156, 157, 158, 161, 162, 169, 180, 182, 183, 184, 197, 201, 203, 211, 212, 213, 214, 217, 218, 219, 224, 226, 227, 229, 235, 236, 238, 239, 240, 257, 269, 272, 273, 275, 285, 291, 295, 306, 309, 311, 325

Langage, 11, 14, 28, 29, 56, 84, 115, 122, 248, 252, 264, 265, 333, 334, 335, 337, 338, 339

Littérature, 11, 14, 19, 28, 38, 43, 44, 48, 51, 54, 56, 59, 60, 64, 70, 72, 75, 79, 80, 118, 241, 264, 265, 331, 333, 334, 336

Logique, 7, 8, 19, 24, 26, 30, 31, 35, 40, 46, 47, 65, 74, 78, 82, 117, 127, 128, 133, 135, 137, 146, 149, 152, 154, 165, 168, 182, 188, 209, 214, 241, 242, 250, 274, 318, 324, 328

Macro-analyse, 39

Marqueur, 15, 20, 90, 93, 103, 140, 157, 161, 201, 203, 206, 214, 225, 285

Médiatopique, 85, 112, 188, 271

Métaphore, 11, 72, 73, 79, 80

Micro-analyse, 39

Modèle, 11, 19, 25, 29, 34, 35, 40, 47, 50, 53, 60, 78, 107, 116, 190, 192, 206, 220, 239, 241, 242, 249, 250, 251, 256, 258, 261, 282, 326, 328, 330

Modélisation, 25, 47, 63, 137, 192, 196, 241, 243, 248, 250, 259, 263, 266, 313, 322, 330, 335

Molécule, 218, 240, 325, 330

Narration, 88, 143, 189

Narrativité, 55, 59, 61, 64, 78

Niveau, 13, 15, 16, 21, 26, 27, 28, 29, 30, 35, 42, 46, 47, 50, 57, 59, 60, 61, 62, 72, 81, 107, 116, 118, 125, 138, 146, 165, 175, 177, 186, 188, 189, 191, 198, 209, 227, 241, 242, 247, 251, 253, 257, 259, 264, 265, 266, 287, 313, 322, 323, 324, 326, 328, 329, 331

Noème, 328

Observateur, 143, 164, 166, 169, 174, 175, 177, 183, 185, 247

Opération, 9, 10, 13, 25, 26, 34, 36, 38, 57, 72, 112, 120, 122, 126, 178, 242, 247, 255, 256, 259, 261, 262, 263, 266, 271, 272, 314, 316, 318, 319, 320, 321, 322, 325

Opposition, 16, 19, 20, 27, 34, 35, 48, 65, 91, 92, 97, 104, 108, 112, 120, 123, 126, 140, 142, 153, 161, 166, 168, 180, 188, 205, 207, 211, 214, 239, 244, 245, 269, 273, 277, 292, 308

Paradigmatique, 8, 33, 188, 190, 191, 194, 195, 196, 263

Parcours, 12, 13, 15, 16, 27, 28, 29, 30, 36, 44, 46, 84, 85, 116, 125, 157, 158, 178, 198, 243, 248, 261, 264, 266, 270, 273, 277, 279, 280, 282, 305, 312, 314, 316, 317, 324, 325, 326, 328, 330

Phéno-génératif, 25, 53, 192, 250, 251, 256, 261, 326

Phénomène, 28, 37, 38, 39, 52, 63, 80, 119, 125, 138, 151, 153, 167, 178, 183, 188, 190, 192, 193, 196, 222, 226, 241, 244, 246, 250, 252, 256, 261, 282, 286, 324, 325, 330, 331

Plan-dimension, 251, 259, 261

Procès, 4, 12, 20, 23, 32, 34, 42, 49, 51, 60, 73, 120, 128, 146, 187, 192, 195, 209, 242, 249, 251, 254, 260, 265, 266, 308, 319, 321, 324, 329, 332

Production, 10, 13, 23, 25, 26, 33, 34, 39, 52, 61, 63, 72, 115, 120, 121, 122, 129, 188, 190, 192, 197, 241, 246, 248, 249, 250, 257, 260, 263, 324, 326, 328

Projection, 36, 37, 144, 253, 254, 256, 257, 330

Propriété, 7, 8, 18, 27, 29, 49, 80, 82, 85, 90, 92, 94, 98, 101, 103, 104, 105, 106, 107, 110, 112, 117, 120, 122, 123, 126, 127, 128, 135, 137, 149, 150, 151, 153, 159, 160, 162, 166, 168, 169, 174, 178, 179, 182, 183, 186, 187, 194, 201, 203, 204, 205, 206, 208, 210, 225, 228, 236, 239, 254, 255, 260, 262, 280, 291, 295, 297, 298, 306, 311, 313, 315, 319, 320, 321, 325, 326, 329

Récit, 17, 18, 30, 43, 44, 84, 135, 136, 198, 241, 243, 264, 319

Relation, 7, 9, 11, 15, 17, 19, 20, 21, 22, 26, 27, 28, 32, 39, 43, 46, 48, 49, 51, 54, 64, 65, 66, 67, 68, 71, 72, 73, 76, 78, 87, 88, 90, 91, 92, 93, 97, 98, 99, 102, 103, 104, 107, 108, 111, 112, 115, 118, 119, 121, 123, 125, 126, 128, 130, 131, 133, 134, 135, 136, 139, 140, 142, 143, 144, 146, 147, 149, 153, 157, 161, 164, 174, 175, 178, 180, 185, 188, 197, 198, 206, 208, 211, 215, 216, 217, 219, 227, 228, 235, 239, 241, 242, 249, 251, 252, 253, 254, 255, 263, 264, 265, 266, 269, 270, 274, 277, 285, 287, 292, 293, 299, 300, 304, 306, 307, 310, 314, 317, 319, 320, 330

Route, 2, 4, 6, 7, 8, 10, 11, 13, 16, 26, 31, 32, 42, 44, 46, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 84, 85, 88, 89, 90, 92, 93, 94, 95, 97, 99, 100, 103, 105, 106, 108, 109, 111, 112, 113, 137, 155, 156, 157, 158, 159, 160, 161, 163, 165, 166, 167, 168, 169, 170, 171, 172, 173, 177, 178, 180, 183, 186, 188, 189, 190, 231, 234, 263, 264, 266, 267, 268, 269, 271, 272, 274, 275, 277, 279, 284, 285, 287, 289, 291, 293, 294, 295, 304, 313, 314, 317, 318, 319, 322, 323, 325, 326, 328, 330, 331, 340

Schéma, 5, 8, 66, 123, 130, 131, 134, 144, 191, 205, 218, 253, 256, 258, 259, 273, 277, 281, 285, 298, 299, 318, 319, 328, 339

Schématique, 31, 32, 50, 79, 135, 136, 138, 153, 180, 188, 190, 317, 319, 324

Schème, 4, 8, 32, 42, 129, 132, 133, 164, 176, 183, 185, 188, 189, 317, 318, 319, 321, 326, 328, 330

Sémantique, 4, 7, 8, 17, 18, 19, 25, 29, 31, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 40, 53, 71, 74, 81, 84, 88, 90, 106, 114, 122, 123, 126, 132, 137, 140, 142, 157, 161, 163, 176, 178, 192, 193, 195, 196, 197, 200, 203, 209, 215, 217, 220, 226, 238, 243, 264, 265, 325, 326, 328, 330, 333, 334, 335, 336

Sème, 9, 40, 49, 88, 90, 91, 92, 93, 97, 98, 99, 100, 102, 103, 104, 107, 109, 110, 123, 125, 126, 140, 147, 150, 157, 159, 161, 175, 178, 182, 193, 196, 200, 201, 203, 205, 206, 211, 214, 215, 216, 219, 225, 236, 239, 266, 269, 272, 275, 281, 291, 293, 295, 297, 310, 317, 320, 321, 322, 323, 325

Sémème, 15, 40, 88, 90, 93, 99, 100, 102, 103, 104, 107, 108, 110, 125, 126, 140, 146, 147, 150, 156, 158, 161, 168, 169, 175, 182, 184, 201, 205, 211, 214, 215, 216, 217, 224, 226, 235, 236, 257, 269, 272, 275, 281, 291, 306, 309, 311, 325

Sémiologique, 11, 81, 333

Sémiotique, 4, 6, 8, 9, 12, 13, 16, 17, 18, 19, 21, 22, 23, 25, 26, 27, 28, 29, 31, 32, 33, 35, 36, 38, 39, 43, 48, 49, 50, 51, 52, 53, 55, 57, 62, 63, 65, 66, 80, 82, 84, 86, 116, 117, 118, 119, 122, 123, 124, 125, 133, 135, 136, 137, 138, 146, 189, 190, 192, 193, 194, 195, 200, 242, 243, 249, 252, 253, 254, 258, 259, 264, 265, 318, 319, 322, 326, 328, 329, 331, 333, 334, 335, 336, 339

Sens, 10, 11, 12, 13, 16, 18, 21, 22, 25, 28, 30, 32, 33, 34, 35, 36, 39, 42, 46, 47, 48, 49, 51, 52, 54, 55, 57, 60, 61, 64, 67, 71, 72, 81, 84, 94, 99, 108, 113, 117, 118, 119, 121, 122, 123, 124, 126, 148, 151, 163, 168, 181, 184, 191, 194, 196, 199, 201, 203, 205, 213, 214, 216, 217, 220, 242, 244, 245, 246, 247, 249, 251, 252, 257, 260, 261, 263, 264, 265, 268, 279, 307, 317, 318, 320, 322, 324, 328, 329, 331, 333, 334, 335, 338, 339

Signifiant, 6, 12, 15, 16, 20, 23, 27, 39, 44, 46, 49, 52, 56, 68, 85, 97, 115, 118, 120, 121, 137, 188, 193, 197, 239, 240, 247, 251, 253, 320, 331

Signification, 4, 5, 7, 9, 12, 13, 20, 21, 23, 26, 28, 30, 32, 34, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 49, 50, 52, 53, 57, 59, 60, 61, 63, 64, 65, 66, 71, 73, 81, 86, 112, 113, 115, 118, 120, 124, 126, 128, 133, 137, 140, 145, 146, 187, 192, 195, 196, 209, 211, 227, 242, 247, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 260,

265, 266, 279, 308, 319, 321, 322, 324, 325, 326, 328, 329, 331, 333, 336,
341

Signifié, 16, 56, 253

Source-path-goal, 134, 318

Spatialisation, 8, 29, 77, 117, 120, 122, 189, 191, 194, 242, 259, 260, 265,
324, 330

Spatialité, 6, 8, 9, 13, 15, 16, 18, 19, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 32, 42, 46, 48, 49,
53, 56, 59, 62, 74, 87, 88, 90, 100, 112, 113, 116, 117, 118, 121, 123, 124,
125, 126, 140, 144, 150, 152, 167, 191, 192, 194, 196, 198, 199, 200, 201,
211, 239, 240, 243, 248, 250, 252, 320, 324, 329

Structure, 4, 5, 7, 10, 11, 12, 13, 16, 18, 19, 20, 23, 24, 25, 26, 27, 28, 30, 32,
35, 36, 37, 39, 42, 44, 46, 49, 52, 57, 58, 60, 63, 71, 75, 76, 77, 81, 83, 86,
91, 99, 105, 118, 119, 122, 125, 128, 130, 131, 132, 133, 134, 135, 136,
143, 161, 163, 177, 188, 189, 190, 192, 193, 195, 198, 208, 241, 242, 249,
251, 263, 264, 265, 269, 276, 278, 287, 313, 316, 317, 318, 319, 320, 321,
322, 323, 324, 325, 326, 329, 331, 334, 335

Sujet, 10, 13, 15, 16, 23, 24, 28, 34, 35, 37, 41, 43, 48, 49, 51, 55, 56, 59, 60,
61, 63, 65, 68, 70, 72, 74, 75, 77, 79, 82, 84, 85, 87, 90, 91, 92, 93, 94, 95,
97, 98, 99, 100, 101, 102, 104, 105, 107, 108, 109, 110, 112, 115, 121, 122,
125, 135, 139, 142, 143, 146, 147, 148, 149, 150, 158, 162, 164, 165, 166,
168, 169, 173, 174, 175, 176, 178, 180, 182, 183, 184, 198, 218, 241, 242,
244, 245, 252, 261, 262, 264, 265, 270, 271, 273, 277, 279, 280, 281, 285,
287, 294, 297, 299, 304, 305, 307, 311, 313, 314, 316, 317, 325, 330

Symbole, 39, 244, 247

Syntagmatique, 10, 33, 151, 158, 159, 167, 187, 190, 195, 198, 262, 263,
271, 293, 322

Syntaxe, 31, 264, 313, 317, 319, 328

Système, 9, 16, 21, 26, 49, 50, 66, 81, 146, 200, 304, 308, 331, 334

Temporalisation, 77, 242

Temps, 6, 8, 11, 17, 20, 21, 31, 37, 41, 46, 49, 53, 54, 56, 57, 59, 60, 62, 65,
70, 72, 73, 74, 75, 76, 80, 81, 87, 98, 105, 107, 112, 118, 122, 126, 132,
138, 139, 142, 145, 147, 148, 149, 151, 154, 155, 156, 159, 163, 170, 171,
174, 177, 184, 188, 193, 195, 199, 201, 205, 216, 217, 221, 222, 229, 233,

242, 245, 246, 250, 251, 259, 260, 262, 264, 267, 271, 275, 280, 283, 287,
291, 296, 301, 307, 311, 328, 333, 340

Tension, 4, 5, 7, 9, 10, 12, 52, 78, 105, 107, 108, 109, 110, 166, 188, 242,
251, 252, 253, 254, 255, 256, 257, 261, 277, 283, 294, 298, 313, 314, 323,
328, 330, 332

Texte, 6, 9, 11, 14, 15, 16, 17, 19, 20, 21, 23, 25, 26, 27, 28, 30, 32, 33, 34,
35, 36, 37, 38, 39, 40, 42, 44, 46, 48, 50, 51, 52, 53, 54, 55, 60, 62, 63, 64,
67, 71, 73, 75, 80, 82, 83, 84, 86, 101, 106, 114, 116, 117, 118, 121, 125,
128, 135, 136, 138, 142, 144, 147, 152, 154, 156, 173, 183, 193, 196, 198,
199, 201, 203, 205, 206, 210, 212, 215, 217, 220, 226, 229, 235, 236, 238,
239, 241, 246, 247, 249, 250, 251, 252, 257, 265, 294, 300, 308, 317, 325,
328, 331, 336, 337, 340

Thématique, 10, 16, 21, 22, 34, 57

Topique, 36, 84, 85

Topographie, 18, 242

Topologie, 7, 8, 9, 10, 22, 64, 68, 87, 107, 112, 113, 151, 160, 178, 186, 190,
198, 209, 216, 228, 236, 249, 258, 259, 262, 266, 273, 277, 281, 282, 285,
292, 297, 306, 310, 311, 314, 317, 321, 323, 326, 329

Toposyntaxe, 4, 5, 8, 10, 12, 31, 83, 127, 189, 190, 263, 265, 317, 318, 323,
330

Trajectoire, 7, 74, 75, 77, 90, 93, 95, 97, 98, 100, 107, 108, 109, 112, 166,
272, 279, 285, 305, 307, 308, 314, 325

Transformation, 13, 40, 176, 178, 179, 180, 188, 251, 270, 271, 314, 316,
317, 318, 319, 326, 328, 330, 331

Valeur, 10, 12, 30, 32, 39, 40, 54, 66, 70, 106, 112, 142, 149, 150, 151, 154,
169, 174, 180, 182, 183, 184, 187, 191, 194, 195, 215, 221, 237, 240, 242,
243, 244, 246, 247, 249, 251, 252, 253, 254, 255, 256, 258, 259, 260, 261,
262, 263, 264, 270, 271, 272, 279, 280, 281, 283, 287, 294, 295, 296, 298,
299, 305, 306, 309, 311, 312, 315, 316, 318, 319, 326, 330

Véridictoire, 62

Index des auteurs :

Bachelard, Gaston, 91, 279

Bakhtine, Mikhaïl, 33, 50, 53, 55, 56, 57, 58, 60, 62, 64, 65, 66, 67, 69, 70, 71, 72, 74, 75, 76, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 86, 106, 113, 117, 118, 128, 132, 135, 164, 190, 251, 325, 328

Berthoz, Alain, 115

Bertrand, Denis, 13, 18, 19, 21, 22, 27, 28, 30, 32, 39, 42, 48, 49, 57, 84, 118, 121, 122, 125, 126, 132, 133, 191, 192, 194, 195, 198, 241, 242, 243, 251, 263, 264, 279, 316, 318, 320

Boulgakov, Mikhaïl, 65, 66

Bunyan, John, 135

Couégnas, Nicolas, 3, 25, 192, 264

Courtès, Joseph, 14, 16, 17, 18, 21, 22, 28, 29, 57, 84, 120, 195, 200, 242, 265

Dalbera, Jean-Philippe, 41, 42

Dante, 135, 308

Darrault-Harris, Ivan, 80, 334

Desclès, Jean-Pierre, 122, 132, 321

Dhôtel, André, 4, 5, 6, 9, 10, 12, 13, 25, 32, 42, 44, 46, 53, 62, 85, 86, 136, 138, 161, 189, 190, 192, 193, 194, 197, 198, 200, 201, 211, 214, 215, 218, 219, 225, 226, 239, 241, 242, 244, 245, 246, 250, 252, 258, 260, 261, 262, 264, 265, 267, 308, 309, 313, 316, 318, 321, 323, 324, 325, 326, 328, 329, 331, 340

Duteil-Mougel, Carine, 84

Fauconnier, Gilles, 129

Fontanille, Jacques, 3, 12, 13, 20, 23, 28, 30, 38, 39, 52, 57, 80, 116, 192, 193, 196, 248, 261, 265, 279, 328, 329, 331, 334

Gogol, Nicolas, 65, 80

Greimas, Algirdas Julien, 4, 12, 13, 14, 15, 18, 20, 21, 23, 24, 26, 28, 29, 32, 33, 38, 39, 40, 41, 42, 46, 48, 51, 57, 60, 61, 63, 65, 66, 76, 81, 84, 87, 116, 118, 119, 123, 125, 133, 192, 195, 198, 200, 239, 242, 246, 248, 265, 328, 329

Hamon, Philippe, 293
Hénault, Anne, 12, 21, 25, 26, 37, 146
Jackendoff, Ray, 114, 132
Johnson, Mark, 11, 28, 114, 120, 123, 127, 129, 130, 132, 134
Joyce, James, 185
Klinkenberg, Jean-Marie, 25, 29, 65, 318
Lakoff, George, 11, 50, 114, 120, 123, 127, 129, 132
Langacker, Ronald, 114
Laurent, François, 25, 192
Lotman, Iouri, 11, 15, 16, 17, 22, 23, 28, 31, 48, 50, 52, 54, 65, 66, 68, 70,
241, 242, 244, 245, 246, 248, 252, 308, 309, 320, 321, 328, 337
Mitterand, Henri, 22
Ouellet, Pierre, 24, 264, 276
Platon, 47
Rastier, François, 4, 20, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 52, 84, 87, 205, 210,
211, 218, 240, 248, 328, 335
Roy, Gabrielle, 6, 8, 33, 42, 44, 136, 138, 150, 154, 187, 189, 326
Sacks, Oliver, 135
Saint John of the Cross, 135
Turner, Mark, 28, 50, 129, 135, 318, 342
Urbain, Jean-Didier, 81
Yacine, Kateb, 6, 7, 33, 42, 43, 86, 90, 101, 113, 140, 206, 226, 325
Zilberberg, Claude, 192, 279
Zumthor, Paul, 245

